NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

ZWEIUNDVIERZIGSTER JAHRGANG

1941

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS

ORD. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

PEKKA KATARA

AO. PROFESSOR DER DEUTSCHEN PHILOLOGIE

SHL
WITHDRAWN

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN
IN HELSINKI (HELSINGFORS)

Inhaltsverzeichnis

I. Aufsätze

Seite

Auerbach, Erich, Sacrae Scripturae sermo humilis 57
Kiparsky. V., La Finlande et deux femmes de lettres: Madame Khvostova et Madame de Staël 118
Kolsen, Adolf, Zwei Lieder des Trobadors Raimon de Miraval (Gr. 406, 33 u. 34) 67
Långfors, A., Oiva Johannes Tuulio (Tallgren) *in memoriam* 97
Lejeune, Rita, Moniot d'Arras et Moniot de Paris 1
Müller, Ewald, Die Form der Reifeprüfung in den neueren Sprachen 35
Öhmann, Emil, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, III: Über einige Ausdrücke des süddeutschen Weinbaus 15
—»— IV: Über einige mhd. Ausdrücke des Kriegswesens ... 79
—»— V: Über einige mhd. Benennungen von Hausgeräten und dgl. 103
—»— VI: Über einige mhd. Benennungen von Massen 145
—»— VII: Über einige mhd. Ausdrücke der Landwirtschaft 149
Petersen Dyggve, Holger, La valeur du manuscrit de la »Bible» de Guiot de Provins utilisé par Claude Fauchet 49
—»— Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles, XI: Messire Joffroi de Baralle 153
—»— XII: Messire Gilles de Beaumont 164
—»— XIII: Messire Jehan de Louvois 171

II. Besprechungen

Seite

Bæcklund, Astrid, Die univerbierenden Verkürzungen der heutigen russischen Sprache (*V. Kiparsky*) 140
Binder, R., Der dramatische Rhythmus in Shakespeares »Antonius und Cleopatra» (*Eva Buck-Marchand*) 87

Seite

Brunot, F., Histoire de la langue française des origines à 1900, X, 1 (*A. Långfors*) 48

Combabessouse, Jeanne, Contes de la Bergère. Légendes et récits de Gascogne (*Louise Lindqvist-Boutroux*) 95

Fontane, Theodor, u. *Lepel, Bernhard von*, Ein Freundschaftsbriefwechsel, hrsg. von *Julius Petersen* (*Ph. Krämer*) 190

Gutenbrunner, S., Germanische Frühzeit in den Berichten der Antike (*P. Katara*) 46

Nyström, Urban, Poèmes français sur les biens d'un ménage, depuis *L'Oustillement au Villain* du XIII^e^ siècle jusqu'aux *Controverses* de Gratien du Pont (*A. Långfors*) 183

Petersen, Julius, s. *Fontane, Theodor.*

Thordstein, Arvid, Le Bestiaire d'amour rimé, poème inédit du XIII^e^ siècle (*A. Långfors*) 135

Vising, J., Fransk-svensk ordbok (*Holger Petersen Dyggve*) ... 188

III. Eingesandte Literatur 193

IV. Mitteilungen 144

HELSINKI, 1941
DRUCKEREI-A.G. DER FINNISCHEN
LITERATURGESELLSCHAFT

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

REDAKTION

A. LÅNGFORS
Professor der romanischen Philologie

P. KATARA
ao. Professor der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. ÅKE FURUHJELM (Yrjönkatu 10 B 9) einzusenden.

XLII. JAHRGANG 1941

Moniot d'Arras et Moniot de Paris

Voici que nous possédons, grâce à M. Holger Petersen Dyggve, une édition définitive des œuvres de ces deux trouvères.[1] Excellente édition critique où réapparaissent les qualités qui donnent tant de valeur aux publications du savant finlandais: la clarté, la méthode, la prudence dans le choix des arguments et le plus judicieux sens historique.

Le premier des mérites de M. Holger Petersen Dyggve est d'avoir enfin fait la part exacte de ce qui revient à Moniot d'Arras et à son homonyme Moniot de Paris, trop souvent confondus par la critique; l'éditeur rappelle avec fermeté que les manuscrits, dans leurs rubriques, ont toujours distingué soigneusement les deux Moniot et qu'il n'y a donc aucune raison, à priori, de croire que Moniot de Paris soit identique à Moniot d'Arras. Peut-être aurait-il dû insister aussi sur le

[1] *Moniot d'Arras et Moniot de Paris, trouvères du XIII^e siècle*, Helsinki, 1938 (Extrait des *Mémoires de la Société néophilologique*, XII).

contenu des œuvres qui prouve à suffisance que l'on a bien affaire à deux auteurs différents et non à un auteur unique: mais nous allons avoir l'occasion de revenir sur ce point.

M. Holger Petersen Dyggve prouve également que la dénomination *Moniot* — Moniot tout court —, dans certains manuscrits, s'applique exclusivement à Moniot d'Arras, pas à un autre.

Second mérite du travail, et non le moindre: par la rigueur avec laquelle il accueille les attributions suspectes de certains manuscrits, M. Holger Petersen Dyggve ne restitue à Moniot d'Arras que ce qui est indiscutablement de lui. De vingt-trois pièces, mises par des manuscrits de valeur diverse au nom de Moniot d'Arras, il n'en retient que seize. Comme il le dit lui-même, il n'a pas voulu »charger le bagage littéraire de ce trouvère d'un actif douteux»[1]. Bon principe. Tout en n'excluant pas des additions postérieures, il constitue une base de discussion extrêmement ferme. La tonalité donnée à l'œuvre de Moniot d'Arras est ainsi très juste, très appuyée et l'œil ne s'égare pas sur des nuances qui peuvent ne pas être authentiques.

Enfin — sans parler de la valeur propre de l'édition critique, accompagnée d'un index des noms propres et d'un vocabulaire très détaillés —, M. Holger Petersen Dyggve a apporté à l'étude de la lyrique française une des contributions les plus utiles en fixant l'époque à laquelle ont vécu les auteurs qu'il étudie. Il arrive à des précisions fort acceptables en ce qui concerne Moniot d'Arras, ceci par l'examen minutieux des noms propres cités dans ses chansons. Et il en résulte que l'activité de ce trouvère d'Arras, qui fut d'abord moine — d'où son surnom — et puis qui eut une vie mondaine où il fut en contact avec de brillants personnages, se place entre 1210 environ et 1240[1]. Pour Moniot de Paris, dont les œuvres ne renferment pas d'allusion permettant de leur assigner une date déterminée, les conclusions sont moins formelles mais,

[1] *Op. cit.*, p. 26, note 1.
[2] Voir *op. cit.*, pp. 30—65.

très nuancées, elles ont pour elles la vraisemblance: ce »Moniot», lui-aussi, a dû avoir une formation religieuse dont peuvent témoigner certains de ses procédés lyriques, en rapport avec ceux de la littérature latine du moyen âge; il paraît postérieur à Moniot d'Arras auprès duquel il ne figure pas dans les chansonniers les plus anciens, ce qui donne à penser que c'est quelque peu après 1250 qu'il composa ses œuvres.

* * *

A ces résultats acquis, je le répète, par l'esprit critique le plus impartial s'exerçant sur le côté extérieur des textes (transmission écrite, valeur des manuscrits, valeur de leurs attributions, allusions historiques), il est intéressant de joindre ceux qui découlent de l'examen des œuvres elles-mêmes.

Tout d'abord, comme je l'ai dit plus haut, manifestation de deux personnalités littéraires, tout à fait étrangères l'une à l'autre.

On ne peut pas dire que la poésie des œuvres rubriquées Moniot d'Arras soit hermétique, mais elle est assurément assez difficile. Poésie amoureuse, elle procède d'un esprit qui est certes conventionnel dans ses conceptions générales, mais dont le sérieux se nuance de recherche et de délicatesse dans l'analyse de certains sentiments.

Son charme n'est pas immédiat. Et on reste surpris de lire sous la plume de M. Alfred Jeanroy qu'un tel auteur »se distingue par la fluidité du style et le charme de ses descriptions»[1] car, précisément, son style n'a rien de fluide et ses descriptions sont inexistantes.

La phrase n'est ni courte, ni sémillante. Elle compte de nombreuses incidentes, elle fait retour sur elle-même, elle est souvent compliquée: la preuve en est qu'à plusieurs reprises l'éditeur a dû joindre à la pièce une véritable traduction, glosée, de certains passages (IV, p. 82; VI, p. 87; VIII, p. 95).

[1] Dans Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, Paris, 1896, t. I, p. 380.

Les enjambements sont nombreux qui, en accusant davantage le tour oratoire de certaines chansons, viennent encore compliquer l'expression. En voici un exemple, tiré de la chanson III:

37 Bel m'est quant a son servant
Me tient, mais poi mi afi
Ens mon servir, tant ne quant,
Se Pitiés ne m'en aïe.

En voici un autre, tiré de la pièce VIII:

45 Ne li ai quis encoir mie
K'ele m'aint, car d'otroier
Bonté ki n'est deservie
Ne doit on trop tost proier.

On trouvera d'autres cas d'enjambements: I, v. 2—3; IV 6—7; V 3—4; 22—3, 32—3; VI 8—9; VII 3—4, 9—10; VIII 52—3, 59—60, 62—63; XIV 3—4, etc.

A noter aussi beaucoup de personnifications: *Amors, Pitiés, Gile, Espoirs, Duçors,* etc.

Beaucoup de doublets, également, donnent une certaine redondance à la pensée: *sans tricier et sans fausser* II 16; *reçoit et prent* III 7; *bat et castoie* V 14, *esprendre et alumer* 15, *dormir et reposer* 19, *baisier et acoler* 24, *enforchie et doblee* 25, *reprendre ne blasmer* 37, *partir ne desevrer* 51; *repris ne blastengié* VII 13—14; *dite et chantee* XI 2, etc.

Caractéristique du besoin qu'éprouve Moniot d'Arras d'insister sur certaines idées, un procédé revient souvent qui suffirait à lui seul à déterminer la parenté de certaines pièces; celui qui consiste à noter l'épanouissement de certains sentiments par telle ou telle cause psychologique:

Car haus desirs *mouteploie*
Bone amour et fet plus grant (IV 45—6)

Lors est ma joie *enforchie* et *doblee* (V 25)

Si ke l'amors ki m'atise
Soit ens vos *doblee* (XI 23—4)

S'en iert ma joie *doublee* (XII 19)

Lors m'a doné ocoison
De ma dolor *enforchier* (XV 5—6).

Mais ce qui est surtout frappant, c'est l'abus de termes abstraits, empruntés soit au domaine du droit, de la philosophie ou même de la théologie: *saisir de* X 31, accorder; *estre saisi de* VII 7, entrer en possession; *garandir* X 29; *quidance* VIII 5, présomption; *ligance* VIII 22, hommage lige; *controver* V 28; *ensegnement* XII 45; *provance* VIII 12, manifestation; *grevance* XIV 7; *atendance* VIII 31; *soi onbroier* IV 55, s'incarner. La chanson VIII est typique à cet égard; on y trouve un véritable déluge de termes savants (outre ceux qui ont été cités dans la liste ci-dessus, on notera encore: *mostrance* 3, *faire arestance* 14, *vantance* 20, *mescheance* 25, *faire muance* 27).

Voilà bien qui dénote la formation cléricale de Moniot d'Arras — mais qui contrarie sérieusement la »fluidité» de son style!

Quant aux descriptions, on n'en trouve que deux (dans les pièces XII v. 26—30 et XIII v. 13—17). Ces quelques vers, consacrés à la femme aimée, sont nettement conventionnels. Pas de notations personnelles, aucune expression séduisante: *chief blont, vairs iex, ris plain de douçor, plaisans ris, blans dens rengiez par conpas.*

Si l'on veut maintenant analyser le charme de Moniot d'Arras — et il n'en manque pas malgré sa forme un peu alambiquée —, il faut le chercher avant tout dans la finesse de sa pensée.

Il y a de jolies formules amoureuses chez Moniot:

Car nus solaz n'asazie
Cuer d'ami, s'il n'est d'amie (IV 27—8).

Que que soit d'avoir amie,
Sans amor vivre ne quier (VIII 34—5).

D'un douç consir plain d'envie
Me couvient languir (X 19—20).

Je ne l'ai pas mains amee
Pour çou s'o li ne demor,
Ançois l'ai plus desiree (XII 21—3).

Moniot d'Arras est une nature délicate pour qui l'amour est sincèrement une chose sérieuse. Et il garde, dans toutes ses chansons, une certaine naïveté d'adolescent. Jamais une note brutale ou même sensuelle, chez lui, mais une tendresse étale, timide. Il parle de la femme aimée comme il parla de la Vierge en ses premières poésies. Ce n'est pas lui qui se permettrait des sous-entendus, ou de l'ironie; le cynisme, comme la légèreté lui sont totalement inconnus.

Un rapide examen du contenu de ses chansons définira, mieux que tout commentaire, la personnalité de Moniot d'Arras dont l'œuvre apparaît singulièrement cohérente.

PIÈCES I et II — *Chansons à la Vierge.*

III — *Chanson d'Amour* — »Ce n'est pas le Renouveau qui m'incite à chanter, mais Amour qui me procure une joie: la dame qui m'a troublé accueille mon service, et je ne lui en demande pas davantage. Je la servirai dévotement, celle sur qui j'ai osé lever les yeux . . .»

IV — *Chanson d'Amour* — Elle est consacrée uniquement à vanter l'humilité en amour, et la loyauté. »Ma dame, que Dieu vous accorde de ne pas aimer soupirant déloyal.»

V — *Chanson de Mal Mariée* — Caractéristique de la mesure de Moniot d'Arras. On connaît le cynisme plus ou moins ingénu qui préside presque toujours à ce genre de composition. Ici, rien de tel. Le ton est distingué, la pensée recherchée: valeur de l'amour, sérieux de l'amour. Respect des conventions:

28 Bel m'est quant puis ocoison controver
Par quoi g'i puisse aler, *c'on ne mi voie*,
A mon ami consellier et parler.

Même, la mal mariée se préoccupe de justifier sa conduite, non pas en recourant à sa seule passion ou à sa fantaisie, mais en accusant, le plus sérieusement du monde, son mari:

37 Nus ne mi doit reprendre ne blasmer
Se j'ai ami, car plevir vous porroie
C'on ne porroit ens mon mari trover
Nule teche dont on amer le doie.

VI *Chanson d'Amour* — Le poète croyait pouvoir vivre éloigné de celle qu'il aime. Vaine espérance! Son cœur recherche ce qui fait son malheur.
A la cour où il vit sa dame pour la première fois, il y avait des femmes très séduisantes, mais il n'avait de désir que pour elle seule. Et, cependant, il ne lui a pas proposé d'être sienne, car il n'osa.

VII — *Chanson d'Amour* — »J'ai pris congé de ma dame, car des félons avaient découvert notre amitié. Comme il leur convient d'être prudents, aux amants! Dieu devrait punir les médisants; alors, seulement, les amants seraient en sécurité».

VIII — *Chanson d'Amour* — »On ne »vaut» pas sans Amour. Amour a tous les pouvoirs, c'est pourquoi il ne convient pas de le repousser. Je ne cherche pas à vivre sans amour, et j'ai choisi une femme qui en est digne. Je ne l'ai pas encore priée, car on ne doit pas trop tôt réclamer une bonté qui n'est pas méritée . . .»
Cette pièce exalte encore l'idée d'*humilité* (v. 55). A rapprocher de la pièce IV (*humbles* 12, *humilité* 14).

IX — *Chanson d'Amour* — »Je servirai bonne Amour sans tricherie. Si ma dame voulait seulement m'accorder un baiser! Douce dame, n'agissez pas en sorte de faire souffrir votre ami. Que Dieu vous donne le pouvoir d'alléger ces maux que je ressens pour vous!»

X — *Chanson d'Amour* - Une des plus belles de Moniot d'Arras. Le sentiment en est fort évolué en profondeur, et l'expression, mélancolique, est attachante.
»J'aime plus que jamais, mais hélas! j'ai tout à craindre, car j'ai visé bien haut. J'aime, alors que je devrais fuir ce qui me fait mal.
Même pour me sauver de la mort, je ne crois pas que celle que j'aime me donnerait un gage de tendresse. Elle reste impitoyable. C'est pourquoi je lui cache ma détresse. Il me faut oublier toute joie en face de ma douleur . . .»

XI — *Chanson d'Amour* — »Dame, avant de partir pour ma contrée, je vous requiers d'amour. J'ai longtemps celé cet amour, mais je ne le puis plus. Sachez que si vous me refusez, je mourrai pour vous».

XII — *Chanson d'Amour* — »Le printemps est là. Mais ma joie serait plus grande si j'étais dans la contrée où vit celle que j'aime.

J'ai quitté ce pays par peur de la compromettre, mais combien je me réjouis d'y revenir! Je l'aime toujours: elle est si belle! Que ne puis-je seulement la rencontrer une fois! Mon cœur me rend jaloux quand il me dit qu'elle m'oublie parce que je suis loin . . .»

XIII — *Chanson d'Amour* — »Sans bonne Amour, il n'y a ni joie, ni plaisir. Tout le monde disait que je n'aimais plus. Mais non, d'une femme très belle je suis épris. Je n'ose aller la voir, de peur de la compromettre. Dieu! comment ferai-je savoir à ma dame que j'ai placé en elle tout mon espoir?».

XIV — *Chanson d'Amour* — »Au printemps, l'Amour, dont je n'ai garde de m'éloigner, me fait recommencer mon chant. Car sans Amour, il n'est pas de vraie joie».

XV — *Chanson d'Amour* — »Au printemps, alors que les oisillons recommencent leur joie, l'amour redouble mon chagrin. Car ce sont les trompeurs et les beaux parleurs qui plaisent aux dames alors que l'amant fidèle n'en tire rien que douleur».

XVI — *Motet* — Cette œuvre, attribuée à Moniot par un seul manuscrit, et qui est rangée, par M. H. Petersen Dyggve, dans la production du trouvère d'Arras, a en effet le charme mesuré des autres œuvres. Pensée chaste, expression contenue.

Si l'on compare, du seul point de vue de l'expression, trois autres chansons »dont l'attribution à Moniot d'Arras est incertaine» (*éd.*, pp. 118—125), on notera:

XIX Un ton sautillant qui n'est pas de Moniot d'Arras. Des vers comme:

22 Desor la flor
Le gieu d'amor
A leur plesir fesoient

détonneraient dans l'ensemble de son œuvre.

XX Dans cette pièce où le poète demande vengeance parce que sa dame l'a abandonné et écoute trop complaisamment les propos de trois bachelers, il y a une ironie contenue complètement étrangère à Moniot.

XXI Cette supplication d'amour comporte également des interpellations directes, des exclamations, une tendresse étalée

et, malgré tout, un certain détachement, qui n'appartiennent pas, eux non plus, à Moniot d'Arras. Et aucune de ces pièces ne renferme les abstractions, les mots savants et les enjambements caractéristiques que l'on trouve chez Moniot.

* * *

Comment se présente, en regard, l'œuvre de Moniot de Paris? C'est le type même de la poésie facile, coulant de source. La phrase est jolie, très courte, sans surcharge. Contrairement à ce qui se passe chez Moniot d'Arras, pas d'incidentes. Pas d'enjambements caractéristiques. Pas de personnifications. Pas de redondance dans le style. Pas de termes abstraits.

En revanche, on décèle un procédé complètement étranger au trouvère arrageois: le véritable abus des diminutifs, dans le corps du texte et surtout à la rime. Pièce XLI de l'édition: [1] *bouchete* (v. 18), *amïete* (v. 49); pièce XLIV: *blondete* (v. 18), *çainturete* (v. 35); pièce XLVI: *florete* (v. 2), *chançonete* (v. 4), *mignotete* (v. 6), *sentelete* (v. 9), *pastorete* (v. 10 et 30), *blanchete* (v. 11), *gorgete* (v. 14), *notelete* (v. 16), *nüete* (v. 35); pièce XLVII: *amorete* (v. 3), *pucelete* (v. 5), *chançonete* (v. 6), *sadete* (v. 7), *bouchete* (v. 9), *vermeillete* (v. 10).

Le procédé est porté à son comble dans la pièce XLIII: *matinet* (v. 1), *boschet* (v. 3), *jardinet* (v. 5), *praelet* (v. 7), *durete* (v. 23), *pastorete* (v. 36), *gorgete* (v. 38), *çainturete* (v 39), *mainete* (v. 40), *janbete* (v. 42), *amïete* (v. 48).

Autre caractéristique de Moniot de Paris: l'emploi *constant* de refrains, refrains pimpants, dans les 9 pièces que les manuscrits lui attribuent (tandis qu'il n'y a qu'un seul emploi de refrains dans les 16 pièces de Moniot d'Arras).

On notera aussi le sens descriptif de Moniot de Paris, prompt à saisir l'aspect physique d'un être et soucieux avant

[1] Faisons remarquer à ce propos qu'il eût été préférable de ne pas adopter dans l'édition une numérotation continue. La distinction entre les œuvres de Moniot d'Arras, celles qui lui ont été faussement attribuées par un seul manuscrit, et celles de Moniot de Paris aurait été plus frappante.

tout de souligner et de souligner encore le charme féminin. Il y a là trace d'une sensualité complètement absente des œuvres de Moniot d'Arras:

XL 15 Crigne avoit doree,
Cors pour enbracier.

XLI 18 Sa bouchete, ses clers vis,
Si douz regart, si douz ris
M'ont la mort donee.

XLIII 37 Vair oeil ot, bouche riant,
Biau menton, bele gorgete,
Çainturete bien seant,
Biax braz et bele mainete:
Bele ert deriere et devant,
Biax piez et bele janbete.

XLIV 33 Bele bouche, biau vis cler,
Biau chief, biaus euz et biau front,
Çainturete bien seant,
Dure mamele poignant,
Cors bien fet et bien mollé, *etc.*

Des descriptions, on en trouve à chaque ligne chez Moniot de Paris, descriptions dont le thème n'est sans doute pas exceptionnel, mais dont le charme réside en la vivacité du trait, en l'aimable agencement des mots. Elles fusent de partout. Que le poète recontre une bergère:

XLVI 10 Pastorete sanz pastor,
Blanchete, de bel ator,
Vi sor une coudrete:
Iluec miroit sa color
Et sa blanche gorgete.

Qu'il veuille exprimer un simple incident (c'était au matin . . .):

XLVI 7 Avant hier, au point du jor,
Un pou devant le chalor . . .

Même les refrains qu'il choisit, pour son amie, rediront une fois de plus:

XLVII 9 Bele a la bouchete,
Color vermeillete, *etc.*

Et ce qui lui apparaît comme le gage de succès le plus sûr pour l'amoureux, c'est encore la précellence du physique (toute la pièce XLV est consacrée à ce thème):

31 Net chief, cheveus bien pigniez
Doit li fins amanz vouloir;
Biax sorciz, denz afetiez
Ne doit metre en nonchaloir:
Riens ne li puet tant valoir;
Li ungles nez et deugiez,
Li nés souvent espinciez:
Lors avra de s'amie joie.

Quant à la conception que Moniot de Paris a de l'amour, elle ressortit nettement au genre léger, sinon cynique. La formule est constante dans les huit œuvres qui sont certainement de lui,[1] qu'il s'agisse des trois pastourelles (XL, XLIII, XLVI), de la chanson de mal mariée (XLII), de la chanson sur les chances de l'amant soigneux de sa personne ou des trois chansons d'amour. Une simple lecture des pastourelles permet d'affirmer que le timide Moniot d'Arras n'a aucune part dans ces vers où abondent les détails lestes[2] et où

[1] Pour la 9e, que M. H. Petersen Dyggve a hésité à ranger parmi les œuvres assurées (voir pp. 181–183), faisons remarquer que si l'inspiration générale, d'une agréable désinvolture, ne détonne pas dans la production de Moniot de Paris, certaines habitudes de style feraient plutôt penser à un autre auteur. Notamment une certaine lourdeur, et surtout l'emploi de redondances (*honte et mal et vilanie* v. 17, *certains et fis* v. 27) qui sont, on l'a vu, inconnues du trouvère parisien.

[2] XLIII 52 Tant menerent leur degraz
Li bergiers et la bergiere
Q'il chaïrent braz a braz
Entr'els deus seur la feuchiere, *etc.*

la vertu même des jolies bergères ne s'exprime qu'en verts propos.[1]

La »mal mariée» de Moniot de Paris, qui affirme dans un refrain:

»J'aim mult melz un pou de joie a demener
Que mil mars d'argent avoir et puis plorer»

et qui engage toutes ses sœurs de Paris à la révolte est, elle aussi, différente de la mal mariée du trouvère d'Arras.

Quant aux chansons d'amour, leur sentiment est également épidermique. Que l'on en juge:

XLI »J'ai usé mon temps en folie quand celle que j'aime m'a repoussé. Mais je la désire tant! Je suis vôtre, douce amie, je suis à vous de cœur entier. Maudite soit qui n'a souci d'un tel amant!
Douce amiete, je ne puis me taire et c'est pour vous que je fais cette »vadurie»:

Vadu, vadu, vadu, va!
Bele, je vos aim pieça;
Vostre amor m'afolera,
S'el ne m'est donee.»

XLIV »Le printemps me met en joie et je désire chanter. Vole, hirondelle, saluer la jolie blonde à qui vont mes pensées. J'ai sans doute visé trop haut: c'est le beau temps, le doux vent qui m'ont égaré!

Je ne mi plainderoie
Plus de ceste querele
Se je avoir pouoie
L'amor a la dancele.»

[1] Par exemple, XL 49 La pastore ert sage,
Si me respondi:
. . . .
»Ce seroit folage
Se perdoie ensi
Le mien pucelage
Pour autrui ami.»

XLVII »Au renouveau l'amour me pousse à chanter:

»D'une pucelete
Ferai chançonete . . .»

Je ne puis vivre sans ma mie. Qu'elle me tienne pour ami. Si elle n'est mienne, ma joie s'évanouit.»

Pas de frémissement personnel, comme on peut voir; rien que de l'aimable convention.

* * *

L'analyse textuelle des œuvres ne nous éclaire pas seulement sur l'individualité propre de leurs auteurs; elle peut également nous fournir des critères pour la datation.

Premier critère: *Le type des refrains employés par Moniot de Paris et, surtout, le foisonnement des diminutifs indiquent nettement une époque postérieure à celle de Moniot d'Arras.*

Second critère: *Le sérieux constant dont a fait preuve Moniot d'Arras dans ses chansons d'amour, de même que les allusions répétées à une amie qui se présente toujours sous les mêmes traits nous autorisent à considérer son œuvre comme une sorte d'autobiographie où l'on peut discerner plusieurs jalons.*

Après les deux chansons à la Vierge, le jeune moine défroqué compose donc des chansons d'amour. Sans doute, les pièces III et XIV de l'édition, qui ne renferment que des généralités sur le sentiment amoureux, sont-elles parmi les premières. Puis apparaît une dame qu'on n'ose requérir d'amour (VIII). A partir d'ici, le roman d'amour se précise; les détails évoqués, qui concordent tous, font sûrement allusion à une aventure bien définie. Moniot prétend qu'il n'ose aller voir son amie par peur de la compromettre (XIII). Et voici une histoire d'exil. Avant de s'exiler et de retourner dans sa contrée, il a avoué son amour (XI); [1] puis il a pris congé de

[1] Les prières d'amour que renferment les pièces IV et IX ont sans doute été composées à la même époque. — Dans la chanson n:o VI, Moniot d'Arras explique clairement qu'il a connu son amie dans une cour étrangère à sa contrée à lui.

sa dame (VII) et a cru pouvoir vivre éloigné d'elle (VI), mais ses souffrances ne se sont pas calmées (XII).

Dans la suite, il semble qu'un rapprochement ait dû s'effectuer entre Moniot et son »amie». Mais il ne fut sans doute pas heureux. La chanson XV exhale le ressentiment de l'amant fidèle qui se sent dédaigné, et la chanson n:o X, celle qui témoigne de l'art le plus parfait du trouvère, n'est qu'une longue plainte sur les rigueurs de celle que l'on aime.

Que l'on confronte maintenant les dates assignées à certaines chansons par M. H. Petersen Dyggve d'après les allusions historiques qu'elles contiennent. On verra qu'elles coïncident parfaitement avec l'essai de chronologie, d'après la seule psychologie, que nous venons d'indiquer.

La pièce n:o III (généralités sur l'amour) est en effet la première en date (après 1215 — avant 1224),[1] la chanson n:o X, la plus évoluée, est la dernière (1239).[2]

Vers 1229 se place la chanson VIII où apparaît la dame pleine de rigueur.[3] Une des pièces de l'exil (XII)[4] a dû être composée »entre 1218 et 1234»; on peut, semble-t-il, préciser et dire maintenant: »entre 1229 et 1234», c'est-à-dire après que l'exil du poète eût suivi la déclaration à la dame. C'est également entre 1229 et 1239 que nous placerons les autres chansons d'exil (XI, VII et VI), de même que la chanson XV, celle du dépit.

La chanson de »mal mariée» (avant 1227–29, puisqu'elle est citée dans le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil daté de cette époque[5]), est bien une œuvre d'inspiration plus juvénile que les chansons d'amour personnelles: le genre est classique; la langue, on l'a vu, est singulièrement alourdie de termes abstraits.

Université de Liége. Rita Lejeune

[1] Voir l'édition, pp. 33—37.
[2] *Ib.*, pp. 47—57.
[3] *Ib.*, pp. 39—43.
[4] *Ib.*, pp. 37—39.
[5] Cfr. les pertinentes remarques de M. H. Petersen Dyggve, pp. 30—33.

Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland

III

Über einige Ausdrücke des süddeutschen Weinbaus

Eine zusammenfassende Darstellung der deutschen Weinbauterminologie gibt es immer noch nicht, wohl aber sind Teilfragen und Teilgebiete hie und dort behandelt worden. In seiner Germania Romana erörtert Frings mehrere Ausdrücke der deutschen Weinkultur und weist dabei nach, dass neben dem starken Zug der über Mosel-Mittelrhein aus Gallien kommenden lateinischen Lehnwörter auch ein schwächerer jüngerer italienisch-oberrheinischer aus dem Süden sich geltend macht. (Dass später auch französische Ausdrücke des Weinbaus aus dem Westen im deutschen Sprachgebiet Eingang finden, interessiert uns nicht weiter in diesem Zusammenhang.) Diesen beiden Strömungen entsprechen zwei Lehnwortschichten, eine römische und eine romanisch-italienische; diese zuletztgenannte führt E. Ochs anlässlich der Erklärung einiger Wörter des oberrheinischen Weinbaus (Zeitschrift für deutsche Mundarten 15 [1920] S. 168 ff.) auf die Weinkultur im Zeitalter Karls des Grossen zurück.

Die grosse Bedeutung Galliens bei der Vermittlung des lateinischen Einflusses auf die deutsche Sprache haben besonders Jud und Frings in ihren Untersuchungen über die Anmarschstrassen der lateinischen Lehnwörter im Deutschen hervorgehoben. Die lateinische Weinbauterminologie macht in dieser Hinsicht keine Ausnahme. Aber auch der Zuzug aus Italien — oder allgemeiner gesagt: aus dem Süden — ist bei den Wörtern aus diesem Bezirk keineswegs ohne Bedeutung. Frings weist (Germania Romana S. 71 ff. und 63 Fussn. 1) u. a. hin auf die aus dem Süden kommenden lateinischen Wörter *lora*, *lagella*, *gargellum*, die sich vom Süden bis in die Nordseegebiete verbreiteten. Einige andere Wörter haben auf ihrer Wande-

rung nach dem Norden schon früher Halt gemacht, und unter diesen interessieren uns in diesem Zusammenhang besonders diejenigen, die nur auf den Süden des deutschen Sprachgebietes, auf das Obd. oder auf einige Teile des Obd., beschränkt geblieben sind.

Es ist ein sehr lehrreiches Bild, das Frings uns bietet, indem er besonders die Schichtung einiger südwestdeutscher Wörter des Weinbaus feststellt. Dieses Bild lässt sich noch um einige Züge bereichern, wenn wir auch die südöstliche, und zwar besonders die tirolische Weinbauterminologie mitberücksichtigen, die, von Franz Tumler gesammelt, bequem — wenn auch an entlegenem Ort — zugänglich ist (Franz Tumler, Herkunft und Terminologie des Weinbaues im Etsch- und Eisaktale; hgg. von Karl M. Mayr, Schlern-Schriften Nr. 4, 1924).

Der Tiroler Weinbau[1] ist uralt und geht bis in vorrömische Zeit zurück. Bei mehreren römischen Schriftstellern finden sich Lobsprüche über den rätischen Wein. Um Christi Geburt dringen römische Kolonisten in immer wachsender Zahl in das Etschland und überhaupt in Tirol ein. Der tirolische Wein wurde nur teilweise an Ort und Stelle verbraucht, der grösste Teil wurde in die angrenzenden römischen Provinzen exportiert. Ein wichtiges Absatzgebiet scheint Südbayern gewesen zu sein. Auch in späterer Zeit hat Bayern lange diese Stellung behauptet, und um die Mitte des 11. Jh. sollen mehr als 25 bairische Klöster und Stifte im Etschland Weinberge besessen haben.

Für die richtige Beurteilung der Tiroler Weinbauterminologie ist die Kenntnis der Germanisierung dieses Gebietes von Wichtigkeit. Über diesen vielumstrittenen Vorgang sind wir besonders durch die gründlichen geschichtlichen Untersuchungen von Otto Stolz[2] und durch die ebenfalls wichtigen sprach-

---

[1] Ausser Tumler vgl. auch F. v. Bassermann-Jordan, Geschichte des Weinbaus I (1923) bes. S. 105 ff.

[2] Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden I—IV (1927—1934).

geschichtlichen Untersuchungen von E. Schwarz[1] eingehend orientiert. Wertvolle Ergebnisse hat Gamillscheg[2] aus den Ortsnamen gewonnen, und Battisti[3] hat besonders die Arbeit von Stolz einer eingehenden Überprüfung unterzogen, die im Einzelnen Korrekturen erlaubt, ohne die Grundanschauungen von Stolz umzustossen. Es lässt sich grosso modo sagen, dass im Alpengebiet Romanen und Germanen schon seit Ende des 6. Jahrhunderts teilweise in Symbiose nebeneinander leben. Die Germanen, d. h. die Baiern, gewinnen im Laufe der Zeit immer mehr an Boden und drängen die Romanen, die späteren Rätoromanen, fortwährend zurück. Der Germanisierungsprozess hatte Südtirol etwa im 13. bis zum 14. Jahrhundert bereits zu einem in der Hauptsache einheitlichen deutschen Gebiet umgestaltet. Die Beziehungen zwischen den Deutschen und den Romanen sind nach wie vor sehr eng geblieben. Auch heutzutage sind die Nachbarn der Deutschen teilweise Rätoromanen, obgleich die rätoroman. Sprache in weitgehendem Masse von dem bereits seit dem Mittelalter siegreich vordringenden Italienischen zurückgedrängt und zersetzt worden ist.

Der Vergleich zwischen der tirolischen und der gesamtdeutschen sowie zwischen der tirolischen und der südwestlichen, d. h. der oberrheinischen Weinbauterminologie ergibt sowohl Übereinstimmungen als auch Differenzen. Dass die älteste Schicht der Weinbauterminologie, die Wörter wie *Wein* und *Essig* umfasst, in Tirol wie in den übrigen Teilen des deutschen Sprachgebiets heimisch ist, brauche ich nicht zu erwähnen. Unter den späteren Entlehnungen, die nur in Süddeutschland gebräuchlich sind, lassen sich je nach ihrer geographischen Verbreitung verschiedene Schichten unterscheiden. So gibt es tirolische Ausdrücke des Weinbaus, die nur auf diese Mund-

[1] Die Althochdeutsche Lautverschiebung im Altbairischen, PBB 50 (1927) S. 267 ff.

[2] Die romanischen Ortsnamen des Untervinschgaues (Festschrift zum 19. Neuphilologentag; Berlin 1924).

[3] Popoli e lingue nell'Alto Adige (1931).

art beschränkt sind, während andere ausser im Tirolischen auch im alemannischen Südwesten, d. h. im Oberrheinischen, Heimatrecht besitzen; einige sind wiederum ausschliesslich auf das Oberrheinische beschränkt. Eine Auswahl geeigneter Beispiele mag diese Fragen der deutschen Lehnwortgeographie beleuchten.

Bevor ich auf die speziell tirolischen Ausdrücke des Weinbaus eingehe, möchte ich mit ein paar Worten die Gruppe der allgemein süddeutschen sowie diejenige der nur südwestdeutschen aus dem Romanischen stammenden Wörter der Weinkultur berühren.

Unter den sowohl im Südwesten als auch im Südosten gebräuchlichen roman. Lehnwörtern ist *torkel, torggl* 'Weinpresse' schon öfters behandelt worden. Dieses Wort ist bereits im Ahd. belegt, wo es *torkula* heisst, und die mhd. Form lautet *torkel*. Wie die Verbreitung dieses Fremdlings zeigt, liegt rätoroman. *tuorkel*, oberitalien. *torchio* bzw. latein. *torculum* zugrunde (vgl. Frings, Germania Romana S. 60 Anm. 2, S. 65 Anm.; Ochs, Zeitschr. f. Deutsche Mundarten 1920 S. 170 ff.). — Auch das letzten Endes auf latein. *spica* 'Ähre' zurückgehende Verb, das im Italien. als *spigolare* 'Ährenlese halten', im Friaul. als *spiyulá* 'Ährenlese halten', 'Obst brechen' auftritt, ist vom Süden aus ins Deutsche gelangt, wo es sowohl im Südwesten als auch im Tirol. belegt ist, und zwar als ein Wort der Weinbauterminologie in der Bedeutung 'Nachlese halten'; daneben auch in bezug auf die Obstlese. Die Form des deutschen Südwestens *spęgeln* versucht Ochs durch *a*-Umlaut des roman. *i* im Deutschen zu erklären (wie *pfeffer* < latein. *piper*). Ohne Bedenken ist diese Erklärung nicht. Vor allem sind wir nicht berechtigt, in *spęgeln* eine auch nur annähernd ebenso alte Entlehnung zu vermuten, wie *pfeffer* es ist, das die hd. Lautverschiebung mitgemacht hat. Dann aber geht auch der *i*-Laut in *spigolare* auf ursprünglich langes latein. *ī* in *spīca* zurück. Es liesse sich vielleicht an die Möglichkeit denken, dass bereits in der zugrunde liegenden roman. Form von *spigolare* das vortonige *i* in einen *e*-ähnlichen Laut übergegangen wäre. Es ist

jedenfalls eine Tatsache, dass in den oberitalien. und rätoroman. Mundarten die Neigung zur Schwächung bzw. zum Schwund des vortonigen Vokals zwischen Konsonanten verbreitet ist.[1] Im Tirol. ist dieses Verb ebenfalls vorhanden, aber hier lautet es (nach Tumler S. 25 und Schöpf, Tirol. Idiot. S. 688) im Etsch- und Eisacktal *spigeln;* das lange *i* in der von Schöpf ausdrücklich bezeugten Form *spîgeln* kann durch im Deutschen eingetretene Dehnung sich erklären oder aber durch direkte Beziehung zu dem roman. Substantiv (vgl. italien. *spiga* < latein. *spīca*).

Für die 'Schöpfkelle' wird auf einem ausgedehnten süddeutschen Gebiet *gatz, gatze* nebst Var. gebraucht. So heisst es im Tirol. *gatz* (vgl. Tumler S. 29 ff. und Schöpf, Tirol. Idiot. S. 178), im Steir. *gatze* (vgl. Unger-Khull S. 262), im Kärnt. *gåtze* (vgl. Lexer, Kärnt. Wb. S. 110; für das Bair.-österr. überhaupt vgl. Schmeller, Bayer. Wb. I 967 s. v. *gatzen*), im Schweizer. *gatzen* (vgl. Scheizer. Idiot. II 572), im Schwäb. *gatze* (vgl. Fischer III 91), im Elsäss. *gazi, gäzi* (vgl. Martin-Lienhart I 253). Tumler führt das tirol. Wort auf italien. *cazza* 'Schöpfkelle' zurück (das er fälschlich aus latein. *cadus* herleiten möchte; vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. nr. 2434 s. v. *cattia*). Neben der Möglichkeit italienischer Herkunft gilt es aber auch diejenige einer Entlehnung aus dem Rätoroman. zu berücksichtigen, wo das Wort ebenfalls gut belegt ist: abteiisch *ćatza* 'Art Pfanne' (vgl. Alton, Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo [1879] S. 169), Ampezzo *čatza*, (vgl. Majoni, Cortina d'Ampezzo nella sua parlata [1929] S. 24), grödn. *ćatza* 'kleiner eiserner Schöpflöffel' (vgl. Gartner, Ladin. Wörter aus den Dolomitentälern [1923] S. 104). Die Tatsache, dass in vielen rätoroman. Mundarten im Gegensatz zum Italien.[2] latein. *c* vor *a* mehr oder weniger weitgehend palatali-

[1] Vgl. z. B. Bourciez, Éléments de linguistique romane § 402 d, und Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache S. 105.

[2] Auch im Italien. kommt auf einem begrenzten Gebiet (im Norden des Lombard.) Palatalisation vor (vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 85 ff. und Battisti, Popoli e lingue nell'Alto Adige S. 73 ff. 152 ff.).

siert wurde, schliesst die Möglichkeit einer Entlehnung aus dem Rätoroman. in diesem Falle keineswegs aus. Denn erstens ergreift diese Palatalisation keineswegs jedes *c* vor *a*, und zweitens tritt diese Erscheinung teilweise recht spät ein und führt keineswegs überall, wo sie eintritt, zur vollen Palatalisierung, sondern macht bei einem noch dem *k* recht nahe stehenden Laut halt.[1] Das *g-* bzw. *k-* des deutschen Wortes kann somit gut auf einem rätoroman. *k*-Laut oder einem ihm nahestehenden Laut beruhen. Wegen der Spärlichkeit bzw. Unsicherheit der älteren Belege (vgl. Lexer I 744 s. v. *gatze* und I 741 s. v. *gartz*) seien folgende Belege aus Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts erwähnt: *katzen* 1482 Schloss Fragenstein (vgl. Zingerle, Mittelalterliche Inventare aus Tirol und Vorarlberg [1909] VIII 52), *gatzen* Schloss Freundsheim 1476 (Zingerle XII 51), *gatzen* Schloss Sigmundsfreud 1481 (Zingerle XIII 25), *käczen* Nachlass Jörgs von Villanders [im Eisacktal] (Zingerle XVI 8), *gatz* Nachlass Vigils von Maretsch 1495 (Zingerle XXXI 155), *wassergatzen* Schloss Königsberg und Segonzano 1459 (Zingerle XXV 42), *gatzen* Schloss Buon Consiglio in Trient 1465 (Zingerle LXII 5) u. a. — Die geographische Verteilung dieser frühen Belege, sowie die Tatsache, dass das Schweizer. Idiot. ebenfalls das Wort seit 1469/70 belegt, spricht auch für Entlehnung aus dem Rätoroman. oder Italien.

Ein weit verbreitetes süddeutsches Lehnwort aus dem Roman. ist ebenfalls *ganter*, *gantner* 'Unterlage für Fässer'. So heisst es im Bair. *gant(n)*er 'Unterlage von Balken für Zimmerholz, Fässer' (vgl. Schmeller I 926), im Tirol. *ganter* 'Unterlage für Fässer' (vgl. Tumler S. 29 und Schöpf, Tirol. Idiot. S. 175), im Steir. *gant(n)*er 'Weinfassgestelle' (Unger-Khull S. 266), im Schwäb. *gant(n)er* 'Lager, Ständer für Fässer' (Fischer, Schwäb. Wb. III 59 ff.). Im Schweizer. kommt *gänter* 'Gitter vor einer grossen Öffnung', 'Verschlag', 'Schrank' vor; das Wort ist vielleicht mit dem soeben erwähnten Wort der Weinbautermino-

[1] Ausser den erwähnten Quellen vgl. besonders Gamillscheg, Die romanischen Ortsnamen des Untervinschgaus 15 a.

logie identisch (auch im Schwäb. begegnet das Wort in der Bedeutung 'Verschlag', 'Schrank'). In der Bozener Gegend lässt sich *ganter* 'Unterlage für Fässer' im Jahre 1485 belegen (vgl. Zingerle IV 36; 86; 267), und Lexer I 1511 und III Nachträge S. 266 bietet je einen Beleg für *kantner* 'Unterlage für Fässer' aus dem Urkundenbuch der Benedictinerabtei unserer l. Frau zu den Schotten in Wien (a. 1373) und aus den Brünner Stadtrechten (13. u. 14. Jh.), sowie für die Form *gant(n)er* zwei Belege aus den von Kaltenbäck hgg. Pan- u. bergtaidingbüchern in Österreich unter der Enns. — Lexer und mit ihm viele andere möchten das Wort aus mlat. *cantherius* herleiten; Battisti (Revue de linguistique romane I [1925] S. 437) sucht den Ursprung des deutschtirol. Wortes in trient. *i cantéri*. In Anbetracht der weiten Verbreitung und des frühen Auftretens des Wortes bleibt neben der Möglichkeit der Entlehnung aus dem Oberitalien. und — aus denselben Gründen wie bei *gatze* — aus dem Rätoroman. auch diejenige mittellateinischer Provenienz bestehen.

Unter den nur auf den Südwesten beschränkten Wörtern hat Ochs (Zeitschr. f. deutsche Mundarten 1920 S. 168 ff.) das badisch-elsässische *retzlen* 'nach der Ernte Nachlese halten' behandelt, das er mit oberitalien. *racimolare* 'die kleinen Trauben nachlesen' ansprechend verknüpft; die Entlehnung hat auf jeden Fall, wie Ochs hervorhebt, erst nach der Assibilierung des roman. *c* vor *e*, *i* stattfinden können und wird von Ochs als durch den Weinbau im Zeitalter Karls des Grossen veranlasst angesehen (wegen des *tz* der deutschen Form kann die Entlehnung nicht vor dem 6. Jahrhundert stattgefunden haben; wegen des engen *e*, das von den badischen und elsässischen Formen vorausgesetzt wird, warnt Ochs vor einer allzu späten Ansetzung dieser Entlehnung). Im Schweizer. ist das Subst. *ratzen*, *ratz* 'Traubenkamm' nebst den dazu gehörenden Ableitungen *abratzen* 'die Traubenbeeren abzupfen' und *rätzelen* 'nach dem Traubenkamm schmecken' gebräuchlich (vgl. Schweizer. Idiot. VI 1919 ff.). In dem schweizer. Subst. *ratzen* vermutet Ochs eine Entlehnung, die auf die norditalienische

Fortsetzung *razin, razimu* des latein. *racemus* 'Traubenkamm' zurückgeht (anders beurteilt das Schweizer. Idiot. das Wort). — Ein schweizer. Ausdruck ist *sarment* '(abgeschnittene) Rebschosse, -zweige, Rebreisig', das auf italien. *sarmento* 'Rebschössling' zurückgeht. Hinter der badischen Form *sendewellen, särmdewellen* (plur. tantum) 'Bündel alten Rebholzes zum Verbrennen' steckt dasselbe italien. Wort (vgl. Ochs S. 170). — Ebenfalls eine roman. Entlehnung des Südwestens, die auf der karolingischen Weinkultur beruht, scheint *örcklin, örkeli* 'Zuber' zu sein, das wohl auf latein. *orcula* zurückgeht und durch das Klosterlatein vermittelt wurde (vgl. Ochs S. 170 und Frings S. 40 Anm., wo auch Näheres über die Verbreitung des Wortes).

Und jetzt wende ich mich der Gruppe der speziell tirolischen Wörter zu. Unter den Bezeichnungen für 'Weingeschirr', die im Etsch- und Eisacktale gelten, erwähnt Tumler (S. 30) das Wort *pazeid* 'Weinmass von c. 6 $^1/_8$ Liter'. Ausser im Tirol. (vgl. auch Schöpf, Tirol. Idiot. S. 491 s. v. *patzeidn*) kommt das Wort auch im Steir. (vgl. Unger-Khull, Steir. Wortschatz S. 44 s. v. *patzeide*) vor, und zwar in der Bedeutung 'Weinmass (allerdings von verschiedener Grösse)'. Ein Blick auf die ältesten von Lexer, Benecke-Müller-Zarncke und Schmeller gebotenen Belege zeigt, dass *pazeide* seit dem 14. Jahrhundert im Tirol. gut belegt ist, und zwar in der Bedeutung 'ein Getränkemass' (vgl. Lexer II 213; Benecke-Müller-Zarncke II, 1, 470; Schmeller, Bayer Wb. I 416: Meraner Stadtrecht [14. Jh.], Das Urbarbuch des Klosters zu Sonnenburg [erste Hälfte des 14. Jh.], Das Urbarbuch von Kaltern [ende 15. Jh.]; mehrere Belege aus dem 15. Jh. bei Zingerle, Mittelalterliche Inventare aus Tirol und Vorarlberg: IV 307 und 315 [Bozen 1485], XXXI 63 und 64 [Vigil v. Maretsch bei Bozen 1495], XXXII 15 [Meran 1472], XXXV 92 und 113 [Südtirol 1429], XL 1 [Runkelstein bei Bozen], XLIV 8 und 226 [Fernsteinsee 1474], XLV 167 [Fernsteinsee 1483], LVII 86 und 87 [Unterinntal 1471]). Das deutsche *patzeide* wird von Tumler in Übereinstimmung mit Lexer auf mlat. *batiaca* 'Weingeschirr' zurückgeführt, was aber

lautlich nicht gut möglich ist. Und wenn Tagliavini (Il dialetto del Livinallongo [1934] S. 242) umgekehrt das in mehreren rätoroman. Mundarten und im Norditalien. begegnende Wort (*pazeda, bazida, baçeda* usw.) aus mhd. *patzeide* herleiten möchte, so sind dagegen schwerwiegende Einwände zu erheben. Bedenklich sieht es schon aus, dass das mhd. Wort etymologisch isoliert im Deutschen dasteht, während das romanische Wort in der Sippe von latein. *bacca* und *baccīnum*, norditalien. *bázia* (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 862 und 866) einen Anhaltspunkt hat. Auch das anlautende *p-* des deutschen Wortes erklärt sich zwanglos bei der Annahme von Entlehnung aus einer roman. Form sowohl mit anlautendem *b-* als auch mit *p-*, während die roman. Formen mit *b-* bei der Annahme eines deutschen Grundwortes mit *p-* Schwierigkeiten machen würden. Wenn also, wie ich glaube, das deutsche Wort ein roman. Lehnwort ist, scheinen die roman. Formen mit *p-* (so z. B. in Ampezzo *pazeda*, Fassa *pazeida*, Buchenstein *patzada*) auf Rückentlehnung aus dem Deutschen zu beruhen.

Die roman. Formen, die dem mhd. *pazeide* am nächsten stehen, sind im Rätoroman. und Norditalien. zu finden: ausser den soeben genannten Formen bucht z. B. A. Velleman, Dicziunari de la lingua ladina (1929) S. 242 *bazida* 'Holzeimer mit Röhre' (unterengadin.); V. Ricci, Vocabolario trentino-italiano (1904) S. 27 *baçeda;* G. Azzolini — G. Bertanza, Vocabolario vernacolo-italiano pei distretti roveretano e trentino (1856) S. 24 *baceda* 'sorta di misura'. Die unterengadin. Form *bazida* liegt offenbar dem schweizerdeutschen *baziden* 'am Rücken getragenes hölzernes oder blechernes Gefäss für Milch und Wasser' zugrunde (vgl. Schweizer. Idiot. IV 1977). Das Tirol. scheint das roman. Wort unabhängig vom Schweizer. entlehnt zu haben, wie die abweichende Lautgestalt und Bedeutung nahelegen. Die lautliche Form der tirol. Belege — neben *pazeide* kommt hier auch *pacide* (Runkelstein b. Bozen; vgl. Zingerle XL 1) vor — können sowohl aus einem roman. *bacida* als auch *baceda* erklärt werden. Mit dem Vorhandensein eines roman. * *baceida* dürfen wir auch rechnen, wenn wir von einer latein.

Form mit *ẽ* ausgehen, denn roman. *e* in offener Silbe ergab im Rätoroman. und in oberitalien. Mundarten wie im Emilianischen, Genuesischen und Piemontischen den Diphthong *ei*, der jedenfalls im 13. Jahrhundert schon vorhanden gewesen sein muss.[1] Auch diese roman. Form * *baceida* hat dem mhd. *pazeide* zugrunde liegen können. Was die Form *pacide* anbelangt, kann sie, wie gesagt, ausser auf roman. *bacida* auch auf *baceda* beruhen, wobei wir Lautsubstitution für das geschlossene roman. *e* anzunehmen hätten. Die mhd. Form *pazeide* kann auch zwanglos auf ein älteres mhd. *pazîde* zurückgeführt werden, das regelrecht nach der Diphthongierung des *î* im Tirol. *pazeide* ergeben musste. Welche roman. Form auch der deutschtirol. zugrunde gelegen haben mag, so handelt es sich doch um ein rätoroman. oder nordital. Lehnwort. Auch über die Zeit der Aufnahme dieser Entlehnung lässt sich einiges sagen, das die aus den ersten Belegen gewonnene Zeitbestimmung etwas präzisiert, indem auch eine Grenze post quem festgestellt werden kann. Für die mhd. Form darf man jedenfalls wegen Erhaltung des inlautenden *-d-* behaupten, dass sie erst nach Abschluss der hd. Lautverschiebung aufgenommen wurde. Die Form *pacide* ist wegen der Erhaltung des *ī* (in einem Text, in dem es sonst *mein*, *speis*, *weiss* usw. heisst) erst nach Abschluss der Diphthongierung aufgenommen worden, die hier etwa um die Mitte des 13. Jahrhunderts abgeschlossen war.[2] Wenn die Form *pazeide* auf älteres mhd. *pazîde* zurückgeht, würde sie natürlich umgekehrt vor dem Beginn der Diphthongierung entlehnt sein.

Auch *urn*, *ürn*, *yhrn*, *īrn* 'Mass' (c. 3/4 Hl.) (vgl. Tumler Ss. 27, 30 und Schöpf, Tirol. Idiot. S. 785, wo ausser der Bedeu-

[1] Vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 69; Battisti, Popoli e lingue S. 126 ff. und Gamillscheg, Die romanischen Elemente in der deutschen Mundart von Lusern (Beihefte zur Zeitschrift für roman. Philologie XLIII; 1912) S. 52.

[2] Vgl. Weinhold, Bair. Gramm. § 50; Schatz, Die Mundart von Imst § 44; Schatz, Die tirolische Mundart S. 26; Lessiak, Die Mundart von Pernegg in Kärnten (PBB 28) § 61; und Moser, Frühnhd. Gr. I § 77.

tung 'Mass für Wein' auch 'Gefäss aus Böttcherarbeit' gebucht wird) ist ebenfalls ein ursprünglich tirolischer Ausdruck, wie die ältesten Belege andeuten (vgl. Lexer II 2010 und Benecke-Müller-Zarncke III 194 s. v. *ürn*). Später tritt das Wort auf einem etwas weiter ausgedehnten Gebiet auf: im Steir. belegt Unger-Khull (Steir. Wortsch. S. 612) *urn*, *ürn* 'Mass für Flüssigkeiten' und im Kärnt. Lexer (Kärnt. Wb. S. 248) *ürn*, *irn* 'Mass für Wein und dgl.', im Salzburg. und im Tirol. Schmeller (Bayer. Wb. I 147) *ürn*, *ir(e)n* 'Mass für Wein, Branntwein u. dgl.'

Die lautliche Form dieses roman. Lehnwortes, und zwar das *ü*, das später durch Entrundung *i* ergab und vor *r* gedehnt wurde (vgl. M. Insam, Der Lautstand des Burggrafenamtes von Meran [1936] S. 29 § 30), bereitet Schwierigkeiten. In Anbetracht der beschränkten Verbreitung des Wortes im Deutschen wird es sich wahrscheinlich nicht um ein latein. Lehnwort handeln, wie Lexer und mit ihm andere annehmen, sondern eher um ein rätoroman. oder norditalien. Wort; vgl. trient. *orna* 'Hohlmass' (c. 52 Liter), mantuan. und paduan. *orna* 'Kübel', venezian. *orna* 'Mass für Öl und Wein', rätoroman.-tirol. *orna* 'Kübel' (vgl. Alton, Die ladinischen Idiome; Meyer-Lübke, Rom. et. Wb.; und Zangarelli, Vocabolario della lingua italiana s. v.). Das geschlossene roman. *o* wird im Deutschen zunächst *u* ergeben haben. Das *ü* in *ürn* liesse sich vielleicht durch die Annahme der Übertragung des Vokalismus eines nach den *i*-Stämmen gebildeten Plurals auf den Singular erklären; dass von einer derartigen Massbezeichung der Plural häufig verwendet wurde, leuchtet ohne weiteres ein.

Mit *kastelt* (vgl. Tumler S. 27) bezeichnet der Tiroler eine Art 'Fass', in dem die Traubenmaische transportiert wird. Dieses roman. Wort, das mit italien. *castellata* 'längliches Gefäss und Mass für Trauben und Wein' zusammenhängt, ist schon in mhd. Zeit aufgenommen worden, obgleich es bei Lexer fehlt. In Urkunden aus Tirol kommt das Wort schon im 15. Jahrhundert vor: *kastelede* Santa Maria di Campiglio 1471 (Zingerle XXII 147), *castellede* Schloss Nomi 1485 (Zingerle

XXXIV 11), *kastlade* Schloss Pergine 1429 (Zingerle XXXV 88), *kastlade* Schloss Pergine 1434 (Zingerle XXXVI 76), *kastlade* Schloss Pergine 1446 (Zingerle XXXVII 83), *kastlade* Schloss Stenico 1478 (Zingerle LIII 48), *castelade* Schloss Buon Consiglio in Trient 1486 (Zingerle LXVI 47). Diese frühen Belege zeigen auch, dass nicht das gemeinitalien. *castellata* zugrunde gelegen hat, sondern eine oberitalien. oder rätoroman. Form mit intervokal. *-d-* in der Endung *-ata* (vgl. über diese Erscheinung Neuphilologische Mitteilungen 1940 S. 154 s. v. *grego*).

Für ein Flüssigkeitsmass (c. 50 Liter) gebraucht der Tiroler, am häufigsten im Sprachgrenzgebiet, das Wort *gonzal* (vgl. Tumler S. 26). Diese roman. Entlehnung gehört offenbar zur Sippe des latein. *congius*. Die Vertretung des latein. *gi* in der deutschen Form scheint auf einen norditalien. *-ds*-Laut (= *d* + stimmhaftes *s*) hinzuweisen, denn die Annahme einer im Deutschen eingetretenen Lautsubstitution von *ts* etwa für rätoroman. *(d)ž* legen keine besonderen Gründe nahe;[1] ausserdem scheint für rätoroman. *dž* durch Lautsubstitution gewöhnlich *tsch* einzutreten (vgl. Gamillscheg, Die roman. Elemente in der deutschen Mundart von Lusern S. 42). Das erhaltene *o* des deutschen Wortes scheint für eine verhältnismässig junge Entlehnung, frühestens etwa spätmhd., zu sprechen; in einem älteren Lehnwort hätten wir *u* für das roman. *o* zu erwarten. Das tirol. *gonzal* ist somit wahrscheinlich eine Entlehnung oberitalienischer Prägung; im räumlich nahe liegenden Trientinischen heisst es *conzal* (vgl. Azzolini-Bertanza, Vocabolario vernacolo-italiano S. 112 und Ricci, Vocabolario trentino-italiano S. 107).

Den 'Pressbaum' nennt der Tiroler *prail* (vgl. Tumler S. 28; Schöpf, Tirol. Idiot. S. 515). Dieser Ausdruck hat seine genaue Entsprechung in latein. *prelum*. Die Quelle dieser Entlehnung, die wegen des erhaltenen *p-* nach Abschluss der zweiten Laut-

[1] Vgl. über die verschiedenen Ergebnisse des latein. *g* vor *e*, *i* z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 84, 112, Gröbers Grundriss I². S. 705 ff. und Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache S. 187 ff., Gröbers Grundriss I² S. 627.

verschiebung erfolgt sein muss, wird wegen des *ai* kaum das Latein, sondern das Rätoroman. sein, wo latein. *e* in offener Silbe *ei* ergab, ebenso wie in einigen oberitalien. Mundarten (vgl. oben S. 23 f. s. v. *pazeide*).

Eine 'Traubenart' führt im Tirolischen den Namen *vernatsch* (vgl. Tumler S. 16; Schöpf, Tirol. Idiot. S. 132 s. v. *fernatsch*, S. 788 s. v. *vernàtsch*). Das von Tumler angeführte italien. *vernaccia* (über die Etymologie vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 4126) wird kaum die direkte Quelle des deutschtirol. Wortes sein, denn gerade im angrenzenden Oberitalien. musste diese Endung nicht *-ccia* (d. h. *-tscha*), sondern *-zza* (d. h. *-tsa*) lauten (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1940 S. 152 s. v. *bonatze*). Da eine Übernahme aus einer südlicheren italien. Mundart bzw. aus der Schriftsprache bei dieser keineswegs ganz jungen Entlehnung unwahrscheinlich ist, dürfen wir in dem deutschen Wort wohl ein rätoroman. Lehnwort erblicken. Als eine Entlehnung aus dem Oberitalien. könnte man die deutsche Form nur durch die gewagte Annahme erklären, dass ihr eine oberitalien. Übergangsform mit *-tscha*, die derjenigen auf *-tsa* vorausging, zugrunde lag. — In der Arigoschen Decamerone-Übersetzung begegnet öfters (nach der bereits erwähnten Seminararbeit von Frl. Tissari; vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1940 S. 153) *vernacia*, *vernacza* in Übereinstimmung mit *vernaccia* des Originals (so z. B. Arigo 262, 18 = Decamerone II 219); von den in der Verdeutschung gebrauchten Formen scheint *vernacza* oberitalien. zu sein. Die Form mit *ts* ist im Oberitalien. tatsächlich auch belegt; aus dem mir momentan zur Verfügung stehenden Material kann ich nach Tiraboschi, Vocabolario dei dialetti bergamaschi (1873) als Beispiel bergamask. *vernàz* 'vernaccia, sorta di vino bianco' nennen.

Für den 'Wald-, Feld- und Weinbergshüter' gebraucht der Tiroler den Ausdruck *saltner* (vgl. Tumler S. 24; Schöpf, Tirol. Idiot. S. 578 s. v. *sàltner*; Schmeller, Bayer. Wb. II 271); in der heutigen tirol. Mundart begegnet auch die Form *sålpmər*, die aus *sàltmər* (< *sàltner*) entstanden ist (vgl. M. Insam, Der Laut-

stand des Burggrafenamtes von Meran [1936] S. 16). Schon in mhd. Zeit begegnet *saltner* in Tirol (vgl. Lexer II 586), und mit Recht wird das Wort mit italien. *saltaro* in Zusammenhang gebracht, denn die Verbreitung des Wortes im Deutschen weist deutlich auf Entlehnung aus dem Italien. oder aber aus dem Rätoroman., und auch hier lebt das latein. *saltuarius* weiter. Im Italien. lebt das Wort gerade im Norden, wo es venezian. *saltaro*, trient. *saltar* heisst. Im reinen Rätoroman., aus dem ich mit Hilfe der mir jetzt zur Verfügung stehenden Quellen nur engadin. *suter* 'Pfänder' (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 7552) zu nennen vermag, hat zwar postvokalisches *l* vor Konsonant die Neigung, sich zu vokalisieren (*l* > *u*). Dies besagt aber keineswegs, dass das Rätoroman. deswegen als Quelle von mhd. *salter* gar nicht in Frage kommt. Denn die rätoromanischen Mundarten verhalten sich nicht einheitlich hinsichtlich der Vokalisierung des *l*: ein Teil der Mundarten hat das *l* beibehalten, und in einem Teil der vokalisierenden Mundarten ist dieser Übergang sehr spät, im 16. und 17. Jahrhundert, eingetreten. Im ganzen neigt Graubünden und ein Teil von Tirol dazu, *l* vor Dental zu vokalisieren, während in anderen Teilen von Tirol sowie weiter im Osten *l* sich weitgehend erhalten hat.[1] Von den oberitalien. Mundarten kennt auch das Piemontische, Genuesische und ein Teil des Lombardischen die Vokalisierung des postvokalischen *l* vor Dental[2]. — Das Wort *saltner* ist allerdings nicht nur auf den Südosten beschränkt, sondern ist auch im Schweizer. nachweisbar. Da aber *saltner* 'Alpmeister, Förster' sich hier auf einen Teil des Ostschweizer. beschränkt (vgl. Schweizer. Idiot. VII 871) und hier erst spät, etwa im 17. Jahrhundert, belegt ist, kann es sich um Entlehnung aus dem Deutschtirol. handeln, obgleich auch direkte Übernahme aus dem Roman. möglich bleibt, wofür die abweichende Gebrauchsweise des schweizerd. Wortes (das hier nicht als Weinbauwort gebucht ist) sprechen könnte.

[1] Vgl. Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache S. 176 ff.; Gröbers Grundriss I² S. 622 und 626.

[2] Vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 91 ff; Gröbers Grundriss I² S. 706 ff.

Auch der bereits in einer Urkunde vom Jahre 1420 aus dem Etschtal vorkommende Ausdruck *perglein* 'fortlaufende Reihen Reben in den Weinbergen' (vgl. Zingerle LXVII 166) ist immer noch in diesem Gebiet in der Form *pergl*, *bergel* gebräuchlich (vgl. Tumler S. 12 ff.) und stammt aus dem romanischen Süden (vgl. italien. *pergola*). Im Schweizerdeutschen wird das Wort vom Schweizer. Idiot. IV 1572 gebucht; da es aber hier nur in Wallis zu gelten scheint, wo auch sonst mehrere nur auf dieses Randgebiet beschränkte südromanische Eindringlinge nachweisbar sind, scheint zwischen der Aufnahme des Walliser Fremdwortes *bergola* und des tirolischen Lehnworts *pergl* kein näherer Zusammenhang bestanden zu haben. — Bei Lexer fehlt das Wort.

In diesem Zusammenhang sei auch tirol. *roggaun* 'grosses Messer, Gartenmesser' (vgl. Schöpf, Tirol. Idiot. S. 527) erwähnt, weil es auf eine roman. Sippe zurückgeht, die als Weinbauterminus gebraucht wird. Das Wort wurde ins Tirol. bereits im Mittelalter aufgenommen, obgleich es bei Lexer fehlt. Aus tirolischen Urkunden seien folgende Belege angeführt: *rackawn* Amt Bozen 1485 (Zingerle IV 194), *ragkavn* und *ragkawn* Schloss Fragsburg [bei Meran] 1439 (Zingerle XI 50), *ragkawn* Schloss Sigmundsfreud [Oberinntal] 1481 (Zingerle XIII 78), *rackkaun* Schloss Pergine 1429 (Zingerle XXXV 16), *ragkawn* Schloss Sigmundsburg 1462 (Zingerle XLII 81), *rakaun* Schloss Stenico 1478 (Zingerle LIII 43 und 82), *ragkawn* Schloss Thaur [Unterinntal] 1471 (Zingerle LVI 56). Das deutsche Wort stammt entweder (wie Schöpf annimmt) aus italien. *roncone* oder aber aus dem Rätoroman., wo wir im Friaul. *ronkone* 'Rebmesser' finden (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 7446). Der deutsche Diphthong lässt sich bei der Annahme einer roman. Grundform auf *o* als das Resultat der im Deutschen stattgefundenen Diphthongierung der älteren Stufe *ū* erklären, die durch Lautsubstitution im Deutschen für das roman. *ō* eintrat; Voraussetzung wäre, dass das roman. Wort ins Deutsche bereits vor Abschluss der Diphthongierung

aufgenommen wurde, die hier im 12. Jahrhundert einsetzte und um die Mitte des 13. abgeschlossen war.[1] Falls aber die Entlehnung in eine spätere Zeit fällt, ist es gut möglich, dass bereits im Roman. ein *ou*-ähnlicher Diphthong zugrunde lag, da die Tendenz zur Diphthongierung des *o* sowohl im Oberitalien. als auch im Rätoroman. nachweisbar ist.

Die tirolische Weinbauterminologie, von der ich oben einige Beispiele angeführt habe, hat zwar eine Anzahl aus dem Romanischen stammende Ausdrücke mit dem Südwesten gemeinsam, Wörter, die somit als überhaupt für den äussersten Süden des deutschen Sprachgebiets charakteristisch angesehen werden dürfen. Aber nicht diese gemeinsamen Züge sind die auffallendsten: vielmehr zeigt sich die Eigenart der tirolischen Weinbauterminologie darin, dass sie eine bedeutende Anzahl romanischer Entlehnungen aufgenommen hat, die ausserhalb des Tirolischen nicht gebraucht werden. Auch darin geht der tirolische Wortschatz des Weinbaus eigene Wege, dass ihm gelegentlich ein Ausdruck fehlt, der sonst sogar über weite Teile des deutschen Sprachgebiets verbreitet ist. Nach Tumler (S. 30 ff.) scheint das oben bereits erwähnte, in Deutschland über weite Gebiete verbreitete latein. *lora* 'Nachwein' in der tirolischen Weinbauterminologie des Etsch- und Eisacktales unbekannt zu sein. Die Ursache für das Fehlen dieses Wortes ist m. E. in einem Fall von störender Homonymie zu suchen, denn im Tirol. lebt *Lauer* in der Bedeutung 'Weintrichter', ebenfalls eine roman. Entlehnung aus dem Süden (latein. *lura* 'Schlauch', Trichter' hat sich in mehreren oberitalien. Mundarten in der Bedeutung 'Trichter' erhalten: venezian., paduan., veron., bresc., mant., parm. *lora*, cremon. *lura*). Der Zusammenstoss der beiden roman. Wörter im Tirol. muss als besonders störend empfunden worden sein, weil es sich um zwei Ausdrücke derselben Fachsprache, der Weinbauterminologie, handelte, und

[1] Vgl. Weinhold, Bair. Gramm. § 38; Schatz, Die Mundart von Imst § 47; Lessiak, Die Mundart von Pernegg in Kärnten (PBB 28) § 68; und Moser, Frühnhd. Gramm. § 77.

das häufig eintretende Resultat in einem derartigen Falle war eben der Tod des einen der beiden konkurrierenden Wörter.[1]

Ihrem Ursprung nach bieten die speziell deutsch-tirolischen Ausdrücke der Weinbauterminologie kein ganz eindeutiges Bild. Wenn Tumler dazu neigt, sie aus dem Latein. herzuleiten, so geht er zweifelsohne in der Mehrzahl der Fälle fehl. Battisti, der sich mit Recht gegen die Annahme lateinischer Herkunft wendet (vgl. Revue de linguistique romane I [1925] bes. S. 437 ff. und Popoli e lingue nell' Alto Adige S. 57 ff.), ist der Meinung, dass diese Weinbauterminologie aus dem Trientinischen stammt. Für viele dieser deutschen Entlehnungen kann Battisti auf Entsprechungen im Trientinischen hinweisen, aber das genügt noch nicht, um die Möglichkeit der Entlehnung aus anderen Mundarten auszuschliessen. Viele der betr. roman. Wörter lassen sich auch in anderen angrenzenden Mundarten, und zwar sowohl oberitalien. als auch rätoroman. nachweisen. Und wenn irgendwo ein Wort fehlt, so sind deswegen Schlüsse ex silentio noch keineswegs erlaubt, da wir den Wortschatz der damaligen oberitalien. und besonders der rätoroman. Mundarten nur sehr mangelhaft kennen. Dafür, dass Battisti trotzdem in vielen Fällen mit seiner Hypothese von dem trientinischen Ursprung Recht haben wird, sprechen die nahen kulturellen Beziehungen zwischen dem Trientin. und dem in Frage kommenden deutschtirol. Gebiet.

Da nur ein Teil der von mir behandelten Wörter dialektische Merkmale aufweist, habe ich mich darauf beschränken müssen, mit Hilfe einiger roman. lautlicher Eigentümlichkeiten in einigen Fällen die rätoroman., in anderen die oberitalien. Herkunft des betr. Wortes wahrscheinlich zu machen.

---

[1] Schöpf, Tirol. Idiot. S. 373 bucht auch *lauer* nur in der Bedeutung 'grosser Trichter' und fügt noch hinzu: »wir kennen nur einen *lauerwein*, der allmälig in den *lauer* abtropft.» In diesem tirol. *lauerwein* bin ich geneigt, einen Rest des alten *lauer* 'Nachwein' zu erblicken, der durch volksetymologische Anlehnung mit *lauer* 'Trichter' verknüpft wurde. — Für den schlechten Wein gebraucht der Tiroler nach Schöpf die Ausdrücke *haustrunk*, *nakarôl* (< ital. *aquarol*) und *vin piccol.*

Für eine genauere chronologische Fixierung der Aufnahmezeit bietet die lautliche Form der speziell tirolischen Entlehnungen nur in einem Teil der Fälle Anhaltspunkte, und auch sie reichen meistens nur zum Abstecken ziemlich weiter Grenzen. So sind z. B. das Ausbleiben der zweiten Lautverschiebung und die Assibilierung des *c* und *g* vor *e* und *i* lautliche Kriterien, die einen terminus post quem abgeben. In einigen Fällen lieferte wieder das Mitmachen der deutschen Diphthongierung einen terminus ante quem. Bei dieser Sachlage sind alte Belege für das tatsächliche Vorhandensein der Fremdlinge im Deutschen von besonderem Wert. Deswegen habe ich oben eine ganze Anzahl von Belegen angeführt, und zwar besonders weil Tumler und Battisti sich überhaupt nur auf das in der modernen Mundart vorhandene Material stützen, und weil viele der hierher gehörigen Wörter bei Lexer fehlen.

Als allgemeines Urteil lässt sich sagen, dass die speziell tirolischen Wörter des Weinbaus keineswegs als nur spät aufgenommenes Fremdgut betrachtet werden dürfen. Im Gegenteil sind viele dieser Wörter schon im Mhd. nachweisbar, und ein Teil wird offenbar jedenfalls vor dem 13. Jahrhundert aufgenommen sein.

*

Im Zusammenhang mit der süddeutschen Weinbauterminologie möchte ich hier noch das nhd. Wort *Seidel* 'Flüssigkeitsmass' behandeln. Dass es mit latein. *situla* 'Wassergefäss' zusammenhängt, wird wohl allgemein angenommen[1], nur die Frage des »wie» ist noch nicht gelöst.

Einen auf den ersten Blick befriedigenden Eindruck macht die von vielen akzeptierte Herleitung aus einer roman. Form mit Abschwächung des intervokal. *-t-* zu *-d-*. Trotzdem lässt sie sich nicht aufrechterhalten, denn die latein. Proparoxytona auf *-tulu-*, *-tula-* ergaben bereits im Vulgärlatein. *-clu-*, *-cla-*. Diese Lautentwicklung ist auch im Falle latein. *situla* einge-

[1] Vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. und Weigand, D. Wb. s. v.

treten, wie die Formen der roman. Sprachen zeigen, die unzweideutig auf eine Grundform mit *-cl-* zurückgehen: italien. *secchia*, frz. *seille*, provenz. *selha*, portug. *selha*. Auch die Herleitung des deutschen Wortes aus kirchenlat. *situla* ist nicht überzeugend, denn in diesem Falle hätten wir etwa mhd. *sitel*, ahd. *situl* zu erwarten, während es doch im Mhd. *sîdel(în)*, *seidel* heisst.

Die geographische Verbreitung des Wortes in mhd. Zeit zeigt eindeutig seinen süddeutschen Charakter, und zwar weisen die ältesten von Lexer (II 905), Fischer (Schwäb. Wb. V 1323 s. v. *Seidlein*) und Schmeller (Bayer. Wb. I 1254, II 224) gebotenen Belege auf das ostfränk.-schwäb.-bair. Gebiet, wo das Wort seit dem 14. Jahrhundert sich nachweisen lässt. Obgleich das Wort später in die Schriftsprache aufgenommen und durch ihre Vermittlung in ganz Deutschland bekannt wurde und sogar über die Grenzen Deutschlands drang, bleibt es auch in neuerer Zeit in der Hauptsache auf die südöstlichen Mundarten beschränkt (im Schwäb. ist das Wort nach Fischer als veraltet zu betrachten; es wird für das Tirol. von Tumler S. 30 und Schöpf, Tirol. Idiot. S. 427 s. v. *seidl*, S. 667 s. v. *seitel*, und für das Steir. von Unger-Khull S. 591 s. v. *seidel*, *seitel* bezeugt).

Die geographische Verbreitung der ältesten Belege des Wortes im Deutschen gibt allerding keine eindeutige Antwort auf die Frage, aus welcher Sprache dieses romanische Lehnwort stammt, aber die lautliche Form gibt einige Fingerzeige, die zusammen mit dem wortgeographischen Befund es vielleicht ermöglichen, dem Problem zu Leibe zu gehen. Im Rätoroman. lassen sich nämlich Formen nachweisen, die unter allen roman. Formen lautlich den mhd. am nächsten stehen. Im Westen des rätoroman. Gebietes ergibt roman. *-cl-*, das in unserem Falle aus latein. *-tul-* entstanden ist, – wohl über die Zwischenstufe *-gl-* — ein *-l-*. Im Zentralrätoroman., und zwar gerade in Wälschtirol, geht roman. *-cl-* zunächst in *-gl-* über, das sich teilweise erhält, teilweise aber sich zu *-dl-* weiterentwickelt. Im Osträtoroman. ist das Resultat teilweise *-gl-*,

teilweise dessen Weiterentwicklung *-l-*[1]. So sind denn von latein. *situla* gerade in den Dolomitentälern Formen mit *-dl-* wie *sedla*, *sadla* (vgl. Gartner, Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern 132,2) tatsächlich belegt. Mit einer derartigen rätoroman. Form liesse sich das deutsche Wort *Seidel* vielleicht verknüpfen. Wir hätten in diesem Falle von einer mhd. Form mit *ê* auszugehen, deren *ê* auf rätoroman. *ę̄* zu beruhen scheint; die deutschen Formen mit *ei* würden sich dabei durch die Diphthongierung des *ê* erklären. — Dieses rätoroman. Wort ist auch ins Serbokroat. gedrungen, wo es als *sidlo* und *siglo* begegnet, während serbokroat. *sȉć* auf die venezian. Form desselben Wortes, *seča* zurückgeht (vgl. P. Skok, Zeitschr. f. roman. Philologie XXXVI [1912] S. 653). Das in schweizerdeutschen Mundarten auftretende Wort *sigel* 'Eimer', das das Schweizer. Idiot. VII 506 auf latein. *sicla* zurückführen möchte, scheint auf rätorom. *segla* zu beruhen; die schweizerdeutsche Form *sickel*, die das Schweizer. Idiot. VII 681 ebenfalls aus latein *siclus*, *sicla* herleiten möchte, erklärt sich zwanglos aus der rätoroman. Form *secla*, die im Osten des Bündnerischen und in unterengadin. Mundarten des Münstertals zu erwarten ist (vgl. Gartner, Handbuch der rätoromanischen Sprache S. 172 *reklǫ*, *rekla* 'Ohr'; *veklǫ*, *vekla* 'alt' (femin.) in Mezz., Rumo, Fondo, Corr.).

Emil Öhmann

[1] So scheint *-dl-* zu gelten in Ober-Fassa, Grednertal, abteiisch-badiotisch, ennebergisch; vgl. Gartner, Handbuch der rätoromanischen Sprache S. 172 ff.

Die Form der Reifeprüfung in den neueren Sprachen

Das höhere Schulwesen Finnlands steht vor einer Reform, deren Umrisse in dem Gesetz vom 21. Juli 1939 gezeichnet sind. Dieses Gesetz stellt nur die äussere Organisation der Schule fest, während der innere Umbau erst im Werden ist. Schicksalsmächte haben die Vorarbeiten verzögert und vielleicht die Verwirklichung des ganzen Planes auf Jahre hinausgeschoben. Noch ahnen wir kaum, welche Stellung die neueren Sprachen in den Lehrplänen bekommen werden oder welche Richtlinien der Lehrgang in unseren Fächern verfolgen soll. Es sind dies Probleme, die eine allseitige Erwägung verlangen. Doch ist wohl kaum zu erwarten, dass das Programm der auf der Unter- und Mittelstufe getriebenen Sprachen viel anders abgesteckt werden wird als zuvor. Aber auf der Oberstufe, die für das Gesamtergebnis des Schulunterrichts ausschlaggebend ist, müssen der Studiengang, die Arbeitsbedingungen und die Fortschritte in der Sprache nach der jeweiligen Zielsetzung verschieden sein. Aus Erfahrung wissen wir, wie leicht der Unterricht in den letzten Schuljahren in den Bann der Schlussprüfung gerät und auf Gedeih und Verderb mit ihr verbunden wird. Hier soll nun nicht die Prinzipienfrage behandelt werden, ob eine schriftliche Kontrolle über die Ergebnisse des Schulunterrichts überhaupt ihre Berechtigung hat. Das bestehende Examenswesen hat seine Gegner und Verleumder, aber die Anhänger der vollständig examensfreien Schule dürften bei uns unstreitig in der Minderzahl sein.

Wie man auch die Sprachkurse der neugestalteten Schule einrichten mag, so können wir aus guten Gründen voraussetzen, dass auch in Zukunft die konkrete Leistung einer schriftlichen Reifeprüfung wenigstens in der ersten Fremdsprache unerlässlich bleibt. Damit wird die alte Streitfrage von der Beschaffenheit dieser Schlussprüfung wieder brennend. Die jetzige Form der Reifeprüfung besteht seit dem Frühjahr 1922 und umfasst wie bekannt zwei Übersetzungen, nämlich eine Herübersetzung aus dem Deutschen, Englischen oder Französischen nach freier Wahl des Schülers und eine ganz leichte Übersetzung in dieselbe Fremdsprache ohne Hilfe von Wörterbüchern. Ist die Übersetzung als das zweckmässigste Kontrollmittel in unveränderter Form beizubehalten? Welche freieren Formen der schriftlichen Prüfung könnten in unseren Verhältnissen in

Frage kommen? Wie würde der Gebrauch von einfachen Hilfsmitteln in der Prüfung auf den Sprachunterricht zurückwirken? Bei der Beantwortung solcher Fragen können wir Sprachlehrer nicht auf das blosse Hoffen und Harren angewiesen sein. Eine vorbereitende Beratung scheint mir sehr erwünscht, zumal da auch in den Kreisen der Fachleute grosse Meinungsverschiedenheiten vorhanden sein müssen. Ein rechtzeitiger Gedankenaustausch könnte der Sache nur zu Nutz und Frommen sein, auch in dem Falle, dass er nicht zu einer einstimmigen Stellungnahme führt.

Bevor wir die verschiedenen Möglichkeiten der Schlussprüfung erwägen, müssen wir uns vergegenwärtigen, was man überhaupt durch diese Prüfung untersuchen will. Sie ist natürlich kein Unterrichtsziel an sich, sondern nur eine Kontrolle. Das Zeugnis über das bestandene Examen soll ja einfach bestätigen, dass der Abiturient die im Rahmen des betreffenden Sprachkurses vorausgesetzten Kenntnisse besitzt und dass er sie als lebendiges Wissen verwenden kann. Eine derartige Zielleistung bedeutet immer die Mobilmachung des Gedächtnisses und der Urteilskraft. Aber die Prüfungsaufgabe darf nicht eine solche sein, dass ein spezielles Vorbereiten darauf zu viel Zeit für sich beansprucht und somit den vorhergehenden Unterricht in ein einseitiges Trainieren verwandelt. Die Reifeprüfung würde verfehlt sein, wenn sie für die natürliche Einstellung der Sprachstudien ein Hindernis wäre, statt das allgemeine Programm dieser Studien zu fördern.

Nun weist aber der Unterricht in den neueren Sprachen einen solchen Reichtum an Lehrstoff und eine solche Beweglichkeit der Arbeitsformen auf, dass man bei der Anordnung der Prüfung zwischen sehr verschiedenen Möglichkeiten zu wählen hat. Es wäre ja praktisch undenkbar und sicher auch pädagogisch unangebracht, in der schriftlichen Prüfungsarbeit nach einer allseitigen Kontrolle zu streben. Da der Unterricht sowohl Formales als Stoffliches umfasst, gilt es zunächst zu entscheiden, nach welcher Seite hin der Schwerpunkt der Schlussleistung zu verlegen ist. Als Gegenstand der Prüfung würde demgemäss in Frage kommen: einerseits die Fähigkeit, eine Darstellung in der betreffenden Fremdsprache zu verstehen, sowie die Fertigkeit, sich in dieser Sprache schriftlich auszudrücken, andererseits die durch die Lektüre gewonnenen kulturgeschichtlichen und literarischen Kenntnisse.

Es hat radikale Reformer gegeben, denen der fremdsprachliche Aufsatz über ein vorgelegtes Thema als Krone und Ziel

des Sprachunterrichts vorschwebte. Sei es, dass es sich dabei um einen sachlichen Bericht über einen dem Schulkurs entnommenen Stoff oder um eine literarische Analyse oder um eine sonstige selbständigere Untersuchung handelt, so gehen die Anforderungen an die Schüler dabei weit über das rein Sprachliche hinaus. In diesem Sinne wird die Sprachprüfung wesensverwandt mit gewissen Aufgaben der zu unserer Reifeprüfung gehörenden sog. Realprobe und mit gewissen Arten von fachlich betonten Aufsätzen in der Muttersprache. Eine derartige Schlussleistung lenkt mit Notwendigkeit die Studien in eine ganz bestimmte Richtung ein, denn sie setzt voraus, dass dem stofflichen Inhalt der Lektüre eine alles andere überschattende Aufmerksamkeit gewidmet wird. Dies wäre natürlich an und für sich ein grosser Gewinn für den Unterricht in den Kultursprachen. Immerhin ist diese Ausrichtung der Sprachstudien auch mit Gefahren verbunden. Wenn man wie bisher für alle Schulen des Landes gemeinsame Prüfungsaufgaben gibt, geht die jetzige Freiheit bei der Auswahl der Lektüre verloren, was aus vielen Gründen zu beklagen wäre. Ferner ist eine Anhäufung von solchem Wissensstoff, der zu Prüfungszwecken geeignet ist, und eine rein gedächtnismässige Aneignung des sachlichen Inhalts dabei zu erwarten. Im Hinblick auf die weniger erfreulichen Erfahrungen mit der Realprobe, wo die armen Prüflinge entweder unter der Last ihres Vielwissens leiden oder im leeren Raum ihrer Unwissenheit tappen, würde ich es meinesteils unbedingt glücklicher finden, solches der mündlichen Prüfung zu überlassen. Sonst liegt es nur allzu nahe, dass die rein sprachliche Schulung zu kurz kommt.

Vieles deutet also darauf hin, dass die schriftliche Reifeprüfung hauptsächlich eine sprachliche Leistung sein soll. Mit dieser Stellungnahme räumen wir der Technik des Sprachenkönnens den ersten Platz im Unterricht ein und sind hierin schulpädagogisch im Einklang mit dem utilistischen Zeitgeist von heute, der praktisch verwendbare Kenntnisse von der Schule verlangt. Indessen umfasst auch die praktische Beherrschung einer fremden Sprache verschiedene Fertigkeiten, und man kann wohl nie volle Einigkeit darüber erreichen, was am nützlichsten und wichtigsten ist. Denn eine allseitige Beherrschung des Deutschen oder des Englischen können wir ja doch billigerweise von einem angehenden Studenten nicht verlangen, ebensowenig wie wir von ihm erwarten, dass er ein ausgebildeter Zeichner oder ein geschickter Stilist sei.

Es kann im Gebrauch der Sprache nur eine relative Fertig-

keit erzielt werden, und auch diese Fertigkeit kann nur in begrenztem Masse durch die Prüfung kontrolliert werden. Das nach der Ansicht von manchen Allerwichtigste, nämlich der mündliche Gebrauch der Sprache im Verkehr mit Ausländern, lässt sich selbstverständlich nicht durch eine schriftliche Prüfung untersuchen. Eine beschränkte Möglichkeit der Kontrolle liegt nur in dem Falle vor, dass ein vor Beginn des Examens vorgelesener Text von früher nicht bekanntem Inhalt der Prüfungsarbeit zugrunde gelegt wird. Damit sind wir schon bis an die Sonderfrage nach der geeignetsten Form der im engeren Sinne des Wortes sprachlichen Reifeprüfung herangerückt. Die bunte Reihe der in verschiedenen Ländern üblichen Prüfungsmethoden geht auf folgende drei Haupttypen zurück:

1) ein freier Aufsatz von mässigem Umfange über ein vorgelegtes Thema;

2) eine freie Nacherzählung eines vorgelesenen Textes;

3) eine Übersetzung in die Fremdsprache oder in die Muttersprache.

Um zu den hier angeführten Arten der Probearbeit Stellung zu nehmen, wollen wir in aller Kürze die Gründe für und wider eine jede von ihnen erwägen.

Der freie A u f s a t z hat den Vorzug vor den übrigen Arbeitsmethoden, dass er den Schüler zu einem höheren Grade von Selbständigkeit im Urteil und in der Behandlung der fremden Sprache erziehen will, als sonst möglich erscheint. In dem Prüfungsaufsatz hat der Schüler zu erweisen, dass er »einen ihm geläufigen Sach- oder Gedankenzusammenhang in einer seiner Altersstufe entsprechenden Art schriftlich ausdrücken kann.» Seiner freien Eigentätigkeit sind keine anderen Schranken gesetzt als diejenigen, die ihm das gegebene Thema und seine Kenntnisse in dem fremden Idiom auferlegen. Die Aufgabe ist aber deshalb nicht leicht. Schon die formale Schwierigkeit mahnt zur Vorsicht bei der Wahl des Gegenstandes. Darum müssen wir solche Themata ausser acht lassen, die ganz bestimmte geschichtliche oder literarische Kenntnisse voraussetzen und die wohl nur den besonders begabten Schülern gelingen können. An eine grössere Zahl der Schüler wendet sich die kurze ich-betonte Betrachtung, die im wesentlichen darin besteht, dass der Prüfling seine eigenen Erlebnisse, ein Ereignis des Tages oder eine aktuelle Frage aus seinem Interessenkreise in dem leichten und zwanglosen Stil der einfachen Prosa behandelt. Solche Themata finden sich z. B. unter den Aufgaben

für die Reifeprüfung in Schweden. Ich erwähne aus den letzten Jahren folgende Beispiele:

Meine Pläne für dieses Jahr. Gedanken zu meiner Berufswahl. Was mich in der Tageszeitung besonders interessiert. — What do you mean by a Gentleman? The Occupations and Interests of my Family. — La langue étrangère que je préfère. Mes réflexions devant le baccalauréat.

Natürlich kann ein Besinnungsaufsatz dieser Art so gemacht werden, dass er hauptsächlich nur eine sprachliche Leistung wird. Aber immerhin kommt es bei der Abfassung auch darauf an, welches Interesse der Schreibende dem gestellten Thema abgewinnen kann, und gerade in dieser Beziehung ist, was dabei herauskommt, von Zufälligkeiten zu sehr abhängig. Dazu kommt, dass unsere Jugendlichen in der Reifezeit nur ungern ihr Inneres erschliessen und dass die sprachlichen Hemmungen nicht geeignet sind, die Selbstbekenntnisse leichter zu machen. Je greifbarer und anschaulicher der Stoff, um so schmerzloser die Ausarbeitung. Wahrscheinlich sind bessere Erfolge zu erwarten mit weniger ich-betonten Aufsätzen wie den folgenden:

Nutzen und Genuss des Reisens. Eine Sommererinnerung. Eine wohlverdiente Einziehung des Führerscheines. — At the Station when the Train starts. I show our Town to an English Tourist. — L'importance prise par la T. S. F. (la radio) dans la vie quotidienne.

Noch eins. Es ist nichts Ungewöhnliches, dass die Schüler bei den schriftlichen Klassenarbeiten der Muttersprache ungebührlich viel Zeit auf die Zurechtlegung und Einteilung des Stoffes vor der Niederschrift des Aufsatzes verwenden. Wieviel mehr Kopfzerbrechen erfordert die Lösung dieser Aufgabe, wenn die Gedankenarbeit noch dazu die fremde Sprachform zu bewältigen hat! Man tut den Unschlüssigen und Zaghaften einen Dienst, wenn man durch einige Stichwörter oder auf andere Weise die im Examensmoment versagende Phantasie in Tätigkeit setzt und das Nachdenken und Nachempfinden anregt, z. B. so wie in einer französischen Prüfungsaufgabe des Jahres 1938 in Schweden: »Un Français veut aller en Suède. Donnez-lui quelques conseils. Quelles sont les villes et les provinces qu'il doit voir? Quelle saison doit-il choisir?»

Einen Schritt weiter in der Richtung der leichteren Arbeitsbedingungen bezeichnet die N a c h e r z ä h l u n g. Diese besteht in der freien Wiedergabe eines für diesen Zweck eigens

vorgelesenen Textes, dessen Inhalt den Prüflingen früher nicht bekannt war. Der Text kann in der betreffenden Fremdsprache oder in der Muttersprache vorgelesen werden. Im ersten Falle wird zugleich das Verstehen des fremdsprachlichen Vortrags geprüft. Besonders im zweiten Falle hat die Nacherzählung mit dem freien Aufsatze das Merkmal gemein, dass sie beide die sprachformulierenden Kräfte zur freien Entfaltung kommen lassen. Die Nacherzählung unterscheidet sich von dem Aufsatze dadurch, dass sie ein grosses Stück des stofflichen Durchdenkens und der Einbildungskraft ausschaltet.

Für die Beurteilung der Nacherzählungen ist es von besonderem Interesse zu beobachten, wie sehr die Leistungen verschiedener Schüler in bezug auf Form und Inhalt voneinander abweichen. Wer ein gutes Gedächtnis besitzt, hat einen grossen Vorteil. Er hält sich möglichst getreu an das vielleicht zweimal gehörte fremdsprachliche Vorbild, baut gern dieselben Perioden auf und bedient sich im grossen Ganzen derselben Ausdrücke und Wendungen wie dieses. Sprache und Stil lassen nur wenig zu wünschen übrig, wie es sich für eine absichtliche *imitatio Ciceronis* geziemt. Einen so netten Eindruck eine solche Arbeit auch machen kann, so ist sie doch manchmal nicht viel mehr als eine gewissenhafte Gedächtnisleistung. Ein zweiter Prüfling verlässt sich nicht auf sein Gedächtnis und drückt sich um die Schwierigkeiten herum. Er schreibt diplomatisch vorsichtig, er ist wortkarg und umschifft die natürlichsten Konstruktionen, die er nicht kennt. Sein Sprachgebrauch ist kindisch einfach, aber fast frei von Fehlern. Inhaltlich ist seine Darstellung allerdings äusserst dürftig, aber sie ist doch richtig und mit ihren farblosen Allerweltswendungen jedem zwölfjährigen Menschenkinde begreiflich. Ein dritter hat sich vorgenommen, etwas Eigenes in den Stoff hineinzulegen. Er begnügt sich nicht mit der korrekten Wiedererzählung, sondern schmückt das Gehörte mit eigenen Zutaten und Betrachtungen aus. Und da er sich auch sprachlich weniger abhängig von dem Original macht, setzt er sich in seinem löblichen Streben nach Selbständigkeit dem Risiko zahlreicher Formfehler aus, denen der Gedächtnisakrobat und der Nichtssager glücklich entgangen sind. Es ist ja ohne weiteres klar, dass alle dergleichen Faktoren, die positiven wie die negativen, für die Beurteilung der freien Aufsätze und Nacherzählungen mit in Betracht kommen müssen. Unter solchen Umständen ergeben sich öfters für den Prüfenden Gewissenskonflikte, wie ja immer, wenn man bei der Wertschätzung den subjektiven Faktoren einen grossen Spielraum einräumt.

Um die Übersetzung als schriftliche Prüfungsaufgabe wogt der Streit der Meinungen immer noch lebhaft. Dabei erregt die Übertragung aus einer Fremdsprache in die Muttersprache weniger Bedenken als das umgekehrte Verfahren. Gegen die Herübersetzung ohne Wörterbuch hat man nicht viele Einwände zu erheben. Vor allem hat man an ihr ausgesetzt, dass die Muttersprache unter dem Druck der fremdsprachlichen Vorlage in der Regel den kürzeren zieht. Und je mehr wir in den Vorübungen zu dieser Prüfungsform uns der stilistischen Pflege der Muttersprache befleissigen, um so mehr entfernen wir uns von dem Ziel, das doch die Aneignung der Ausdrucksweise der fremden Sprache sein sollte. Richtig ist weiter die Bemerkung, dass die Herübersetzung durchaus nicht immer eine wirkliche Garantie für das tiefere Verstehen des Inhalts leistet. Wenn sie auch nur bis zu einem gewissen Grade diesen Zweck erfüllt, verteidigt sie doch ihren Platz als das praktischste Kontrollmittel wenigstens für das formale Verständnis des fremden Originals.

Der wahre Stein des Anstosses ist vielen die Hinübersetzung. Es würde uns hier zu weit führen, alles in Erinnerung zu bringen, was in dieser Frage seit Viëtor und den ersten Reformmethodikern gesagt und geschrieben worden ist. Die wichtigsten Einwände lassen sich etwa folgenderweise zusammenfassen:

Die Schüler arbeiten mit einem ihnen fix und fertig vorgesetzten Inhalt und haben bloss diesen Inhalt in ein neues Gewand zu kleiden. Statt ihre eigenen Gedanken in der Fremdsprache auszudrücken, übertragen sie die Worte anderer und haben es dabei manchmal mit Wendungen zu tun, deren sie sich in ihrer Individualsprache nie bedient hätten. Diese geistlose Arbeit hemmt den Drang nach selbsttätigem Schaffen. Die Wendungen der Muttersprache legen dem Denken in der fremden Sprache Fesseln an, verwirren den Sinn für Sprachrichtigkeit und verdrängen die idiomatischen Ausdrücke, die sich vielleicht auf direktem Wege hätten einstellen können. Der Übersetzer arbeitet ausserdem unter einem Regelzwang, der den Büffler der Grammatik triumphieren macht. Dazu kommt, dass die Inkongruenz der Sprachen so gross ist, dass eine bis in die Einzelheiten getreue Übertragung die höchsten Anforderungen an die Sprachbeherrschung stellt. Eine gute Behandlung der Fremdsprache ist nicht gleichbedeutend mit der Gewandtheit des Übersetzens, die eine ganz besondere Kunst ist und die ein Sprachgefühl und eine Beweglichkeit des Geistes voraussetzt, welche weit über die Durchschnittskräfte hinausgehen.

Diese Kritik hat sicher etwas Berechtigtes, Doch fällt es einem auf, wie sehr die abfälligen Urteile im Widerspruch miteinander stehen. Einerseits soll das Hinübersetzen eine mechanische Leistung sein, wo es nur auf Grammatik und Vokabeln ankomme; andererseits soll es so tiefe Einsichten und ein so scharfes Urteil verlangen, dass die Schule nicht so gerüstete Stilkünstler ausbilden könne. In Wirklichkeit liegt nun die Sache so, dass der Schwierigkeitsgrad sich ganz nach der Beschaffenheit des Textes regelt. Zu der Zeit, wo die Reformer zum Sturm gegen die Atelierkunst des Übersetzens vorgingen, waren die Übersetzungsaufgaben so reichlich gespickt mit grammatischen Finessen und Wortspezialitäten, dass ein ganz besonderes Gefühl bzw. Vertrautheit mit dickleibigen Wörterbüchern dazu gehörte, das Richtige zu treffen. Wie neuere Erfahrungen vielfach bestätigt haben, lassen sich aber auch solche Aufgaben zusammenstellen, die es nur auf die Kernpunkte der Formen- und Satzlehre und auf den zentralen Wortschatz absehen.

Bedenklicher ist es, wenn wirklich das Hinübersetzen das Gefühl für die fremde Sprache abstumpft und dem Aufkommen eines natürlichen Stils entgegenwirkt. Es unterliegt ja keinem Zweifel, dass die Muttersprache in dem mündlichen und schriftlichen Gebrauch einer anderen Sprache Spuren absetzt, und dies sogar auf einer weit vorgeschritteneren Stufe als der der Abiturienten. Auf der hier in Frage kommenden Entwicklungsstufe sind die Reproduktionstendenzen der Muttersprache — soviel ich sehen kann — überhaupt nicht wegzudenken. Und wahrscheinlich machen sich diese Tendenzen stärker geltend beim Übersetzen als bei der 'freien' Sprachbehandlung. Deshalb dürfen wir aber nicht glauben, dass das frei Niedergeschriebene etwa von sichrerem Sprachgefühl und tieferen Einsichten zeugte. Beim Übersetzen tritt die ungenügende Kenntnis des Sprachgebrauchs meistens unbarmherzig ans Licht, während man bei der freien Abfassung seine Blössen verdecken kann. Dem Gesetze des kleinsten Widerstandes folgend, vermeidet man in der freien Niederschrift die Worte und Wendungen, die man nicht bewältigt. Dieses Verfahren ist natürlich schon ein praktisch wertvolles Ringen mit den Ausdrücken. Demgegenüber hat der Zwang des verpönten Übersetzens doch auch sein Gutes. Oder sollte man nicht durch den stetigen Vergleich der beiden Sprachen auf Sonderheiten achtzugeben lernen und den Blick für die Inkongruenzen zwischen beiden verschärfen?

Wir haben mit den verschiedenen Möglichkeiten für die Schlussprüfung in den neueren Sprachen Umschau gehalten. Dabei hat uns daran gelegen, die guten Seiten jeder Prüfungsform hervorzuheben, ohne jedoch die Bedenken zu unterdrücken, die ihr Examenswert und ihre Rückwirkung auf den Unterricht erregen. Wir kommen nunmehr auf die Frage zurück, welche Art von Prüfung sich am besten für unsere Schulen eignet. Ich bleibe bei meiner schon im vorigen ausgesprochenen Meinung, dass in den sprachlichen Fächern nur in solchen Dingen geprüft wird, die von praktischer Bedeutung sind. In einer fremden Kultursprache muss aber das wichtigste praktische Ziel für die Mehrzahl sein, dass sie die geschriebene Sprache versteht. Will man einmal diese Fähigkeit durch eine schriftliche Arbeit kontrollieren, so ist trotz gewisser prinzipieller Bedenken die Herübersetzung doch die natürliche Prüfungsmethode. In der bei uns üblichen Form und ohne irgendwelche Hilfsmittel hat sie schon ihre Zweckmässigkeit erwiesen. Klagen über unzulängliche Sprachkenntnisse bei den Universitätsstudierenden im ersten Semester beweisen aber, dass nicht alle Schulen in besagter Hinsicht gleichen Schritt halten.

Man hat unserem Sprachunterricht von heute vorgehalten, dass er die Zeit nicht richtig ausnütze, die ihm zu Gebote steht. Die Übersetzungen in die fremde Sprache seien eine unnütze Belastung, die zu zeitraubenden und fruchtlosen Übungen zwinge. Dann und wann sind Stimmen laut geworden, die Schlussprüfung einfach auf eine Herübersetzung zu beschränken. Das würde ja eine grosse Erleichterung der Arbeit bedeuten, aber die Erfahrungen mit dieser Prüfungsform in den Jahren unmittelbar nach dem vorigen Weltkriege waren nicht gerade ermutigend. Mag sein, dass die rezeptive Fertigkeit des blossen Verstehens für weite Kreise ausreicht. Würde sie aber den billigsten Ansprüchen auf den verschiedenen Gebieten des praktischen Lebens entsprechen? Ich kann beim besten Willen nicht von dem Gedanken loskommen, dass eine Vernachlässigung der produktiven oder reproduktiven Fertigkeit ein methodischer Rückschritt wäre, welcher der Grundeinstellung des Unterrichts in einer lebenden Sprache widerstreitet. Ein zeitgemässer Sprachunterricht muss darauf bestehen, dass die Schüler auch etwas Schriftliches in der fremden Sprache leisten lernen, wie anspruchslos es auch sei. Dieses Können ist auch so wichtig, dass eine Kontrolle im Abitur ihre volle Berechtigung hat.

Eine bescheidene Fertigkeit, sich in der fremden Sprache auszudrücken, gewinnt man in der Schule durch systematisch getriebene mündliche und schriftliche Übungen, durch Einprägung und Einübung der Formen und Funktionen und vor allem durch die Lektüre. Eine Sprachlehre von mässigem Umfange gibt, allseitig beherrscht, grössere Sicherheit als eine ausführliche, in deren Mannigfaltigkeit von Detailwissen sich das Selbstvertrauen des Schülers verliert. Die Vokabeln und Redensarten prägen sich in dem natürlichen Milieu des Textzusammenhangs besser ein als durch Vokabularien, die offenbar dem Gedächtnis Gewalt antun. Jedenfalls muss doch auch der auf praktische Fertigkeit abzielende Unterricht über den äusseren und inneren Bau der Sprache nachdenken. Weder die Hinübersetzung noch die freiere schriftliche Arbeit kann die Erlernung der grammatischen Normen entbehren. Daneben sind aber bei dem letzteren Verfahren die Imitation und der Sinn für das Idiomatische immer mit im Spiele, wogegen das Übersetzen häufig einen mehr konstruktiven Charakter hat. Die Form- und Wortgebundenheit dieser Präzisionsarbeit führt nur allzu leicht zu einem einseitigen Drill, der den Rhythmus des Lehrgangs stört. Um den Druck zu mindern und namentlich um dem vernünftigen Lektürebetrieb mehr Raum zu schaffen, würde ich bereit sein, die Verwendung eines kleinen einsprachigen Wörterbuches zuzulassen. Für das Deutsche könnte der Duden-Band 'Rechtschreibung' in Frage kommen oder, wenn er zu viel enthält, ein kleineres Wörterverzeichnis für den Schulgebrauch; für das Französische eine von den kleineren Larousse-Ausgaben, z. B. 'Vocabulaire orthographique Larousse'; für das Englische ein entsprechendes Nachschlagebuch. Die Einführung dieses praktischen Hilfsmittels würde eine fühlbare Entlastung des Gedächtnisses bedeuten, ohne dass ein Rückfall in das alte Wörterbuchelend zu befürchten wäre.

Um den Sprachstudien eine grössere Bewegungsfreiheit einzuräumen, möchte ich noch weiter gehen. In den meisten Prüfungsfächern haben die Schüler zwischen verschiedenen Stoffen oder Arbeitsmethoden zu wählen. Wäre es da nicht am Platze, auch in den sprachlichen Fächern für die Schüler eine grössere Freiheit in der Entwicklung ihrer individuellen Anlagen zu verlangen? Diesem Wunsche könnten wir gewissermassen entgegenkommen, wenn wir den Schülern in der Prüfungsarbeit die Wahl zwischen einer Hinübersetzung und einer freieren Darstellungsweise liessen.

Der Aufsatz, wie verlockend er auch auf den ersten Blick erscheinen mag, ist aus den schon angeführten Gründen als Prüfungsaufgabe nicht zu empfehlen. Die seit dem Jahre 1905 in Schweden bestehende Alternative des freien Aufsatzes hat nach Aussagen dortiger Sprachpädagogen keinen Anklang gefunden, und es ist bei der Mentalität unserer Schüler kaum zu erwarten, dass der Versuch hier besser ausfallen würde. Dagegen ist anzunehmen, dass die Nacherzählung eines beim Beginn der Prüfung vorgelesenen Textes sowohl bei Schülern als bei Lehrern Fürsprecher finden würde. Leider hätte aber die Reproduktion eines fremdsprachlichen Vorbildes von so kleinem Umfange, wie es hier in Frage kommen könnte, als Prüfungsleistung sehr geringen Wert. Dafür würde ich die bei uns vielleicht weniger bekannte Methode vorziehen, den grundlegenden Text einfach in der finnischen bzw. schwedischen Muttersprache der Schüler zu lesen. Die Überschrift, einige Stichwörter und idiomatische Ausdrücke sowie andere Anhaltspunkte für die Wiedergabe wären schriftlich in der fremden Sprache der mündlichen Darbietung hinzuzufügen.

Diese Prüfungsform dürfte keine umständliche Vorbereitung spezieller Art erfordern, und die sprachliche und sachliche Behandlung der Lektüre kommt ihr ebensowohl zugute als das mündliche und schriftliche Übersetzen mit dessen grammatischer Einstellung. Hoffentlich wird man mir nun nicht vorwerfen, dass es sich anscheinend um eine Art von freier Übertragung handle. Es ist nämlich zu beachten, dass nur der stoffliche Inhalt der Erzählung in der Muttersprache zurechtgelegt wird. Für die individuelle Gestaltung des Sprachlichen bleibt immer genug Spielraum.

Die hier vorgeschlagenen Veränderungen der Reifeprüfung sollen aber keine, ich möchte sagen, geistige Abrüstung bedeuten. Sie wollen nur einen bescheidenen Weiterausbau des Bestehenden. Die jetzige Herübersetzung von durchschnittlich 200 Worten würde auch fernerhin allen an der Prüfung Teilnehmenden gemeinsam sein. Die zweite Arbeit würde ihnen die persönliche Wahl zwischen einer Hinübersetzung und einer Nacherzählung von obenerwähnter Beschaffenheit lassen. Nachdem ihnen die Aufgaben mitgeteilt worden sind, hat ein jeder sich für die eine oder andere Alternative zu entscheiden. Wenn die Herübersetzung wie bisher 80—90 Worte umfasst, sollte die freie Wiedererzählung etwa um die Hälfte länger sein oder rund 120 Worte zählen. Diese Forderung bedarf keiner anderen Rechtfertigung, als dass der Prüfling sich sonst fast jeder wahren

Kontrolle über seine sprachliche Fertigkeit entziehen kann. Was die Beurteilung betrifft, muss sie bei einer freien Arbeit selbstverständlich nach anderen Prinzipien erfolgen als bei einer Übersetzung. Nicht nur die grammatische Korrektheit, sondern in noch höherem Grade der Sinn für das Idiomatische und einigermassen auch das Gefühl für das Stilistische kommen hier mit in Betracht. Gewisse Normen für die einheitliche Beurteilung solcher Fähigkeiten des Schülers werden sich schon mit der Zeit ergeben.

EWALD MÜLLER

Besprechungen

Siegfried Gutenbrunner, *Germanische Frühzeit in den Berichten der Antike.* Handbücherei der Deutschkunde Bd. 3. Halle a. d. S., Max Niemeyer, 1939. 209 S. 8:o. Preis: RM. 3.80.

Dieses schön ausgestattete und fesselnd geschriebene Bändchen der Handbücherei der Deutschkunde gibt eine anschauliche und übersichtliche Darstellung der vielseitigen Berührungen der Germanen mit den Völkern der antiken Welt. In einer orientierenden Einführung wird zuerst der Eintritt der Germanen in die Weltgeschichte als Forschungsaufgabe behandelt und abgegrenzt. Dann folgt ein Überblick über die Landeskunde des alten Germanien und eine Anführung der wichtigsten rassenkundlichen und kulturgeschichtlichen Tatsachen, die zum Verständnis der Stellung der Germanen im vorgeschichtlichen Europa nötig sind. Danach verfolgt der Verfasser alle in der antiken Literatur von Homer (8. Jh. v. Chr.) bis etwa Solin (4. Jh. n. Chr.) vorkommenden Nachrichten, die sich auf die Germanen beziehen lassen. Dabei werden einzelne Erscheinungen und Ereignisse, die von besonderer Bedeutung gewesen sind, in helleres Licht gerückt. So erhalten wir eine eingehende Schilderung des wichtigen Bernsteinhandels zwischen den Nordländern und den Völkern des Südens. Ausführlich wird auch die (wahrscheinlich im 4. Jh. v. Chr. unternommene) Nordlandfahrt des massilischen Kaufmanns Pytheas behandelt, ebenso die Kimbern- und Teutonenzüge. In einem Schlusskapitel werden die Ergebnisse, nach sachlichen

Gesichtspunkten geordnet, zusammengefasst. Dieser Rückblick enthält eine Skizze der Entdeckungsgeschichte Germaniens und im Anschluss daran seine älteste Kulturgeschichte. Schliesslich wird im Zusammenhang erörtert, in welchem Masse die behandelten Nachrichten auf Angaben der Germanen selbst beruhen. In einem Anhang werden noch die wichtigsten, besonders für die Stammeskunde bedeutungsvollen antiken Berichte in der Ursprache mitgeteilt. Als weitere Beigaben folgen: bibliographische Anmerkungen, eine kurze Würdigung empfehlenswerter Fachliteratur, mehrere gut gewählte Abbildungen archäologischer Funde, einige Zeittabellen und ein paar Kartenskizzen über die Verbreitung der Germanen in Europa.

Der Verfasser gibt an, die Arbeit stütze sich vornehmlich auf die Untersuchungen Karl Müllenhoffs, die Anregung verdanke er aber vor allem seinem Lehrer Rudolf Much, dem er das Buch gewidmet hat. Ein weiterer Zweck des Buches ist, die germanische Altertumskunde breiteren Schichten bekannt zu machen. Aus diesen Angaben könnte man leicht den Eindruck gewinnen, dass es sich hier lediglich um eine volkstümliche Darstellung von Forschnungsergebnissen handle, die als allgemein anerkannt gelten können. Die Darstellungsweise schliesst aber keineswegs aus, dass der Verfasser in selbständiger Forschungsweise das problemreiche Material kritisch gesichtet und ausgewertet hat. So wirkt das Buch interessant und anregend, seine Benutzung als Lehrbuch wird dadurch allerdings etwas beeinträchtigt, denn in Einzelfragen ist der Standpunkt des Verfassers noch nicht Gemeingut der Wissenschaft.

Obgleich kein Fachmann auf diesem Gebiete, möchte ich mich wenigstens in ein paar Punkten zweifelnd zu der Auffassung des Verfassers verhalten. Ob die bei Pythias geschilderte Bernsteininsel Helgoland ist, lässt sich m. E. aus dem dürftigen Material nicht mit Sicherheit folgern. Eine andere strittige Frage betrifft den Namen der Germanen, der von Gutenbrunner einer eingehenden Untersuchung unterzogen wird (S. 130 ff.). Nach gewissenhafter Überprüfung der Hypothesen kommt der Verfasser zu einer eigenen Auffassung, die in ihrer vorsichtigen Formulierung recht einleuchtend ist, wenn auch die erste Voraussetzung, der Name sei germanischen Ursprungs, immer noch recht unsicher bleibt.

Pekka Katara

Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome X: *La langue classique dans la tourmente.* Première partie: *Contact avec la langue populaire et la langue rurale.* Paris, Armand Colin, 1939. VIII-580 p. in-8. Prix: broché 100 fr., relié 165 fr.

Ce volume était entièrement revu et corrigé par l'auteur au moment où la mort le frappa. M. Charles Bruneau, ancien élève, puis successeur de Ferdinand Brunot à la Sorbonne, s'est chargé de reviser les Appendices (»Spécimens de français écorché» et »La langue de la région rémoise en 1789 étudiée dans les cahiers de doléances du bailliage de Reims»), restés incomplets pour quelques détails. C'est lui aussi qui assurera la suite de cette importante publication. Dans cette première partie du tome X, Ferdinand Brunot présente le tableau des troubles que la Révolution causa dans la langue classique. Outrances d'expression, abus du figurisme, manie du déguisement à l'antique, tout contribue, dans le déchaînement des passions, à altérer la langue. Pour la première fois entrent en scène des classes demeurées jusque là à l'arrière-plan. L'auteur examine l'effet de cette irruption sur la langue et démêle ce qu'il y a de factice et de conventionnel dans les écrits qui, à grand renfort de grossièretés, prétendent reproduire le parler du peuple. L'ordurier devient un »genre» politique (Sect. III, chap. III). Enfin, il recherche dans quelle mesure imprimés et manuscrits portent trace du français des localités rurales. Ainsi, en même temps qu'elle éclaire l'état de la langue française sous la Révolution, cette étude révèle l'existence à cette époque d'une foule de mots, d'expressions et de tours qu'on est porté à croire de date toute récente. Je me hâte d'ajouter que quelques-uns des expressions signalées sont de bons vieux mots du moyen âge, comme (p. 212) *gargatte* 'gorge' et (p. 211) *emberlificoter*, *embrelicoquer*, 'séduire, tromper', qui, sous la forme *embireliquoquier*, est déjà dans le *Roman de Fauvel* (1314). Cette étude établit enfin que, s'il y eut parfois pénétration dans la langue châtiée du parler populaire et des parlers provinciaux, à aucun moment l'édifice brillant de la langue classique ne courut risque d'être même ébranlé.

A. L.

La valeur du manuscrit de la »Bible» de Guiot de Provins utilisé par Claude Fauchet

Si nous revenons [1] à la »Bible» de Guiot de Provins, c'est qu'une publication récente a fait connaître une nouvelle copie de la partie même de la »Bible» qui nous avait intéressé particulièrement, savoir celle contenant la célèbre liste des »protecteurs» du poète. Le manuscrit fr. 24726 de la Bibliothèque Nationale, écrit d'un bout à l'autre de la main de Claude Fauchet, contient notamment un nombre d'extraits de divers poèmes du moyen âge copiés d'après des manuscrits aujourd'hui perdus. Les extraits qui n'avaient pas été encore mis à profit viennent d'être publiés par Mme Janet Girvan Espiner-Scott [2] qui nous fournit ainsi, pour la partie de la »Bible» en question, une quatrième copie s'ajoutant aux trois manuscrits sur lesquels se basent les deux éditions critiques de A. Baudler et de J. Orr [3].

Cette copie du président Fauchet a-t-elle été exécutée avec le soin nécessaire pour être un témoignage digne de foi? Mme Espiner-Scott, qui s'est posé la question et qui, pour être à même d'y répondre, a vérifié un certain nombre de citations de Fauchet, est arrivée au résultat [4] que »ses transcriptions ne sont pas mauvaises. Il a changé l'orthographe du manuscrit, et on pourra trouver aussi des passages où il a lu trop vite, mais de passages où il aurait de propos délibéré altéré le sens du texte du manuscrit, il n'y en aurait guère.» Notre impression à nous concorde avec celle de Mme Espiner-Scott. Bien que le savant

---

[1] Voir notre article *Les seigneurs de Broyes et la date de la »Bible» de Guiot de Provins* dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXIX (1938), p. 386.

[2] Janet Girvan Espiner-Scott, *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet*, Paris, 1938, p. 233 ss.

[3] Arthur Baudler, *Guiot von Provins, seine Gönner, die »Suite de la Bible» und seine lyrischen Dichtungen*, Halle, 1902; nous n'avons pas eu à notre disposition l'édition de J. Orr, *Les œuvres de Guiot de Provins, poète lyrique et satirique*, Manchester, 1915 (*Publications de l'Université de Manchester*, Série Française, n:o 1).

[4] *O. c.*, p. 235.

antiquaire n'ait pas, ce qui d'ailleurs est tout naturel, toujours bien lu ni bien compris son modèle, la comparaison avec les manuscrits conservés révèle une exactitude tout à fait remarquable.

Les manuscrits utilisés par A. Baudler sont deux volumes de la Bibliothèque Nationale, fr. 25405 (*A*) et fr. 25437 (*B*), ainsi que le ms. de Turin, Bibliothèque royale L.V. 32 (*T*), détruit par l'incendie de 1904. La copie de Fauchet (*F*)[1] n'a été exécutée sur aucun des manuscrits *A*, *B* ou *T*.

Nous allons maintenant examiner en quoi cette nouvelle copie diffère des trois autres. Les variantes qu'elle offre sont peu nombreuses et, à de rares exceptions près, de peu d'intérêt. Ajoutons que la valeur du nouveau manuscrit est sensiblement diminuée du fait qu'il révèle une étroite parenté avec le manuscrit *B*, plus jeune que *A* et *T* et beaucoup plus fautif. A. Baudler[2], après avoir examiné les relations des trois manuscrits, constate en effet la supériorité de *A* et de *T* sur *B* en même temps que la parenté qui unit *A* et *T*; *A* est cependant meilleur que *T*. Pour ce qui est de *B*, il signale de nombreuses négligences, des infractions aux règles de la versification et de la grammaire et des non-sens. Le texte de *F* paraît à certains endroits supérieur à *B*, auquel il est lié, comme nous venons de le dire, par une étroite parenté.[3]

---

[1] Les sigles sont ceux qu'emploient A. Baudler et Mme Espiner-Scott.

[2] *O. c.*, p. 10—11.

[3] Voici quelques passages prouvant la parenté existant entre *F* et *B* d'un côté et *AT* de l'autre. Nous avons choisi des exemples où l'un ou l'autre groupe pourrait représenter la bonne leçon sans qu'on puisse se décider pour l'un ou pour l'autre.

v. 325 *Fu li plus larges hom* du mont *FB*
Ce fu li plus (*Celui fu li T*) *saiges* dou mont *AT*

v. 343 Fu *tous* (*Tous* fu *B*) en lui *bien* emploiez *FB*
Fust *bien* en lui *touz* emploiiez *AT*

v. 344 *Ceus* vi je *bien, or* est (est *or B*) changiez *FB*
Tel jor vi je, *molt* est changiez *AT*

Les extraits de la »Bible» faits par Claude Fauchet comprennent les v. 263—267, 277—281, 303—475, 491—494, 631—635, 694—698, 1089—1092, 1123—1126, 1190—1197, 1201, 1655—1665, 1789—1792, 1927—1935. Comme l'édition de A. Baudler ne comprend que la partie contenant l'énumération des princes et des grands seigneurs, protecteurs de Guiot de Provins, c'est-à-dire les v. 313—475, et que l'édition de J. Orr ne nous est pas accesssible, ce ne sont donc que ces vers que nous sommes à même de comparer. Nous avons dû laisser de côté les autres vers de la transcription, au nombre de soixante-quinze. Il va de soi que nous ne tiendrons compte, dans l'examen qui va suivre, que de variantes d'une certaine importance.

Dans les cinq cas suivants, *F* semble supérieur aux autres manuscrits. Aux v. 388—389, *F* semble seul offrir la bonne leçon:

Et Guillaume de Mandeville!
N'ot puis si vaillant et si bel!

ATB ont: *Rot pris molt* (*si B*) *vaillant et molt* (*si B*) *bel.*

Il en est de même du passage suivant (v. 398–401):

Diex! ja refu une merveille
Du chastellain de Saint Omer:
Onques, certes, deça la mer
Ne vi nul si courtois baron.

ATB ont, v. 399: *Li chasteleinz de Saint Omer.*

---

v. 355 Biaus et *saiges* et congnoissans *FB*
Biaus et *cortois* et quenoissanz *AT*

v. 369 *Et qui fu* Guis de Chasteillon *FB*
Qui refu G. de Ch. *AT*

v. 387 Cil ot proesse *et* cuer sans guille *FB*
Cil ot proesce *ou* cuer s. g. *AT*

v. 404 Biaus et courtois *et bien* apers *FB*
Biauz et c., *droiz et* apers *AT*

v. 452 Moult se *tindrent et riche* et bel *FB*
M. se *contindrent bien* et bel *AT*

Au v. 393, où il est question de Raymond II, vicomte de Turenne, mort en 1190, Baudler a accepté la leçon de *AT: Certes li vielz cuens de Toreinne*, tout en exprimant (p. 34, note 1) ses doutes par ces mots: »Sollte im Original hier vielleicht *vescuens* gestanden haben?» Cette supposition se trouve vérifiée par *F* qui porte: *Certes li viquens de Thoraine.* D'ailleurs, c'est sans doute ainsi qu'il faut lire et comprendre aussi le manuscrit *B* où Baudler a lu: *Lowys quiens de Torainne.*

Pour ce qui est du v. 333, nous donnerions encore la préférence à *F*. Baudler imprime ainsi les v. 332—335:

> Qui refu li cuens de Borgoingne!
> Tel prince n'ot jusqu'Aquitanne. 333
> Et li cuens Girarz de Vianne
> Fu mout vaillanz, bien le set on.

Dans *AT* — pour *B* on ne peut rien affirmer de précis, puisque la fin du vers, contenant le nom propre, n'a pu être déchiffrée par l'éditeur — le v. 333 est ainsi conçu: *Il n'ot tel prince jusqu'Aquitainne*, soit neuf syllabes au lieu de huit. En rétablissant le mètre, Baudler n'a pas été bien inspiré. Il a corrigé le début du vers en changeant *Il n'ot tel prince* en *Tel prince n'ot*, pour obtenir un vers octosyllabique, et n'a pas remarqué que ce n'était pas au début du vers que se trouvait la faute. Il a obtenu ainsi une construction à peu près inadmissible, puisque *jusque* ne s'emploie guère sans préposition.[1] Ensuite, et c'est là l'essentiel, la rime *Aquitainne: Vienne*[2] n'est pas une rime conforme aux règles. La graphie adoptée, *Aquitanne: Vianne*, n'est qu'un trompe-l'œil. Or le vers en question, tel que le donne le manuscrit *F: Il n'ot tel prince jusqu'a Tiane*, est correct aux deux points de vue signalés et le serait sous tous les rapports,

[1] On sait que *jusque*, quoique capable par lui-même de remplir ses fonctions, est presque toujours, et dès les plus anciens temps, suivi d'une préposition (le plus souvent *à* ou *en*). Voir Paul Falk, *Jusque et autres termes en ancien français et en ancien provençal marquant le point d'arrivée*, Uppsala, 1934, p. 172 et 186.

[2] Résultats du latin A q u i t a n i a et V i e n n a (A l l o b r o g u m).

n'était le nom énigmatique *Tiane*. Mais supposons que le modèle de Fauchet ait eu non pas *Tiane*, mais *Ciane*, qui à son tour serait une graphie pour *Siane* = *Sienne*. Employé pour désigner une grande distance, le nom de cette ville de Toscane, au moyen âge une république puissante, longtemps rivale de Florence et de Pise, semble ici bien à sa place.[1] En admettant comme plausible cette hypothèse, on pourrait regarder comme bonne la leçon de *F* (*Vienne: Sienne*).

Avec sa leçon (v. 331): *Qui refu Mahius de Boloigne*, *F* est seul à donner le vrai nom de ce comte, *AT* ayant *Martins*, *B Marcheus*.

Dans quelques cas, *F* appuie la bonne leçon de *B*, d'abord aux v. 378—379:

> La outre entre les Gascons (*AT:* Griffons)
> Revi ung Bernart d'Armagnac (*AT*: *de Menac*).

Au v. 405, *FB* ont *Fouceigni* et *Fousigney*, c'est-à-dire *Faucigny*, contre *Fenquigny* de *A* et *Frequingni* de *T*. Au v. 410 on lit dans *FB Couci* (*Cousey*), tandis que *AT* ont *Choisi*. Au v. 456, *FB* portent *Joïgni* (*Jeoigny*), *AT Vaignorri*. Dans tous ces exemples les identifications de Baudler prouvent la justesse des leçons de *FB*.

Il en est de même du cas suivant. Le v. 375 chez Baudler: (*. . . je vis*) *A Salins un vaillant Gauchier* se base sur *B* qui porte *Sallims*, leçon confirmée par *F* qui a *Selin*. *Senlis* donné par *A* (*Senliz*) et *T* (*Saintlis*) est une faute: il s'agit ici de Gaucher III, seigneur de Salins. On ne connaît aucun Gaucher dans la famille de Senlis.

Pour le vers 465, nous sommes d'avis que Baudler aurait dû introduire la leçon de *B*, appuyée maintenant par celle de *F: Quel baron ot el conte Estiene*. Baudler a adopté la leçon de *A: Quel conte rot ou preu Estienne*; *T* porte: *Kel conte rout el conte E.*

[1] On ne pourrait penser ici à *Sienne*, petit fleuve qui a sa source dans la forêt de Saint-Sever au dép. du Calvados et se jette dans le port de Regneville (dép. de la Manche).

Quant aux v. 449—450 qui manquent dans *AT*, Baudler a dû se contenter de ce que donne *B:*

> Molt voi lou siecle nisce et fol.
> Qui refu li cuens de Saint Pol!

C'est ce qui se lit, mot à mot, dans *F*.

Nous nous demandons si ce ne sont pas encore *FB* qui ont la meilleure leçon aux v. 413—415. Baudler a introduit dans son texte la leçon assez peu claire de *AT*:

> Estienes dou Mont Saint Jehan,
> Si puisse je issir de l'an!
> Fust bien dignes d'une corone.

Mais dans *FB* on lit:

> Qui fu Gieuffrois de Charelen!
> Estienes du Mont Saint Jehan
> Fust bien dignes d'une couronne!

Nous donnerions sans réserve la préférence à la leçon représentée par *FB*, mais que faut-il dire du personnage énigmatique appelé *Joffroi de Charelan?*

Lorsque, les leçons des autres manuscrits étant douteuses, on aurait le plus grand besoin du secours de *F*, celui-ci ne fait souvent qu'aggraver la confusion. Nous nous bornons à en citer les exemples suivants. Nous sommes convaincu que Baudler a réussi à donner une forme correcte au v. 402: *Qui fu Morises de Creon!*, mais, certes, sa leçon est bien faiblement appuyée par les manuscrits, qui portent *de Troon* (*A*), *des Roion* (*T*) et *de Gromont* (*B*). Et ce n'est pas sans une déception réelle qu'on lit, dans *F*, *Morises d'Arragon*, nom de pure fantaisie. Au v. 436, où Baudler, ayant trouvé un croisé ainsi nommé, imprime: *Et qui fu Goberz d'Aspremont!* les manuscrits utilisés par lui nomment *Roberz* (*AT*) et *Joffrois* (*B*), tandis que *F* offre un nom nouveau: *Imbert*. Voici encore le v. 443, où la confusion est tout aussi grande. Baudler, n'ayant pu se décider pour un de ces prénoms donnés par les trois manuscrits: *Enmarz* (*A*),

Renars (*T*) et *Aÿmans* (*B*), reproduit ce vers sous cette forme incomplète: *Qui refu ? d'Arenton! F* fournit un quatrième nom, *Hemars*. L'original avait peut-être *fu Aïmars*. Quant à la fin de ce vers, il n'est pas tout à fait certain qu'il soit nécessaire d'introduire dans le texte le *d'Arenton*[1] des manuscrits *AT*. *B* porte *de Verçon*[2], *F de Nautron* que Fauchet a probablement mal lu pour *Vautron*, nom d'une localité du Var[3]. Il n'y a pas moyen de résoudre cette énigme avant qu'on n'ait trouvé un personnage contemporain montrant une combinaison de deux des noms cités.

Regardons finalement les v. 391—392 de l'édition de Baudler:

> Qui fu Raous de Maulion!
> Et qui fu Joffroi de Mascon!

Au v. 392 Baudler a admis la leçon de *AT* malgré l'impossibilité d'identifier un personnage ainsi nommé; mais il a sans doute trouvé celle de *B: Qui refut Joffrois de Lançon*, plus impossible encore. Le personnage présenté par *F: Qui refu Gieufrois d'Arragon* ne peut pas être identifié non plus et n'a probablement jamais existé. Or les *rr* du nom d'Arragon nous suggèrent l'idée de corriger la leçon de *B*, *Qui refut Joffrois de Lançon*, en *Qui refu Joffrois de Rançon*. Ainsi nous aurions enfin affaire à un personnage historique facilement identifié. Baudler lui-même le mentionne à propos du v. 412 (dont nous allons parler) où est nommé *Garins de Rançon*, personnage inconnu. Geoffroi de Rançon[4], renommé comme l'un des barons les plus braves du Saintonge, prit part à la révolte de 1173 et, comme croisé, à la deuxième et à la troisième croisade. Les faits suivants sont de nature à corroborer notre hypothèse. Nous pensons qu'en nommant ici, l'un après l'autre, Raoul de Mauléon et Joffroi de Rançon, Guiot de Provins a eu d'autres motifs que la préoccu-

[1] Arenthon, Haute-Savoie, arr. Bonneville, cant. La Roche.

[2] Vierzon, Cher, arr. Bourges, ch.-l. cant.

[3] Vautron, Var, arr. Draguignan, cant. Grimaud, comm. La Garde-Freinet.

[4] Rançon, Haute-Vienne, arr. Bellac, cant. Châteauponsac.

pation de trouver une rime convenable. Raoul de Mauléon, seigneur de Châtillon-sur-Sèvre [1], vaillant guerrier non moins célèbre que le seigneur de Rançon, fut le contemporain de celui-ci et son compagnon d'armes, notamment dans la révolte de 1173 et à la troisième croisade. L'amitié notoire de ces deux seigneurs et leurs relations multiples auront amené le poète à les nommer ensemble.

Nous revenons au v. 412. Voici comment il se lit dans le texte de Baudler: *Et qui fu Garins de Rançon!* Le vers est correct, il est vrai, mais Baudler n'a pas réussi à identifier le personnage qui y est mentionné. Voyons un peu sur quoi se base sa leçon. Comme ce vers manque dans *T*, Baudler n'a pu se servir que de *A* et de *B* qui portent, respectivement, *Garins de Roion* et *Berars de Rançon*. Baudler a donc arbitrairement refait le vers en combinant un nom de l'un des manuscrits avec un autre du second manuscrit. Malheureusement, la leçon que fournit *F*, *Giraus de Rançun*, ne fait qu'augmenter l'incertitude en nous présentant un troisième personnage. Nous ne savons que faire de tous ces noms si variés et dont pas un ne se refère à un personnage qu'on puisse identifier. Surtout nous n'oserions affirmer que le choix fait par Baudler soit le plus plausible: pourquoi ne pas penser tout aussi bien à un membre d'une famille de *Roion?* Il y a deux localités nommées Royon [2], celle de l'Isère et celle du Pas-de-Calais. Cette petite énigme n'aura sa solution que le jour où, parmi les combinaisons possibles des cinq noms cités, on en trouvera une se rapportant à un personnage figurant dans les documents de l'époque.

Arrêtons-nous un moment encore, avant d'en finir, au v. 467 où figure le nom de *Broiies*. Dans la leçon de *F*, *Qui refut icil de Broiez!* il n'est question que d'un seul seigneur, tandis que dans les trois autres manuscrits, qui portent *Et qui refurent cil de Broiies!* (*B* donne la variante: *Et qui furent icil de B.*), il s'agit de plusieurs eigneurs. La leçon de *F*, qui a une

[1] Châtillon-sur-Sèvre, Deux-Sèvres, arr. Bressuire, ch.-l. cant.

[2] Royon (château), Isère, arr. Vienne, cant. et comm. Rousillon, et Royon, Pas-de-Calais, arr. Montreuil, cant. Fruges.

syllabe de moins, devient correcte si on lit avec les autres manuscrits: *Et qui*, etc. Sans doute il faut s'en tenir au témoignage des trois manuscrits, appartenant à deux groupes distincts, et regarder leur leçon comme celle de l'auteur: sans cela nous regretterions presque la peine que nous nous étions donnée jadis pour expliquer le pluriel. A vrai dire, dans le cas où il s'agirait d'un seul personnage, le problème serait bien plus simple: étant donné que le tout dernier seigneur de Broyes, Simon de Commercy, seigneur de Broyes de 1199 à 1208, est mentionné par Guiot de Provins déjà au v. 418 (*Qui fu Symons de Commerchis!*), le seigneur visé au v. 467 serait sans aucun doute le père de Simon, le vénérable Hugues III, seigneur de Broyes pendant une période qui va d'entre 1136 et 1140 jusqu'à 1199.

Le nouveau manuscrit dont le zèle du président Fauchet nous a conservé une copie, sans apporter des révélations sensationnelles, a néanmoins éclairci quelques points restés douteux et nous a permis d'améliorer certaines leçons du texte critique de Baudler.

Holger Petersen Dyggve

Sacrae Scripturae sermo humilis

En commentant le vers Inf. 2,26 *e comminciommi a dir soave e piana* qui se rapporte au langage de Béatrice, Benvenuto Rambaldi da Imola, qui écrit dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle, s'explique ainsi: *et bene dicit, quia sermo divinus est suavis et planus, non altus et superbus sicut Virgilii et poetarum.* Cette distinction faite entre le style de la sagesse divine et celui des grands poètes de l'antiquité nous rappelle toute une tradition chrétienne. Tandis que le mot *suavis* est d'un emploi assez vague et général, au moins sous l'angle de la distinction des *genera dicendi*, le mot *planus* a toujours exprimé le langage simple, populaire, compréhensible à tous,

donc le plus bas des trois styles dans l'échelle de la théorie classique. C'est, dans la tradition de l'éloquence, le contraire à la fois du style docte, du style figuré et du style sublime et pathétique. Saint Ambroise, dans un passage de *Isaac vel Anima* 7,57, cité par Forcellini, *s.v. planus*, dit que le sage qui veut expliquer quelque chose d'obscur, tout en possédant pleinement les forces de l'éloquence et de la science, *condescendit tamen ad eorum inscitiam qui non intelligunt, et simplici atque planiore atque usitato sermone utitur, ut possit intelligi;* et un peu plus tard il combine, dans le même sens, *planior* avec *humilior*. Ce serait donc, selon Benvenuto, un style simple, populaire, humble, indocte dont se sert Béatrice en énonçant les vérités éternelles de la foi et de la sagesse divine. Mais cela est-il possible? La théologie, qui contient les mystères les plus sublimes et les plus cachés à l'entendement commun, comme celui de la Trinité ou celui de la rédemption, peut-elle se servir d'un genre de langage qui, dans l'usage ancien, n'était admis qui pour des sujets bassement réalistes tels que la comédie, ou pour le discours judiciaire, mais seulement quand il s'agissait d'affaires privées et d'intérêts d'argent?

Dante lui-même, quand il parle de sa Comédie dont le sujet est des plus sublimes — le sort des âmes après la mort, la justice de Dieu révélée — s'exprime parfois d'une manière qui rappelle l'idée de son commentateur Benvenuto; pour désigner son poème, il se sert du mot *commedia*, tandis qu'en parlant de l'Énéide il dit à Virgile: *l'alta tua tragedia*. Dans un passage souvent cité de la lettre à Cangrande, il explique ce choix du titre par deux considérations: c'est une comédie d'abord parce que la fin en est heureuse, et ensuite parce que son style est bas et humble: *remissus est modus et humilis, quia locutio vulgaris in qua et mulierculae comunicant.* De prime abord il peut sembler que la seconde considération ne se rapporte qu'à l'emploi de la langue italienne; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre, car Dante lui-même a créé le style sublime en langue italienne, autant dans la théorie du *De Vulgari Eloquentia* que dans la pratique des grandes

Canzoni; c'est lui précisément qui a créé l'idée du *Vulgare illustre* et qui est le fondateur de ce qu'on appelle l'humanisme en langue vulgaire. Donc il est loin de regarder chaque œuvre comme étant de style bas du seul fait qu'elle est écrite en langue maternelle et non en latin. Les paroles sur le style bas et humble de la Divine Comédie ne se rapportent pas à l'emploi de la langue italienne, mais bien au choix des mots bas et simples et au réalisme fort poussé dans beaucoup de parties du poème [1] — deux choses qui lui semblaient incompatibles avec le genre sublime et tragique tel qu'il l'avait conçu en étudiant la théorie des anciens. Toutefois il se rend compte que son poème dépasse les bornes du style bas. Dans ce même passage de la lettre à Cangrande dont nous parlons, il cite les vers de l'Art poétique d'Horace qui permettent au poète comique d'employer parfois le style tragique et vice versa — sans doute pour nous dire qu'il a fait usage de cette faculté. Mais il y a bien plus: Dante sait que son style comme son sujet sont des plus sublimes. Inutile d'énumérer ici tous les passages qui en témoignent. Notons seulement qu'il appelle deux fois sa Comédie »poème sacré», qu'il aspire au laurier des plus grands poètes, que Virgile est son modèle, qu'il traite de la matière la plus haute qui existe, à laquelle les forces humaines suffisent à peine et que personne avant lui n'a essayée, qu'il implore l'inspiration des Muses, d'Apollon et enfin de Dieu lui-même. Le poème sacré, *al qual ha posto mano e cielo e terra*, n'est pas une œuvre du style bas, et son auteur le sait, malgré le titre et les explications qu'il en donne. Ce n'est pas non plus un poème du style sublime dans l'acception antique; il y a trop de réalisme, trop de vie concrète, trop de *biotikon* comme disaient les théoriciens grecs: autant dans les paroles que dans les faits, et non seulement chez les habitants de l'Enfer, mais aussi au Purgatoire, souvent même dans le Paradis. Donc si c'est du sublime, c'est un sublime d'un autre genre que celui de l'antiquité, un sublime qui contient et

[1] Voir Zingarelli, *Dante* (Stor. lett. d'Italia, 3e éd.), p. 719—20.

comprend le bas et le *biotikon;* Dante l'a bien vu, quoiqu'il ait éprouvé des difficultés à s'exprimer nettement sur ce problème. Benvenuto da Imola l'a compris quand il dit, à la fin de son introduction: *unde si quis velit subtiliter investigare, hic est tragoedia, satyra et comoedia.* Et les Romantiques du XIX^e^ siècle s'en sont inspirés, toutefois d'une manière un peu superficielle; car c'est bien plus que de mêler le »grotesque» au sublime.

C'est une tâche assez délicate que de chercher les origines de la conception nouvelle de la haute poésie. La théorie du moyen âge avant Dante n'en dit rien, à ce qu'il semble; mais la pratique se trouve très nettement établie dans l'art populaire chrétien depuis la fin du XI^e^ siècle, autant dans le théâtre liturgique que dans la statuaire des cathédrales. L'histoire du Christ en offre tous les éléments; plus elle devient populaire et familière à tous, plus son réalisme originaire, intimement lié à son sublime, se développe et refleurit. Il est indéniable qu'il s'agit d'un sublime de création essentiellement chrétienne, provoqué et inspiré par l'histoire du Christ et le »style» de l'Écriture sainte en général. On en trouve la théorie chez les Pères de l'Église; il est vrai qu'après eux, du VI^e^ au XI^e^ siècle, on n'en trouve que des traces assez faibles et vagues — surtout dans les actes des martyrs.

Chez les Pères de l'Église, la conception du style simultanément humble et sublime réalisé dans l'Écriture sainte ne se forme pas d'une manière purement théorique, mais elle leur est pour ainsi dire imposée par les circonstances, par la situation dans laquelle ils se trouvaient. Elle s'est formée spontanément à la suite de la polémique provenant de la part des païens cultivés, qui se moquaient du mauvais grec et du réalisme bas des livres chrétiens; en partie aussi à cause d'un certain malaise que des chrétiens qui avaient reçu une éducation soignée dans les écoles de rhétorique avaient éprouvé tout d'abord, eux aussi, à leur lecture. Par sa formation classique et par la force de son cœur qui lui fait vivre toutes ses idées et leur donne une vigueur d'expression incomparable,

saint Augustin occupe, pour notre problème, la place la plus importante.

Il raconte dans ses Confessions (III, 5) comment tout d'abord il a commencé à lire les Saintes Écritures sans être capable de les comprendre: il n'était pas encore fait pour entrer dans leur sens ni pour suivre leur pas, car elles lui semblaient trop au-dessous de la dignité cicéronienne. Il n'avait pas encore compris, dit-il, que leur apparence extérieure était humble, mais leur contenu sublime et voilé de mystère (*rem . . . incessu humilem, successu excelsam et velatam mysteriis*); qu'il fallait les lire comme un petit enfant, et qu'elles »grandissaient avec les enfants». Plus tard il comprend: *eoque mihi illa venerabilior et sacrosancta fide dignior apparebat auctoritas, quo et omnibus ad legendum esset in promptu, et secreti sui dignitatem in intellectu profundiore servaret: verbis apertissimis et humillimo genere loquendi se cunctis praebens, et exercens intentionem eorum qui non sunt leves corde; ut exciperet omnes populari sinu, et per angusta foramina paucos ad se traiceret; multo tamen plures quam si non tanto apice auctoritatis emineret, nec turbas gremio sanctae humilitatis hauriret* (*ibid.*, VI, 5). Dans ces passages, il s'agit surtout du contraste entre le style humble qui se prête aux plus simples et les mystères sublimes qui y sont cachés; des mystères qui ne se révèlent qu'à peu de gens; non pas aux érudits et aux orgueilleux, mais à ceux *qui non sunt leves corde*, tout simples qu'ils sont. On trouve cette idée un peu partout dans l'œuvre de saint Augustin, par exemple dans le premier chapitre De Trinitate: *Sacra scriptura parvulis congruens nullius generis rerum verba vitavit, ex quibus quasi gradatim ad divina atque sublimia noster intellectus velut nutritus assurgeret;* au second livre De Doctrina christiana, où il parle de la *Scripturarum mirabili altitudine et mirabili humilitate;* plusieurs fois quand il parle du langage de la Genèse; et assez longuement dans une lettre à Volusien (CXXXVII, 18). Dans ce dernier passage, il dit notamment que même les mystères les plus profonds ne sont pas exprimés, dans l'Écriture sainte, par un langage »superbe»: *ea vero quae*

in mysteriis occultat, nec ipsa eloquio superbo erigit, quo non audeat accedere mens tardiuscula et inerudita quasi pauper ad divitem; sed invitat omnes humili sermone, quos non solum manifesta pascat, sed etiam secreta exerceat veritate, hoc in promptis quod in reconditis habens. Donc, dans tous ces passages, il s'agit d'une synthèse entre l'humble et le sublime, réalisée par l'Écriture sainte; toutefois, le *humile* y signifie plutôt la simplicité de l'élocution que le réalisme, et le *sublime* ou *altum* plutôt la profondeur des mystères que le sublime poétique. Mais un mot tel que *humilis* (parfois il emploie *abiectus*) qui exprime en même temps l'humilité du cœur chrétien, la bassesse de la position sociale et la simplicité populaire du style [1] amenait facilement la notion du réalisme, d'autant plus qu'il s'employait couramment pour désigner le bas peuple par opposition aux classes élevées, les pauvres par opposition aux riches. La vie du Christ, du Verbe incarné, modèle de vie et de mort saintes et sublimes, s'était passée elle aussi, comme une vie ordinaire ou les scènes d'une comédie, parmi les *humiles personae* qui avaient été ses premiers disciples. Saint Augustin parle souvent de ces *imperitissimi et abiectissimi*, de ces *piscatores et publicani* que le Seigneur a élus avant tous les autres, et il explique pourquoi il a agi ainsi.[2] Il y insiste d'autant plus qu'il sait que les païens érudits se moquent du *sermo piscatorius* des Évangiles. Mais ce n'est pas seulement l'entourage du Christ, c'est lui-même, son sort sur la terre qui exprime l'antithèse entre l'humble et le sublime dans sa forme la plus aiguë et la plus passionnante — et alors, il ne s'agit plus de l'élocution, mais des faits. Parmi les nombreux passages où saint Augustin fait ressortir le paradoxe du sacrifice de Jésus-Christ, je n'en citerai qu'un seul qui se trouve dans les Enarrationes in Psalmos, XCVI, 4: *Ille qui stetit ante iudicem, ille qui alapas accepit, ille qui flagellatus est, ille qui conputus est, ille qui spinis coronatus est, ille qui colaphis*

[1] Dans ce dernier sens, *humilis* est employé aussi par Cicéron et Quintilien.

[2] Serm. XLIII, 6; *ib.*, LXXXVII, 12; Epist. CXL, 67, etc.

caesus est, ille qui in ligno suspensus est, ille cui pendenti in ligno insultatum est, ille qui in cruce mortuus est, ille qui lancea percussus est, ille qui sepultus est, ipse resurrexit: Dominus regnavit. Saeviant quantum possunt regna; quid sunt factura Regi regnorum, Domino omnium regnorum, Creatori omnium saeculorum? On dira peut-être qu'un tel passage ne fait que résumer le récit de la Passion, et qu'il ne contient que des choses connues par les Évangiles et par les lettres de saint Paul qui a exprimé la même idée plusieurs fois, par exemple *Phil.* II, 7—11. Mais ni les Évangiles ni saint Paul n'ont aussi puissamment relevé l'antithèse entre le bas réalisme de l'humiliation et la grandeur surhumaine qui s'unissent ici; pour la sentir dans toute sa force il fallait un homme formé aux idées classiques de la séparation des styles qui n'admettaient pas de réalisme dans le sublime ni d'humiliation corporelle chez le héros de la tragédie. Il est vrai que l'idée du sublime tragique avait subi chez quelques groupes de poètes et de théoriciens des restrictions et des modifications; mais elles ne sont nullement comparables à la violence de l'humiliation réaliste qu'offrent la vie et la passion du Christ. Saint Augustin a senti que l'*humilitas* de l'Évangile est en même temps une forme toute nouvelle du sublime: une forme qui lui semblait, s'il la comparait aux conceptions de ses contemporains païens, plus profonde, plus vraie, plus substantielle; elle aussi, tout comme l'Évangile dans lequel elle est contenue, *excipit omnes populari sinu*, et non seulement tous les hommes sans égard à leur position sociale, mais toute leur vie basse et quotidienne. La conception de l'homme, de ce qui en lui peut être admirable et digne d'imitation, se modifiait profondément; Jésus-Christ devient le modèle à suivre, et c'est en imitant son humilité qu'on peut approcher de sa majesté; c'est par l'humilité qu'il a atteint lui-même le comble de la majesté, en s'incarnant non pas dans un roi de la terre, mais dans un personnage vil et méprisé.

Dans les recherches qu'on a faites sur le *sermo piscatorius* des Évangiles — par exemple dans le célèbre livre de M. Ed.

Norden intitulé *Die antike Kunstprosa* — on a peut-être insisté trop exclusivement sur le point de vue technique et oratoire de la question, le point de vue »art de la prose». Un style incorrect, réaliste, mêlé de provincialismes et de formes dialectales n'aurait choqué personne dans une comédie ou dans une satire du genre de la *Cena Trimalchionis*. Ce qui choquait, rebutait, effrayait tous les gens instruits, c'était que des écrits qui se présentaient ainsi prétendaient traiter dans leur vil jargon des problèmes les plus profonds de la vie et et de la mort, qu'ils voulaient imposer au monde la seule religion vraie; qu'ils contenaient, malgré leur syntaxe incorrecte, leurs mots grossiers, leur atmosphère vilement réaliste, des passages qui frappaient par la profondeur de leurs idées, la vérité de leur accent, la flamme de leur extase. Certainement, la grande majorité des païens cultivés n'en sentaient rien, ils ne lisaient pas de tels écrits et ils étaient complètement sincères et tranquilles quand ils en parlaient, comme Pline le jeune dans son rapport à l'empereur Trajan, comme d'une *superstitio prava immodica*. Mais peu à peu il s'en trouvait qui écoutaient, qui lisaient, qui sentaient quelque chose et qui s'effrayaient. Ce n'est pas tout simplement le style, mais l'emploi de ce style pour traiter d'une matière pareille qui leur parut révoltant. Cela est tellement clair qu'il semble qu'on n'a pas même besoin de le dire; mais à force d'entrer dans les détails des recherches stylistiques, on parvient parfois à l'oublier; il faut y penser toujours pour bien comprendre le dégoût et l'effroi des gens raisonnables et instruits qui vivaient dans la bonne et saine tradition greco-latine — et aussi pour comprendre l'attitude de beaucoup de Pères qui cherchaient un compromis en adaptant plus ou moins leur manière d'écrire aux usages classiques.

Mais ils ne voulaient ni ne pouvaient changer le fond même de leur croyance; et c'était ce fond, l'histoire du Christ sur la terre, qui amenait la révolution profonde dans la conception du sublime et l'irruption de l'humilité réaliste. Les tendances à cacher ou à affaiblir l'humilité et le réalisme de cette vie et surtout de la Passion n'ont pas eu de succès durable dans

l'Église d'Occident. Mais il en est résulté une transformation totale dans la manière de voir et de juger les hommes, les faits et les objets; transformation qui leur donne une signification et une dignité toutes nouvelles. Pour mieux expliquer ce que je veux dire, je citerai encore un passage de saint Augustin qui me semble particulièrement instructif. Au quatrième livre du traité De Doctrina christiana, il consacre plusieurs chapitres à l'étude des trois genres de l'éloquence traditionnelle, qu'il appelle *grande*, *temperatum* et *submissum*. Il veut montrer qu'on en trouve des exemples dans les lettres de saint Paul et chez les Pères antérieurs à lui-même; il donne des conseils tendant à utiliser la doctrine de l'échelle pour l'éloquence chrétienne. Ces chapitres trahissent la profonde influence que l'éducation classique et oratoire a toujours gardée dans son esprit; c'est sur ce modèle qu'il veut former et développer l'art du sermon. Donc, dans le domaine de l'éloquence, il est loin d'être consciemment révolutionnaire. Mais néanmoins la profonde divergence entre l'esprit chrétien et l'esprit de la séparation des genres éclate dès les premières paroles. Après avoir dit que pour Cicéron et les orateurs profanes les petits sujets qu'on doit traiter dans le style bas sont ceux qui concernent les intérêts d'argent, et les grands ceux qui agitent la vie et la mort des hommes, il explique que dans l'éloquence chrétienne tous les sujets sont grands; car (*l. c.*, chap. 18) »lorsque nous nous adressons au peuple du haut de la chaire, il s'agit toujours du salut des hommes, non seulement de leur salut temporel, mais de l'éternel — il s'agit toujours de les sauver de la perdition éternelle. Tout est grand de ce que nous disons alors, même les intérêts d'argent, quelle que soit l'importance de la somme: *neque enim parva est iustitia quam profecto et in parva pecunia custodire debemus* . . . Et il cite le passage *1 Cor.* 6, 1, où saint Paul parle des différends d'ordre matériel qui avaient surgi parmi les Corinthiens: »Pourquoi cette indignation de l'apôtre, ces reproches, ces menaces? Pourquoi fait-il éclater les sentiments de son âme dans un élan brusque et passionné? Pourquoi, en un mot, parle-t-il

si majestueusement de très petites choses? Est-ce que les affaires du monde méritent tant d'intérêt? Non, certes. Mais il le fait pour la justice, la charité, la piété qui sont toujours grandes, même dans les affaires les plus petites; aucune personne raisonnable n'en peut douter . . . Partout où l'on parle de ce qui peut nous préserver des peines éternelles et nous conduire à l'éternelle béatitude, soit en public soit en particulier, à un seul ou à plusieurs, à des amis ou à des ennemis, dans un discours suivi ou dans une discussion, dans les traités, les livres, les lettres longues ou brèves, c'est toujours un grand sujet. Un verre d'eau froide est une chose petite et vile; mais est-ce que Dieu dit quelque chose de petit et de vil, *minimum aliquid atque vilissimum*, quand il promet que celui qui le donnera au dernier de ses serviteurs ne perdra pas sa récompense? Et quand un orateur instruit en parle dans son sermon, doit-il croire qu'il traite de quelque chose de petit, et qu'ainsi il doive se servir non du style tempéré ni du style sublime, mais du style bas? Ne nous est-il pas arrivé qu'en parlant sur cette matière au peuple, quand Dieu était avec nos paroles, quelque chose comme une flamme jaillissait de cette eau froide, entraînant les cœurs froids des hommes aux œuvres de la miséricorde par l'espoir de la récompense céleste?»

Cette flamme qui jaillit d'un verre d'eau froide me semble un beau symbole du sublime chrétien, de ce *sermo humilis* qui enseigne les profondeurs de la foi aux simples, qui nous dépeint Dieu vivant et mourant, vil et méprisé lui-même, parmi des hommes de basse condition, et qui ne dédaigne pas, pour soulever les grands mouvements de l'âme, de choisir ses images parmi les objets d'usage quotidien. Le *sermo humilis* (qui reste humble même s'il est figuré) est intimement lié aux origines et à la doctrine du christianisme, mais ce n'est que le grand cœur de saint Augustin, où se rencontraient et se heurtaient parfois le monde antique et la foi chrétienne, qui en devint conscient. Peut-être n'est-ce pas trop de dire qu'il a donné le *sermo humilis* à l'Europe, et que, dans ce domaine comme dans tant d'autres, il a fondé la culture médiévale en

jetant les assises de ce réalisme tragique, de ce mélange des styles qui, il est vrai, ne s'est développé pleinement que bien longtemps après lui. Le réalisme populaire de l'art et de la littérature fleurit depuis le XII[e] siècle; et ce n'est qu'à cette même époque qu'on retrouve, profondément sentie et parfois merveilleusement exprimée, la grande antithèse chrétienne du sublime et de l'humble.[1] Mais parmi les plus beaux fruits du cœur humain il en est qui mûrissent lentement.

Istanbul.

ERICH AUERBACH

Zwei Lieder des Trobadors Raimon de Miraval

(Gr. 406, 33 u. 34).

Nr. *1. Pos de mon chantar dizetz* (Gr. 406, 33).

Benutzte Hss.: *A* 49 (Studj, Nr. 130, Arch. 51, 244), *E* 37 (MG. 634), *I* 70 (MG. 633); v. 25 zitiert *H* 48 (in Nr. 167). — Nicht benutzt *D* 99, *K* 55 und anonym *L* 145.

Von den Hss. *AEI* ist *A* fehlerhaft in v. 3 mit *gen non son* statt *un nou son*, in v. 12 mit *no·m volc estreigner* statt *me volc esteingner* und in v. 14 mit *que fai* statt *qu'esai*; ausserdem fehlt in *A* der v. 34. Die Hss. *EI* haben in v. 9/10 *non entendetz d'amor* statt *no·us e. d'a.*, v. 31 *que jes* statt *e j.*; in v. 36 findet sich bei beiden *laissetz* für das *laissatz* von *A*. Der Hs. *E* fehlt v. 8 und in v. 20 *de vos;* in *E* sind zu lang die vv. 17, 27, 33; zu kurz ist v. 25 und v. 30, wo *cantar* für *c'ancar(as)* verschrieben ist. Der v. 7 hat in *E* einen falschen Reim, und v. 14 ist darin entstellt. In *I* heisst es v. 4 *porien* statt *poiran*; im übrigen ist *I* die vollständigste der 3 Hss., die auch die wenigsten Fehler aufweist.

---

[1] Par exemple chez Bernard de Clairvaux, Epist. CDLXIX, 2 (*Patrologia latina*, 182, 674); In Cantica Cant. XXXVI, 5 (*PL*, 183, 969); Super missus est Homiliae 1, 8 (*ibid.*, 60); In Epiph. Dom. sermo 1, 7 (*ibid.*, 146); on trouve des passages semblables chez beaucoup d'autres auteurs de la même époque.

Die *Canzone* besteht aus 5 achtzeiligen *coblas unisonans*. Ihr *Schema* 7a bb 8c 7d 7d 10 e' 10 e' steht bei *Maus*, Strophenbau, unter Nr. 706, wo aber dem 4. Vers nur 7 Silben statt 8 gegeben werden. a ist *-etz*, b *-ier*, c *-eingner*, d *-ai*, e *-atges*. a und c sind *rimas dissolutas*. Eine *Wiederholung* von *Reimwörtern* findet nicht statt.

Text (Graphie nach *I*).

I
Puois de mon chantar disetz
Que·us agradas a sobrier,
Un nou son gai e leugier
Aujatz ab que·s poiran feingner
Seill que son adreg e gai;
Car de mi mezeis non sai,
Si·m po valer ab midons alegrajes,
Pois no m'i val fes ni covens ni gatges.

II
E vos que no·us entendetz
D'amor ni n'es costumier,
No·m teingnatz per ufanier,
Si·m planc, car me volc esteingner
La dolors c'al cor mi jai;
Car nuls hom per re qu'esai,
No po saber dels amans lor usatges,
S'amors no·l vens e sos rics poderatges.

III
Domna, vos que conoissetz
Qu'ie·us am de fin cor entier,

I. 3 Gen non s. *A*; legiers *I* — 4 queis *A*; poiraun *E*, porien *I* — 7 alegriers *E* — 8 *fehlt E*.

II. 9 De v. *E*; non e. *EI* — 12 planh *E*, plor *A*; canc nom volc estreigner *A* — 13 dolor *AE*; c. mi uai *E*, c. mestai *A* — 14 per ren que sai (fai *A*) *AI*, re que un sai *E* — 15 los u. *A* — 16 Samor *E*.

III. 17 A dona *E* — 18 di f. *A* — 19 dich *AI* — 20 de v. *fehlt E* — 22 mious *A* — 23 dampnatge *I* — 24 enuios *E*.

Jes per dichs de lausengier
No·m deves de vos enpeingner;
Que tort fai qui·l sieu dechai,
E sel que de mi·us retrai
Ren que destrics me sia ni dampnatges,
Vos deu esser enoios e salvatges!

IV Bona domna, se temetz
Que non aiatz cavallier
En mi tal co·us a mestier,
D'aitan vos deves destreingner
Per lo bon voler qu'ie·us ai
Qu'ancaras m'atendatz mai
E jes aillors no·s vir vostre coratges
C'al mens vos er honratz mos homenatges.

V Que·s fara vostre rics pretz
E la beutatz que·us sofier
Ni·l cortes dig plasentier,
S'a lui no·us laissetz ateingner
Que·us ama de cor verai
E vas autra part no·s trai?
Qu'el mon non es proesa ni paratges,
Que no·l baisses nonsens e cors volatges.

Übersetzung

I. Da ihr sagt, dass ihr an meinem Gesang ausserordentlichen Gefallen findet, so höret eine neue muntere Weise, womit sich diejenigen werden befassen können, die frohsinnig und lustig sind; denn was mich selbst betrifft, so weiss ich

IV. 25 A dona si *E* — 27 E *I*; mi t.] miraual *E* — 29 queus *A* — 30 Quant qaras *I*, Cantar *E* — 31 Que j. *EI*; nois *A*.

V. 33 Qeis *A*, E ques *E*; v. ver p. *E* — 34 *fehlt A* — 35 digz *E* — 36 Iab lui *E*; laissatz *A* — 38 nois *A* — 40 e senhoratges *E*.

nicht, ob mir bei meiner Herrin Fröhlichkeit nützen kann, da mir doch Treue, Übereinkunft und Unterpfand bei ihr nichts hilft.

II. Und ihr, die ihr euch auf Liebe nicht versteht und nichts mit ihr zu tun habt, haltet mich nicht für grosssprecherisch, wenn ich darüber klage, dass mich der Schmerz in meinem Herzen (beinahe) vernichten wollte; denn kein Mensch kann trotz seiner Erfahrung die Gewohnheiten der Liebenden kennen, wenn die Liebe und ihre grosse Macht ihn nicht beherrscht.

III. Herrin, ihr, die ihr erkennt, dass ich euch von ganzem aufrichtigen Herzen liebe, dürft mich wegen Äusserungen eines Verleumders keineswegs von euch stossen; denn wer den Seinigen herabsetzt, tut Unrecht, und wer euch von mir etwas berichtet, was mir etwa zum Nachteil und Schaden gereicht, der sollte euch lästig und zuwider sein!

IV. Gute Herrin, wenn ihr fürchtet, dass ihr an mir keinen solchen Kavalier habt, wie ihr ihn braucht, müsstet ihr euch wegen meines Wohlwollens für euch derart überwinden, dass ihr mir noch künftig mehr entgegenkommt und euer Herz sich durchaus keinem anderen zuwende, so dass wenigstens meine Huldigung für euch eine ehrenvolle sein wird.

V. Was soll aus eurem hohen Werte werden und aus der Schönheit, die euch emporhält, und aus euren artigen, anmutigen Reden, wenn ihr nicht zulassen möget, dass derjenige mit euch Umgang pflege, der euch wahrhaft liebt und sich nicht nach einer anderen Seite wendet? Gibt es doch in der Welt keine Trefflichkeit und keinen Adel (wie eure), die nicht (»ohne dass sie») Unverstand und Wankelmut herabwürdigten.

Anmerkungen

1. *sé fenher* »sich abgeben, sich befassen mit»; vgl. Swb. 3, 410a und ferner p. 442b, wo Str. I nach *A* zitiert ist, mit dem Zusatz, man dürfe wohl verstehen, »den die Fröhlichen singen mögen».

5. *adreg* »frohsinnig, heiter», Giraut-Ausg., Gl.; dass hier *adreg* dem *gai* synonym ist, scheint auch aus v. 7 hervorzugehen.

9. *sé entendre de* »sich verstehen auf», wofür es gemäss Swb. 3, 58, 24 bisher nur *einen* Beleg gab.

14. *per re qu'esai* oder (wie in *I*) *per re que sai*, wobei dann *sai* von *sajar* = *assajar* (s. Pet. Dict.) käme.

21. Ähnlich heisst es bei Raimon in 406, 17, v. 41/2: *Si·s vol, lo sieu pot delir Cum selh que·l sieu trais.*

28. *sé destrenher* »sich bezwingen, sich überwinden», Swb. 2, 176, 9 und Giraut-Ausg., Gl.

30. *ancaras* »künftig noch», Appel, Chr., Gl. — *atendre* »entgegenkommend sein», bei R. de Miraval in meinen »Beiträgen zur altprov. Lyrik», St. 25, v. 10 und St. 31, v. 36, sowie bei Peirol, Gr. 366, 18, »Beiträge», p. 235, V, 5.

33—35. *Que·s fara vostre rics pretz . . . Ni·l cortes dig plasentier?* Man könnte geneigt sein, *fara* wegen des zu den Subjekten gehörenden Plurals *dig plasentier* in *faran* zu ändern. Aber das ist nicht unbedingt nötig, wie L e w e n t in den »Neuphilol. Mitteilungen» 39, 251 in der Anm. zu v. 16 des Scherzgedichtes von Peire Duran (Gr. 339, 3) dartut, indem er Beispiele anführt wie das aus Bern. Vent., Gr. 70, 37 (ed. Appel, p. 214), v. 41/42 *Si no fos gens vilana e lausengier savai.* Allerdings käme für die betreffenden Verse P. Durans (p. 243) *e·l sieu mal grat e·ls mals aibs c'a en se M'a tout mon grais ab son malvat ale* diese Erscheinung gar nicht in Betracht, wenn man *els* statt *e·ls* lesen und deuten würde: »und das Widerliche in seinen schlechten Eigenschaften hat mir zusammen mit seinem üblen Atem meine rundlichen Formen genommen.» Wie nämlich v. 4, worauf Lewent selbst hinweist, *son bel aculhimen* als *Nominativ* sogar durch den Reim gesichert ist, wie es ferner v. 5, 6 u. 8 heisst *qu'esdeven s o n pretz, s o n j e n t a n a r* ni *s o n g e n c o r s,* so ist auch v. 15 *lo sieu mal grat* wahrscheinlich als *unflektierter* Nom. anzusehen.

34. *sofier* von *soferre* »soutenir» (Pet. Dict.).

35. *ni* steht hier, während in v. 34 die Conj. *e* steht.

36. *si laissetz*; *si* »wenn, wofern» kann wie lat *si* je nach dem Zusammenhange mit dem Indicat. oder Conj. a l l e r Tempora stehen; vgl. »Neuphilol. Mitteil.» 38, 400b, zu Nr. 1, p. 1. — *ateigner* mit dem Dat. oder Accus. (*us*) »mit jem. Umgang pflegen»; vgl. afz. *ataindre a* »zugehören», T o b l e r - L o m m a t z s c h, Wbch. I 619, 38 und lat. *attingere aliquem* »mit jem. in Verbindung stehen, etw. zu tun haben, zu ihm gehören».

Nr. *2. Pos ogan no·m valc estius* (Gr. 406, 34). · *Hss.*: *A* 46 (Studj, Nr. 119, Arch. 33, 437 u. MG. 1111); *C* 80 (MG. 1110); D^c 253 (Nr. 115, AdM. 13, 378, Extrait p. 40), Str. I u. II;

E 38 (MG. 1109); *S* 230 (Shepard Nr. 149, p. 214); *U* 93 (Arch. 35, 426); *V* 48 (Crescini, Atti della R. Acc. dei Lincei, ser. IV, vol. VI, p. 45 und Per gli studi rom., p. 131). — In *S* dem Ponz de la Garda attribuiert.

Von den Hss. *ACESUV* ist die vollständigste und regelrechteste die Hs. *E*. Den Hss. *ASUV* fehlt VIII, *U* auch IV und *SV* auch VII u. IX; in *V* vermisst man ferner v. 29—32, in *C* v. 40 und in *A* im v. 5 *pregu'e*. In *C* hat in allen Strophen ausser V der drittletzte Vers zehn Silben statt sieben, und am Anfang von VII steht da ein überflüssiger Siebensilbler. In *AV* sind die Str. IV u. VI umgestellt. *V* ist v. 11 mit dem Reimwort *jauzitz* besser als die übrigen Hss., die da das v. 27 im Reime stehende *grazitz* haben, und v. 25 besser mit *partrai* statt *partirai*. In *E* sind im übrigen die vv. 12 u. 30 zu lang; sonst gehört *E* fast immer zu denjenigen Hss., welche die angemessenere Lesart haben, so in v. 10, 19, 22, 23, 24, 33, 40, 42, 43 u. 47.

Die *Sirventes-Canzone*, ein Winterlied, setzt sich aus sechs achtzeiligen *coblas unisonans*, einer vierzeiligen und zwei zweizeiligen *tornadas* zusammen. Ihr *Schema* 7a 7b 7b 7c 10d 7d 10e 10e verzeichnet *Maus*, wie das des vorhergehenden Gedichtes, unter Nr. 706, sieht aber in den fünften Versen der Strophen Siebensilbler, wohl weil in *A* der 5. Vers von Str. I nur 7 Silben statt 10 aufweist. a ist *-ius*, b *-itz*, c *-eu*, d *-atz*, e *-ens*. a und c sind *rimas dissolutas*. In den *tornadas wiederholen sich* die *Reimwörter sens* aus v. 8, *mandamens* aus v. 31, *gens* aus v. 32 (hier adj., dort subst.) und *diguatz* aus v. 38.

Text (Graphie nach *E*).

I Pueis onguan no·m valc estius
Ni·l dous tems vertz ni floritz,
3 Ben cove que si' auzitz

I, *auch in* D^c. 1 Car *V*, Mas *A*, Anz *S*; nō *S*, non *U*; plac *CV*; l'e. *V* — 2 Ni·l] Ni D^c *SU*; d.] bels *A*, gai *V*; uers *S*, ni v. *U*;

Mos chantars ar' ab la neu;
Quar cel que pregu'e non es escoutatz,
Deu camjar luec e solatz
E guardar tems et oras avinens
E foleiar, quan ve que no·ill val sens.

II Ben conosc que drutz mesclius,
Fels, engres e deschausitz
Es mais amatz e jauzitz
Que nos leial, don m'es greu,
E quar lo dic, serai·n ocaizonatz;
Mas tans n'i a d'enguanatz
Que, si m'en sors peleja ni contens,
Be·m meravill, si·ll nostra partz no vens.

III Sabetz per que·m torn esquius
Contra las enguanairitz?
Quar de midons soi faiditz
E non sai tort mas lo sieu.

---

ni flerit D^c o, f. *C* — 3 Bens *S* — 4 Mon chantar *CV*, Mos cans *U*; er *SV*, et *C*, ara *U*; nieu *U*, meu *S* — 5 pregu'e *fehlt A*; Car qui prega (priega *U*) D^cU; non er *U* — 6 Dei *S*; canzar D^c, chantar *S*; joc *A*, leu joi *S*; e] ab auinen *C* — 7 g. luocs *A*; couinens *C* — 8 uei *S*; nol *V*, noi D^cU.

II, *auch in* D^c. 9 dru mendius *S* — 10 Fals *C*, Fols D^cV, Follei *U*; e. e d.] ez alqes d. D^c, e aque d. *V*, alqes d. *U* — 11 Ques *V*; meilz D^cU, ans *V*; amat D^c; e grazitz ACD^cESU — 12 Qen nos leials *U*, Quel plus adreitz *AV*, Qus adreitz *CS*; d.] per que *CES* — 13 dis *E*; E car o dic sai qen serai blasmatz *AV*, E conosc be qeu (che D^c) serai encolpatz D^cU — 14 tan *SUV*; sia *U*, ma *V*; denchanaz *S*, quen son tan ejanatz *C* — 15 si ian *C*; sortz ACD^cU; E qui men . . . crims ni c. *V* — 16 Ben m. CD^cU; M. me *AS*, Merauil ai *V*; uostra D^c; part *ESV*.

III. 17 quiem *A*, que *CS*, qom *U*; t. en e. *S* — 18 Contras *U*, Encontra *ACV*; camjairitz *ACV* — 19 De ma dompnam (dompna *SV*) *ACSV* — 20 noi *AC*, noill *S*, no *V* — 21 E per azo *V*, Mas persom *A*, Pero sim *U*; tem qen serai e. *A*, temers er el colpaz *S*, cug eser e. *V*, ten esser occaisanaz *U* — 22 Quel s. t.

Et en aiso tem n'esser encolpatz
Que·l tortz sieus sembla vertatz
C'als sieus bels digz lo mieus dregz par niens;
Tant es gaillartz lo sieus razonamens!

IV Ja de vos no·m partrai vius;
Quar sai que tota gens ditz
Que·l vostre pretz es grazitz
E·ill genser es desotz Dieu.
Per tal qu'en fos humils vostra beutatz,
Volgra·n fos meins la meitatz;
Pueis fora meills lo vostre mandamens
Que de nuill' autr' e vostre cors plus gens.

V Dona, no sui tant autius
Qu'encaras totz escarnitz
Lo coven, que·m fo mentitz,
No tengues de vos a fieu.
Totz acordiers m'en seria onratz;
Mas no vueill que pueis diguatz
Mieus es lo tortz, quan venra·l partimens,
C'a las autras en penri' espavens.

(tort *U*) *AU*, Mas tot aquo *C*, Que tot *V*, Qar tot *S*; me s. v. *SV*, me ressembla v. *C* — 23 Quant elham ditz *CS*, Can quela ditz *V*; el m. (meu *V*) *CSV*; p. nies *V*, es n. *C*; El seu bel diz el meu p. n. *U* — 24 T. nes *U*, T. so *V*; gallard *S*, cortes *AV*; lo seu *S*, sos bels (bel *U*) *EU*, tuit sei *V*.

IV *ist* VI *in AV, fehlt U.* 25 Ges *C*; dauos *S*; partirai *ACES* — 26 que totail *A*, e t. *CSV*; gen *SV* — 27 Que v. *V* — 28 E la g. etz sotz (sot *S*) d. *ACSV* - 29 P. t. que *CS*, P. so quei f. merces v. b. *A*, Per . . . (*das Übrige fehlt*) *V* — 30 *fehlt V*; Uolria ben quen f. *C*; men la m. *S*, m. tota luna m. *E* — 31 *fehlt V*; meillers *A*, meiller *ES* — 32 *fehlt V*; Que de n. autre es *A*, Que de n. autra el *S*, De n. autra el *C*.

V. 33 D. ieu no *C*; altius *V*, antius *AU*, astius *S* - 34 Qenqera *S*, Qeu ancara *U*; tot *V*; escaritz *C*, escerniz *S* — 35 couens *E*; quim fo pleuitz *V* — 36 Non volgues tener a f. *AV* - 37 Tot *V*; acordier *V*, acordres *S* — 38 Qieu non *AV*; pueys que *C* — 39

VI Pero leials senhorius
Lai, ont es plus afortitz,
Deu esser plus obezitz,
C'om hi trob merce plus leu.
E si ben soi d'amor apoderatz,
No·n dei esser malmenatz;
Quar per dreg er vostres lo faillimens
Que res d'aitan no·us pot esser guirens.

VII Pastoret, vos, qu'es del conseill privatz,
A mon Audiart diguatz
Que lai, on es cortezia e sens,
Deu meillurar guallardi' e jovens.

VIII Mantel, vos es lo meiller garnimens
E·l plus onraz, c'anc formes nuilla gens.

IX Bels Mais d'amic, si be·us m'es malvolens,
De Miraval es vostre·l mandamens.

M. sial t. *AS*, Quieu najal tortz *V*; qan uerral *U*, can uejnal *V*, anz uerral *S* — 40 *fehlt C*; Per cad autra *A*; en perria spauenz *S*, em paria e. *U*, seria e. *V*, non prenda e. *A*.

VI *ist* IV *in AV*. 41 leial *S*, honratz *V*; s.] serf et humius *S* — 42 p.] mieills *A*, nuels *V*; aforzitz *S*, obezitz *AV* — 43 Dieu *U*, De *S*; esser mielhs *CUV*, meins esser *A*; afortitz *AV* — 44 Com eu *S*; trop *E*; merces *UV*; p.] a *S* — 45 si bem sui *CV*, ies sieu soi *A*; dam a. *V* — 46 degr *AV*; e. denaissi m. *C* — 47 Que *AV*; sim perdetz *C*, selam (silam *V*) pert *AV*; uostre lo f. *U*, vostrer lo f. *C*, al meins ler f. *AV*, a leis es f. *S* — 48 Et *S*; ren *UV*; daisso *ACUV*; noil *AS*, nol *V*; garenz *S*.

VII *fehlt SV*. 49 Daitan nous pot esser grieu. Pastoret *C*; vos ques *E*, vos qedes *U*; dels cosselhs *C* — 50 audiartz *AC*, audiarc *U*; d.] daz dicaz *U*, uos prec que d. *C* — 51 on es c. e iouens *U*, on nais pretz e valors e s. *A* — 52 galliardia e ses *U*.

VIII *fehlt ASUV*. 53 Mantelh *C* — 54 onrat *E*; quanc fos de nulhas g. *C*.

IX *fehlt SV*. 55 Bel *U*, Belh *C*; mai *U*; si tot *AU*; mes *U* — 56 De *fehlt U*; Miraualh *C*; uostres m. *CU*.

Übersetzung

I. Da mir heuer der Sommer und die liebliche grüne und blumige Jahreszeit nichts nützte, so ist es wohl angemessen, dass mein Gesang jetzt beim *Schnee* vernommen werde; denn derjenige, welcher eine Frau um ihre Liebe bittet und nicht erhört wird, soll die Dame und den Verkehr wechseln und die Zeit und die passenden Stunden wahrnehmen, und er soll töricht handeln, wenn er sieht, dass Verstand ihm nicht hilft.

II. Wohl erkenne ich, dass ein zänkischer, arglistiger, ungestümer und rücksichtsloser Liebhaber mehr geliebt und mit grösserer Freude aufgenommen wird als wir Treue, was mich betrübt, und weil ich das sage, werde ich dafür gescholten werden; aber es gibt unter uns soviele Betrogene, dass ich, falls mir daraus Zank und Streit erwächst, mich sehr wundere, wenn *unsere* Partei nicht die Oberhand behält.

III. Wisst ihr, weshalb ich den Betrügerinnen gegenüber eine feindliche Stellung einnehme? Weil ich von meiner Dame vertrieben werde und doch nur von *ihrem* Unrecht weiss. Aber insofern fürchte ich, deshalb beschuldigt zu werden, als *ihr* Unrecht Wahrheit scheint, so dass *mein* Recht gegenüber ihren schönen Worten nichts gilt; so keck verteidigt sie ihre Sache!

IV. So lange ich lebe, werde ich mich von euch niemals trennen; denn, wie ich weiss, sagen alle Leute, dass man an eurem Werte Gefallen finde und dass ihr die Schönste unter dem Himmel seid. Unter der Bedingung, dass eure Schönheit dadurch mit Güte verbunden wäre, wünschte ich, es wäre die Hälfte davon weniger vorhanden; alsdann wäre eure Herrschaft (über mich) besser als die irgend einer anderen, und ihr selbst wäret liebenswürdiger.

V. Herrin, ich bin nicht so stolz, dass ich nicht trotz aller Täuschung das Versprechen, das mir nicht erfüllt wurde, von euch noch wie ein Lehen festhielte. Jeder Vertrag mit euch würde mir zur Ehre gereichen; aber ich will nicht, dass ihr hernach, wenn es einmal zur Trennung kommt, saget, dass

ich Schuld habe, so dass die anderen Frauen Angst vor mir bekämen.

VI. Jedoch soll man einem rechtschaffenen Herrn, je mächtiger er ist, deshalb um so mehr gehorchen, falls man bei ihm leicht Gnade findet. Und wenn ich auch von Liebe überwältigt bin, darf ich von euch nicht übel behandelt werden; denn mit Recht wird man euch das als Vergehen anrechnen, so dass euch dann nichts zum Heile gereichen kann.

VII. Pastoret, ihr, der ihr so einsichtig (»mit der Einsicht vertraut») seid, saget meinem Audiart, dass da, wo edle Lebensart und Verstand ist, sich Mut und frische Tüchtigkeit bessern muss.

VIII. Mantel, ihr seid das beste Kleidungsstück und das herrlichste, das je Leute schufen.

IX. Liebe *Mais d'amic*, obwohl ihr mir nicht wohlwollt, gehört *euch* das Gebiet von Miraval.

Anmerkungen

1. In *S* steht *anz* statt *pueis*; *anz* (als conj.), wie afz. *ains* »mais» (God.), ersetzt wohl das *mas* der Hs. *A*, das = *pos* »da, weil» ist.

6. *luec* auf die Dame bezogen; Swb. 4, 418, 8.

9—12. Ähnlich heisst es bei Raimon in Gr. 406, 2 (MG. 1091), IV *Pueis qan* (*las domnas*) *s'an luinhat los meillors*, *Fals entendedor menut*(*s*) *Son cabalmen recebut.*

11. *jauzir* »accueillir avec joie», Pet. Dict.

12. *que nos leial* aus *D*^{c}*EU* ist dem *que·l plus* (oder *q'us*) *adreitz* der übrigen Hss. im Hinblick auf *nostra partz* in v. 16 vorzuziehen.

14. *en* auf die 1. Person bezogen (Swb. 2, 410/11), hier auf die 1. Person plur.

19 ff. erwähnt Jeanroy, Poés. lyr. 2, 158.

21. *en aisso que* »insofern als», Giraut-Ausg., Gl.

22. Vgl. dazu in Raimons Ged. 406, 47 (MG. 1124), V *Mas lieis non notz tracios.*

24. *gaillart* »mutig, keck» aus *CESU* ist hier wohl besser angebracht als das *cortes* von *AV*.

25. Von hier an wird die Dame angeredet.

28. *desotz Dieu* »sous le ciel», Pet. Dict. unter *deu*.

29. *per tal que* »à condition que», Pet. Dict.

30. *coven* »convention, promesse» ist fast gleichbedeutend mit *acordier* (v. 37) »accord, traité, convention» (Pet. Dict.).[1] — *mentir* »Versprochenes nicht erfüllen», Appel, Chr., Gl. Zum Sinne s. v. 19/20.

36. *tener a fieu* »tenir à fief»; s. Lex. r. 3, 293, 40.

40. *prendre* (intr.) »entstehen» (z. B. *malevez li pren*), Appel, Chr., Gl., p. 286 b.

41—44 werden im Swb. 7, 590 b, 3 unter *senhoriu* »Herr» angeführt.

42. *lai* »deshalb», Giraut-Ausg., Gl.

44. *C'*(= *Qu'*) »gesetzt dass, falls».

48. *d'aitan* wie afz. *d'itant* »alors, maintenant»; vgl. Giraut-Ausg., Gl., p. 138 b.

49. Zu *Pastoret, Audiart* (v. 50), *Mantel* (v. 53) und *Mais d'amic* (v. 55) s. meine »Beiträge zur altprov. Lyrik», p. 241/2.

52. *guallardia* »Mut», Appel, Chr., Gl.

53. Andere Wortspiele mit *Mantel* finden sich bei Raimon noch in 406, 19 (»Beiträge», St. 26), v. 43 und 406, 46 (»Beiträge», St. 32), v. 55.

56. *mandamen* »district, ressort, territoire», Pet. Dict. — Indem der Dichter das Schloss Miraval seiner *Mais d'amor* zum Schein überlässt, stellt er sich wieder, wie so oft, als den Vasallen seiner Dame hin; s. dazu meine Anm. zu Gr. 406, 27 (Arch. rom. 21, 309), v. 55.

Adolf Kolsen

[1] Ihnen synonym ist *pat* »Abkommen, Vergleich», Appel, Chr., Gl. Bei Giraut de Bornelh heisst es im Ged. 10 meiner Ausg., v. 39 *quecs patz* »jedes Abkommen». L e w e n t, »Zum Text der Lieder des G. de Bornelh» (Firenze 1938), p. 8 verwechselt dieses masc. *pat* mit dem fem. *patz* »Frieden». So wird denn seine Bemerkung, es müsste da *quega patz* heissen, hinfällig.

Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland

IV

Über einige mhd. Ausdrücke des Kriegswesens

In mhd. Zeit halten sich die italien. Entlehnungen aus diesem Gebiet in verhältnismässig engen Grenzen. Ein kräftiger Strom setzt allmählich im 16. Jahrhundert ein, um dann im folgenden Jahrhundert schon mächtig anzuschwellen.[1] Der italienischen Seegeltung entsprechend sind schon ins Mittelhochdeutsche italienische Ausdrücke der Seefahrt aufgenommen worden und unter ihnen auch solche, die mit der Seekriegführung zusammenhängen.[2] Aber auch einige andere Ausdrücke des Kriegswesens sind im Laufe des Mittelalters aus dem Italienischen ins Deutsche herübergewechselt. Das war auch zu erwarten, denn in Italien wurden bereits im Mittelalter in berühmten Werkstätten gute Waffen gearbeitet, und auch auf dem Gebiete der Kriegskunst haben die Italiener Tüchtiges geleistet.

Da das Rittertum nach Deutschland aus Frankreich, und zwar entweder direkt oder durch niederländische Vermittlung gelangte, ist es nur ganz natürlich, dass die militärischen Ausdrücke des deutschen Rittertums, die aus der Fremde bezogen wurden, aus Frankreich stammten. In diesem Zusammenhang möchte ich eine Ausnahme hervorheben, die auch kulturgeschichtlich von besonderem Interesse ist: in deutschen Urkunden und literarischen Denkmälern aus dem Alpengebiet werden auch von Teilen der ritterlichen Rüstung italienische Ausdrücke gebraucht, die ausserhalb dieser Gegend in Deutschland nie gebräuchlich waren (vgl. unten z. B. *koratzin*, *crinale*, *spa-*

[1] Vgl. z. B. Helbling, Das militärische Fremdwort des 16. Jahrhunderts (Zeitschrift für deutsche Wortforschung 14 [1912] S. 20 ff.).

[2] Vgl. Öhmann, Neuphilologische Mitteilungen 1940 S. 145 ff.

lätzen, zeladen). Selbstverständlich genügt nicht ein vereinzelter Beleg, um ein Wort für die deutsche Sprache dieser Gegend bereits zu sichern; derartige vereinzelte Fälle brauchen nicht immer Fremdwörter zu sein, sondern es kann sich um fremde Wörter im deutschen Text handeln (ein Teil der Tiroler deutschen Urkunden ist ja in romanischer Umgebung entstanden). Diese aus dem Süden aufgenommenen romanischen Entlehnungen aus dem Bezirk des Rittertums sind ebenfalls mit ein Beweis für die nahen Beziehungen der hier wohnenden Deutschen — und zwar in diesem Sonderfalle der ritterlichen Oberschicht — zu ihren romanischen Nachbaren.

Dass endlich in den letzten Jahrzehnten des 16. Jahrhunderts italienische Benennungen für moderne Waffen in Süddeutschland Eingang fanden, ist weder eine neue noch eine überraschende Tatsache.

palaster 'Armbrust zum Kugelschiessen' kommt in einer Südtiroler Urkunde aus Schloss Pergine vom Jahre 1446 (Zingerle, Mittelalterl. Inventare XXXVII 2) vor und geht offenbar auf das gleichbedeutende italien. *balestra*, engadin. *balaister* zurück. Sowohl die Verbreitung des latein. *ballista* im Roman., wo es im Italien., Rätoroman., Span. und Portug. vorkommt, als auch die Heimat des oben angeführten deutschen Beleges deuten auf italien. bzw. rätoroman. Ursprung.[1] Schmeller (Bayer. Wb. I 227 s. v. *balester*), Fischer (Schwäb. Wb. I 587 s. v. *balester*) und Graff (Ahd. Sprachschatz I 102 ff.) denken an Entlehnung aus mlatein. *balestrum, balistra,* während z. B. W. Franz (Die lateinisch-romanischen Elemente im Althochdeutschen [1884] S. 19) und Adelung (Gramm.-krit. Wb. I [1808] S. 699) auch die Möglichkeit italienischer Herkunft berücksichtigen. Ohne die Möglichkeit mittellateinischer Provenienz

[1] Im Altfrz. ist die regelrechte Form *arbalest(r)e*. Wie es um die von Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française angeführte Form *balestre* steht, für die er nur zwei nicht unbedingt beweiskräftige Belege bringt (Chev. au cygne *la balestre*, Hercule et Phileminis *ne balestre*), vermag ich nicht zu entscheiden; im altfrz. Wörterbuch von Tobler-Lommatzsch fehlt diese Form.

für deutsche Belege leugnen zu wollen, die aus sprachgeographischen Gründen sich gegen die Deutung als Entlehnung aus dem roman. Süden sträuben, möchte ich nur die Wahrscheinlichkeit italienischer bzw. rätoromanischer Herkunft für die bair. und schwäb. Belege hervorheben.

bargamast, pargamast 'Dolch aus Bergamo, Bergamasker Klinge' Vintler 4216. 4218. 4238 (nach Lexer III Nachträge S. 43 und Hans Vintler, Die pluemen der tugent hgg. v. Zingerle [1874]). Der Tiroler Vintler, bei dem mehrere italien. Ausdrücke begegnen, die sonst im Mhd. nicht zu belegen sind, hat hier offenbar das italien. *bergamasco* gebraucht; das *st* der deutschen Form beruht wahrscheinlich auf Lautsubstitution, weil die Lautverbindung *sk* dem Mhd. fremd war (*sk* ist bekanntlich in *sch* übergegangen).

parttisan, partisän 'Spiess, Partisane'. Das nhd. *Partisane* wird von Schulz-Basler, Deutsches Fremdwörterbuch und Weigand, D.Wb. s. v. *partisane* über frz. *pertuisane, partisane, pourtisaine* auf italien. *partigiana* zurückgeführt. Als gesichert darf aber die frz. Vermittlung m. E. nur für Formen wie *partusan* (Volkslied. Liliencron III 600) und ähnliche frühnhd. Belege angesehen werden. Die Form *partisan* in Aventins Bayer. Chron. IV 2; 893 möchte ich als wahrscheinlich aus dem Italien. stammend ansehen, und zwar aus wortgeographischen Gründen. Dasselbe gilt auch für zwei Tiroler Urkundenbelege, die von den einschlägigen Wörterbüchern nicht berücksichtigt und älter als die von ihnen angeführten sind: *partisän* Amt Bozen 1485 (Zingerle IV 185) und *parttisan* Nachlass des Vigil v. Maretsch 1495 (Zingerle XXXI 138). Für italienischen Ursprung spricht in diesen Fällen ferner, dass das Wort im Frz. erst verhältnismässig spät belegt ist (nach Dauzat, Dict. étym. s. v. *partisane* stammt der erste Beleg aus dem Jahre 1468), und zwar auf Entlehnung aus dem Italien. beruht. Das *-s-* in der deutschen Form braucht keineswegs auf frz. Herkunft hinzudeuten, sondern kann auf oberitalien. *ds* (= *d* + stimmhaftes *s*) bzw. auf den daraus später durch Wegfall des *d*-Lautes entstandenen Spiranten zurückgehen. Im Oberitalien. ergibt ja

latein. *g* vor *e* und *i* nicht wie im Toskan. und anderen italien. Mundarten sowie im Rätoroman. *dž* sondern *ds* (= *d* + stimmhaftes *s*), das durch Wegfall des Dentals *s*-Laute verschiedener Art ergibt.[1] Ein Beispiel dieser Vertretung bietet das deutsche seit dem 15. Jahrhundert belegte (vgl. Schweizer. Idiot. IV 1220 und 1749) *buseron* 'Sodomit', das offenbar auf italien. *buggerone*, genauer gesagt auf dessen oberitalien. Form zurückgeht (vgl. altvenezian. *buzzerone*; anders, aber kaum richtig, beurteilt das Schweizer. Idiot. den Ursprung der deutschen Form; Kluge-Götze [Et. Wb. s. v. *Buseron*] bringt das Wort mit Recht in Zusammenhang mit italien. *buggerare*, ohne allerdings das italien. Substantiv ausdrücklich zu erwähnen).

pavese 'eine Art Schild' < italien. *pavese* ist seit der Mitte des 15. Jahrhunderts im Mhd. belegt, und zwar schon im Ring des Heinrich von Wittenweiler (vor 1453); zu den von Lexer II 213, Schmeller Bayer. Wb. I 383, Fischer Schwäb. Wb. I 574, Grimm D Wb. VII 1406 gegebenen Belegen dieses vorwiegend bair.-österreich. und ostschwäb. Wortes sei hier noch auf die Tiroler Urkundenbelege seit 1479 hingewiesen, die bei Zingerle (XXX 151; II 42; und S. 248 s. v. *pavesen*) zu finden sind.

bastîe 'Bastei' wird bekanntlich gewöhnlich auf italien. *bastia* zurückgeführt, und zwar mit Recht, wie die Verbreitung des Wortes zeigt. Gegen Ende des 14. Jahrhunderts tritt das Wort im Österreich. und in der Kanzleisprache König Wenzels auf, in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts ist es auf schweizer. Boden belegt und etwas später auf schwäb. (vgl. Lexer I 134 und III Nachträge 44; Fischer, Schwäb. Wb. I 672; und H. Bindewald, Die Sprache der Reichskanzlei zur Zeit König Wenzels [1928] S. 194).

bregendin, *bregedin*, *bregadin* 'Rüstung, Brustpanzer' ist in der Schweiz bereits im 15. Jahrhundert belegt (vgl. Schweizer. Idiot. V 517) und wird vom Schweizer. Idiot. auf frz. *brigandine* zurückgeführt. Grimm (DWb II 292 s. v. *brägendin*) verknüpft das Wort nur im allgemeinen mit roman. *brigandina*

[1] Vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 26 Fussnote 1.

und Schmeller (Bayer. Wb. I 351), der seine Belege aus dem Onomasticon v. 1735 und aus Diefenbach (Gloss. lat.-germ. s. v. *lorica*) holt, verweist auf Grimm. Im Altfrz. tritt nach Gamillscheg (Et. Wb. s. v.) *brigandine* seit dem 15. Jahrhundert auf und geht auf italien. *brigantina* zurück. Sichere Anhaltspunkte für eine Entscheidung fehlen, ob das Wort in der Schweiz direkt oder durch frz. Vermittlung aus dem Italien. stammt. Die von Diefenbach-Wülcker (S. 285) genannte clev. Form *brygandin* 'squamata' hängt mit mittelniederländ. *brigandine* (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Woordenboek I 1140) zusammen und stammt aus Frankreich.

pregant 'Fusssoldat' hat Entsprechungen sowohl im italien. *brigante* als auch im frz. *brigand*, das im 14. Jahrhundert aus dem Italien. übernommen wurde. Die Verbreitung des Wortes im süddeutschen Sprachgebiet — Augsburg. Chron., H. v. Sachsenheim, H. v. Wittenweiler u. a. (vgl. Lexer II 291; Fischer, Schwäb. Wb. I 1385; Schmeller, Bayer. Wb. I 351, 468) — deutet auf Entlehnung aus dem Italienischen.

protzen 'zweirädriges Wagengestell' < italien. *biroccio*, oberitalien. *birozzo*. Als Terminus des Kriegswesens tritt dieses Wort allerdings erst viel später auf. Ich führe das Wort trotzdem hier an, weil in Tiroler Urkunden ältere Belege vorhanden sind als die bisher von den einschlägigen Wörterbüchern verzeichneten (16. Jahrhundert). In Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts kommt *protzen* öfters vor: Turm in Mals (Obervinstgau) 1479 (Zingerle XXX 123); Schloss Sigmundsfreud 1481 (Zingerle XIII 66); Schloss Fragenstein 1482 (Zingerle VIII 57); Schloss Fragenstein 1482 (Zingerle IX 74); Schloss Fragenstein 1488 (Zingerle X 80). —

proviant 'Nahrungsmittel', 'Proviant', 'Mundvorrat (eines Heeres)', ein Wort, das nur teilweise der Heeressprache angehört, führe ich hier wegen ein paar früher Belege aus Tiroler Urkunden an, die ebenfalls von den einschlägigen Wörterbüchern nicht berücksichtigt worden sind. Das Wort scheint, wie schon Weigand (D. Wb. s. v. *Proviant*) richtig gesehen hat, auf zwei Wegen nach Deutschland gekommen zu sein, und

zwar aus dem Frz. im Nordwestdeutschen und aus dem Italien. im Süden des deutschen Sprachgebietes; eine reinliche Scheidung der beiden Formen ist nicht möglich, nachdem sie sich über weitere Gebiete verbreitet haben. Der älteste südd. Beleg bei Kluge-Götze stammt aus dem Jahre 1474 (*prowant* Fontes rer. austr.). In Tiroler Urkunden lässt sich das Wort bedeutend früher belegen: *prouiant* 1450 Schloss Telvana und St. Petersberg (Zingerle LIV S. 123) und 1456 ebenfalls Schloss Telvana u. St. Petersberg (Zingerle LV S. 125); es geht hier offenbar, wie in dem von Kluge-Götze angeführten Fall, auf italien. *provianda* zurück. Schon bedeutend früher begegnet im Nordwesten des deutschen Sprachgebietes *provende*, das jedenfalls teilweise auf afrz. *provende* zurückgeht, wenn auch in anderen Fällen mit Entlehnung aus mlat. *prebenda*, *probenda* zu rechnen ist; offenbar aus dem Afrz. stammt das im Niederrhein. vorkommende *provande*, das wohl über mittelniederländ. *provande* auf afrz. *provende*, *provande* zurückgeht.

curtano, *curtan*, *cartan*, *carton*, *kartun(e)*, *quarta(u)n* nebst Var. < italien. *cortana* 'kurze Kanone', aber oft mit *quartana* gemischt, ohne dass eine reinliche Scheidung immer möglich ist, tritt in der Schweiz um 1475, in Oberdeutschland um 1488 auf (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Kartaune;* Fischer Schwäb. Wb. IV 238; Schweizer. Idiot. III 490, V 1309; Schmeller, Bayer. Wb. I 1296; Martin-Lienhart I 471; Kurrelmeyer, Publications of the Modern Language Association of America XXXV [1920] S. 63 ff.).

koratzen, *koratzin* (plur.) 'mit Metallplättchen benähtes Wams', 'Panzer', offenbar aus norditalien. *corazza*, *corazzino*, begegnet zweimal in einer Urkunde aus Südtirol — Schloss Stenico — vom Jahre 1478 (Zingerle LIII 81).

crinale 'Helmdecke' in der Krone Heinrichs von dem Türlin stammt offenbar aus italien. *crinale* (vgl. Suolahti, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im dreizehnten Jahrhundert [1929] S. 132). — Das Wort gehört zu den italien. Ausdrücken, die der Kärntner Heinrich von dem Türlin von den höfischen Dichtern abweichend gebrauchte.

matrel(le) 'eine Art Wurfgeschoss' in der Eneide Heinrichs von Veldeke und im Lanzelet Ulrichs von Zazikhoven führt Suolahti (Der frz. Einfluss S. 158) auf italien. *matterello* zurück. Dieser Fall ist schwer zu beurteilen, da das Wort zuerst bei dem Maastrichter Heinrich von Veldeke und dann bei dem Schweizer Ulrich von Zazikhoven auftritt, ohne dass sonstige aufschlussgebende Spuren im Mittelniederländ. oder im Mhd. eine sichere Lösung ermöglichten. Das Vorkommen des Wortes in dem Werk Ulrichs von Zazikhoven bin ich geneigt, durch Übernahme aus der Eneide Heinrichs von Veldeke zu erklären. In beiden Dichtungen kommt das Wort in einer Aufzählung von Waffen vor (vgl. Eneide 6895 ff. und Lanzelet 8725 ff.), und in beiden Dichtungen steht *materel(le)* im Reim auf *snel* (Eneide 6897 *materelle*: *snelle*; Lanzelet 8727 *matertellen*, Hs. P *materellen*: *snellen*). Dazu kommt noch, dass sonstige Spuren vom Einfluss der Eneide auf den Lanzelet auch nicht fehlen.

muster, *mustre* 'militärische Musterung' geht bekanntlich auf italien. *mostra* zurück und ist in der 2. Hälfte des 15. Jahrhunderts im Obd. häufig belegt (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v.; Schweizer. Idiot. IV, 544 ff.; Fischer, Schwäb. Wb. IV 1839; Schmeller, Bayer. Wb. I 1685; Schöpf, Tirol. Idiot. 453; Lexer, Mhd. Wb. I 2258 u. Nachträge 326). — Das Verb *mustern* in militärischer Verwendung belegt Kurrelmeyer (Modern Language Notes XXXIV [1919] S. 417) in G. F. Ochsenbeins Urkunden der Belagerung und Schlacht von Murten für das Jahr 1476. In Norddeutschland begegnen wir Formen mit *n* vor *s* wie *monster*, *munster*, die auf das altfrz. Buchwort *monstre* zurückgehen; über das ndl.-ndd. *munster*, *monster* wandert dieses afrz. Wort weiter in die skandinav. Sprachen, wo es z. B. schwed. *mönster* heisst (über Bedeutung u. a. vgl. z. B. Franck-van Wijk, Etymol. Woordenboek der nederl. Taal s. v. *monster*; Hellquist, Svensk etym. Ordbok s. v. *mönster*).

(*rumor*) *romor* 'Lärm' begegnet seit etwa 1475 hie und da als militärisches Wort und scheint jedenfalls teilweise auf italien. *romore* zurückzugehen (vgl. Kurrelmeyer, Modern Language Notes XXXIV S. 265 ff.).

spalätzen plur. 'Achseln eines Plattenharnisches' geht auf italien. *spallacci* zurück und begegnet in einer Tiroler Urkunde (Fahrhabe des Zolleinnehmers [am Brenner] Leonhard Brotlieb und seiner Gattin) vom Jahre 1484 (vgl. Zingerle LXXIV 58). Das *ä* in der deutschen Form beruht wahrscheinlich auf Lautsubstitution für das helle roman. *a*. Die deutsche Form scheint wegen des *tz* auf eine oberitalien. zurückzugehen; bei Entlehnung aus dem Rätoroman. wäre anstatt dessen *tsch* zu erwarten (vgl. Neuphilol. Mitteil. 1940 S. 152).

zeladen, zelären, schaleden, tschälären nebst Var., plur., 'eine Art Beckenhaube' bringt Zingerle (S. 386) zweifelsohne mit Recht in Zusammenhang mit italien. *celata*. Allerdings lässt sich die lautliche Form im Deutschen nicht unter Zugrundelegung dieser italien. Normalform erklären. Das intervokalische *-d-* beruht, wie in den ähnlichen oben behandelten Fällen, auf oberitalienischer oder rätoromanischer Lautstufe. Das intervokalische *-r-* scheint die deutsche Wiedergabe des roman. Lautes zu sein, der sich im Oberitalien. und im Rätoroman. aus latein. intervokalischem *-t-* entwickelt hatte. Wie schon erwähnt, geht latein. *-t-* in diesen Gebieten zunächst in *-d-* über, und in einem Teil davon schwindet dann dieses sekundäre *-d-*: im Piemontischen, Genuesischen und überhaupt im Westlombardischen, ausserdem aber noch im Venetischen, wo Schwund bereits in den ältesten Texten gilt (unter literarisch-gelehrtem Einfluss beginnt man allerdings, den Dental teilweise wieder einzuführen); im Bellunesischen gilt für intervokalisches *-d-* ein postdentaler Reibelaut *đ*, in anderen Mundarten begegnen *j* und *l* als hiattilgende Konsonanten. Auch das Rätoroman. kennt den Schwund des latein. intervokalischen *-t-* über die Stufe *-d-*. Vor dem Schwund wird in diesen Mundarten das *d* einen Laut ergeben haben, der geeignet war, im deutschen Munde durch ein *r* vertreten zu werden, und der dann in vielen deutschtirolischen Urkunden auch durch den Buchstaben *r* bezeichnet wurde. Während bei *spalätzen* die Lautgestalt eindeutig auf oberitalien. Herkunft hinzuweisen schien, was hinsichtlich der Benennung eines Teiles der ritterlichen Rüstung

auch sonst zu erwarten nahe liegt, gibt es von *zeladen* nach verschiedenen Richtungen weisende Formen: diejenigen mit anlautendem *ts*-Laut, d. h. *z*-, stammen wahrscheinlich aus einer norditalien. Mundart, während diejenigen mit *tsch*- auf rätoromanischer Lautgepflogenheit beruhen, mag auch das Wort selbst letzten Endes aus dem Norditalien. stammen und nur durch Vermittlung des Rätoroman. ins Deutsche gelangt sein. — Das Wort begegnet öfters in Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts; beispielsweise seien angeführt: *zeladen* 1417 Garnstein (Zingerle XV 13); *tschaladen* 1425 Schloss Pergine (Zingerle XXXV 40); *czaleden* 1434 Schloss Pergine (Zingerle XXXVI 14); *schaleden* 1465 Nachlass des Trientner Bischofs Georg Hak (Zingerle LXXVIII 122); *tschẽlẽren* 1425 Nachlass des Zolleinnehmers Konrad Gutknecht (Untervinstgau) (Zingerle LXXVI 25); *tschaleren* 1431 Schloss Lichtenberg (Zingerle XXVIII 10); *zelärenn* 1464 Garnstein (Zingerle XVII 2).

Emil Öhmann

Besprechungen

Rudolf Binder, *Der dramatische Rhythmus in Shakespeares »Antonius und Cleopatra«.* Englandstudien, Literatur- und kulturwissenschaftliche Untersuchungen herausgegeben von Carl August Weber, Heft I, 1939. Würzburg-Aumühle, Konrad Triltsch. Preis: RM. 3.90.

Um Rudolf Binders Studie »Der dramatische Rhythmus in Shakespeares 'Antonius und Cleopatra'« gerecht zu werden, möchten wir als erstes zeigen, was der Autor hat darstellen wollen, um dann zu untersuchen, was er tatsächlich dargestellt hat.

Wie der Titel andeutet, beabsichtigt er von der »dramatischen Bewegung« als der alle Teile umgreifenden letzten Einheit ausgehend, das Ganze des Dramas zu erfassen. In dem dritten Kapitel (»Die Szenenlagerung, ein genereller Überblick

über den Gang der dramatischen Handlung in Antonius und Cleopatra») definiert er diesen dramatischen Rhythmus (S. 44): Die dramatische Handlung fliesst zunächst in einem Bette, teilt sich dann wie in eine Ebene mit wenig Gefäll in eine Reihe von Armen, gewinnt an Volumen, vereinigt diese wieder und drängt in durchgehendem Schusse zum Ende.

In den folgenden Kapiteln wird nun das Wirken dieses dramatischen Rhythmus in den verschiedenen Schichten des Dramas aufgezeigt:

1) in dem Zusammenschwingen von Liebeshandlung und politischer Handlung.

Hier spiegelt sich die Wellenbewegung des dramatischen Rhythmus in dem Auf und Ab von harten, kurzen, energischen Tönen und Rhythmen (charakteristisch für die Cäsarwelt) und von weichen, hellen, schmeichlerischen Motiven und Versen (die Atmosphäre der Cleopatrawelt wiedergebend).

2) in den Charakteren, die alle dem Rhythmus der Wellenbewegung unterworfen sind; alle, sogar der statische Cäsar, schwanken, werden hin- und hergerissen.

3) in der Charakterisierungs- und Wiederholungstechnik.

Für die erstere stellt der Autor als wesentlich die Spiegelung der Charaktere durch andere Personen heraus, die so vielfältig ist, dass keiner der Charaktere uns geradlinig, sondern vielmehr in wechselnder, flimmernder Bewegung erscheint.

Unter Wiederholungstechnik versteht der Autor das Wiederkehren einzelner Stellen oder ganzer Teilstücke in abgewandelter oder sinnverwandter Form. Als Beispiele hierfür wählt er zwei sich durch das ganze Stück hindurchziehende Motive: das Land-Wasser-Motiv und das Todesmotiv. Das erstere besonders ist ein zentrales Schicksalsmotiv des Stücks; auch hier weist der Autor auf den Wellenrhythmus hin: Antonius verliert abwechselnd eine Seeschlacht und gewinnt eine Landschlacht (Das Land ist ein Symbol der Festigkeit und Sicherheit, das Wasser ein Symbol des Wechselns und Schwankens). Das Abwechseln von Wasser und Land in verschiedenen Gesprächen (I, 4, 77, II, 2, 165 ff, II, 6? 25f, II, 6, 86 ff) und in

seiner Bedeutung für Lepidus, Pompejus und Enobarbus wird aufgezeigt.

4) Der dramatische Rhythmus wird benützt zur Erklärung von historischen, bühnentechnischen Fragen (Kapitel VII).[1]

Der Autor legt überzeugend dar, dass sämtliche Cleopatraszenen mit Ausnahme der Actium-Szene (III, 7) und der abschliessenden Oberbühnenszenen auf der Hinterbühne zusammen mit der Vorderbühne gespielt zu denken seien. Die übrigen Szenen spielen auf der Vorderbühne vor geschlossenem Vorhang. Bevor er zu diesem Resultat kommt, untersucht er Einzelfragen, wie z. B. die, ob die Galeerenszene (III, 7) auf der Oberbühne gespielt habe. Binder weist diese Annahme zurück mit der Begründung, dass die ganze Tragödie mit ihrer fortgehenden Verdichtung und zunehmenden Bewegtheit im 4. Akt erst eine letzte Erhöhung erfährt. Dem würde der symbolische Aufstieg auf die Oberbühne entsprechen. Ihm hat Shakespeare die Oberbühne dienstbar gemacht. Deshalb weist Binder »das Schaffen eines künstlichen Höhepunktes in der Mitte des Stückes» zurück.

5) Aus der »Verteilung von Vers und Prosa» ist Folgendes für den dramatischen Rhythmus abzulesen: Die Prosaszenen liegen auf der langen Strecke des dramatischen Anlaufs. Dann verdichtet sich die dramatische Spannung so, das Tempo und die dramatische Bewegung nehmen so zu, dass Prosa hemmend wirken würde — was ja wieder deutlich zeigt, dass der dramatische Aufbau dieser Tragödie nicht in der symmetrischen Gruppierung der Teile um einen Höhepunkt in der Mitte, sondern in einer »durchgehenden, ins Unendliche aufschiessenden, dramatischen Linie» besteht.

[1] Dieses Kapitel, das mit der eigentlichen Interpretation des Stückes nichts zu tun hat, hätte m. E. besser als Abschluss der Gesamtdarstellung gepasst. Das VIII. und IX. Kapitel (»die Verteilung von Vers und Prosa und der dramatische Rhythmus» »Der dramatische Rhythmus und die Versrhythmik») schlössen ohne weiteres an das soeben referierte VI. Kapitel an, wenn die Betrachtungen über die Shakespearebühne diesen Zusammenhang nicht zerstörten.

6) In dem vorletzten Kapitel, bei der Untersuchung der Versrhythmik, arbeitet Binder den grossen Reichtum an Tönen (leichten, beschwingten, melodischen, gehaltenen, überschwenglichen, tragischen) heraus. Er endet mit einer abschliessenden Gesamtwürdigung.

Nachdem wir nun versucht haben, einfühlend die Absicht des Autors klarzulegen, wollen wir an verschiedenen Punkten kritisch eindringen, um festzustellen, ob Binder seine Absicht erfüllt hat.

Betrachten wir zunächst einmal seinen Ausgangspunkt: Er versucht im Gegensatz zu den Gelehrten, die »einlinige Charakterinterpretationen« geben (wie Schücking und Stoll), das Drama als Ganzes zu erfassen von einem Punkt her, der in alle Teile strahlt. An und für sich ist eine solche Forderung sehr begrüssenswert, aber um das gleich vorwegzunehmen: es ist sehr schwer, einen solchen Punkt zu finden, da das nicht eine reine Frage der Methode ist; es gehört dazu ein intuitiver Blick fürs Ganze, menschliche Reife und Tiefe wie für Shakespeare immer und Freiheit von männlichen Vorurteilen für 'Antonius und Cleopatra' im besonderen, wie sie nur wenig Menschen haben.[1]

Wenn der richtige Strahlungspunkt tatsächlich gefunden ist, dann bekommen alle Teile ihren Sinn im Zusammenhang des Ganzen (wie Binder das auch richtig betont), a l l e s muss dann klar werden. So auch z. B. der komplizierte und widerspruchsvolle Charakter Cleopatras. Machen wir die Stichprobe.

Nach Binder lebt Cleopatra »nur in der Bewegung, im Übergange, im Wechsel. Sie entzieht sich dem festen Zugriffe wie die einzelne Welle im Meere, wie die einzelne Farbe im Regenbogen. Nur wenn wir diese Charakterfigur als eine Ganzheit auf uns wirken lassen, können wir einen einigermassen bleibenden Eindruck erhalten« (S. 102). Und weiter unten: »Cleopatras Spiel

[1] Das scheint mir der wahre Grund für die verschiedenartigen Resultate Schückings und Stolls bei der Interpretation von Cleopatras Charakter, wofür Binder allein die Methode der einlinigen Charakterinterpretation verantwortlich macht.

webt all dem tragischen Geschehen wie das Sonnengeflimmer und wie das sommerliche Spiel der Libellen über dunklen Gewässern» (S. 103). Sogar über Cleopatras Tod sieht Binder spielerische Leichtigkeit gebreitet, die die Tragik des Todes vermindert, während Antonius' Sterben schwer und düster ist (S. 103).

Aus diesen Beispielen geht hervor, dass der Verfasser Cleopatra als ewig wechselnd, flimmernd und unruhig auf und ab schwankend sieht, durchgehend so, ohne Entwicklung, bis in den Tod. Die von Schücking geleugnete Einheit von Cleopatras Person ist nach Binder in ihrer durchgehenden Wechselhaftigkeit zu finden (S. 103 unten), was dem dramatischen Rhythmus entsprechen soll. Das ist m. E. zu oberflächlich. Binder hatte doch den dramatischen Rhythmus charakterisiert als Wellenbewegung eines Stromes, der schliesslich in durchgehendem Schusse zum Ende drängt (S. 44). Das heisst: So sehr sich auch das Wasser teilt und staut, es fliesst doch weiter in einer Richtung. So vielfältig und kompliziert, aufgelöst und auseinandergerissen das Stück auch scheinen mag, so gibt es doch eine Grundrichtung, einen durchgehenden Fluss von Anfang bis zu Ende. Auch in Cleopatras Charakter gibt es trotz aller Wechselhaftigkeit eine durchgehende Entwicklungslinie. Ihre Charaktersubstanz ist zwar aus Hell und Dunkel gemischt, das ist richtig; aber innerhalb dieser Substanz *entwickelt* sie sich von Hell-Dunkel zu Dunkel-Hell. Ihre tragische Liebe zu Antonius, die zu Anfang nur als Unterton zu spüren ist (I, 3, 86 ff. — I, 5, 2 ff. — II, 5, 108 ff. — nur totale Unkenntnis der weiblichen Psyche vermag in obigen Beispielen unter der spielerischen Oberfläche den tragischen Ernst zu überhören), tritt dann gegen Ende des Stücks beherrschend in den Vordergrund: »Direito por lenhas tortas.»

Die lose Verbindung von dem Gesetz des dramatischen Rhythmus mit dem Charakter Cleopatras ergibt also nichts Wesentliches über den Charakter Cleopatras.

Untersuchen wir seine Anwendung des dramatischen Rhythmus auf die einzelnen Teile des Dramas, so müssen wir überall dieselbe Oberflächlichkeit feststellen. Ein Beispiel aus dem vier-

ten Kapitel (»Der dramatische Rhythmus als ein Zusammenschwingen von Liebeshandlung und politischer Handlung») sei angeführt, in dem Binder zur Illustration eine Motivtafel zu II,5, 25 ff. anfügt. Es handelt sich um die berühmte Szene, in der Cleopatra den Boten, der ihr die Nachricht von Antonius' Heirat mit Octavia bringt, peitschen lässt. Binder stellt sieben Motive heraus: 1. Well, healthful. 2. Free, not captive. 3. Boten-Belohnungsmotiv (Geld, Perlen usw.). 4. Friends with Caesar. 5. »But yet». 6 Married to Octavia. 7. Botenabwehrmotiv. Diese überdecken orangefarben in bestimmten Stricharten den Text, so dass der Leser bildhaft die Motive vor Augen hat. Welches aber ist der Sinn einer solchen Tafel ohne eingehende Interpretation? Der Autor hätte m. E. die Haupt- und Nebenmotive, ihre Anordnung, Verwebung, Steigerung, ihren Sinn aufzeigen müssen, um dann zu dem Resultat zu kommen, dass dieser Sinn dem des dramatischen Rhythmus entspricht. Nur dann wäre man überzeugt von der erstaunlichen Wiederkehr der Struktur des Ganzen im Strukturprinzip eines einzelnen Teiles. Aber nicht nur Mangel an solider Durchdringung des Textes ist dem Autor vorzuwerfen, sondern er lässt sich unerlaubte Nachlässigkeiten zuschulden kommen. Eines der Motive ist, wie schon erwähnt: »well, healthful» (Antonius' Gesundheit betreffend). Ganz mechanisch ist im Text Cleopatras Bemerkung »Well said» als zu diesem Motiv gehörig unterstrichen. Desgleichen »friend» in Cleopatras Worten an den Boten: »Prithee, friend» als zu dem Motiv »friends with Caesar». Zum Besten des Autors will ich annehmen, dass das Druckfehler sind.

Das Kapitel »Der dramatische Rhythmus und die Versrhythmik» ist voll von oberflächlichen, sorglosen Bemerkungen, die bei näherem Zusehen sich als unrichtig erweisen. Ich greife nur einige frappante Beispiele heraus. So sagt Binder z. B. (S. 145) von Cleopatra: »Cleopatra kann schmeicheln, kriechen, in der Thyreusszene z. B.: »Téll him, frôm his áll-obéying breáth I hear The doom of Egypt» (I, 3, zu Anfang). Oder weiter unten: »Sie kann auch in Rhythmen tanzen» (1, 3, zu Anfang). Ein Kommentar erübrigt sich wohl.

Ebenso anfechtbar sind folgende hier und da verstreute stilistische Bemerkungen. Über Cäsar sagt er (S. 54): »Die Abstraktheit seiner Gedankenführung kommt u. a. in den verschiedenen Infinitivsätzen seiner Rede heraus: »Let us grant, it is not/ Amiss to tumble on the bed of Ptolemy,/ To give a kingdom for a mirth, to sit/ And keep the turn of tippling with a slave/ To reel the streets at noon and stand the buffet . . .« (I, 4,16 ff.).

Inwiefern sind Infinitivsätze abstrakt?

An anderer Stelle sagt Binder über die einsilbigen Wörter (S. 149): »Wieviel gedämpfte Erregung liegt doch auf den einsilbigen Wörtern, die sich am Schlusse verschiedener Verse finden und nach starker Zäsur eine in den nächsten Vers abfliessende rhythmische Reihe einleiten« (Beispiel: Caes. It must be laugh'd at /If, or for nothing or a little, I/ Should say myself offended», II, 2, 34 ff.). So, ohne weitere Erläuterung, erscheint uns die Feststellung, dass einsilbige Wörter »gedämpfte Erregung« ausdrücken, unhaltbar subjektiv.

Diese Subjektivität führt zu widersprechenden Auslegungen verschiedener Stilistika. So sagt Binder über enjambement S. 147 (eine Rede Cäsars, I, 4, 55 ff. betreffend): »Diesmal treibt die Erregung die Gedankenketten über die Versgrenzen hinweg.«

S. 149 dagegen interpretiert er Cäsars Rede an Antonius (»There is my hand. /A sister I bequeath you, whom no brother/ Did ever leve so dearly: let her live /To join our kingdoms and our hearts, and never/ Fly off our loves again, II, 2, 153 ff.) als »melodisch und weich.« »Die beiden gleich starken enjambements und die beiden weiblichen Endungen klingen in sanfter Harmonie zusammen.« (Was Binder unter »gleich starken enjambements« versteht, wäre einer Erklärung wert - man beachte ferner, dass diese Stelle d r e i männliche gegenüber den z w e i weiblichen Reimen aufweist). Ähnlich ist es mit den weiblichen Endungen, die in obigem Beispiel nach Binder harmonisch wirken, und von denen er an anderer Stelle sagt, dass sie »Erregung« ausdrücken.

Es ist jedem Stilforscher bekannt, dass ein Stilistikum keine feste, unveränderliche Bedeutung hat, sondern eine organische, aus dem jeweiligen Kontext zu erschliessende. Aber das sind sehr feine, nüancierte Erkenntnisse, für die solide und tiefe sprachliche Kenntnisse, künstlerisches Gefühl und allergrösste Präzision nötig sind. Von alledem ist in den leicht hingeworfenen Aperçus Binders nichts zu finden.

Das Grundübel, von dem alle die erwähnten unsachlichen Interpretationen herrühren, ist m. E. die methodische Verwischung von Inhalt und Form. Es geht nicht an, dass man Infinitivsätze als abstrakt bezeichnet, weil Cäsar an einer Stelle, wo er abstrakte Gedanken äussert, zufällig in Infinitiven spricht; oder irgendwelche Rhythmen als tänzelnd zu bezeichnen, weil der Inhalt von Cleopatras Worten in dem Augenblick kokett ist. Solche methodische Unklarheit ist um so erstaunlicher, als wir in der Germanistik wie in der Romanistik eine Fülle von theoretischen Werken über Formbetrachtung, das Verhältnis von Inhalt und Form u. a. mehr, und auch praktische Interpretationen finden.

Nirgendwo geht Binder auf Ton, Steigen, Fallen, etc. des Versrhythmus ein; nirgends studiert er die Struktur einer Einzelstelle, die Verwebung der einzelnen Teile, den stilistischen Wert von Wörtern, Wiederholungen, um dann den Sinn des Einzelnen mit dem Sinn des Ganzen zu vergleichen. Dazu muss man allerdings neben dem Blick fürs Ganze solide stilistische, prosodistische, linguistische (letztere sind unerlässlich für Shakespeare) Kenntnisse haben.

Abschliessend möchte ich mein Urteil dahin zusammenfassen, dass Binders Forderung nach ganzheitlicher Betrachtungsweise ausserordentlich zu begrüssen ist, und alles, was er darüber in der Einleitung und zu Beginn der verschiedenen Kapitel sagt, ist gut und richtig — aber seiner Darstellung fehlen (das Kapitel über die Shakespeare-Bühne ist auszunehmen) solide Kenntnisse und eine gründliche Methode.

Istanbul.

Eva Buck-Marchand

Jeanne Combabessouse, *Contes de la Bergère. Légendes et récits de Gascogne.* Romorantin, Imprimerie Moderne, 1938. Préface de Émile Guillaumin. Illustrations de Marcel Combabessouse. 79 pages.

Dans sa connaissance des traditions, des légendes et de la mentalité rurale en Gascogne, Mme Jeanne Combabessouse a puisé de précieuses ressources, emprunté de savoureux détails renforçant l'originalité et le côté dramatique des moindres récits. Les plus petits faits sont exposés avec la conscience scrupuleuse d'en donner la vision la plus nette. Avec un art d'une alerte et plaisante bonhomie, très heureusement adapté à ce genre littéraire, la première légende, »La Maison du Placiot», introduit le lecteur en pleine existence villageoise, en plein terroir de marais et de landes.

Un très jeune bergerot, Baptistou, écoute, en pleurant, les reproches que lui adresse la maîtresse du logis. »Tiens, dit-elle, de sa grosse voix sévère, tiens, vaurien, voilà de quoi faire des mèches et voilà de la cruchade et de l'eau. Ça t'apprendra, mauvais garnement, à perdre les ouailles et à nous ramener deux brebis trempées et sans agneaux.»

Et quelques lignes plus loin, le mot »cruchade» est expliqué: »Tout de même cette idée le consola un peu de la cruchade, là, toute proche, et il étendit la main vers le morceau, trop petit à son gré, de grossière bouillie de maïs.»

Impossible de le nier, ce méfait s'accompagnait de circonstances aggravantes: oublier son troupeau, aller en maraude, »tout frotté d'ail», surprendre des abeilles sauvages et s'emparer de leur miel.

D'autre part, l'héroïque sauvetage des deux brebis ayant suivi leurs agneaux dans les marais, constituait une circonstance fortement atténuante.

»Pauvre Baptistou. Il tenait les deux mères chacune par une patte de derrière pour qu'elles ne replongent pas, et comme bien sûr, il n'aurait jamais eu la force tout seul, il s'était collé contre un pin, une bête de chaque côté de l'arbre, et lui, lien vivant et meurtri, s'efforçait de retenir ces deux douleurs . . . La peur, l'angoisse, le long jeûne l'avaient épuisé.» Cependant il devra rester seul, tout seul, loin de la cuisine, dans une grande pièce sombre où »en rallumant du feu il y verrait assez pour son travail». Or, ce jour-là, pareille réclusion est pour le pauvre bergerot chose immense. »Il y a grand feu ce soir, et tu entends d'ici chanter les 'hirolles', les châtaignes grillées dans la grande poêle sur une bourrée d'ajoncs.»

Après avoir traversé la grande lande de Matras, des invités arriveront. »Ils taperont leurs sabots sur le seuil avant d'entrer et videront le sable des chemins qui s'y est glissé, en marchant, et ils entreront à petits pas en saluant et riant. Il y a veillée ce soir au Placiot. Les »hirolles» chantent dans la poêle, on a entamé un baril de vin de Buzet, si relevé de bouquet, et qui remonte le cœur de tout le feu des graves où il est né.»

Dans le raccourci des quelques lignes citées, se manifestent déjà l'accent de vérité, l'émotion, le mouvement, montrant combien l'auteur comprend et aime tout ce qui touche à sa province natale.

Autour de quelques faits, esquissés à grands traits, on trouve réunis, avec habileté, dans les »Récits», ce que le village où les scènes se localisent peut offrir de traits spéciaux, d'images champêtres. Une intéressante communauté s'exprime entre les rythmes des illustrations de M. Marcel Combabessouse et le texte. Dans l'ensemble des lignes simples, le dessin dresse la précision des caractères et des actions.

Encore que »Légendes et récits» soient d'une expression que l'on souhaiterait plus classiquement correcte et d'une syntaxe moins embarrassée, une population gasconne y expose des qualités de résistance, de courage, d'abnégation puisées aux sources vives du sol ancestral. Ceci compense les défaillances de forme, imputables d'ailleurs assez souvent à la persistance de l'empreinte laissée par l'idiome gascon.[1]

Évocateur, lors de sa parution, du calme et de la sécurité de l'existence en France, ce petit volume devient, sous l'influence des événements actuels, un lien rattachant le passé au présent. Précieuse source de renseignements sur une contrée et sur une époque, il acquiert ainsi, relativement à l'histoire régionale, une valeur d'un singulier et poignant intérêt.

Louise Lindqvist-Boutroux

[1] P. 12, »l'amère souvenance» (souvenir). P. 17, »l'a veillé» (surveille, guetté). P. 19, »tous ces méchants, béants à la porte» (bouche béante). P. 28, »appellons» (appelons). P. 30, »les manches troussées» (relevées). P. 32, »une tête morte d'enfant» (la tête d'un enfant mort). P. 32, »au matin» (le matin). P. 58, »le soleil d'aplomb qui tombait» (qui tombait d'aplomb). P. 64, »bonhommie» (bonhomie). P. 66, »coupant les grosses pierres» (cassant). P. 67, »dans la bonne humeur» (de b. h.).

Oiva Johannes Tuulio (Tallgren)

In memoriam

Au début de l'automne dernier, O. J. Tuulio, professeur de langues de l'Europe méridionale à l'Université de Helsinki, dut s'aliter sans qu'aucun signe avant-coureur eût prévenu ses amis. Droit et élancé, homme de plein air et yachtman lorsqu'il s'accordait quelque délassement de ses travaux professionnels, et garde civique vigoureux jusqu'aux dernières années, il paraissait jouir d'une santé robuste. Malgré les soins dévoués que lui prodiguèrent les siens, il ne devait plus se relever. Il s'éteignit le 21 juin 1941, âgé d'un peu plus de soixante-trois ans. Sa disparition est une des plus sensibles pertes qui pût frapper la science philologique finlandaise.

Né le 17 janvier 1878, Oiva Tuulio choisit de bonne heure le domaine où il devait être un initiateur en Finlande. Après de solides études classiques, qui firent de lui un de nos meilleurs latinistes, comme il n'y en a guère dans la jeune génération, il se consacra bientôt aux langues modernes et soutint en 1907 une thèse écrite en espagnol, pour laquelle il avait dû solliciter une dispense, les règlements alors en vigueur ne prévoyant pas de thèses rédigées dans cette langue. Ainsi il avait commencé a tracer le sillon dont, tenté par des sujets variés, il devait sortir plus d'une fois, mais qu'à vrai dire il n'abandonna jamais. Sa thèse, *Estudios sobre la Gaya de Segovia,* préparait une édition intégrale de ce dictionnaire de rimes inédit qui est, au XV^{e} siècle, l'ancêtre des dictionnaires espagnols. Il y a peu d'années, l'édition préparée de longue date était composée et même mise en pages, lorsque les bombes de la révolution espagnole détruisirent l'imprimerie madrilène où se trouvait la composition. Tuulio porta cette déception avec le stoïcisme qui lui était propre. Il faut espérer que, la paix une fois rétablie dans le monde, parmi ses amis hispanisants se trouvera quelqu'un pour donner les derniers soins à cet important travail qui lui tenait à cœur depuis la jeunesse.

Les recherches de Tuulio se rattachant à la *Gaya* portèrent, comme il était naturel, surtout sur le vocabulaire. La lexicographie de la Péninsule l'avait toujours intéressé particulièrement. Ainsi il a donné une suite de *Glanures catalanes et hispano-romanes*[1] et, plus tard, des *Glanures catalanes et arabes.*[2] Devenu excellent arabisant, dans ses dernières années il s'était tourné de plus en plus vers des études arabes qui n'avaient plus de lien direct avec la philologie romane. Parmi les travaux de ce caractère il faut mentionner surtout ceux que Tuulio a consacrés à la Géographie composée en 1154 par l'Arabe marocain Idrisi, à l'instigation du Normand Roger II, roi de Sicile, et qui intéresse au plus haut degré l'histoire ancienne des pays du Nord. L'attention de Tuulio fut attirée sur ce sujet ardu par son frère, l'archéologue A. M. Tallgren qui, après avoir essayé d'utiliser l'œuvre d'Idrisi en vue d'une étude sur l'Estonie préhistorique (1925), voulut être fixé sur la foi que méritent les allégations du géographe arabe. Ainsi vit le jour, comme résultat de la collaboration des deux frères, un article intitulé *Idrīsī, la Finlande et les autres pays baltiques orientaux.*[3] Après s'être procuré des photographies de tous les manuscrits connus de la Géographie d'Idrisi, Tuulio les fait passer par la critique paléographique, donne des échantillons d'un texte critique et fait l'historique de la question. En 1936 il donne[4], seul cette fois, des passages plus étendus de la section VII d'Idrisi. Tuulio estime que les renseignements fournis par le géographe arabe sont utilisables non seulement en ce qui concerne la région méditerranéenne, mais aussi pour la géographie des pays du Nord. Il accepte un certain nombre d'identifications faites avant lui et en propose d'autres. Ainsi il retrouve dans Idrisi quelques localités de la Finlande. Mais pour arriver à certaines autres identifications, il lui a fallu admettre que les noms fournis par Idrisi sont tantôt dans la langue du pays où est située la locali-

[1] *Neuphilologische Mitteilungen*, 1911, 1912 et 1914.
[2] *Miscelánea a D. A. Mª. Alcover*, 1932.
[3] *Studia orientalia*, III (1930).
[4] *Ibid.*, VI.

té en question, tantôt dans celle du voyageur dont Idrisi tenait ses informations. Tuulio a peut-être eu trop de confiance dans les allégations d'Idrisi et de ses sources. On peut se demander s'il n'y entre pas des contes de marins et d'autres éléments susceptibles d'intéresser le folklore mais de peu de valeur comme témoignages historiques. Quoi qu'il en soit, Tuulio a rendu des services appréciables à la science par ses études philologiques du texte arabe.

Dans les études sur Idrisi il n'y a pour ainsi dire rien qui touche à la philologie romane. C'est encore, mais pas aussi exclusivement, un travail d'arabisant que sa dernière publication, achevée sur son lit de malade, et consacrée à *Ibn Qusmān, poète hispano-arabe bilingue* (arabe de Cordoue, du XII[e] siècle), *édition critique partielle et provisoire*[1] comprenant sept chansons.

Un lecteur non prévenu qui parcourrait la bibliographie de Tuulio s'étonnerait sans doute du grand nombre des articles consacrés à des points d'astronomie.[2] C'est que depuis l'adolescence Tuulio était un astronome amateur. Au cours des années il avait complété d'une manière étonnante ses connaissances dans une matière qui est assez éloignée des préoccupations ordinaires d'un philologue. Il faisait volontiers des articles de vulgarisation sur le zodiaque. Mais il révèle une véritable compétence dans la matière lorsqu'il interprète, pour un public restreint, p. ex. l'Astronomie alphonsine.

[1] *Stud. orient.*, IX (1941).

[2] *Observations sur les manuscrits de l'Astronomie d'Alphonse le Sage* (*Neuphilologische Mitteilungen*, 1908). *Los nombres árabes de las estrellas y la transcripción alfonsina* (*Homenaje a Menéndez Pidal*, 1925). *L'Astronomie espagnole d'Alphonse X et son modèle arabe* (*Studia orientalia*, 1925). *Un point d'astronomie gréco-arabo-romane* (*Neuphil. Mitt.*, 1928). *Survivance arabo-romane du Catalogue d'étoiles de Ptolémée* (*Studia orient.*, 1928). *La description de l'étoile »ε Virginis« dans l'Astronomie d'Alphonse X* (*Revista de filología española*, 1928). *Notas filológicas de astronomía Alfonsina* (*Miscelânea em honra de D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos*, 1930). *Acerca del literalismo arábigoespañol de la Astronomia Alfonsina* (*Al-Andalus*, 1934). *Uma perspectiva grega na astronomia medieval* (*Homenagem ao Dr. Leite de Vasconcelos*, 1934). *Zu Svalocin und Rotanev* (*Die Himmelswelt*, 1938).

Tout en poursuivant sa carrière d'hispanisant et d'arabisant, Tuulio était aussi italianisant, et s'est peut-être là qu'il s donné sa mesure. De bonne heure il s'était orienté vers la poésie italienne antérieure à Dante. Dès 1909 il publiait un article *Sur la rime italienne et les Siciliens du XIII^e siècle*[1] et, la même année, un autre sur une chanson de Rinaldo d'Aquino[2] qui ne fait que préparer l'édition critique de ce chansonnier,[3] qui devait paraître en 1917. Entre temps, il s'était adjoint quelques élèves pour une série de monographies de chansons qui parurent sous ce titre collectif: *Studî su la lirica siciliana del Duecento*. Il chercha surtout à éclairer la question déjà si controversée — et qui devait l'être davantage encore — du caractère de la langue dont se servaient les poètes prédécesseurs de Dante, ceux de l'École dite sicilienne:[4] un groupe de quelques dizaines de poètes, dont la sphère d'idées est, dans les grandes lignes, celle de la poésie des troubadours, et disposant d'un moyen commun d'expression. Ces poètes se situent dans le temps de l'empereur Frédéric II et de son fils Mainfroi; la plupart sont siciliens de naissance et siciliens d'élection; quelques-uns sont du sud de l'Italie continentale, quelques isolés, originaires d'autres régions d'Italie. Tous ils gravitent autour du centre idéal que fut la cour des deux princes nommés tout à l'heure, centre idéal plutôt que matériel, car tous les poètes de l'École sicilienne ne participèrent pas à la vie de cette cour, mais tous ils font partie de ce qu'on peut appeler le cercle de la culture frédéricienne. Beaucoup de ceux qui ne vécurent pas à la suite de l'empereur correspondirent, à l'occasion, avec ceux de la cour — cour peu fixée à Palerme, plutôt vagabondant par les diverses contrées de la Péninsule et favorisant ainsi un processus de propagation et en même temps d'absorption intellectuelle qui, dans des conditions autres, n'aurait pu prendre la

[1] *Mémoires de la Société néophilologique*, V.

[2] *Neuphil. Mitt.*, XI.

[3] *Mém. de la Soc. néophil.*, VI.

[4] Dans cette page je résume un lumineux exposé de Silvio Pellegrini (*Appunti di storia letteraria e civile italiana*, Turin, 1939).

même extension. On possède peu de renseignements sur la personnalité des membres de cette École, on sait du moins que la plupart étaient notaires, juges, grammairiens, courtisans, soldats ou hommes politiques. Au-dessus du commun s'élèvent Pier delle Vigne, chancelier de l'empereur, et ses fils, et au sommet, l'empereur lui-même, originaire d'au delà des Alpes mais certainement italianisé ou, si l'on veut, sicilianisé. Quel qu'eût été le rôle de cet homme remarquable dans l'évolution de la poésie sicilienne, il ne faudrait cependant pas aller jusqu'à affirmer que la naissance de cette poésie lui est due: en Sicile il y avait déjà une poésie en langue vulgaire quand Frédéric était encore enfant.

Les poètes de l'École sicilienne possédaient, disions-nous, un moyen commun d'expression. Les recueils manuscrits qui ont conservé leurs poésies révèlent à l'examen attentif, au point de vue de la phonétique, des formes et de la syntaxe, un caractère disparate. Ce phénomène, on a voulu l'expliquer de deux manières: les premiers poètes italiens, qu'ils fussent originaires du centre ou du sud de l'Italie, avaient une langue commune, conventionnelle, et précisément celle que présentent les manuscrits; ou bien cette langue commune, apparente, n'est due qu'aux rédacteurs des manuscrits qui, Toscans ou voisins des Toscans, et sacrifiant aux exigences de leurs compatriotes, ont revêtu les poésies, originairement écrites en sicilien, d'un habit uniformément toscanisé. Grâce aux travaux des Parodi, des Cesareo, des Santangelo et d'autres, cette seconde théorie est aujourd'hui unanimement acceptée. Tuulio l'avait énoncée dès 1909, comme il le rappelle avec une légitime fierté dans un article paru dans l'*Aevum* de 1935. Les poèmes de l'École sicilienne ont été écrits en ancien sicilien, sicilien littéraire, bien entendu, pratiqué par des écrivains conscients qui cherchaient à polir et à élever leur expression, à la modeler à l'image des langues illustres d'alors: le latin, le français et, surtout, le provençal, langue maternelle de cette poésie courtoise traitant de l'amour, poésie dont le goût s'était imposé à toute l'Europe occidentale et dont les anciens poètes d'Italie suivaient préci-

sément le sillon. Tuulio écrit dans l'article précité de 1935: »Je partage l'avis de ceux qui admettent, comme je le fais depuis 1909, que les rimeurs de l'école ancienne écrivaient ou voulaient écrire le *siciliano illustre* du XIII^e^ siècle: savoir une langue que nous appellerions sicilien *prédantesque*, ennobli sur le modèle des graphies, des formes et des termes latins et provençaux, mais excluant d'une manière absolue, ou presque, l'ingérence des dialectes du continent italien; sorte de *koïné* poétique du XIII^e^ siècle dont les rapports avec le véritable sicilien du XIII^e^ siècle et la lente toscanisation dans une autre ambiance demandent à être éclairés sur la base de recherches méthodiques récemment faites ou encore à faire.»

Tuulio avait fait, surtout dans sa jeunesse, d'assez longs séjours à l'étranger. Il étudia à Paris en 1901—1902. M. Jeanroy, en rendant hommage à la mémoire du regretté Alfred Morel-Fatio, nomme Tuulio parmi les élèves étrangers de celui-ci qui ont fait le plus grand honneur à l'enseignement du maître des études hispaniques en France. En 1903—1904 et 1907—1908 il est élève de Menéndez Pidal à Madrid. En 1907 on le trouve en Italie, en 1926 encore une fois à Madrid, en 1931 de nouveau en Italie. Cette même année il fait à Genève, au Congrès international de linguistique générale où il représente officiellement la Finlande, une communication qui, développée et augmentée de matériaux, paraît l'année suivante sous ce titre: *Locutions figurées, calquées et non calquées, essai de classification pour une série de langues littéraires.*[1] Partant de l'observation que nombre de locutions apparaissant dans les diverses langues européennes sont calquées sur des formules classiques et autres, Tuulio suit d'étape en étape la progression de ces imitations, ce qui lui permet de se montrer observateur sagace et polyglotte étonnant.

Entièrement voué à sa mission de savant, Tuulio ne sollicitait pas les charges publiques. Il avait cependant accepté, pour quelques années, la présidence de la Société Italo-Finlandaise (puis Dante Alighieri). Il ne s'est pas dérobé non plus lorsque

[1] *Mém. de la Soc. néophil.*, IX.

l'Académie des Sciences et Lettres a fait appel à lui pour ses diverses commissions. C'est pour nous un pieux devoir de rappeler ici avec reconnaissance son activité dans notre Société néophilologique, non seulement comme collaborateur de notre revue, mais aussi comme son secrétaire de rédaction.

A ses collègues, à ses amis, à tous ceux qui l'ont approché, Oiva Tuulio laisse le souvenir de l'élévation et de la droiture de son caractère, qui inspirait l'estime et la confiance. Ils n'oublieront pas la force d'âme dont il a fait preuve dans l'adversité. Il est de ceux qui ont fait œuvre utile pour le progrès de la science. Bon patriote et savant désintéressé, il a grandement honoré son pays jusque bien au delà de nos frontières.

ARTHUR LÅNGFORS

Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland

V

Über einige mhd. Benennungen von Hausgeräten und dgl.

Auch diese Gruppe ist keineswegs überaus umfangreich, aber sie umfasst immerhin schon in mhd. Zeit eine bedeutend grössere Anzahl von italien. bzw. rätoroman. Entlehnungen, als man nach den Angaben der einschlägigen Hand- und Wörterbücher anzunehmen geneigt wäre. Ein wesentlicher Teil dieser Wörter ist auf das unmittelbare Nachbargebiet der Sprachgrenze beschränkt geblieben, während andere bereits in mhd. Zeit mehr oder weniger weit über diese Randzone zu dringen vermochten.

Es sei hier noch darauf hingewiesen, dass einige Wörter, deren Bedeutung sich mit den unten behandelten berührt, ihren Platz bereits unter den Ausdrücken der Weinbauterminologie gefunden haben (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 15 ff.).

angster 'hohe enghalsige Flasche oder Krug' ist im Bair. seit Ende des 13. Jahrhunderts belegt, und zwar zuerst im niederösterreich. Seifried Helbling (ed. Seemüller I 661) *angstær* [: *schær*] (vgl. Lexer, Mhd. Wb. I 72; Schmeller, Bayer. Wb. I 105; Schöpf, Tirol. Idiot. 15; dazu noch in Tiroler Inventaren z. B. Schloss Sigmundsburg 1462 [Zingerle XLIIIa 11] und Nachlass des Vigil von Maretsch 1495 [Zingerle XXI 192]); im Südschwäb. Ende des 15. Jahrhunderts (vgl. Fischer I 213); im 16. Jahrhundert im Schweizer. (vgl. Schweizer. Idiot. I 340); und ebenfalls bereits in frühnhd. Zeit ist das Wort ins Bad. (vgl. Ochs I 51) und ins Elsäss. (vgl. Martin-Lienhart I 55) gedrungen. Die Verbreitung dieses Wortes im Deutschen spricht für die Richtigkeit der Herleitung aus italien. *anguistara*, *inguistara*, die sich z. B. bei Schmeller und Kluge-Götze findet, während Lexer, Weigand DWb. und Fischer das Wort auf mlatein. *angustrum* zurückführen möchten.

pällätsch 'kleingehacktes Stroh' (*degken vonn*) *pällätsch* 'mit kleingehacktem Stroh gefüllte Decke' Turm in Mals 1479 (Zingerle XXX 8), ibid. (XXX 44) (adj.) *pällätschen* (*degken*); ibid. XXX 38) *pälätschdegk*. Zingerle verweist (S. 249) auf italien. *pagliaccio* 'Strohsack', aber das *-tsch* der deutschen Form deutet auf das Rätoroman. (oder das Toskan., das in diesem Falle nicht in Frage kommt). Das deutsche *ll* bzw. *l*, dem im Toskan. *gl* (d. h. mouilliertes *l*) entspricht, braucht keineswegs das Norditalien. und das Rätorom. auszuschliessen, obgleich hier dem mouillierten *l* weitgehend *j* entsprach. Denn neben dem vorherrschenden *j* (das im Genues. und Venet. teilweise zu ǧ sich weiterentwickelte), finden wir sowohl im Norditalien. als auch im Rätoroman. Formen mit *l*.[1] An Hand des mir jetzt zur Verfügung stehenden Materials vermag ich das Wort im Rätoroman. nicht nachzuweisen, aber auch wenn es sich um ein italien. Wort handelt, scheint es somit durch rätoroman. Vermittlung übernommen worden zu sein.

[1] Vgl. Bertoni, Italia dialettale §§ 53, 72; Gröbers Grdr. I² 709; und Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache S. 174 ff., 200 ff. und Gröbers Grdr. I² S. 622.

piron 'Gabel', das bei Lexer (Mhd. Handwörterbuch) fehlt, wird von Schmeller (Bayer. Wb. I 403) für die lebende Sprache in Teisendorf [etwa zwischen Chiemsee und Salzburg] bezeugt, von Unger-Khull (S. 86) für die ältere steir. Sprache, von Lexer (Kärnt. Wb. S. 27) für das Kärnt.; im Schwäb. wird das Wort von Fischer (I 1133) seit 1585 belegt und als nicht mehr gebräuchlich bezeichnet. Bereits in mhd. Zeit lässt sich *piron* zweimal in einem deutschen Inventar aus Tirol nachweisen, und zwar im Nachlass des Trienter Bischofs Ulrich von Freundsberg vom Jahre 1493 (Zingerle LXXIX 105 und 109). Die letzte Quelle dieses Ausdrucks ist griech. *peiron* 'Zapfen', das sich über weite südromanische Gebiete verbreitet hat (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 6366). Aus dem Venezian., wo es in der Form *piron* 'Gabel' auftritt, dringt es beinahe in alle dolomitischen Mundarten des Rätoroman. ebenso wie ins Friaul. (vgl. Gröbers Grundriss I² S. 616 Anm. 2 und Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 250); auch im Lombard. gilt *piron* 'Gabel'. Das Deutsche hat dieses Wort wohl entweder direkt oder durch rätoroman. Vermittlung aus dem Norditalien.–Venezian. übernommen.

brente 'hölzernes Gefäss','kübelartiges Weingefäss','Fischzuber' ist bereits in mhd. Zeit über die südliche Randzone gedrungen (vgl. Lexer I 349 ff.; nach Lexer III Nachträge 102 soll *brende* bereits im Jahre 1327 im Breslauer Urkundenbuch 122, 13 vorkommen; Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Brente*; auch in den von Zingerle herausgegebenen Tiroler Inventaren begegnet *prent(t)en* 'Kufe', 'Bottich' u. a. Schloss Fragenstein 1482 [Zingerle VIII 52], Schloss Sigmundsburg 1462 [Zingerle XLIII b 18], Schloss Pergine 1446 [Zingerle XXXVII 89]).

Das Wort hat sich in der Form *brente, brante; brenke, branke*, vom Süden kommend, allmählich bis zur Mosel ausgedehnt (über die Verbreitung des Wortes in den deutschen Mundarten vgl. Frings, Germania Romana S. 64 Anm.; von Wartburg, Franz. et. Wb. S. 517; und Kluge-Götze s. v. *Brente*). — Der Ursprung des roman. Wortes steht nicht fest,[1] wahrscheinlich

[1] Vgl. Paul Scheuermeier, Wasser- und Weingefässe im heutigen

handelt es sich um einen vorrömischen Ausdruck, der im Rätoroman. und im Oberitalien. als *brenta* weiterlebt; die ursprüngliche Bedeutung dieses Alpenwortes scheint mit der Milchwirtschaft zusammenzuhängen. — Die Erhaltung des *e* vor *n* + Konsonant im Deutschen warnt vor einer allzu frühen Ansetzung der Entlehnung.

calcidrell 'kupferner Wassereimer', das in einem Inventar aus Santa Maria di Campiglio vom Jahre 1471 begegnet (Zingerle XXIX 142), wird von Zingerle (S. 270) als eine rätoroman. Entlehnung aufgefasst. In Italien ist diese Bildung gerade im Norden gebräuchlich: altvenezian. und trient. *calcidrel*, veltl. *karčirel*, veron. *kalsirel*, emilian. *kaltsidrela* (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 1502); Schneller (Die romanischen Volksmundarten in Südtirol [1870]) nennt die Form *calzidrel* (über diese Form vgl. auch Gamillscheg, Die roman. Elemente in der deutschen Mundart von Lusern S. 50). Die Art des Vorkommens sowie die orthographische Form des deutschen Beleges scheinen dafür zu sprechen, das es sich um ein nicht eingebürgertes fremdes Wort handelt. Ob das Wort aus dem Norditalien.-Venezian.[1] oder aus dem Rätoroman. übernommen wurde, bleibt unsicher, da die deutsche Orthographie nicht unbedingt für norditalien. *ts* zu sprechen braucht: das deutsche *c* kann auf Nachahmung der zweideutigen orthographischen Form der fremden Quellensprache beruhen; ausserdem könnte Lautsubstitution *c* (=*ts*) < *tsch* vorliegen. Deutsches *ts* schliesst selbstredend rätoroman. Vermittlung keineswegs aus.

kandelier, *kandlier*, *gandler* 'Leuchter', das in Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts mehrere Male begegnet, ist trotz der weitgehenden lautlichen Übereinstimmung entschieden zu tren-

Italien. Sachkundliche Darstellung auf Grund der Materialien des Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz. Textillustrationen (Holzschnitte) von Paul Boesch. (Neujahrsblatt der Literarischen Gesellschaft Bern, der neuen Folge 12. Heft, 1934). S. 15, 16 u. 57.

[1] Vgl. auch P. Scheuermeier, Wasser- und Weingefässe, S. 26 (*calseder* usw.).

nen von dem in Veldekes Servatius belegten *candelâre* 'Leuchter', das aus dem Pikardischen stammt (vgl. über diese Form Palander-Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 12. Jh. S. 114 und Öhmann, Studien über die frz. Worte im Deutschen im 12. und 13. Jh. S. 43) und zu dem speziell mittelniederländischen aus dem Französischen stammenden Lehngut Heinrichs von Veldeke gehört (im Mndl. gilt *candelaer* für 'Leuchter'; vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Woordenboek III 1163). Es handelt sich in diesem Falle um zwei getrennte Entlehnungen mit auf Randgebiete beschränkten Verbreitungssphären, zwischen denen keine Brücke besteht. Das in den Tiroler Urkunden auftretende Wort geht offenbar auf italien. *candeliere* 'Leuchter' zurück, das seinerseits eine alte Entlehnung aus provenz. *candelier* ist (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 1579). — Ich entnehme Zingerles Inventaren folgende Belege: *kandlier* Garnstein 1417 (XV 18); *kanleir* Nachlass Jörgs von Villanders (XVI 19); *kandelier* Zollhaus in Klausen (XVIII 15); *gandler* Wallfahrtskirche Kaltenbrunn (XXIII 32); *kandelier* Schloss Kronburg 1478 (XXVI 15).

kariol, kariöl nebst Var. begegnet häufig in Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts in der Bedeutung 'Bettstatt mit Rädern': *kariol, cariol* Schloss Pergine 1446 (Zingerle XXXVII 10, 12, 47); *cariol* Schloss Sigmundsburg 1478 (Zingerle XLIV 100 Anm.); *kariöl* Schloss Buon Consiglio in Trient (Zingerle LXV 45, 56); *kariol* Schloss Hasegg (Zingerle XXI 17); *kariol, kariöl*, Kellerhaus in Meran 1472 (Zingerle XXXII 37); *kariolpett* Amt Bozen 1485 (Zingerle IV 145); *kariolpetel* Schloss Sigmundsburg 1478 (Zingerle XLIV 101); *karmöl* Schloss Sigmundsburg 1462 (Zingerle XLIII a 77); *gargöl* Castelcorn 1460 (Zingerle XXIV 12).

Dieses bei Lexer fehlende Wort hängt offenbar zusammen mit italien. *carriola, carriuola* (zu *carrum* +-*ǫ́ola*-) 'Schubkarren', 'auf Rollen ruhendes Bett'. Die im Deutschen auftretenden Formen auf *-öl* deuten auf Entlehnung aus dem Norditalien. oder aus dem Rätoroman. In der Mehrzahl der oberitalien. Mundarten, so vor allem im Lombardischen, im Piemontischen

und im Ligurischen lässt sich eine deutliche Neigung zur Palatalisierung des betonten latein. *ǫ̆* in offener Silbe, auf die nicht ein Nasal folgt, wahrnehmen, deren Ergebnis *ö* ist;[1] dementsprechend begegnet die latein. Endung *-ǫ̆lu-*, *ǫ̆la-* hier in der Form *-öl-*. Im Rätoromanischen herrscht grosse Buntheit, indem sowohl *o-* als auch *ö*-haltige Vertretung des latein. *ǫ̆* vorhanden ist; dieser Zustand scheint auch in der Nähe der deutschen Sprachgrenze zu gelten.[2] Auf Grund der Behandlung der deutschen Entlehnungen in den zentralrätoromanischen Mundarten von Marebbe und Badia (abteiisch) gelangt Battisti (Popoli e lingue nell' Alto Adige S. 63) zu dem Ergebnis, dass der Übergang von *uo* > *ö* hier vor Ende des 14. Jahrhunderts durchgeführt war. Dieser terminus ante quem würde auch gut zu unserem Wort stimmen, dessen Formen mit *ö* ebenfalls eine oberitalien. oder rätoroman. mit dem bereits palatalisierten Vokal voraussetzt. Nebenbei bemerke ich hier, dass schon unter den von R. von Planta behandelten rätoromanischen Urkunden des 8.—10. Jahrhundets die rätoroman. Form *miöl* < latein. *modiolus* begegnet (S. 74), die für die Chronologie dieser Lautentwicklung ebenfalls von Bedeutung ist. Während die deutsche Form *kariöl* somit entweder auf eine oberitalien. oder rätoroman. mit *ö* zurückgeht, wird die deutsche Form *kariol*, soweit sie nicht auf mangelhafter Orthographie beruht, in letzter Instanz wohl auf das venezian. *cariola* zurückgehen. Freilich scheint sich dieses als Lehnwort auch im Rätoroman. in der Form *kariola* in der Bedeutung 'carriola' eingenistet zu haben (vgl. Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 162); daneben lautet eine der bodenständigen rätoroman. Formen *charröl* 'Schubkarren' (vgl. Velleman, Dicziunari de la lingua ladina S. 103). — Einen Fall, in dem im Deutschen das *o* sicherlich nur wegen mangelhafter Orthographie für *ő* verwendet wurde, bietet die Form *kariol* in dem oben angeführten Meraner

[1] Vgl. Bertoni, Italia dialettale §§ 30, 63; Gröbers Grundriss I² S. 708.

[2] Vgl. Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache S. 157 ff.

Inventar vom Jahre 1472, in dem dicht daneben die Form *kariöl* steht.

karnier 'Ledertasche' wird von Lexer (I 1520) im 15. Jahrhundert in Nürnberg nachgewiesen, im 16. Jahrhundert im Schwäb. in der Bedeutung '(Leder-) Tasche zum Umhängen' von Fischer IV 229 belegt; weitere bair. Belege mit der Bedeutung 'Jagdtasche' bei Schmeller I 1293 und Schöpf, Tirol. Idiot. 303.

In einem Inventar aus Schloss Buon Consiglio in Trient vom Jahre 1472 *kärnier* 'sackartiges Behältnis aus Tuch' (Zingerle LXIV Anm. zu 274) und *karnier* in derselben Bedeutung in einem Inventar aus demselben Schloss vom Jahre 1474 (Zingerle LXV 265), an beiden Stellen neben *melsek* und *hopfensek*; *karnier* in der Bedeutung 'lederne Jagdtasche' in einem Inventar aus Schloss Wiesberg vom Jahre 1486 (Zingerle LXIX 8).

Dieses südd. Wort stammt, wie allgemein angenommen wird, aus dem Italien., wo *carniere* 'Jagdtasche' gilt. Die Quelle des deutschen Wortes haben wir wieder entweder im Oberitalien. oder im Rätoroman. zu suchen. Im Italien. ist *carniere* ein im Oberitalien. geläufiges Wort. Aus dem Venezian., wo das Wort die Form *carnier* und die Bedeutung 'Jagdtasche' hat (vgl. Boerio, Dizionario del dialetto veneziano 140), ist das Wort in mehrere rätoromanische Mundarten gedrungen: grödn. *karnier* 'kleiner Mehlsack'; Buchenstein und Badia *karnier*, Marebbe *karni* 'Säckchen für den Quark' (vgl. Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 162). Danach zu urteilen, scheint das deutsche Wort in der Bedeutung 'Mehlsack' durch rätoroman. Vermittlung aufgenommen zu sein, was bei einem Wort dieser Bedeutungssphäre keineswegs überrascht, während das Wort in der Bedeutung 'Jagdtasche' auf direkter Übernahme aus dem Oberitalien. beruhen mag. In der Bedeutung 'Mehlsack' scheint das italien.-rätoroman. Wort nicht über das Gebiet der alpendeutschen Grenzzone hinaus gedrungen zu sein. Das *ä* der deutschen Form *kärnier* ist wahrscheinlich als Wiedergabe des hellen roman. *a*-Lautes aufzufassen.

credenz 'Kredenztisch' (< italien. *credenza*) wird bereits

von Lexer (I 1715) einwandfrei für das 15. Jahrhundert z. B. in dem in Nürnberg um 1475 entstandenen Baumeisterbuch Endres Tuchers und in anderen Quellen belegt; im Schwäb. belegt Fischer (IV 723) das Wort gegen Ende des 15. Jahrhunderts (Schulz, Deutsches Fremdwörterbuch S. 402 s. v. scheint diese Belege übersehen zu haben, da er das 16. Jahrhundert als Zeit der Entlehnung ansetzt). Hier sei noch darauf hingewiesen, dass *credentz, credencz* in der Bedeutung 'Tafelaufsatz' mehrere Male in Tiroler Inventaren begegnet, so z. B. im Nachlass des Trienter Bischofs Georg Hak vom Jahre 1465 (Zingerle LXXVIII 14); in demselben Inventar hat das Wort auch die Bedeutung 'Kredenzbecher' (Zingerle LXXVIII 6). Nebenbei bemerke ich noch, dass einige Zusammensetzungen mit *credenz*, die von den einschlägigen Wörterbüchern erst bedeutend später belegt werden, bereits im 15. Jahrhundert in Tiroler Inventaren begegnen und somit für die frühe Einbürgerung des italien. Wortes in dieser Gegend ein Zeugnis ablegen: *credenztisch, kredenztischel* (das Weigand, DWb. s. v. erst 1540 in Alberus dict. r. 2^a belegt) Schloss Thaur 1484 (Zingerle LVII 2) u. a.; *credenczglas* Schloss Sigmundsburg 1462 (Zingerle XLIIIa 14); *kredenntzpecher* Fahrhabe des Zolleinnehmers Leonhard Brotlieb und seiner Gattin [am Brenner] 1483 (Zingerle LXXIII 8).

Das Verb *kredenzen* begegnet bereits in Heinrich Wittenweilers Ring (nordostschweizer., um die Wende des 14. und 15. Jahrhunderts; hgg. von Wiessner) V. 5873 und 8340 in der ursprünglichen Bedeutung 'vorkosten' und in der Moerin V. 3364 Hermanns v. Sachsenheim (schwäb. um 1450); *kredenzieren* bucht das Schweizer. Idiot. III 786 im 17. Jahrhundert.

lavetsch, lafetsch, lafetz, lavetschen, läuetschen, laueschenn nebst Var. 'grosser Kessel zum Kochen, Waschen u. dgl.' ist ein (bei Lexer fehlendes) auch in neuerer Zeit im Tirol. übliches Wort (vgl. Schöpf, Tirol. Idiot. S. 358 s.v. *lafötsch* und S. 148 s. v. *fötsch*), das in Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts häufig vorkommt und das von Zingerle (S. 332) auf italien. *laveggio* und von Schöpf auf rätoroman. *lavetsch* zurückgeführt

wird. Die deutschen Formen auf *tsch* scheinen für Entlehnung aus dem Rätoroman. zu sprechen, wo das Wort in Formen begegnet, die den deutschen mit *(t)sch* nahestehen: grödn. *laviéč* 'grosser Kessel' (Gartner, Ladin. Wörter aus den Dolomitentälern 47), *laveč* in Unterfassa (Rossi, Ladinisches Wb. [1914] 103 [zitiert nach Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 186]). In einigen anderen rätoroman. Mundarten hat sich die ursprüngliche Form dieses aus dem Venezian., wo *lavezo* gilt, ins Rätoroman. aufgenommenen Lehnwortes besser erhalten: so in Cortina d'Ampezzo und in Buchenstein *laviez* (hier daneben auch *laviéč*); im älteren Bellunes. und im Trientin. ebenfalls *laviez* (vgl. Tagliavini S. 186). — Die deutsche Form mit *tz* scheint auf die unveränderte venezian. Form direkt oder durch rätoroman. Vermittlung zurückzugehen; ausgeschlossen ist es freilich nicht, dass die rätoroman. Form mit *č* durch Lautsubstitution im Deutschen *tz* ergeben hätte, aber keine besonderen Gründe sprechen für diese Annahme. — In den von Zingerle herausgegebenen Inventaren finden sich zahlreiche Belege: *lafetsch* Garnstein 1417 (XV 20), *lauëtschen* und *lauetsch* Nachlass des Grafen Joh. Meinhard von Görz 1430 (LXXX 80 und 97), *lauetsch* Schloss Fragsburg 1439 (XI 43), *lavetschen* Schloss Pergine 1434 (XXXVI 57) u.a. — Ausserdem erwähnt Zingerle selbst noch, dass *laffetsch* in den Rechnungsbüchern der Herren von Schlandersberg [auch in Tirol] vom Jahre 1401 vorkommt, und verweist dabei auf die Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung II 614.

lutzschern, lutschern, lutzeren 'Lampe mit Hängeisen' ist in Tirol seit dem Mittelalter gebräuchlich. So heisst es *lutzschern* in einer Urkunde aus Schloss Sigmundsburg 1478 (Zingerle XLIV 209), *lützschern* Schloss Sigmundsburg 1483 (Zingerle XLV 157), *lutzeren* Schloss Stenico 1478 (Zingerle LIII 28); Schöpf (Tirol. Idiot. S. 405) bucht im Tirol. *lutschêr, lutschear,* (*lutscherna* Oberinntal). Jedenfalls für die Formen mit *tsch* scheint die von Lexer (I 1974) für die von ihm angeführten Belege von *lucërne* 'Laterne', 'Leuchte' gegebene Herleitung

von latein. *lucerna* nicht zuzutreffen; auch Schöpf weist nur auf mhd. *lucërne* und latein. *lucerna* hin. Die deutschen Formen mit *t(z)sch* deuten wegen der Behandlung des latein. *c* vor *e* auf das Rätoroman., wo latein. *c* vor *e* und *i* *tsch* ergab, während in den oberitalien. Mundarten das Ergebnis *ts* ist.[1] Die Form *lutzeren* in der oben angeführten Urkunde wird, weil der Beleg aus Tirol stammt, wohl entweder aus dem Oberitalien. oder — mit Lautsubstitution *ts* für *tsch* — aus dem Rätoroman. stammen. Die von Lexer und anderen aus dem Latein. hergeleiteten Formen mit *c* oder mit *(t)z* könnten nach ihrer Lautgestalt ebenso gut aus dem Latein. als auch aus dem Oberitalien. übernommen sein, werden aber in der Hauptsache in der Tat auf die latein. Form zurückgehen; nur für die aus dem Südrand des deutschen Sprachgebietes stammenden Belege ist auch die Möglichkeit italienischer bzw. rätoromanischer Herkunft ernstlich zu berücksichtigen.

masari, *masserey*, *mẽsserey* 'Hausrat' nebst Var. scheint ein im Tirol. schon in mhd. Zeit übliches Wort gewesen zu sein. Lexer (III Nachträge Sp. 310) belegt die Form *masari* in Vintlers Blumen der Tugend V. 8558 (Hs. *masarei*) und führt das Wort auf italien. *masserizie* zurück. Aus Tiroler Urkunden des 15. Jahrhundets seien folgende Belege erwähnt: *masserey* Amt Bozen 1485 (Zingerle IV 286); *massarey* Schloss Fragenstein 1477 (Zingerle VI S. 15); *massarey* Schloss Fragenstein 1478 (Zingerle VII S. 16); *mässerey* Schloss Fragenstein 1482 (Zingerle VIII 23, 54 Anm. und S. 17); *mässerey* Schloss Fragenstein 1482 (Zingerle IX S. 19) und *masserey* ibid. (49); *mẽsserey* Schloss Fragenstein 1488 (Zingerle X S. 21); *masserey* Schloss Kronburg 1478 (Zingerle XXVI 14); *masaria* 1471 Santa Maria di Campiglio (Zingerle XXIX S. 49 und 154); *masserey* Turm in Mals 1479 (Zingerle XXX S. 50); *massaria* Schloss Sigmundslust 1488 (Zingerle LI 60 Anm. und S. 115); *masserey* Nachlass des Pfarrers Hans Pranger zu Flaurling 1478 (Zingerle LXXII 42); *masserey* Fahrhabe des Zolleinnehmers Leonhard Brotlieb und seiner Gattin 1484 (Zingerle

[1] Vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1940 S. 152 Anm. 1.

LXXIV 124), *kuchenmasserey* ibid. (61); *masserey* Fahrhabe usw. 1484 (Zingerle LXXIII 43). Als Quelle des Wortes nennt Zingerle (S. 339) italien. *masseria* 'Hausrat'. In den mir momentan zur Verfügung stehenden Quellen finde ich italien. *masseria* hauptsächlich in der Bedeutung 'Meierei', 'Wohnung des Pächters', während die Bedeutung 'Hausrat' und Verwandtes im Italien. vorwiegend durch *masserizia* vertreten wird (vgl. u. a. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 5396; Bulle-Rigutini, Neues deutsch-italien. Wb. I [1912] 464 ss. vv. *masseria* und *masserizia*; Tommaseo-Bellini, Dizionario della lingua italiana III [1871] 137 ss. vv. *masseria* und *masserizia*, wo allerdings auch für *masseria* Bedeutungen erwähnt werden, die eine gewisse Verwandtschaft mit der Bedeutungsgruppe 'Hausrat' verraten, wie 'Quantità di qualsivoglia mercanzia').

Im Rätoroman. dagegen ist das Wort *masaria*, *masarie* (plur.) häufig gerade in der Bedeutung 'Hausrat' belegt: *masarie* Buchenstein 'arnesi', 'utensili' (Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo 204); *masaria* 'Geräte', 'Werkzeug', 'Geschirr' (Gartner, Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern 51); *masarí(i)* Comelico 'vestiari' (Tagliavini, Il dialetto del Comelico [1926] 141 ff.). — Die Form des von jeder Eindeutschung unberührten Fremdwortes zeigt das in deutschen Urkunden gelegentlich vorkommende *masaria* (vgl. oben die Belege). Die Form *masserey* mit *ei* < *î* scheint für Entlehnung vor Abschluss der deutschen Diphthongierung, also etwa vor der Mitte des 13. Jahrhunderts, zu sprechen; es besteht allerdings auch die Möglichkeit, dass die Diphthongierung in diesem Worte auf analogischem Wege durchgeführt wurde im Anschluss an ältere Entlehnungen mit dem Suffix *-ia*.

maygölgläsel, *mayölel* (Dimin. zu *mayöl*), *mayolly* (ebenfalls Dimin.) 'Glasbecher ohne Fuss' ist eine aus dem Süden aufgenommene Entlehnung, die ich in dieser Form nur aus Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts kenne; zugrunde scheint rätoroman. *majöl*, *miöl* (< latein. *modiolus*) zu liegen (über diese Form vgl. R. von Planta, Die Sprache der rätoroman. Urkunden des 8.–12. Jahrhunderts S. 74; vgl. auch Velle-

man, Dicziunari de la lingua ladina S. 367 *magöl*). Das Wort begegnet in der Form *maygölgläsel* in einem Inventar aus Schloss Sigmundsburg 1462 (Zingerle XLIII a 16); *mayölel* Fahrhabe des Zolleinnehmers Leonhard Brotlieb und seiner Gattin 1483 (Zingerle LXXIII 9); *mayolly* Fahrhabe des Zolleinnehmers Leonhard Brotlieb und seiner Gattin 1484 (Zingerle LXXIV 3). Falls in der deutschen Form *mayolly* nicht ganz einfach *o* für *ö* steht, liesse sie sich auf eine rätoroman. auf *o* zurückführen (z. B. im — allerdings recht weit von dieser Gegend liegenden — Obwaldischen gilt *mayola*).

Neben diesen Formen ist im Mhd. auch *mîol* 'Becher', 'Pokal' belegt, das wohl mit Lexer und Suolahti (Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. S. 161) auf italien. *miolo* zurückzuführen ist. Das Wort tritt nach Suolahti zuerst bei Konrad von Würzburg auf. Der in Basel lebende Dichter wird dieses Wort wahrscheinlich in seiner neuen Heimat kennengelernt haben, wo *mījel*, *mygel* seit frühnhd. Zeit gut bezeugt ist (vgl. Schweizer. Idiot. IV 137). Ferner ist *mîol* bei Frauenlob belegt. Der in Mainz lebende Heinrich von Meissen, dessen Reisen sich vorwiegend auf norddeutschem Boden bewegten, wird, glaube ich, dieses Wort von Konrad von Würzburg übernommen haben. Die Übereinstimmung zwischen den beiden Stellen ist freilich nicht sehr weitgehend: bei Konrad von Würzburg (Kleinere Dichtungen [hgg. von Schröder] S. 68 Z. 369) heisst es: *ez* (im Text versehentlich *es*) *kan glenzen sam dur einen clâren mîol lûter wîn*, bei Frauenlob (hgg. von Ettmüller) 131, 6 *sît im ein lûter mîol wîn für werdez lop niht smecket*. Aber diese Übereinstimmung genügt, um es wahrscheinlich zu machen, dass Heinrich von Meissen dieses seltene Wort von Konrad von Würzburg übernahm. Nicht nur, dass Konrad von Würzburg ein Vorgänger Frauenlobs in der geblümten Rede war, beide haben sie einander Gedichte gewidmet: Konrad von Würzburg (Kleinere Dichtungen S. 65 Z. 286 ff.) hat auf seinen jüngeren Zeitgenossen Frauenlob einen Spruch und dieser auf den Tod Konrads

von Würzburg einen Klagespruch (Ettmüllers Ausgabe Spr. 313) gedichtet.[1]

munsiol 'Gefäss' in der Krone Heinrichs von dem Türlin stellt Suolahti (S. 163) mit Recht zu altvenezian. *muzuol*, paduan. *medzuolo* (ebenfalls aus latein. *modiolus*). Das Wort gehört offenbar zu den italien. bzw. rätoroman. Wörtern des Kärntner Dichters (vgl. oben S. 84 s. v. *crinale*). Das in der deutschen Form vor *s* auftretende *n* braucht nicht auf einer erst im Deutschen eingetretenen Veränderung zu beruhen. Im Venezian. lässt sich neben *mizuol* auch die Form *minzuol* mit Einschub eines *n* nachweisen (vgl. Mussafia, Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im XV Jahrhunderte [Denkschriften der Wiener Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Classe XXII (1873)] S. 179 s. v. *mizuol*). Das venezian. Wort ist nach dem Osten weitergewandert, wo es im Friaul. sowohl ohne als auch mit Nasaleinschub begegnet, und zwar in der Form *minzuol* im Vegliot.; auf eine derartige venezian. oder rätoroman. Form mit *n* geht auch serbokroat. *munčjela* 'Wassergefäss' zurück (vgl. P. Skok, Zeitschr. für roman. Philologie XXXVI 652 und XLI 152). So ist es denn auch wahrscheinlich, dass Heinrich von dem Türlin das Wort einer Mundart entnahm — wohl dem Venezian. oder dem Friaul. —, in der das unorgan. *n* bereits vorhanden war.

schachtel, *schatel*, *scatel* ist ein zuerst nur im Obd. auftretendes Wort, das bereits in mhd. Zeit belegt ist (vgl. Lexer II 636 und Lexer III Nachträge 357 s. v. *schachtelmacher*; Schmeller, Bayer. Wb. II 366; Schöpf, Tirol. Idiot. S. 677 *skàtl*, S. 702 *gstàttel*, S. 684 *spàtl* (sowohl 'Spatel' als auch 'Schachtel'); Lexer, Kärnt. Wb. S. 213 *skàttl*, *gstàttl*, S. 239 *stàttl*, *gstàttl;* Fischer, Schwäb. Wb. V 641 ff.; Schweizer. Idiot. VIII 148 ff. und 1497 s. v. *schatúll*; Martin-Lienhart, Elsäss. Wb. II 391). Als älteste Belege erwähnt Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Schachtel* (die von Fischer, Schwäb. Wb. V 641 ff. angeführten Formen) *sgatelle*

[1] Die Form *mviol*, die im 12. Jahrhundert auftritt, führt Suolahti an der bereits angeführten Stelle auf afrz. *muiel*, *moyel*, provenz. *moiol* zurück.

Nördlingen c. 1440 und *scatel* Ulm 1476. Schon bedeutend früher lässt sich unser Wort in Tirol nachweisen, und zwar schon im Jahre 1420 Nachlass des Hans von Wehrburg [Etschtal] *schattel, schetlein, schettelin* (Zingerle LXVII 146, 113, 153); ferner *stattel* 1493 Nachlass des Trienter Bischofs Ulrich von Freundsberg (Zingerle LXXIX 99); *schatel* Nachlass Jörgs von Villanders (Zingerle XVI 28).

Das deutsche Wort *Schachtel* wird von Kluge-Götze aus italien. *scatola* hergeleitet, während Weigand DWb. umgekehrt das italien. Wort auf das deutsche zurückführen möchte, und z. B. Fischer lässt die Frage offen. Die Verbreitung des Wortes im Deutschen und ihre Chronologie sowie das Fehlen von einheimischen Anknüpfungsmöglichkeiten legen schon die Annahme einer Entlehnung aus dem Süden nahe. Auch Formen wie *scatel, skàttl, sgatelle* mit ihrem fremdartigen *sc-, sk-, sg-* vor Vokal sprechen für Herkunft aus einer fremden Sprache, und dabei bietet sich italien. *scatola* ungezwungen dar.

Alle Belege in den von Zingerle herausgegebenen Tiroler Inventaren weisen Formen ohne *h* vor *t* auf, was sich wohl daraus erklärt, dass hier, in der unmittelbaren Nähe der italienischen Sprachgrenze, die ursprüngliche italienische Form sich am getreusten erhalten konnte. Sonst treten Formen mit *-ht-* bzw. *-cht-* von diesem Wort bereits im 15. Jahrhundert auf, um dann in dieser Form in die Schriftsprache Aufnahme zu finden und durch die Schriftsprache allmählich über ganz Deutschland getragen zu werden. Diese deutsche Form versucht V. Moser (Zeitschrift für deutsche Mundartforschung XIV [1938] S. 70 ff.) dadurch zu erklären, dass bei der Wanderung des italien. Wortes durch das bair. Gebiet zwischen dem Tonvokal und dem *t* in bair. Weise ein Gutturalspirant eingeschoben wurde; Moser kann sich dabei auf Schmeller (Die Mundarten Bayerns § 434) und Weinhold (Bair. Gramm. § 184) berufen, die den — allerdings unter noch nicht näher bestimmten Bedingungen — zwischen dem Tonvokal und dem folgenden Dental eintretenden Einschub eines Gutturalspiranten im Süd- und Mittelbair. feststellen, der etwa seit Anfang des 15. Jahrhun-

derts nachweisbar ist. Auf eine andere Erklärungsmöglichkeit möchte ich allerdings noch hinweisen: Im Bair., Schwäb. und Schweizer. gibt es eine Wortsippe *schach(en)*, *schacht* 'ein Stück Waldes', 'Holz', die durch Kontamination mit der italien. Entlehnung *skatel* die Form *schachtel* hat ergeben können (vgl. bair. *schacht* 'Holz', 'Stück Waldes', *schachen* 'Stück Waldes' Schmeller II 364, 363; tirol. *schachl* 'Stück Waldes' Schöpf 585; schwäb. *schache(n)* 'alleinstehende Waldparzelle' Fischer V 640; schweizer. *schachel* 'Gruppe von Bäumen' Schweizer. Idiot. VIII 102 ff.; Lexer, Mhd. Wb. II 622 s. v. *schache*, 636 s. v. *schacht(e)* 'einzeln stehendes Waldstück'). – Selbstredend haben diese beiden Faktoren auch zusammenwirken können.

Die oben erwähnte mhd. Form *stattel* (Nachlass des Trienter Bischofs Ulrich v. Freundsberg) wäre man versucht, entweder als ein falsch gelesenes oder doch verschriebenes *scattel* aufzufassen – eine wegen der Ähnlichkeit der Zeichen für *t* und *c* sehr naheliegende Annahme –, wenn nicht in der modernen tirolischen Mundart die Form *gstàttel* (vgl. Schöpf, Tirol. Idiot. S. 702 und Insam, Der Lautstand des Burggrafenamtes von Meran S. 22), im Kärnt. *stàttl*, *gstàttl* (vgl. Lexer, Kärnt. Wb. S. 239) vorhanden wären, die die tatsächliche Existenz dieser Formen verbürgen. Dieses *st-* ist wohl durch ein Ausweichen vor *sc-*, das dem Deutschen fremd war, zu erklären, dəs zur Lautsubstitution *sc-* > *st-* führte. Ähnlich steht es wohl auch um die tirol. Form *spàtl* 'Schachtel' (Schöpf S. 684), und auch die lusern. Form *ʃkatl* legt ihrerseits ein Zeugnis davon ab, dass das fremde *sk-* dem deutschen Munde unbequem war.

Emil Öhmann

La Finlande et deux femmes de lettres Madame Khvostova et Madame de Staël

I. — Madame Khvostova

Au XVIII[e] siècle la littérature russe ne cherchait pas encore ses sujets dans la Scandinavie »nébuleuse» devenue à la mode chez les auteurs occidentaux de l'époque. Se trouvant en contact presque permanent avec la Suède, à cause des opérations militaires, les Russes ne s'intéressaient à ce pays qu'au point de vue politique. Leur littérature utilitaire, à partir de l'époque de Pierre le Grand, abonde en descriptions et »délinéations» du royaume de Suède, et à l'occasion des batailles ou des armistices russo-suédois des discours officiels sont prononcés et des odes pompeuses composées par les meilleurs poètes de Russie, tels Théophane Prokopovitch en 1717, Lomonosov en 1741, Krylov en 1790. Il est vrai que les dignitaires russes et les étrangers bien vus à la cour de Pétersbourg avaient loisir de faire des excursions dans la partie russe de la Finlande, entre le Systerbäck et le Kumen, qui alors ne semble pas encore avoir été ouverte au tourisme général, bien qu'il y eût déjà des colons russes. Mais jusqu'au XIX[e] siècle ces voyageurs privilégiés, parmi lesquels se trouvaient des écrivains de premier ordre, ne se laissent pas trop inspirer par la nature du pays ni par le caractère de son peuple; tout au plus ils en rapportent des souvenirs de voyage détaillés et précis, mais peu poétiques, comme le font l'impératrice Catherine II[1] et le Vénézuélien Miranda[2], ou des notes de carnet qui resteront longtemps inédites, comme celles de Bernardin de

[1] Cf. Сборникъ Императорскаго Русскаго Историческаго Общества, XV (1875), p. 2.

[2] Cf. Urban Nyström dans les *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B XXX, 14.

Saint-Pierre[1] et celles du poète russe Dmitriev, en garnison, comme lieutenant, aux environs de Hamina-Fredrikshamn en 1788, dont les mémoires contenant entre autres quelques lignes sur la nature de la Finlande ne furent publiés qu'en 1866.

C'est pourquoi on est surpris de trouver, à cette époque, un passage concernant la Finlande et les Finnois dans une élégie en prose qui n'a rien à voir avec la politique, écrite par une jeune russe, débutante en littérature. Cette femme, Alexandra Pétrovna Khvostova, née Khéraskova, à qui revient ainsi le mérite d'avoir introduit la Finlande dans les belles-lettres russes, était par sa naissance appelée à jouer un rôle dans la haute société de son pays. Née à Saint-Pétersbourg en 1767 (ou 1768), elle était la nièce du poète russe Khéraskov, dont le père, un boyard roumain Heresco immigré en Russie en 1712, avait personnellement connu Pierre le Grand. La mère de notre poétesse était une comtesse de Vieira[2], arrière-petite-fille d'un juif portugais, dont le fils, baptisé en Hollande, fut amené par Pierre le Grand en Russie, nommé grand maître de police de la nouvelle capitale et anobli.[3]

Selon l'usage du temps, Mlle Khéraskova reçut une éducation très soigneuse. Les contemporains racontent qu'elle savait admirablement parler et écrire non seulement le français mais même le russe, chose rare dans la haute société russe du XVIII^{e}—XIX^{e} siècle. Elle n'était pas trop belle, c'est plutôt le contraire qui nous est attesté par le mémorialiste Wighel (voir ci-dessous, p. 121, note 5) qui semble avoir eu beaucoup d'affection pour la jeune femme et était par conséquent plutôt porté à la flatter. Mais ses admirateurs avaient prétendu que c'est elle que représentait un beau portrait peint par Santerre et gravé par Nicolas Chateau et portant l'inscription que voici (nous respectons l'orthographe et la ponctuation):

[1] Publiées en 1905 par Yrjö Hirn dans *Svenska Litteratursällskapets i Finland Förhandlingar och Uppsatser*, XIX.

[2] En russe Дивіеръ ou Девіеръ.

[3] Pour toutes les données biographiques, voir surtout le Русскій Біографическій Словарь, IV (Pétersbourg, 1901).

A me voir j'ai les traits d'une beauté divine,
Les yeux noirs et brillants un tein vif et charmant.
Mais j'ai l'esprit formé d'une etoff si fine,
Que j'en donne à garder au plus subtile amant.

Sur quelques autres exemplaires de ce portrait, exactement pareils au précédent, l'inscription a été supprimée et remplacée par les nom et prénom de notre poétesse et par des vers français faits en son honneur par le prince Béloselski-Bélozerski. Ces portraits, conservés à la Bibliothèque de l'Ermitage, furent considérés comme authentiques par A. Wassiltschikoff[1] et par D. A. Rovinski[2], après quoi tous les dictionnaires biographiques et bibliographiques russes l'ont répété sans se rendre compte de l'imposibilité d'une telle assertion: Jean-Baptiste Santerre était en effet mort en 1717, cinquante ans avant la naissance de la poétesse russe[3]. Probablement il s'agit d'une tête de femme peinte par Santerre et modernisée par le graveur Chateau, car coiffure et costume sont ceux de la fin du XVIII[e] siècle.

Les parents marièrent Mlle K'é-k va »très tôt» (la date exacte n'est pas connue) au commandant en second Dmitri Sémionovitch Khvostov. L'union avec cet officier rude et peu instruit, quoique issu d'une vieille famille noble, ne fut pas heureux. La jeune Mme Khvostova chercha consolation dans la littérature et la mystique. Bientôt on commença à parler de son salon littéraire que fréquentaient, entre autres, les frères Joseph et Xavier de Maistre pendant leur séjour à Saint-Pétersbourg.

Khvostova avait débuté en 1787 par une traduction ano-

[1] Liste alphabétique des portraits russes (Pétersbourg, 1875), I, p. 258.

[2] Подробный словарь русскихъ гравированныхъ портретовъ (Pétersbourg, 1888), III, 2084. Contient une reproduction du portrait.

[3] Cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs & graveurs de tous les temps et de tous les pays* (Paris, 1911), articles SANTERRE et CHATEAU (Nicolas).

nyme d'une œuvre de caractère mystique, mais elle se classa comme écrivain par ses *Fragments* [1] élégiaques (*Au coin du feu* et *Le Ruisseau*), publiés en 1796 et réimprimés sans nom d'auteur en 1833 et en 1844. Le premier *Fragment*, qui nous intéresse particulièrement ici car c'est celui qui contient le passage sur la Finlande, avait paru déjà en 1795 dans la revue russe Пріятное и полезное препровожденіе времени [2] avec cette épitaphe: »Je vais errer sur la terre sans trouver une place pour reposer mon cœur (J. J. Rousseau. Nouv. Hél.)». — Toutes ces éditions étant devenues de véritables raretés bibliographiques, le bibliophile russe A. Bourtsev réimprima le texte de 1833 dans sa collection de livres rares.[3] C'est le seul texte russe des *Fragments* qui nous soit accessible à Helsinki.

Selon le témoignage des contemporains, les *Fragments*, aujourd'hui complètement oubliés, eurent un succès immense. On les lisait en manuscrit et on les savait presque par cœur dans tous les salons de Moscou et de Saint-Pétersbourg avant même qu'ils ne fussent publiés.[4] Ce succès était dû surtout à la pureté et à la fraîcheur de la langue russe dont se servait Khvostova. Même un Russe de nos jours y trouve tout juste quelques archaïsmes, mais aucun de ces barbarismes dont abonde la littérature russe du XVIII[e] siècle, y compris celle de Khéraskov, l'oncle de Khvostova. La jalousie avait, sans aucun fondement, poussé les soupçons jusqu'à insinuer que ce style était dû à l'assistance personnelle du grand historien et écrivain Karamzine, lui aussi débutant à cette époque [5], et à qui

[1] Отрывки.

[2] Pour les données bibliographiques, voir surtout Н. Н. Голицынъ, Библіографическій словарь русскихъ писательницъ (Pétersbourg, 1889), et Г. М. Городецкій, Историческій Вѣстникъ 1902, III, p. 1022—1023.

[3] Обстоятельное библіографическое описаніе рѣдкихъ и замѣчательныхъ книгъ... IV, Pétersbourg, 1901, n° 1341.

[4] Cf. Michel Makarov dans le Дамскій Журналъ, 1830, XXX, n° 15, p. 20.

[5] Cf. Воспоминанія Ф. Ф. Вигеля (Moscou, 1864), II, p. 233.

on devait plus tard attribuer le mérite d'avoir renouvelé le style russe.

On ne tarda pas à traduire les *Fragments*, surtout le *Coin du feu*, dans des langues étrangères. Les premières traductions furent faites en Russie, ainsi celle de Tchékalevski (à Saint-Pétersbourg, en 1798), dont le titre *La cheminée, pièce fugitive*, indique que l'auteur n'était pas à la hauteur de sa tâche: le mot russe камин ne peut, en effet, être pris ici qu'au sens de »foyer, coin du feu». En 1805 parut une traduction allemande: *Der Kamin oder die Phantasie einer Russin, ein russisches Original-Gedicht* [sic][1], *übersetzt von M. Malfa* (Moskau—Leipzig, 1805). Selon Golitzine il y avait eu encore une traduction française, faite à Moscou en 1809. Makarov mentionne en passant une traduction anglaise. — Le 13 novembre 1812 (par une coïncidence curieuse c'est ces jours-là que se décidait le sort de la Grande Armée en Russie!) *le Moniteur Universel* publia une traduction anonyme du *Coin du feu* qui lui aurait été adressée, de Moscou, par »un de nos Français, à qui la langue russe est familière»; le correspondant ajoute que »l'original, œuvre d'une dame russe ***, se fait remarquer autant par la facilité et la grâce du style que par la fraîcheur des pensées» et qu'il »peut donner lieu à des rapprochements intéressants avec d'autres productions de même nature écrites dans d'autres langues».

En comparant cette traduction avec le texte réimprimé par Bourtsev nous n'avons trouvé que des différences infimes, que nous signalons ci-dessous entre crochets, en suivant d'ailleurs le texte français du *Moniteur*.

L'élégie, dédiée par Khvostova aux mânes de son père, commence par des méditations et rêveries auprès du foyer, à minuit. L'auteur »quitte ce Monde et l'insensibilité qui l'habite»; elle livre son cœur tout entier à d'agréables chimères et elle s'envole . . . »où? je n'en sais rien moi-même. Tantôt sur les bords sablonneux du farouche Dnieper, au pied de cette montagne de verdure qui habite les blanches murailles

[1] L'original est en prose.

de Kiow et de son monastère» . . . »Tantôt je me transporte sur les rochers de la Finlande. Je découvre à regret de vastes plaines, qui ne sont semées que de cailloux. J'erre tristement sur la terre stérile; je demande pourquoi elle refuse la nourriture au [Bourtsev: *pauvre*] laboureur qui n'a qu'elle en ce monde pour consolation. Je le demande; mais tout se tait autour de moi, et l'air n'est troublé que par le cri sauvage des nocturnes oiseaux de proie. Je vois de loin un habitant [Bourtsev: *un triste Finnois*], il marche la tête penchée, et chantant [Bourtsev: *sifflant*] tristement un cantique, il va se reposer avec sa misère sur un dur grabat. Ses [Bourtsev: *huit*] enfants l'attendent à la porte de sa chétive cabane; ils sautent autour de leur malheureux père, ils étendent vers lui leurs [Bourtsev: *faibles*] petites mains caressantes; le Finnois accablé de fatigue, au lieu de répondre à leurs caresses, jette à terre ses filets d'où l'eau dégoutte encore. Il essuie la sueur et les larmes qui couvrent son visage, et fait avec ses enfants le partage d'un noir morceau de pain [Bourtsev: *fait avec de la balle du blé*].

»Aussitôt que les étoiles paraissent, un éclat de bois résineux s'allume; les portes humides crient sur leurs gonds, la chétive cabane se ferme et le pauvre Finnois, oubliant sa misère, ses peines et ses chagrins, s'endort du profond sommeil, unique jouissance que la nature lui ait laissée!

»Enfin je quitte la triste Finlande, je dis amicalement adieu à chaque pierre sur laquelle je me suis souvent assise pendant des nuits brillantes, à chaque épais ombrage que j'ai souvent contemplé et admiré . . . Je quitte les bords tortueux du Kumen, et je vole vers les forêts épaisses et les montagnes agrestes du Jutland . . .[1] Là, sous la conduite des pâtres sauvages habillés de peaux de bêtes féroces, je parcours des vallées, des bois, des montagnes impraticables; je cherche sur le sable les traces de la brave armée de Fingal . . . je saisis dans l'air le faible son

[1] Il y a évidemment erreur de la part du traducteur, car le texte russe a, correctement, Шотландія 'Écosse'. L'erreur est sans doute due à la ressemblance phonétique entre ce nom géographique en russe (*Schotlandia*) et *Jutland* prononcé à la française.

des chants plaintifs d'Ossian . . . Je reprends mes esprits. Tout autour de moi est tranquille . . . le feu auprès duquel j'étais assise est éteint . . . Deux heures sonnent; je cesse de rêver, et le sommeil vient m'accorder quelques moments de repos».

Si l'on cherche à établir ce qui, dans ce rêve élégiaque est pure fantaisie et ce qui peut être dû à la réalité, il importe d'abord de savoir que Mme Khvostova avait très probablement été à Kiev avant 1795, de sorte que les passages se rapportant à cette ville pourraient reposer sur des souvenirs personnels. C'était en tout cas Kiev que Khvostova choisit pour s'y établir, lorsque, en 1823, les mystiques tombèrent définitivement en disgrâce et que le séjour de la capitale leur fut interdit. A Kiev elle devint directrice d'une école de jeunes filles, écrivit des traités sur la mystique et termina ses jours en 1852 (ou 1853?) sans que sa mort fût remarquée par la société où naguère elle avait brillé. — Par contre, aucune preuve ne vient confirmer la supposition que Khvostova eût vu l'Écosse; il est probable que si jamais elle était sortie de Russie, c'est tout au plus pour se rendre dans les pays voisins, et que »les traces de la brave armée de Fingal», elle ne les avait vues qu'en son imagination, surexcitée par la lecture d'*Ossian*.

Entre Kiev et l'Écosse est placée la Finlande. Khvostova aurait-elle vraiment visité notre pays? Aucune preuve ne l'appuie, aucune n'y contredit. Étant la femme d'un officier supérieur, Khvostova aurait certainement pu faire une excursion même jusqu'à la frontière russo-suédoise, mais aucun document ne nous renseigne sur un tel voyage. — On pourrait aussi songer à un emprunt littéraire, car les descriptions élégiaques des »pauvres laboureurs» sont nombreuses dans la littérature occidentale du XVIII^{e} siècle. Un détail, »le cri sauvage des nocturnes oiseaux de proie», se retrouve, quinze ans plus tard, chez Batiuchkov, dans sa célèbre description de la Finlande; il l'avait pris à Lacépède, *Les forêts et les habitants des*

régions glaciales[1]. C'est là que Khvostova, elle aussi, aurait pu le trouver. Mais on se demande pour quelle raison elle aurait laissé son cœur s'envoler précisément en Finlande, dont la littérature russe ne s'était pas encore emparée, si ce n'était à cause des souvenirs d'un voyage réel.

II. — **Madame de Staël**

La description de la Finlande contenue dans les *Dix années d'exil* de Mme de Staël et la polémique qu'elle avait suscitée dans les milieux russes ont été depuis longtemps signalées par des savants russes, français et finlandais, mais le texte complet de cette polémique ne nous est accessible qu'en russe, dans des revues du début du XIX[e] siècle, aujourd'hui rares et peu connues. C'est pourquoi il ne nous paraît pas superflu d'en présenter aux lecteurs une traduction exacte et d'en récapituler l'histoire. Mais comme les allusions et les citations tendancieusement choisies des polémistes risqueraient de rester inintelligibles aux lecteurs qui n'auraient pas présent à l'esprit le texte de Mme de Staël auquel elles se rapportent, le voici, légèrement abrégé:

. . . vers la fin de septembre [1812], je quittai Pétersbourg pour me rendre en Suède par la Finlande . . . Lorsqu'on entre en Finlande, tout annonce qu'on a passé dans un autre pays, et qu'on a affaire à une autre race qu'à la race esclavonne. On dit que les Finnois viennent immédiatement du nord de l'Asie, et que leur langue n'a point de rapport avec le suédois, qui est un intermédiaire entre l'anglais et l'allemand. Les figures des Finnois sont pourtant, pour la plupart, tout à fait germaniques; leurs cheveux blonds, leur teint blanc, ne ressemblent en rien à la vivacité des figures russes; mais aussi leurs mœurs sont plus douces; les gens du peuple y ont une probité réfléchie, qu'ils doivent à l'instruction du protestantisme et à la pureté des mœurs. Vous voyez, le dimanche, les jeunes filles revenir du sermon à cheval, et les jeunes gens les suivant. On trouve souvent

[1] Voir la grande édition des œuvres de Batiuchkov par L. N. Maïkov (Сочиненія К. Н. Батюшкова . . .), II, p. 381.

l'hospitalité chez des pasteurs de Finlande . . . il n'y a presque point de châteaux ni de grands seigneurs en Finlande, de manière que les pasteurs sont, d'ordinaire, les premiers parmi les habitants du pays . . .

L'aspect de la nature est très différent, en Finlande, de ce qu'il est en Russie. Au lieu des marais et des plaines qui entourent Pétersbourg, on retrouve des rochers, presque des montagnes, et des forêts; mais à la longue, on s'aperçoit que ces montagnes sont monotones, ces forêts composées des mêmes arbres, le sapin et le bouleau. Les énormes blocs de granit qu'on voit épars dans la campagne et sur les bords des grandes routes donnent au pays un air de vigueur; mais il y a peu de vie autour de ces grands ossements de la terre, et la végétation commence à décroître, depuis la latitude de la Finlande jusqu'au dernier degré de la terre animée. Nous traversâmes une forêt à demi consumée par le feu: les vents du nord, qui accroissent l'activité des flammes, rendent les incendies très fréquents, soit dans les villes, soit dans les campagnes. L'homme, de toutes les manières, a de la peine à lutter contre la nature dans ces climats glacés.

On rencontre peu de villes en Finlande, et celles qui existent ne sont guère peuplées. Il n'y a pas de centre, pas d'émulation, rien à dire et bien peu à faire dans une province du nord suédois ou russe, et, pendant huit mois de l'année, toute la nature vivante s'endort. L'empereur Alexandre s'empara de la Finlande à la suite du traité de Tilsitt . . . L'empereur Alexandre devint maître de la Finlande par la conquête et par les traités fondés sur la force; mais il faut lui rendre cette justice de dire qu'il ménagea cette province nouvelle, et respecta la liberté dont elle jouissait. Il laissa aux Finnois tous leurs privilèges relativement à la levée des impôts et des hommes; il vint avec générosité au secours des villes incendiées, et ses faveurs compensèrent, jusqu'à un certain point, ce que les Finnois possédaient comme droit, si toutefois des hommes libres peuvent accéder volontairement à cette sorte d'échange . . .

Je m'embarquai à Abo, capitale de la Finlande. Il y a une université dans cette ville, et l'on s'y essaye un peu à la culture de l'esprit; mais les ours et les loups sont si près de là pendant l'hiver, que toute la pensée est absorbée par la nécessité de s'assurer une vie physique tolérable; et la peine qu'il faut pour cela dans les pays du Nord consume une grande partie du temps que l'on consacre, ailleurs, aux jouissances des arts de l'esprit. On peut dire, en revanche, que les difficultés mêmes dont la nature environne les hommes donnent plus de fermeté à leur caractère,

et ne laissent pas entrer dans leur esprit tous les désordres causés par l'oisiveté. Néanmoins à chaque instant je regrettais ces rayons du Midi, qui avaient pénétré jusque dans mon âme.

Les idées mythologiques des habitants du Nord leur représentent sans cesse des spectres et des fantômes; le jour est là tout aussi favorable aux apparitions que la nuit: quelque chose de pâle et de nuageux semble appeler les morts à revenir sur la terre, à respirer l'air froid comme la tombe dont les vivants son entourés. Dans ces contrées, les deux extrêmes se manifestent d'ordinaire plutôt que les degrés intermédiaires: ou l'on est uniquement occupé de conquérir sa vie sur la nature, ou les travaux de l'esprit deviennent très facilement mystiques, parce que l'homme tire tout de lui-même, et n'est en rien inspiré par les objets extérieurs.

. . . Je craignais la mer, et chacun me disait: »Tout le monde fait ce passage, et il n'arrive rien à personne.» . . . M. [Auguste-Guillaume] Schlegel s'aperçut de l'effroi que j'éprouvais sur la frêle embarcation [ce n'était en effet qu'un bateau pêcheur] qui devait nous conduire à Stockholm. Il me montra, près d'Abo [1], la prison où l'un des plus malheureux rois de Suède, Éric XIV, avait été renfermé pendant quelque temps avant de mourir dans une autre prison près de Gripsholm . . . les premiers jours de notre navigation me furent assez agréables. Nous passions à travers des îles, et quoiqu'il y ait beaucoup plus de danger près du rivage qu'en pleine mer, on n'éprouve jamais cette terreur que fait ressentir l'aspect des flots qui semblent toucher au ciel . . . Nous passâmes à l'île d'Aland, où les plénipotentiaires de Pierre Ier et de Charles XII traitèrent de la paix . . . Nous espérions arriver le lendemain à Stockholm, mais un vent décidément contraire nous obligea de jeter l'ancre sur la côte d'une île toute de rochers entremêlés de quelques arbres, qui ne s'élevaient guère plus haut que les pierres dont ils sortaient. Cependant nous nous hâtâmes de nous promener sur cette île, pour sentir la terre sous nos pieds. [Trois lignes plus loin, le manuscrit est interrompu. Après une traversée qui ne semble pas avoir été sans danger, Mme de Stael débarqua à Stockholm aux premiers jours d'octobre.][2]

---

[1] Il y a ici une erreur: Éric XIV n'a pas été prisonnier au vieux château-fort qui s'élève dans le voisinage immédiat d'Abo (Turku), mais au château de Kastelholm, en Aland.

[2] Nous citons l'édition de Paul Gautier, *Madame de Staël, Dix années d'exil*. Édition nouvelle d'après les manuscrits, avec une introduction, des notes et un appendice (Paris, 1904). Le passage en question s'y trouve à la page 372 sq.

Ce passage fut remarqué par Alexandre Alekséïévitch Moukhanov, aide-de-camp de Zakrevski, gouverneur général russe en Finlande. Insensible aux éloges que dans son livre Mme de Staël dispensait à la Russie, Moukhanov se montra très mécontent de ce qu'elle avait à dire sur la Finlande. N'étant pas journaliste de métier[1], il jugea néanmoins à propos de publier une critique, signée *A. M-v*, dans la revue russe Сынъ Отечества (CI, n° X, p. 148—157). Son article est daté du 20 avril 1825[2], tandis que la première édition de *Dix années d'exil* avait paru en 1821, ce qui rend très probable que Moukhanov n'en fut mécontent qu'après (et même, probablement, pour) être devenu amoureux de sa future fiancée finlandaise, Aurore Stjernvall (en secondes noces M^me^ Karamzine) qu'il vit pour la première fois en automne 1824[3]. Cette supposition est confirmée par le début de sa critique, où il dit qu'il parcourait le livre de Mme de Staël »de nouveau».

Ayant cité en traduction russe le passage concernant la Finlande, Moukhanov continue:

»En parcourant de nouveau les *Dix années d'exil* de Mme de Staël, j'y ai trouvé le passage ci-dessus et j'ai été frappé non seulement par l'indifférence, le manque d'esprit d'observation et l'ignorance totale du pays, étonnants pour le lecteur qui connaît déjà son livre sur *l'Allemagne*, mais aussi par le récit lui-même qui ressemble tout-à-fait au bavardage de ces Français mesquins, qui, il n'y a pas longtemps, arrivaient en Russie munis de peu d'érudition et de beaucoup d'espoir et que nos compatriotes parfois trop hospitaliers (qui auraient presque pu être nos contemporains!) accueillaient avec tant de joie.

[1] C'est ce que prétend, à tort, Gautier dans son Introduction, p. XVIII. En réalité, la production littéraire de Moukhanov se réduit à cet unique article.

[2] Il n'a pas été écrit en 1821, comme le semble admettre Gautier, *l. c.*

[3] Cf. Ingrid Qvarnström, *Ett legendomspunnet liv. Aurore Karamsin och hennes samtid* (Helsingfors, 1937), p. 60 sq., et Rafael Lindqvist, *Finsk Tidskrift*, 1902, p. 379—382.

»Celui qui connaît les ouvrages de Mme de Staël et son imagination toujours surexcitée, qui a vu, ou tout au moins s'est imaginé d'après les descriptions, la nature gigantesque de la Finlande, cette incarnation des fantaisies les plus audacieuses, — il sera vraiment étonné d'apprendre que les forêts immenses, les lacs, les rochers et les énormes blocs de granit n'aient fait sur l'auteur de *Corinne* d'autre impression que celle de monotonie et d'ennui. Ces énormes blocs de granit qu'on voit épars dans la campagne et qu'elle appelle si bien *les ossements de la terre*, ne sont-ils pas des objets d'admiration, de méditation et de sentiments profonds! Et où pourrait chercher les délices de l'imagination celui qui contemplerait les beautés de la nature, mais regarderait sans s'émouvoir ces monuments d'un cimetière des peuplades, qui nous parlent des générations tombées dans l'oubli, mais qui avaient peut-être eu leur heure de gloire? Les rayons du Midi n'ont pas pénétré jusque dans mon âme, comme dans celle de Mme de Staël, et je n'ai pas encore eu l'occasion de me réchauffer au soleil méridional; voilà pourquoi je puis goûter les jouissances austères de la nature nordique. Pourquoi faut-il, en admirant le ciel de Rome et de Venise, mépriser la beauté austère du septentrion? Qui n'a gardé le plus vif souvenir des nuits d'hiver finlandaises, éclairées par l'aurore boréale, par le clair de lune étincelant sur la neige des vastes plaines des lacs gelés, sur les forêts vierges, dont on ne peut ni voir ni s'imaginer les limites, sur les torrents encadrés de glace, mais toujours vivants et pleins de mouvement, sur les rochers noirs se dressant comme des fantômes dans le désert stérile et horrible? Non, jamais je n'oublierai les mouvements de mon âme gonflée par tant d'impressions. Je me rappellerai toujours les matins que souvent je passais au bord du golfe: quel spectacle c'était que de voir le soleil apparaître à l'horizon et entourer, comme un incendie, de sa lueur les embrasures de l'indomptable Svéaborg — le fier monument du courage russe!

»En quittant mes souvenirs je reviens à Mme de Staël, qui en traversant une forêt à demi consumée par le feu semble

vouloir expliquer les incendies très fréquents par les vents du nord qui accroissent l'activité des flammes. Si elle s'était donné la peine de s'informer auprès de ses cochers, à l'aide d'un interprète quelconque, ils lui auraient expliqué que ce sont les cultivateurs finlandais qui brûlent leurs forêts pour en faire des champs, car le bois ne coûte pour ainsi dire rien en Finlande.

»Quant à ce qu'il n'y a »pas de centre, pas d'émulation, rien à dire et bien peu à faire dans une province du nord suédois ou russe», il est difficile de préciser à quoi pourrait se rapporter cette opinion de Mme de Staël, car leur situation géographique même impose aux Finlandais l'activité. Entourée au sud et à l'ouest des golfes de Finlande et de Botnie et à l'est du lac Ladoga, la Finlande jouit de tous les avantages du cabotage, qui la préservent de l'oisiveté, toujours fatale aux peuples. Là où il n'y a pas de rochers et où l'agriculture est possible, comme par exemple dans le »gouvernement» (préfecture) de Vasa, elle est poussée jusqu'à la perfection.

»Quant à l'Université d'Abo, Mme de Staël prétend que c'est le voisinage des ours et des loups qui l'empêche de faire des progrès (»on s'y essaie un peu à la culture de l'esprit», dit-elle), car toute la pensée y est absorbée par la nécessité de s'assurer une vie physique tolérable. Cette remarque est d'autant plus étrange que la Direction de l'Académie d'Abo se compose de plusieurs professeurs bien instruits, et ses 400 étudiants ont-ils vraiment l'intention de consacrer leur vie à la chasse aux bêtes féroces? En ce cas Mme de Staël aurait pu appeler cette Académie un chenil. N'a-t-elle vraiment pas trouvé d'autres raisons pour expliquer le retard de la civilisation, que de se laisser accompagner, en costume de Diane, par le lecteur dans les forêts finlandaises à la chasse des ours et des loups? . . . Les énormes forêts peuplées de sangliers qui couvraient jadis toute l'Allemagne ont-elles empêché la civilisation d'y faire des progrès? Et où pourrait-on sentir les succès du perfectionnement des esprits mieux qu'en Allemagne? Et quant à la Finlande, elle ne peut être comparée aux pays peu

connus, bien qu'il soit vrai que dans l'Europe septentrionale il n'y a que l'Angleterre qui puisse se vanter de posséder le luxe d'une civilisation; en tout cas il est aussi impardonnable de raconter aux Européens du XIX^e^ siècle qu'il existe en Europe un pays où les ours et les loups rendent la civilisation impossible, que de croire aux ogres et aux croque-mitaines de nos vieilles nourrices.

»Notre *barinia* a été enfin tellement épouvantée, qu'elle voit en plein jour des spectres et des fantômes; même les morts sortent de leurs tombes et reviennent sur la terre, sans attendre l'heure consacrée.

»Pour terminer mes remarques, déjà trop longues, sur les divagations de Mme de Staël, je dirai que, cette fois-ci, ses opinions concordent entièrement avec l'étourderie de son sexe; il nous semble qu'elle n'a pas eu le temps de méditer sur les impressions de son très rapide passage par la Finlande.»

Cette diatribe violente et confuse ne fut pas bien accueillie par la société russe, généralement très flattée des compliments que lui avait faits Mme de Staël, qui, du reste, avait été considérée comme une alliée dans la lutte contre Napoléon[1]. Même le meilleur ami de Moukhanov, N. V. Poutiata, son successeur auprès de Zakrevski à partir de 1825, ne l'approuva pas. »Tes remarques suscitées par l'opinion erronée de Mme de Staël sur la Finlande sont justes, mais il ne fallait pas te laisser emporter par ton indignation», lui écrit-il à Saint-Pétersbourg après avoir lu son article.[2]

Quelques semaines plus tard, le Дамскій Журналъ (1825, II, n° 13, p. 29—31) prit en chevalier galant la défense de la défunte (Mme de Staël était décédée dès 1817). Peu après elle reçut un avocat de premier ordre.

M. Yrjö Hirn, qui nous a donné une pénétrante analyse psychologique de Mme de Staël en cherchant à expliquer et,

[1] Cf. А. С. Трачевскій, Госпожа Сталь въ Россіи (Историческій Вѣстникъ, 1894, LVIII, p. 160—188).

[2] Cf. В. И. Саитовъ dans Остафьевскій Архивъ Князей Вяземскихъ, III (Pétersbourg, 1899), p. 466.

dans la mesure du possible, à excuser sa critique négative de la Finlande, ne semble pas avoir su que presque un siècle avant lui le grand poète russe Pouchkine avait fait une tentative similaire. Tous les deux, le savant finlandais et le poète russe, sont d'accord que Mme de Staël n'aurait pu écrire autrement. Voici ce qu'en dit M. Yrjö Hirn:[1] »A parler franchement, même l'admirateur le plus enragé de la nature ne pourrait demander qu'on se pâmât d'extase sur la route qui suit la côte sud de la Finlande, où le voyageur ne rencontre ni cascades ni lacs riants. Un patriote finlandais n'a réellement aucune raison de se plaindre de la manière dont son pays est mentionné par Mme de Staël.»

Pouchkine ne s'intéressait pas trop à la Finlande, qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne connaissait que par les relations de ses amis, surtout Batiuchkov et Baratynski. Mais c'est Pouchkine qui créa, quelques années plus tard, à l'usage de la littérature russe, l'épithète passe-partout du Finnois (»le triste déshérité de la nature»)[2] et il n'avait aucune raison de mettre en doute le récit de Mme de Staël qui concordait avec son opinion. Il avait d'autant plus de raison de prendre la défense d'une morte qu'il avait admirée[3] et qui avait été attaquée par un anonyme insolent. Ainsi il publia dans le Московскій Телеграфъ du 9 juin 1825 (n° XII, p. 255—259)[4] une anti-critique signée St. Arz.[5] que nous présentons ici en traduction:

»De tous les ouvrages de Mme de Staël, les *Dix années d'exil* sont un de ceux qui à juste titre doivent attirer l'atten-

---

[1] Yrjö Hirn, *Episoder* (Helsingfors, 1918), p. 51.

[2] Dans son poème *Le chevalier de bronze*, écrit en 1833, mais inspiré par une esquisse de Batiuchkov (*Avant la fondation de Saint-Pétersbourg*, paru en 1814), dont les Finnois semblent avoir des traits que leur attribuait Tacite.

[3] Cf. Трачевскій (voir ci-dessus, p. 131, note 1).

[4] Selon Paul Gautier (Introduction, p. XVIII) l'article de Pouchkine aurait paru plusieurs années après l'article de Moukhanov. C'est une erreur.

[5] = Старый Арзамасецъ 'Vieil Arzamasien', un des pseudonymes de Pouchkine.

tion des Russes. La pénétration de ses vues, la nouveauté et la variété de ces remarques, la reconnaissance et la bienveillance qui guident la plume de l'écrivain, tout dans ce livre fait honneur à l'esprit et aux sentiments de cette femme extraordinaire.

»Voici ce qu'on en dit dans un manuscrit: »En lisant les *Dix ans* [sic] *d'exil* on voit clairement que, touchée par l'accueil cordial des Boyards russes, elle n'a pas dit tout ce qui l'avait frappée. Je ne saurais blâmer pour cela la noble étrangère qui la première avait rendu justice au peuple russe, l'éternel calomnié des étrangers ignorants». C'est cette indulgence, que l'auteur du manuscrit n'ose blâmer, qui forme le charme principal de son livre, en ce qui concerne notre pays. Mme de Staël avait trouvé en Russie un asile, elle l'avait quittée comme on quitte une famille où l'on avait été accueilli avec confiance et cordialité. En se rendant à l'appel de son noble cœur, elle parle de nous avec respect et modestie, elle nous loue de toute son âme, mais elle ne nous blâme qu'avec ménagement, bref, elle ne crie pas nos défauts par-dessus les toits. Soyons donc reconnaissants à notre hôte illustre; respectons son grand souvenir comme elle a respecté notre hospitalité.

»En allant de Russie en Suède Mme de Staël traversa les tristes déserts de Finlande. Déjà âgée, séparée de tout ce qu'elle aimait, pendant sept ans en proie au despotisme actif de Napoléon, éprouvée cruellement par l'état politique de l'Europe, elle ne pouvait plus alors (en automne 1812) garder la sérénité d'âme nécessaire pour pouvoir jouir des beautés de la nature. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les rochers noirs, les forêts vierges et les lacs ne lui aient inspiré que de la tristesse.

»Ses mémoires inachevés se terminent par la description, poussée en noir, de la Finlande.

»M. A. M., »en parcourant de nouveau» le livre de Mme de Staël, y a trouvé ce passage, l'a traduit un peu lourdement et a muni »les divagations de Mme de Staël» du commentaire que voici: »J'ai été frappé non seulement de l'indifférence . . .» [cf. ci-dessus, p. 128].

»Quel style et quel ton! Quels sont donc les rapports entre les deux pages des *Mémoires* d'un côté, et *Delphine*, *Corinne* et les *Considérations* de l'autre, et qu'y a-t-il de commun entre les »Français mesquins» et la fille de Necker, persécutée par Napoléon et protégée par la magnanimité de l'empereur de Russie?

»M. A. M. continue: »Celui qui connaît les ouvrages de Mme de Staël . . .» [cf. ci-dessus, p. 129]. Ensuite, M. A. M. se donne lui-même en exemple. »Moi, je n'oublierai jamais . . .» [*ibid.*]. Suit une description de la nature nordique, description dont le style diffère complètement de celui de Mme de Staël.

»Ensuite il donne à la défunte le conseil de s'instruire »auprès de ses cochers . . .» [cf. ci-dessus, p. 130].

»La plaisanterie sur les loups et les ours près de l'Université d'Abo n'a pas plu à M. A. M., mais il s'est mis lui-même à plaisanter: »et les 400 étudiants, ont-ils vraiment l'intention . . .» [*ibid.*]».

»Notre *barinia* a été enfin tellement épouvantée . . . etc. etc.» »A propos de cette *barinia* on aurait dû parler poliment, comme le font les hommes bien élevés. Napoléon a daigné persécuter cette *barinia*, des souverains lui ont accordé leur confiance, l'Europe l'a trouvée digne d'estime, mais M. A. M. ne l'a trouvée digne que d'un petit article, pas très spirituel, mais très impertinent.

»Si tu veux être estimé, sache estimer les autres.»

En publiant cette apologie, Pouchkine ne savait pas encore que M. A. M. était identique à Moukhanov et qu'il avait ainsi attaqué un de ses amis, mais on ne tarda pas à le renseigner. Le 28 août 1825 le prince Viazemski lui écrit une lettre où il joue sur la quasi homonymie du nom de Mme de Staël et du mot russe *stal*, qui signifie acier: »Avec l'*acier* tu as malmené mon ami, qui est probablement aussi le tien: Alexandre Moukhanov, l'ancien aide-de-camp de Zakrevski. Mais il n'a eu que ce qu'il méritait. Tout de même je le plains».[1]

[1] Пушкин, Полное Собрание Сочинений XIII (Изд. Академии Наук СССР, 1937), p. 224.

Pouchkine répondit le 15 septembre: »Je regrette que ce fût Moukhanov qui avait écrit sur Mme de Staël; il est mon ami et je n'aurais pas touché à lui. Il a tort cependant: Mme de Staël est à nous — n'y touchez pas! D'ailleurs, je n'ai pas été trop dur pour Moukhanov.»[1]

L'affaire semble s'être terminée par cette lettre, en tout cas rien ne nous indique que la polémique eût continué. Moukhanov et Pouchkine sont restés amis[2], mais le plaidoyer du jeune officier n'avait pas réussi à ébranler l'idée que le grand poète s'était faite des »tristes déserts de Finlande», habités par »des déshérités de la nature», épithète appliquée aux habitants de la Finlande et devenue un cliché à l'usage de tous les russes lettrés.

V. Kiparsky

Besprechungen

Arvid Thordstein, *Le Bestiaire d'amour rimé*, poème inédit du XIII[e] siècle, publié avec introduction, notes et glossaire. (Études romanes de Lund, publiées par Alf Lombard, II.) Lund, C. W. K. Gleerup; Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1941. XCVI-196 pages in-8. Prix: cour. suéd. 10.—.

Le texte édité par M. Thordstein se trouve dans le manuscrit fr. 1951 de la Bibliothèque Nationale, manuscrit de la fin du XIII[e] siècle ou du début du XIV[e], incomplet de la fin, qu'il remplit entièrement, puis dans un ancien imprimé compris dans un recueil factice de la même Bibliothèque (Réserve, Y[e] 226 —228). J'ai eu l'occasion de signaler par deux fois[3], d'une manière sommaire, ce recueil qui semblait avoir échappé à l'attention des historiens de la littérature médiévale et j'ai dès lors relevé la mention suivante que porte la première page d'une des parties qui composent ce recueil factice, celle qui comprend notamment le jeu de *Narcisus*: ». . . imprimee nouvellement a

[1] *Ibid.*, p. 227.
[2] *Ibid.*, p. 320 et 329.
[3] *Romania*, XLIX (1923), p. 629, et LII (1926), p. 530.

Paris par Alain Lotrian, demorant en la rue neufve Nostre Dame, a l'enseigne de l'Escu de France.» La description que donne M. Th. de la partie comprenant le *Bestiaire* est un peu trop sommaire. Il a cependant reproduit cette mention que l'on lit à la première page du *Bestiaire d'amour*: »Imprimé nouvellement a Paris» et, au bas de la même page: »On les vend a paris en la rue neufve nostre dame a l'enseigne de L'escu de France.» L'adresse indiquée est celle de Jehan Trepperel et de son successeur Alain Lotrian.[1] L'inscription qui se rapproche le plus de celle que porte l'imprimé du *Bestiaire* est, à ma connaissance, celle qui se lit sur le titre du *Purgatoire sainct Patrice* que E. Picot date d'environ 1520 (*Catal. Rothschild*, I, n° 2021): »Nouuellement imprime a Paris en la rue neufue nostre Dame a lenseigne de lescu de France.» On notera qu'il n'y a pas de nom ni de marque de libraire, ni de date. E. Picot écrit: »La date approximative que nous attribuons à l'édition permet de supposer qu'elle aura été exécutée après la mort de Jehan Ier Trepperel, lorsque la maison de l'écu de France était gérée, soit par sa veuve et Jehan Janot, soit par Alain Lotrian.» A peu près la même formule se trouve dans une édition des *Faictz et dictz* de Jehan Molinet, sans le nom du libraire, mais munie de la marque d'Alain Lotrian et datée: »Nouuellement Imprimez a Paris M.D.XL. On les vend a Paris en la rue neufue nostre dame a lenseigne de lescu de France. (A la fin:) . . . Nouuellement imprimez a Paris. M.D.XL.» Picot[2] dit: »(imprimeur indéterminé pour) Alain Lotrian.» Je pense que l'édition du *Bestiaire* a été imprimée pour le même libraire vers 1520—40. Pour le moment je ne saurais préciser davantage.

Le mérite d'avoir établi l'identité du texte du ms. 1951 et de l'ancien imprimé revient à M. John Holmberg, le dernier éditeur du *Bestiaire d'amour* en prose de Richard de Fournival.[3]

---

[1] Voir Émile Picot, *Catalogue de la Bibliothèque du baron James de Rothschild*, V, table, et le même, *Rec. général des sotties*, I (1902), p. 62, et II (1904), p. 210. Alain Lotrian exerça de 1518 à 1546.

[2] Émile Picot et Henri Stein, *Recueil de pièces historiques imprimées sous le règne de Louis XI, reproduites en fac-similé avec des commentaires historiques et bibliographiques*. Paris (pour la Société des Bibliophiles françois), 1923, p. 60 et 61.

[3] J. Holmberg, *Eine mittelniederfränkische Übertragung des Bestiaire d'amour* . . . mit altfranzösischem Paralleltext herausgegeben (*Uppsala universitets årsskrift*, 1925, Filosofi, etc., 2), p. 133, note 3.

L'auteur du poème dont M. Th. a établi le texte critique a sûrement connu le *Bestiaire* de Richard, soit la rédaction en prose, soit celle en vers, dont il ne nous reste plus que le début.[1] Mais il a utilisé aussi d'autres sources. Le nom de l'auteur et celui de sa dame sont dissimulés dans des énigmes qui à vrai dire sont insolubles: il paraît bien que le texte est corrompu. L'éditeur suppose que le prénom de l'auteur était Andrieu (pour le »surnom» il n'a rien à proposer) et que sa dame s'appelait Reine. Je n'ai rien trouvé de mieux.

Le texte est établi sur la base du manuscrit (*M*), qui se laisse utilement corriger à l'aide de l'imprimé (*I*), bien que celui-ci soit, comme bien on pense, fortement modernisé. Il permet notamment de combler diverses lacunes importantes de *M*. A mon avis, l'éditeur aurait pu aller plus loin dans la voie des retouches. Cela aurait eu l'avantage d'alléger un peu le commentaire, démesurément étendu. Je me borne ici à proposer, un peu au hasard, un petit nombre de nouvelles corrections et diverses explications sur des passages restés obscurs à l'éditeur.

V. 24. *Ne puisse rien a droit retraire.* Lire avec *I*: *N'en puisse* . . . — 62. *Ou qui nel trouveroit en escrit.* Vers trop long, suppr. *en*. *I* est modernisé: *Ou sont redigé par escrit.* A noter la date de l'apparition du verbe *rediger*, que Dauzat (*Dict. étymologique*) ne connaît pas avant Montaigne (1580). — 82. *Pueent par raison avoir maint.* Lire *savoir maint* et suppr. la note. *Sçavoir* est dans *I*, dans une leçon aberrante. - Le v. 280, *C'est hardement de querre aiue*, ne signifie rien dans le contexte où il se trouve, et le verbe nécessaire manque, tandis que la leçon de *I* est irréprochable:

> Pour ce ai je ma vois perdue,
> *C'est crainte qui me tient en mue* 280
> Vers ma dame que tant redout.

— 301. *Tant chant'il plus*, lire avec *I: Tant chante plus.* — 334. *Bascages* n'est pas une forme dialectale, mais une simple faute de plume pour *boscages*. Corriger dans ce sens l'étude grammaticale, p. LV. — 391 est trop long. Lire avec *I: parolle*, comme il est proposé dans la partie grammaticale, p. XL. — 625. *Avoir* est une faute pour *amer*, qui est dans *I* (*aymer*). Supprimer la note, p. 130. Il s'agit du célèbre »amour lointain»:

[1] J'ai publié ce fragment dans les *Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors*, VII (1924), p. 291—317.

Bien entre en voie
Hons d'amer fame ains qu'il la voie,
Si que bien *amer* la porra
Pour les biens que dire en orra
Ainsois qu'il l'ait onques veüe.

— 688 et 966. *Emporte*, imprimer *em porte*. — 727. *La choison*, imprimer *l'achoison*, correction faite tacitement dans le glossaire. — 1076. L'éditeur n'a pas compris l'histoire de l'aigle vieillissant, qui se trouve dans tous les bestiaires. Gautier de Coinci[1] l'a empruntée. Voici comment il la raconte. Quand l'aigle s'aperçoit qu'il vieillit, que sa vue baisse et que l'âge lui courbe le bec, il cherche une fontaine d'eau vive et, ragaillardi, s'élève très haut en l'air, où le soleil lui brûle les plumes et ses vieux yeux éblouis et troubles. Ensuite il se laisse tomber dans la claire fontaine et y abandonne son plumage et ses ailes, sa vieillesse et sa pesanteur. Il heurte son bec à une pierre jusqu'à ce qu'il l'ait cassé. De la sorte il se renouvelle. — A la fin du v. 1075 il faut supprimer la virgule et, au vers suivant, lire avec *I: Ains qu'ele fut si achacie*. *Achacie* est probablement pour *enchacie*, avec changement de préfixe. Ce mot aurait dû figurer au glossaire, de même que quelques autres mots intéressants enfouis dans les variantes. Il vient de *chacie* 'chassie', humeur visqueuse qui découle des yeux. — 1139. Suppr. la première virgule. — 1241. *Li sers quant il l'a trangloutie La serpent* . . . Lire avec *I: il a* . . . — 1866. *Et feïssent tout autressi Com le chien* . . . L'éditeur ne semble pas avoir reconnu ici un passage biblique, qu'ont pourtant ressassé à satiété les moralistes du moyen âge: »Sicut canis qui revertitur ad vomitum suum . . .« (*Prov.* XXVII, 11); cf. mon éd. du *Roman de Fauvel*, p. 126. — 2991. Il aurait été utile de renvoyer à l'étude de J. Runeberg, *Le conte de l'Ile-Poisson*.[2] — 3064. *Aparissent* n'est pas une forme dialectale, c'est une simple faute pour *aparoissent*. — 3070. *Tel ne puet aidier qui nuit* est une variante intéressante de *Teus puet nuire qui ne puet aidier* (Morawski, *Proverbes*, n° 2366). Le *Bestiaire* contient encore d'autre proverbes ou locutions que M. Th. a passés sous silence. — 3074. *A nul simple ne les creés* est une leçon impossible. *I* a la bonne leçon: *Et au vis simple ne creés*[3]. — 3087. Lire *ai*

[1] Voir mon édition de *Miracles de Gautier de Coinci* extraits du manuscrit de l'Ermitage (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B XXXIV, 1937), p. 261—262, et Introduction, p. XXIX.

[2] Dans les *Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors*, III (1902), p. 343—395.

[3] La suite le montre clairement. Dans le texte de M. Th. elle est également inacceptable. On pourrait corriger de différentes manières, p. ex. ainsi, sur la base de *M*:

esprouvé, avec *I*, au lieu de *l'ai*. 3227 - 8. La rime *seur: cueur* est on ne peut plus suspecte. Je m'étonne de ne pas la trouver signalée dans l'étude grammaticale. De plus, l'expression *geter suer* inspire des doutes. *I* (le passage n'est pas dans *M*) a sans doute écarté ici l'expression vieillie *geter puer*:

Que le venin qu'il *gette puer* 3227
L'avenime jusques au cuer.

Qu'il est une gent envïeuse,
Plaine de barat et de guille,
Plus variable que n'est *vire*, 3244
Qui faignent que meurent d'amours,
Si ne sentent mal ne doulours,
Et decepvent les damoyselles
Et les dames par leurs favelles [1]
Les traïstres felons *guignart*. 3249
Ilz sont pire que le regnart.

Les deux mots imprimés ici en italique ont embarrassé l'éditeur. *Vire* 3244, le contexte l'indique, est 'girouette'. Il est employé au lieu de l'anc. normand *wirewite*, anc. nor. w e d h r w i t i; voir Meyer-Lübke, nº 9516, et Dauzat, *s. v. girouette*. — *Guignart* 3249 est une mauvaise lecture (de l'imprimeur de *I*) pour *gingnart*. *Gignart* est à *engignart* (Godefroy, III, 169ª) ce que *ginus* (God., IV, 279ª) est à *engignos*.

L'en suit l'ost par mainte raison, 3284
Car les ungs le suivent d'usage,
Si s'esjouissent du dommaige
De l'ost et de ceulx qui le *guident*;
Et les autres quant ilz se *baignent* 3288
En regarder ceulx qui bataillent,
Et ne sçavent lieu ou ilz aillent
Plus bel esbatre ne desduire . . .

—

Car maint (mains *M*) ont desous le vis pale
Pensee deshonneste et male.

L'air débonnaire et la pâleur du visage sont une apparence trompeuse dont se servent, selon les satiriques du moyen âge, les hypocrites. Cf., p. ex., la *Farce des brus* (éd. Émile Picot, *Rec. gén. des sotties*, III, p. 95), v. 234 et suiv. (c'est un faux ermite qui parle):

Quant nous alons par les maisons
Nous sommes pales et deffaitz,
Disant salmes et oraisons
Pour ceulx qui nous ont des biens faictz;
Mais aulx champs somes contrefaictz,
Chantant chansons vindicatives
Avecques paroles laccives . . .

[1] Je rectifie la ponctuation.

L'éditeur s'étonne à juste titre de la rime. La faute est évidemment à *guident*. En ancien français on ne disait pas *guider l'ost*, mais *mener l'ost*. Or *mainent* fournit une rime suffisante à *baignent*. Ce dernier mot est employé au figuré (comme on dit aujourd'hui '*nager* dans le bonheur'). Le sens est: »ils se repaissent de carnage» (»vers incompréhensible» selon l'editeur, aux notes). — 3392. Il n'y a pas d'hiatus à ce vers, *traïn* (*trahin*) étant de deux syllabes en ancien français. Corriger l'étude grammaticale en conséquence. - 3409. *En la querre*, il faut probablement entendre *en l'aquerre*. — 3567. *Quens d'Arno ne quens de Bretaigne* est une faute de lecture. Le manuscrit porte sûrement *danio*, c'est-à-dire *d'Anjo*, comme *I* (*d'Anjou*), qui offre une leçon altérée par ailleurs. — 3602. Il n'y a pas d'hiatus, la bonne leçon se rétablit à l'aide de *I: Mais merveille est que je tant dure*.

Dans l'introduction, notamment dans le chapitre consacré à l'étude linguistique, on trouverait sans doute à redire, mais ce serait peu de chose. Par exemple, pour l'étude de la rime riche, au lieu de s'en tenir à l'article déjà vieux de Freymond, M. Th. aurait mieux fait de s'inspirer de Ernest Langlois, éditeur du *Roman de la Rose*, ce qui lui aurait permis de se rendre un compte plus exact de la proportion des rimes riches dans le *Bestiaire*. Somme toute, le travail de M. Thordstein mérite des éloges. Il témoigne d'intelligence, d'un louable souci d'exactitude et d'une très réelle érudition.

A. Långfors

Astrid Bæcklund, *Die univerbierenden Verkürzungen der heutigen russischen Sprache.* Inauguraldissertation, Uppsala, 1940. Almqvist & Wiksells Boktryckeri-A.-B., 141 Seiten.

Es ist m. W. die erste skandinavische Doktorarbeit auf dem Gebiete der Sprachwissenschaft, die in der Wahl des Themas vom Herkömmlichen abweicht und sich mit der sog. funktionalen Linguistik beschäftigt, die bis jetzt fast nur von Vertretern der Prager Phonologenschule behandelt wurde. In dieser Hinsicht muss die Verfasserin, die allerdings unter starkem Einfluss von Roman Jakobson steht, als eine Art Bahnbrecherin betrachtet werden, und diese Tatsache ist bei der Beurteilung des Buches an und für sich positiv zu werten, obgleich es sich nicht um die allererste Behandlung des verlockenden Themas handelt.

Das Buch ist klar aufgebaut und bietet eine gute Übersicht über das Verhältnis der seit ungefähr 1917 in die russische Sprache eindringenden, auf dem Wege der Kürzung und Univerbierung künstlich gebildeten Neuwörter zum »gesamten russischen Wortschatz, zum gesamten russischen Sprachbau und zur gesamten Skala der russischen Sprachstile» (S. 27). Besonders wertvoll ist die Feststellung, dass die univerbierenden Verkürzungen »eine rein nominale, einwortige Komposition schaffen, die früher nicht zu den produktiven Mitteln der russischen Wortzusammensetzung gehörte» (S. 42) und dadurch »einem inneren Bedürfnis des russischen Sprachsystems entsprechen» (S. 50); sie ermöglichen im Russischen z. B. ein желдоро́га 'Eisenbahn' statt des früher allein üblichen желе́зная доро́га (wörtlich: »eiserne Bahn») oder ein зарпла́та 'Arbeitslohn' statt des früheren за́работная пла́та (etwa: »erarbeiteter Lohn»); durch Initialverkürzung wird das schwerfällige вы́сшее учёбное заведе́ние 'Hochschule' (wörtlich: »höhere Lehranstalt») durch das bequeme вуз ersetzt usw. Dem Linguisten bietet sich hier eine einzigartige Gelegenheit, die Entstehung einer einschneidenden strukturalen Veränderung in einer Kultursprache unter die Lupe zu nehmen, denn es sei gleich betont, dass weder die nationalsozialistische Revolution in der deutschen Sprache noch die erstmalige Erlangung politischer Selbständigkeit in den Sprachen verschiedener kleiner Völker Europas strukturale Veränderungen hervorzurufen vermocht haben.

Die linguistisch recht vielseitig ausgebildete Verfasserin scheint mitunter an den Leser zu hohe Ansprüche zu stellen. So wünscht sich der in den paläoasiatischen Sprachen wenig oder gar nicht bewanderte Slavist (für den ja das Buch in erster Linie geschrieben sein dürfte!) etwas mehr deutliche Beispiele auf S. 121 f., wo die Verfasserin die von Jakobson stammende Idee entwickelt, dass die sowjetrussischen Verkürzungen zu den entsprechenden zusammengesetzten Ausdrücken im gleichen Verhältnis stehen wie die polysynthetischen Bildungen der amerikanischen und der amerikanoiden ostsibirischen Sprachen zu den Wortverbindungen der europäischen Sprachen.

Zu bedauern ist auch, dass die Verfasserin auf die »Katalogisierung» des Materials von vornherein verzichtet hatte; auf diese Weise fehlt im Buche z. B. das in der Militärliteratur häufige рация < радиостанция 'Rundfunksender'; es ist wohl durch Synkopierung entstanden, obgleich die Verfasserin

S. 31 diese Art von Verkürzung für das Russische in Abrede stellt. Hierbei kann allerdings die Schreibweise (etwa: ра — ция, wie z. B. frz. *bat*^{on} = *bataillon*, vgl. S. 33) eine gewisse Rolle gespielt haben.

Das Kapitel über die Betonung ist genau 2 Seiten lang (S. 97—99) und lässt den Leser in mancher Hinsicht unbefriedigt. Die Verfasserin stellt im Anschluss an Jakobson fest, dass in der überwiegenden Mehrheit der kompletten Verkürzungen die Betonung auf die letzte Silbe fällt, wobei nur einige auf unbetontes *a* oder *o* ausgehende Initialverkürzungen eine Ausnahme bilden, was wiederum darauf beruhen soll, dass im Russischen der nominale Typus mit der Betonung auf der Endung (etwa: жена́ 'Frau') nicht produktiv sei. Man fragt sich aber, wie es denn komme, dass die grosse Mehrheit der Neuwörter auf *-a* und *-o* diesen Vokal dennoch betonen? Es ist doch wohl eher so zu erklären, dass sich z. B. das Neuwort чека́ 'die Tscheka' in bezug auf Deklination u. Betonung dem vollkommen gleichlautenden russ. чека́ 'Achsennagel, Lünse' angeschlossen hat, während die von der Verfasserin zitierten »Ausnahmen» Póста und Ápa undeklinierbare Eigennamen geblieben sind und übrigens rasch in Vergessenheit geraten (Póста als Benennung für das offizielle Nachrichtenbureau ist längst durch ТАСС ersetzt).

Einem ähnlichen Problem begegnen wir bei den Neuwörtern, die die Form von im Nom. Sg. einsilbigen Maskulina erhalten haben. Solche Maskulina können im Russischen bekanntlich entweder (1) im ganzen Paradigma festen Akzent behalten, oder denselben in den zweisilbigen Formen auf die Endung verlegen, wobei es entweder (2) vom Gen. Pl. an, oder (3) vom Nom. Pl. an, oder (4) bereits vom Gen. Sg. an geschieht. Noch nicht eingebürgerte Fremdwörter folgen im allgemeinen dem Typ (1), gehen aber später häufig zu anderen Typen über (vgl. S. P. Obnorskij, Именное склонение в русском языке. I—II. Ленинград 1927—1931, passim). Es wäre nun eine verlockende Aufgabe für die Verfasserin gewesen, wenigstens bei den von ihr behandelten Neuwörtern dieser Form auch den Akzenttyp festzustellen. Im J. 1933, als ich zuletzt in der UdSSR. war, wurden sie ganz allgemein nach dem Typ (1) betont, was dafür zu sprechen scheint, dass man sie noch nicht als vollkommen eingebürgert betrachtete. Es ist auch anzunehmen, dass ein Neuwort wie жакт 'Hausverwaltung' (vgl. Verfasserin S. 13 u. a.) sich in der Betonung stets nach den Fremdwörtern факт, пакт, такт, акт u. a. richten

wird, während man bei вуз (siehe oben) und втуз 'technische Hochschule' nicht sicher sein kann, ob sie ihren heutigen festen Akzent (1) nicht gegen den Typ (4) etwa nach dem Muster von туз 'As', das ja als Lehnwort (vgl. d. *Daus*) einmal auch festen Akzent gehabt haben muss, vertauschen werden. Die eingliedrige Verkürzung спец 'Spezialist' folgte bereits 1933 dem Typ (4), nach dem Muster von лжец 'Lügner', жрец 'Opferpriester' u. a.

Es sei hier noch auf einige kleine Ungenauigkeiten hingewiesen: S. 67 behauptet die Verfasserin, dass »aus der Dvandvabildung летчик-наблюдатель die elliptische Verkürzung наблюд entstanden» sei. Wenigstens ebenso häufig ist aber die Verkürzung летнаб, die zu dem von der Verfasserin a. a. O. als »wenig vertreten» bezeichneten Typ gehört. — S. 91 u. 139 wird ширпотреба 'Waren des täglichen Bedarfs' erwähnt; diese Form ist der Gen. Sg., der an sich keinen Sinn ergibt; es muss heissen: предметы ширпотреба 'Gegenstände d. t. B.' oder (elliptisch): ширпотреб (Nom. Sg.). — S. 95 erklärt die Verfasserin das unmouillierte *l* in желдорога (siehe oben) dadurch, dass hier »*l* vor einem apikalen Geräuschlaut steht und in dieser Stellung *l* in einheimischen Wörtern nie mouilliert erscheint». Es dürfte ihr entgangen sein, dass ein mouilliertes *l* in einer solchen Stellung z. B. in sämtlichen Casus obliqui des echt russischen Wortes лёд 'Eis' (льда, льду usw.) vorkommt und dass ein *жельдорога ebenso möglich wäre wie z. B. ein са́льдо 'Saldo', in dem das mouillierte *l* nicht durch ein unmouilliertes ersetzt worden ist. — S. 101, Fussnote 2 wird фабзайчата als der Plural von фабзайчик aufgefasst. Ersteres ist der Plural von einem *фабзайченок (ob dieses vorkommt, ist mir nicht bekannt), letzteres lautet im Plural фабзайчики. — Es heisst nicht стенный 'Wand-', wie die Verfasserin S. 90 angibt, sondern стенно́й.

Trotz der vorgebrachten Einwände ist die Arbeit unbedingt als positiver Beitrag zur Erforschung des geradezu einmaligen Umgestaltungsprozesses der russischen Sprache zu werten; wir begrüssen ihr Erscheinen und hoffen, dass die Verfasserin das interessante Problem auch in der Zukunft nicht aufgeben wird.

V. Kiparsky

Mitteilungen

Der Dozent Dr. ***Ole Roger Reuter*** wurde am 25. April 1941 zum ord. Professor der englischen Philologie an der Univerisität Helsinki ernannt.

Cand. phil. ***Eero K. Neuvonen*** verteidigte am 9. April 1941 zur Erlangung der Doktorwürde eine Abhandlung Los arabismos del español en el siglo XIII. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XLVIII, 1, 1941). 332 S. 8:o.

Einheimische Veröffentlichung: ***Y. M. Biese,*** Origin and Development of Conversions in English. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XLV, 2, 1941). 495 S. 8:o u. Diagramme.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, XXXIX (1938), bespr. von Eugen Lerch in Zeitschrift für romanische Philologie, LX (1940), S. 546-50. — ***Pekka Katara,*** Die ursprünglich reduplizierenden Verba im Niederdeutschen (Mémoires de la Société néophilologique, XII), bespr. von Ludwig Wolff in Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, 1940, H. 53/3, S. 45-6. — ***A. Långfors,*** Un jeu d'aventure (in Mélanges Walberg), bespr. von Eugen Lerch in Romanische Forschungen, LV (1941), S. 141. — ***Holger Petersen Dyggve,*** Le manuscrit français 1708 de la Bibliothèque nationale (in Neuphil. Mitteilungen, XXXIX) und Moniot d'Arras et Moniot de Paris (in Mém. de la Soc. néophilologique de Helsinki, XIII), bespr. von J. J. Salverda de Grave in Neophilologus, XXVI (1940), S. 52-3. — ***Veikko Väänänen,*** Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes, bespr. von J. V. in Boletin Emérita, VII (1939), S. 193-4.

Ivan Uschakoff

23. IX. 1862—26. VIII. 1941

Au moment de mettre sous presse nous apprenons le décès de M. Ivan Uschakoff, dernier survivant des quatre hommes qui s'étaient réunis le 15 mars 1887, jour anniversaire de la naissance de Diez, pour fonder notre Société néophilologique. Lors de son cinquantenaire, la Société l'avait élu son membre d'honneur. Au tome II de nos *Mémoires,* il publia une étude sur les voyelles nasales en ancien français. En en rendant compte dans la *Romania* de 1898, Gaston Paris écrivait que c'était l'article le plus important du recueil. En 1900 Ivan Uschakoff soutint sa thèse de doctorat, traitant d'une question de psychologie, et publia dans la suite des manuels scolaires et de nombreux articles intéressant l'enseignement secondaire.

Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland

VI

Über einige mhd. Benennungen von Massen

Die Mehrzahl dieser aus dem Italienischen bzw. Rätoromanischen stammenden Massbezeichnungen sind nicht über das unmittelbare Grenzgebiet gedrungen, sondern sind Lokalmasse geblieben, die nur in dem mit dem italienisch-rätoromanischen Gebiet in direktem Verkehr stehenden südlichen, und zwar besonders südöstlichen Grenzstreifen Geltung hatten. Unter ihnen sind besonders vertreten Masse für Wein und Getreide, also für landwirtschaftliche Produkte.

Die Weinmasse sind im Zusammenhang mit dem sonstigen Einfluss des italienisch-rätoromanischen Weinbaus auf das Deutsche zu betrachten, der in der Hauptsache auf den äussersten Süden des deutschen Sprachgebietes sich beschränkt und besonders stark im Südosten hervortritt (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 15 ff.).[1]

pes, *pöss* 'Gewicht, 25 wälsche Pfunde' wird mehrere Male in einem Inventar aus Schloss Stenico vom Jahre 1478 gebraucht (Zingerle LIII 33, 55 und 56). Das Wort wird von Zingerle (S. 256) auf italien. *peso* zurückgeführt. Daneben ist als mögliche Quelle allerdings auch das Rätoroman. zu berücksichtigen, wo das Wort ebenfalls heimisch ist; so heisst es z. B. in Clev. *pes*, engadin. *pais*, Buchenstein *peis*, Ampezzo *pes*, grödn. *pais*, friaul, *pes* (vgl. Gartner, Rätoroman. Grammatik S. 184 ff. und Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 6394).

Das roman. *ẹ̄* in offener Silbe ist (wie bereits Neuphilolo-

[1] Eine aus dem Italien. stammende Benennung für ein Weinmass sei hier noch nachgetragen, und zwar *buggel*, *bugel* 'ein Mass für Wein, zwei Schoppen haltend', das, wie es scheint, nur im Schweizer. begegnet und hier seit 1519 belegt ist und das auf italien. *boccale* ('Pokal') zurückgeht, das ebenfalls ein Weinmass bezeichnen kann; vgl. Schweizer. Idiot. IV 1087.

gische Mitteilungen 1941 S. 24 erwähnt) in mehreren rätoroman. und oberitalien. Mundarten, wie im Emilian, Genues., Piemont., aber nicht im Venezian., zu *ei* diphthongiert worden. Die deutsche Form scheint auf eine rätoroman. oder italien. mit undiphthongiertem zurückzugehen.

Als ausgeschlossen darf es allerdings nicht betrachtet werden, dass eine rätoroman. bzw. oberitalien. Form mit e^i (also noch nicht der typische Diphthong, sondern dessen Vorstufe) zugrunde lag, deren e^i dann durch Lautsubstitution *e* ergab. Das *ö* der deutschen Form *pöss* ist wohl als verkehrte Schreibung für *e* aufzufassen. Das Wort scheint im Deutschen nur eine sehr eng beschränkte Geltung gehabt zu haben.

galeden 'ein Trockenmass (ca. 31 Liter)' begegnet mehrere Male in einem Inventar aus Schloss Stenico vom Jahre 1478 (Zingerle LIII 53, 57, 58, 59 ff.). Die Zusammensetzung *masgaleden* 'Messgefäss, das eine *galeden* fasst' kommt ebenfalls in einem Inventar aus Schloss Stenico vom Jahre 1473 vor (Zingerle LII 32). Das Wort wird von Zingerle (S. 311) mit Recht auf italien. *galeda* zurückgeführt, über dessen Form er sich allerdings nicht weiter äussert. Da wir für die roman. Formen von latein. *gallēta* auszugehen haben (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et Wb. Nr. 3656), so ist die Form *galeda* mit *-d-* < *-t-* als norditalien. bzw. rätoroman. zu betrachten, und sie ist auch in der Tat dem Lombard. eigen; im Engadin. ist *ǵalaida* bezeugt.

Da ich an Hand der mir momentan zur Verfügung stehenden Quellen die genauere Verbreitung des Wortes in den oberitalien. und rätoroman. Mundarten nicht verfolgen kann, muss ich mich mit der Feststellung begnügen, dass unsere Form entweder auf eine norditalien. oder rätoroman. Form mit *ē* oder mit e^i (vgl. oben s. v. *pes*) zurückgeht. — Von dem tirol. Lokalmass von eng beschränkter Geltung *galeden* zu trennen ist ahd. *gellida*, *gellita* 'Gefäss für Flüssigkeiten' (vgl. Graff, Ahd. Sprachschatz IV 184), das auf älterer Entlehnung aus mlat. *galleta*, *gallida* beruht (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Gelte*; Weigand, DWb. s. v. *Gelte*; Gallée, Vorstudien zu einem altniederdeutschen Wörterbuche S. 91 s. v. *gellet*).

ster, star står, 'Trockenmass von verschiedener Grösse', besonders in Welschtirol auch 'Flüssigkeitsmass', dazu das dimin. *sterl, starel* und die Zusammensetzung *ster-, stårmass* u.a. ist seit dem 13. Jahrhundert in Tirol häufig belegt und wird gewöhnlich auf italien. *staro* zurückgeführt (vgl. Lexer, Mhd. Wb. 1177 *ster, star*; nach Ettmayer, Romanische Forschungen 13 [1902] S. 381 in den deutschen Statuten von Trient 1276 *stär*; Schöpf, Tirol. Idiot. S. 700 *stâr* bezeichnet das Wort als ein 'Tiroler Getreidemass'; Schmeller, Bayer. Wb. II 776 belegt *stär* (*stár*) in der Bedeutung 'sesquimodius' in Voc. v. 1618, als Mass für Erze (Flurl), und bemerkt: »in Tyrol auch als Mass für Getreide üblich»; in den von Zingerle herausgegebenen Tiroler Inventaren finden sich zahlreiche Belege; so z. B. *star* Garnstein 1417 (Zingerle XV 52, 53); *stär, ster* Nachlass des Hans v. Wehrburg 1420 (Zingerle LXVII 65 ff., 75, 82, 84); ferner öfters im Urbar Peter Liebenbergs von Hohenwart vom Jahre 1416 (Tirol. Geschichtsquellen III. Urbare der Stifte Marienberg und Münster; 1891) S. 267 ff. u. a.; im Steir. (ältere Sprache) bucht Unger-Khull (S. 570) *star, starik* als Getreidemass. Auch im Schwäb. ist das Wort im 16. Jahrhundert belegt, wenn auch keineswegs reichlich. Fischer hat (Schwäb. Wb. V 1732 ff. und Nachträge VI, 2, 3201) s. v. *ster* zwei verschiedene Wörter zusammengeworfen (so auch andere im Anschluss an ihn): *ster* als Raummass (z. B. bei Fischer *6 Ster Fichtenholz*) hat mit unserem Wort nichts zu tun; freilich geht auch dieses *ster* auf ein romanisches Wort zurück, das aber ganz anderen Ursprungs ist, und zwar auf frz. *stère*, das seinerseits von griech. *στερεος* gebildet wurde (vgl. Gamillscheg, Et. Wb. s. v. *stère*); so gehört auch im Italien. *stero* 'un metro cubo' zu diesem griech. Wort (vgl. Tommaseo-Bellini IV 1208). Dieses aus dem Frz. stammende *ster* wird im Elsäss. als ein Mass für Holz gebraucht (vgl. Martin-Lienhart II 610). Das von Kluge-Götze s. v. *Ster* für das Bad. bezeugte *šter*, dessen Bedeutung nicht näher erwähnt wird, hängt wahrscheinlich mit dem gleichlautenden elsäss. Wort zusammen. Von den Belegen bei Fischer gehören *Tusent Ste-*

ren Korns in Steinhöwels Apollonius und *Stâhr* Artaba aegyptia in Frischlins Nomenclator trilinguis zu dem südroman. Wort (< lat. *sextarius*); der Beleg aus dem Aulendorfer Archiv, bei dem es sich auch um dieses Wort handelt, besagt für das Schwäb. nichts, da er in der Rechnung eines österreich. Kassierers aus Innsbruck steht, und endlich *mülstar*, das Fischer (IV 1800) zweifelnd mit *ster* verknüpft, gehört überhaupt kaum hierher.

Latein. *sextarius* hat sich sowohl im Italien. als auch im Rätoroman. in Formen erhalten, die den im Deutschen belegten nahestehen (Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 7887). Im Italien. wurde neben tosk. *stajo* in der älteren Sprache auch *staro* gebraucht (vgl. z. B. Tommaseo-Bellini IV 1164); daneben galt im Norden auf einem ursprünglich sehr weiten Gebiet — nach Gamillscheg (Die roman. Elemente in der deutschen Mundart von Lusern S. 16) ergab latein. *-arius* im Venezian. bis in die Gegend von Belluno, im Judikarisch-bergamask.und in dem dazwischen liegenden Gebiet ursprünglich *-er*, das später teilweise durch *-ar* verdrängt wurde — die Form *ster*. Im Rätoroman. sind sowohl Formen mit *a* als auch mit *e* vorhanden: engadin. *ster* (vgl. Pallioppi, Wörterbuch der romanischen Mundarten des Ober- und Unterengadeins [1902] S. 712 und Velleman, Dicziunari de la lingua ladina S. 729), friaul. *star* und *ster* (vgl. Pirona, Vocabolario friulano [1871] S. 1111).

Der Vokalismus der mhd. Formen lässt mehrere Deutungsmöglichkeiten zu: Das mhd. *star* ist nicht eindeutig, weil hier *a* für ein bereits zu *ō* gewordenes ursprüngliches *ā* stehen könnte. Die heutige tirol. Form *stâr* mit *â* (vgl. Schöpf, Tirol. Idiot. S. 700) und die bair. mit *ä* (*á*) (vgl. Schmeller II S. 776) scheinen auf eine ursprüngliche mit *æ* zurückzugehen, das später zu *ą̂* wurde, wie dies im Bair. schon im klassischen Mhd. und im grössten Teil des Alemann. desgleichen etwas später geschah.[1] Dieses *æ* erklärt sich zwanglos bei Zugrundelegung einer roman. Form mit offenem *ę̄*. — In den mhd. Formen mit *e* hat sich

[1] Vgl. Moser, Frühnhd. Gramm. I S. 153 und Insam, Der Lautstand des Burggrafenamtes von Meran S. 23.

entweder das ursprüngliche roman. *e*, durch das roman. Grundwort gestützt, erhalten oder aber wir haben es mit einer jüngeren Entlehnung zu tun, deren *e* — wohl auf einen bereits geschlosseneren roman. Laut zurückgehend — nicht mehr den vor der Übernahme erfolgten bair.-alemann. Übergang von *æ* > *a* mitgemacht hat. — Unbedingt brauchen die behandelten Formen freilich nicht auf roman. *ster* zurückzugehen. Auch ein roman. *star* konnte im Mhd. eine Form mit *e* bzw. *æ* ergeben, und zwar indem für das roman. helle *a* durch Lautsubstitution ein offener *e*-Laut eintrat. Auch ist es denkbar, dass eine auf roman. *star* beruhende mhd. Form ihr *a* unverdumpft erhielt wegen der konservierenden Wirkung des roman. Grundwortes. In Anbetracht aller Umstände, der geographischen Lagerung der roman. Formen, der Chronologie und der ganzen Art dieser Entlehnung sowie der deutschen Lautentwicklung, bleibt es am wahrscheinlichsten, dass eine roman., entweder rätoroman. oder norditalien., Form *ster* mit offenem *ę̄* jedenfalls der ältesten deutschen Entlehnung zugrunde lag.

VII

Über einige mhd. Ausdrücke der Landwirtschaft

Auch für die Wörter dieser Gruppe ist es charakteristisch, dass sie in der Hauptsache auf Teile der unmittelbaren Grenzzone beschränkt geblieben sind. Es ist leicht zu verstehen, dass diese sozusagen erdgebundene Terminologie nicht weiter nach Deutschland zu dringen vermochte in Anbetracht der Tatsache, dass die italienisch-rätoromanische Landwirtschaft keinen tiefen und weiter reichenden Einfluss auf die deutsche Landwirtschaft ausgeübt hat.

Die Ausdrücke des Weinbaus, von denen ich eine Anzahl bereits (Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 15 ff.) behandelt habe, habe ich in diesem Zusammenhang nicht berücksichtigt.

Mehrere der zu dieser Bedeutungsgruppe (einschliesslich der Weinbauterminologie) gehörenden Wörter weisen deutliche Merkmale rätoromanischer Herkunft auf.

kadenätsch wird in einem Tiroler Inventar aus Turm in Mals (Obervinstgau) vom Jahre 1479 (Zingerle XXX 127) für 'Pflugkette' verwendet; Zingerle verweist (S. 270) auf grödn. *ćadináć* 'Pflugkette' und italien. *catenaccio* 'Kette', 'Querstange', 'Riegel'. — Die lautliche Form des Wortes weist auf das Rätoroman. hin: Die Endung *tsch* lässt sich sowohl aus dem Rätoroman. als aus dem Toskan. und einigen anderen italien. Mundarten erklären, nicht aber aus dem Oberitalien. und Venezian., wo *ts* gilt (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1940 S. 152 Anm. 1). Das intervokal. *-d-* < *-t-* schliesst dagegen das Toskan. aus, lässt sich aber sowohl aus rätoromanischer als aus norditalienischer Lautgepflogenheit erklären. Somit bleibt nur das Rätoroman. als Quelle des Wortes übrig. Das Wort ist auch in der Tat im Rätoroman. gut bezeugt: Buchenstein *ćadenáč*, grödn., abteiisch und in Ampezzo *ćadinač* (vgl. Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 92).

molgrei 'Bauernhof' führt Lexer (I 2194) auf ein ad hoc konstruiertes mlat. *mallicuria* zurück (in Anlehnung an Schöpf, Tirol. Idiot. S. 417). Die Verbreitung des Wortes im Deutschen (Lexer gibt nur einen Beleg, und zwar aus dem Urbar des Klosters Sonnenburg [in Tirol] aus der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts; vgl. auch Schöpf [Tirol. Idiot. S. 417 s. v. *màlgrei* 'Bauernhof'] über das Wort im Tirol. in nhd. Zeit) legt die Annahme einer Entlehnung aus dem Italien. oder Rätoroman. nahe. Und in der Tat finden wir eine Sippe *malga* 'Alpenwirtschaft', 'Sennerei', 'Alm' in oberitalien. und rätoroman. Mundarten lebendig (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et Wb. Nr. 5264 a): piemont., lombard., trientin. *malga*; veltlin., bergell., unterengadin. *malğa* 'Herde'. Nach Tagliavini (Il Dialetto del Livinallongo S. 198) beruht *málga* in Buchenstein auf später Entlehnung, und zwar wahrscheinlich aus dem Trientin. Dem deutschen *molgrei* entspricht das im Piemont. vorkommende *margaria* 'Molkerei' mit *r* < *l* (das nach Schöpf

S. 417 in der »Chronica — — — der beruembten Statt Botzen» begegnende *margereien* scheint auf einer solchen Form zu beruhen). Eine derartige Bildung, etwa ein **malgaria* — das ich jedenfalls mit Hilfe der mir jetzt zur Verfügung stehenden Quellen nicht zu belegen vermag — wird dem deutsch-tirolischen Wort zugrunde liegen; sowohl den rätoroman. als auch den oberitalien. Mundarten ist eine Form *malgaria* durchaus zuzutrauen, und sie wird ja von piemont. *margaria* geradezu vorausgesetzt. — Das deutsche *ei* = roman. *-i(a)* ist durch die deutsche Diphthongierung entstanden und ähnlich wie in *masserei* (siehe Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 112 ff.) zu beurteilen. Das *o* = roman. *a* in der deutschen Form lässt zwei Erklärungsmöglichkeiten zu: entweder ist es im deutschen Munde aus roman. *a* entstanden durch den im Tirol. bereits seit Ende des 12. Jahrhunderts eingetretenen Wandel von *ă* > *o* in geschlossener Silbe[1] oder es stammt bereits aus dem Roman., wo *a* vor *l* + Konsonant sowohl in rätoroman.[2] als auch in oberitalien. Mundarten stellenweise[3] zu einem nach *o* neigenden Laut verdumpft erscheint. Wie das wohl im Deutschen entstandene *o* und das *ei* der deutschen Form nahelegen, scheint es sich um eine verhältnissmässig frühe, vor Ende des 12. Jahrhunderts aufgenommene Entlehnung zu handeln.

mhd. *senne*, ahd. *senno* 'Hirt', 'Senn' mit der ganzen dazu gehörenden Sippe ist ein süddeutsches Wort, das in der Hauptsache aufs Schweizer. und Südbair. beschränkt ist (vgl. Schweizer. Idiot. VII 1000 ff., Schmeller, Bayer. Wb. II 288); auch im Süden des Schwäb. begegnet das Wort (vgl. Fischer V 1364 ff.). Das bereits im Ahd. im Südwesten auftretende *senno* mit Primärumlaut eines ursprünglichen *a* wird gewöhnlich auf *sanio* 'Senne' zurückgeführt (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v.

---

[1] Vgl. z. B. Moser, Frühnhd. Gramm. S. 116; Insam, Der Lautstand des Burggrafenamtes von Meran §§ 15 und 17; und Schatz, Die Mundart von Imst S. 47.

[2] Vgl. z. B. Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache S. 131 ff.

[3] Vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 91 ff.

Senn), das ein Alpenwort vorrömischen Ursprungs zu sein scheint (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 7578). Ins Deutsche wurde es wahrscheinlich durch Vermittlung des Rätoroman. aufgenommen, wo engadin. *sañ*, obwald. *siñum* gilt.

tschu̇ngel, *czunckel* 'Hornband der Zugrinder' begegnet in einigen Tiroler Urkunden des 15. Jahrhunderts: *tschu̇ngel* 1439 Schloss Fragsburg [bei Meran] (Zingerle XI 58); *czunckgl* Santa Maria di Campiglio 1471 [in Südtirol] (Zingerle XXIX 103); *czunckel* Schloss Stenico 1478 [in Südtirol] (Zingerle LIII 100). Trotz der beschränkten Anzahl der Belege und des eng umrissenen Gebietes, auf dem sie beheimatet sind, handelt es sich um ein Wort, das im Tirol. festen Fuss gefasst hat (Schöpf, Tirol. Idiot. 770 bucht das Wort, und Zingerle verweist ausserdem noch auf Belege aus Schloss Schönna vom Jahre 1563 u. anderswo). Auch ins Lusern. ist *tschungl* 'Hornband der Zugrinder' gedrungen (vgl. Gamillscheg, Die roman. Elemente in der deutschen Mundart von Lusern S. 42).

Zingerle bringt (S. 295) das deutsche Wort in Zusammenhang mit mlat. *iuncula* und stellt die Behauptung auf, dass sowohl die Sache als auch der Ausdruck romanischen Ursprungs sei. In der Tat lebt latein. *jungula* (nach Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 4621) in oberitalien. und in rätoroman. Mundarten weiter in den Bedeutungen 'Riemen, der die Hörner des Ochsen mit dem Joche verbindet' und 'Riemen, den man den Ochsen um den Hals legt': piacent. *dzonkla*, mantuan. *dzóngola*, Mundart von Reggio (emilian.) *ǧongla*, veltlin. *ǧongola*, obwald. *ǧunkla*, grödn. *ǯontla*. Die deutsche Form mit *tsch-* weist auf rätoroman. *dǯ-* hin; die deutsche Form mit *cz*, die allerdings als auf norditalienischer Lautgepflogenheit beruhend gedeutet werden könnte, wird wohl am ehesten durch Lautsubstitution *ts* für *tsch* < *dǯ* zu erklären sein.

Emil Öhmann

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e et XIII siècles

XI[1]

Messire Joffroi de Baralle

Les deux chansons de monseigneur Joffroi de Baralle (Raynaud 1242 et 1295), *unica* du manuscrit *M*, sont publiées ici pour la première fois. Nous y joignons les renseignements que nous avons pu trouver sur la famille à laquelle il appartenait.

L'ancienne seigneurie de Baralle (dans l'actuel département du Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Marquion) dépendait de la châtellenie d'Oisy (aujourd'hui Oisy-le-Verger) qui, ayant primitivement fait partie du Cambrésis, fut rattachée, à la fin du XIII^e siècle, à la châtellenie comtale d'Arras.[2] Jean Le Carpentier, historien du XVII^e siècle, nous fournit des renseignements sur Baralle et la famille seigneuriale qui en tire son nom.[3]

Baralle est mentionné dès les temps les plus reculés. Avant 511, du temps du roi Clovis, ce lieu avait été choisi pour la fondation d'un monastère de l'ordre de Saint-Augustin, appelé, d'après son patron, Saint-Georges de Baralle.[4] Ce monastère, faisant partie du diocèse d'Arras, fut dédié par saint Vaast (s a n c t u s V e d a s t u s, évêque d'Arras d'environ 500 jusqu'à sa mort le 6 février 540).[5] Vers l'an 887, c'est ce que nous apprend Jean Le Carpentier qui à son tour s'est inspiré de la

---

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65; t. XXXVII, 1936, p. 257, et t. XLI, 1940, p. 12, 49, 118 et 157.

[2] Voir le comte A. de Loisne, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais*, Paris, 1907, p. X et 29.

[3] Jean Le Carpentier, *Histoire genealogique de la noblesse des Païs-Bas, ou Histoire de Cambray et du Cambresis*, Leide, 1668, t. I, partie III, p. 161 ss.

[4] Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, etc., 1889, col. 1878 et 1931.

[5] Mas Latrie, col. 1376.

Chronique de Baldéric[1], »les Normans ayant sacrifié à leur furie et aux flammes tous les Religieux et les bastimens de ce lieu, les Chanoines de la Metropolitaine de Cambray en obtinrent les revenus, et les incorporerent à leurs tables, par la permission du Roy de France et de l'evesque Dodilon.[2] Les Successeurs de Cloüis avoient d'une sainte envie chargé d'opulence ce Monastère, et les Evesques de Cambray l'avoient conservé avec des extremes soins, et l'avoient rendu comme l'ornement de leur Diocese, et voici un essain de Barbares du Septentrion qui en viennent faire une masse de terre brûlée.»[3] Il paraît que l'abbaye de Baralle ne fut jamais reconstruite. Cependant l'église paroissiale, relevant du diocèse de Cambrai, doyenné de Beaumetz-lès-Cambrai, était consacrée à saint Georges, comme l'ancienne abbaye.[4]

Il faut attendre jusqu'à 1079 pour trouver la mention de seigneurs laïques portant le nom de Baralle. Dans une charte datée de cette année, rendue par Gérard II (évêque de Cambrai de 1076 au 11 août 1092, date de sa mort)[5], figure un nommé *Raoul de Baralle*. C'est sans doute son fils ce *Jehan de Baralle*

---

[1] Cette chronique a été éditée en 1834 par Le Glay sous ce titre: *Baldéric, Chronique d'Arras et de Cambrai.*

[2] Dodilon fut consacré le 17 mars 887 et exerça les fonctions d'évêque de Cambrai jusque vers 901, date approximative de sa mort (Mas Latrie, *o. c.*, col. 1401). Ceci se passa sous le règne d'Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris, élu roi en 887.

[3] On pourrait s'étonner de voir les évêques de Cambrai regarder comme appartenant à leur diocèse un monastère que nous avons mentionné comme dépendant du diocèse d'Arras. En voici l'explication. A l'origine, d'environ 500 jusque vers 580, les deux futurs diocèses d'Arras et de Cambrai ne faisaient qu'un, appelé diocèse d'Arras parce que l'évêque y résidait. C'est encore pendant cette période que fut fondé le monastère de Baralle. Vers 580, après la mort de l'évêque s a n c t u s V e d u l f u s, ses successeurs, pendant plus de cinq cents ans, habitèrent Cambrai. Ce n'est qu'en 1093 que le diocèse fut divisé en deux et qu'Arras eut son propre évêque. Voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1376 et 1401. Baralle, après la division, resta dans le diocèse de Cambrai.

[4] Voir de Loisne, *o. c.*, p. 29.

[5] Mas Latrie, *o. c.*, col. 1401.

qui, avec son fils *Michel, surnommé Bernard*, prend part au tournoi convoqué par Anselme de Ribemont à l'abbaye d'Anchin[1] en 1096. A une génération plus jeune appartiennent *Raoul de Baralle* qui, selon un acte de 1139, possédait la terre de Trescaut[2], et *Ellebaud de Baralle*, qui était »grand Prevost de Cambray» en 1147. Suit un intervalle de plus de quatre-vingts années pendant lequel les actes consultés par Le Carpentier sont muets sur les Baralle. Nous n'en retrouvons un membre qu'en 1229, date d'un acte où figure *Watier de Baralle*, chevalier et seigneur de Salans et d'Ettehain.[3] Le même personnage reparaît dans un acte de 1240 et encore dans un acte de donation, non daté, en faveur de l'abbaye du Verger.[4] Ce dernier nomme sa femme, *Alix de Chimencour*[5], et leurs trois fils, tous mariés: *Jehan de Baralle* et sa femme *Jehane de Bouvegnies*[6], *Watier de Baralle* avec son épouse *Jossine de Roquelincourt*[7], *dame de Sainte-Marguerite*[8], et enfin *Robert de Baralle* allié à *Pierine*

[1] Voir Le Carpentier, *l. c.*, I, 251, et Félix Senn, *L'institution des vidamies en France* (*Bibl. de la Fondation Thiers*, X, Paris, 1907), p. 114. — Anchin (A q u i s c i n c t u m), emplacement d'une ancienne et célèbre abbaye bénédictine (A q u i s c i n c t i e n s e s e u A q u i c i n e n s e S. A n d r e a e, Saint-André d'Anschain ou Anchin du diocèse d'Arras), fondée en 1079 et dont les ruines se voient auprès de la Scarpe à 1 kil. au N. du village de Pecquencourt, Nord, arr. Douai, cant. Marchiennes (voir Mas Latrie, col. 1929, et *La Grande Encyclopédie*, s.v. ANCHIN).

[2] Trescault, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Bertincourt.

[3] Ettehain ou Estehaing, anciennes formes pour Étaing, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Vitry-en-Artois (de Loisne, *o. c.*, p. 140).

[4] Notre-Dame-du-Verger, V i r i d a r i u m ou V i r g u l t u m B. M a r i a e, abbaye de l'ordre de Cîteaux, du diocèse de Cambrai, fondée en 1225 (Mas Latrie, col. 1925); actuellement Le Verger, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Marquion, comm. Oisy-le-Verger (de Loisne, *o. c.*, p. 382).

[5] Simencourt, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Beaumetz-les-Loges.

[6] Bouvignies, Nord, arr. Douai, cant. Marchiennes.

[7] Roclincourt, Pas-de-Calais, arr. et cant. Arras.

[8] Sainte-Marguerite, Nord, arr. Lille, cant. Quesnoy-sur-Deûle, comm. Comines, ou bien Sainte-Marguerite, Nord, arr. Lille, cant. Roubaix, comm. Wattrelos.

de Hallicourt.[1] Dans une charte non datée, provenant, selon Le Carpentier, de la même époque que l'acte dont nous avons parlé dernièrement — soit d'environ 1240 — une nommée *Sara, dame de Baralle,* donne vingt livres de rente à l'abbaye de Premy.[2] Une autre abbaye de la même région, Saint-Aubert de Cambrai[3], enregistre dans son mortuologe, mais sans indiquer l'année, *Gile dame de Baralle,* présentée en ces termes: P r i d i e K a l e n d. J u n i i C o m m e m o r a t i o n e G i l l a e D o m i n a e d e B a r a l l e L a i c a e. On ne sait rien de plus sur ce personnage. Le *Robert de Baralle,* qualifié vassal de Saint-Aubert, nommé, avec son fils *Nicolas,* chevalier, dans une charte des archives de Saint-Aubert datant de 1238, est sans doute identique à son homonyme, fils de Watier de Baralle, dont nous venons de parler. Suit une période d'environ soixante-cinq années pendant laquelle tous les renseignements sur la famille de Baralle font défaut. Ce n'est en effet qu'en 1304, puis en 1310, qu'apparaît un *Robert de Baralle.* Est-ce son fils, cet *Arnould de Baralle,* »escuyer et franc Fiefvé du Palais» qu'on rencontre en 1330? On ne saurait l'affirmer. La même incertitude règne au sujet de *Godefroy de Baralle,* chevalier, qualifié en 1329 gouverneur d'Oisy [4] et dont la femme était *Jehane de Grisperre*[5], sœur de Watier, seigneur d'Eedeghem. Dix ans plus tard, en 1339, on trouve une mention d'*Enguerrand*

[1] Haillicourt, Pas-de-Calais, arr. Béthune, cant. Houdain.

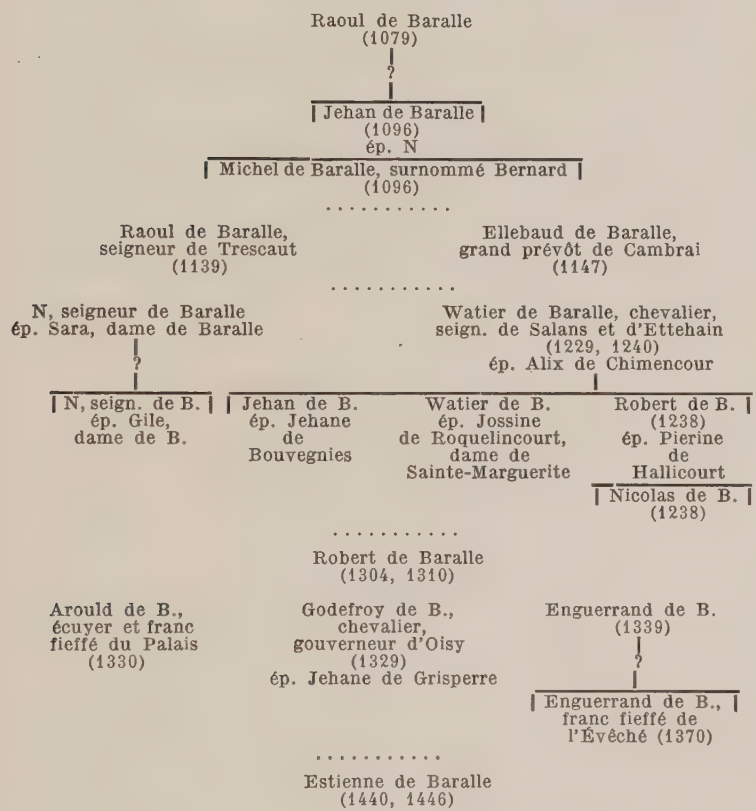
[2] L'abbaye de Premy (P r e m i a c u m), de l'ordre de Saint-Augustin, appartenant au diocèse de Cambrai, fut fondée vers 1185 près Cantimpré (C a n t i p r a t u m) dans le voisinage de Cambrai, siège de Notre-Dame de Cantimpré, abbaye du même ordre, fondée vers 1180 (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1883 et 1914, et le *Répertoire* d'Ulysse Chevalier, *Topo-bibliographie*).

[3] L'abbaye de Saint-Aubert près Cambrai (S a n c t u s - A u b e r t u s), de l'ordre de Saint-Augustin, fut fondée avant 894 (Mas Latrie, *o. c.*, col. 1877).

[4] Oisy-le-Verger, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Marquion.

[5] Peut-être La Grise-Pierre, dans la commune de Sainte-Marie-Kerque, dans le Pas-de-Calais, arr. Saint-Omer, cant. Audruicq, ou bien Les Grises-Pierres, fief dans la commune d'Isques, Pas-de-Calais, arr. Boulogne, cant. Samer (de Loisne, *o. c.*, p. 176).

de Baralle. Un autre *Enguerrand de Baralle*, qualifié, dans une charte de 1370, »Franc Fiefvé de l'Evesché», est peut-être le fils du précédent. Des chartes de 1440 et de 1446, des archives de Saint-Aubert, mentionnent encore un *Estienne de Baralle.* Depuis le milieu du XIV[e] siècle, ajoute Le Carpentier, les seigneurs de Baralle possédaient les seigneuries du Petit-Sart[1], de Lompire en Cambrésis, de la Bruyère[2], etc.



[1] Le Petit-Sart est probablement Le Sartel, Nord, arr. Lille, cant. et comm. Roubaix.

[2] La Bruyère, Nord, arr. Valenciennes, cant. et comm. Saint-Amand-les-Eaux.

L'initiale armoriée que le miniaturiste du manuscrit *M*, à son habitude, avait mise en tête des chansons de notre trouvère a été coupée. Jean Le Carpentier nous apprend que les Baralle portaient *d'or, la fasce d'azur chargée de trois étoiles* ou, »selon d'autres», *de trois quintefeuilles d'or.*

Les renseignements fournis par Le Carpentier ne comprenant aucun Joffroi de Barale (sauf un Godefroy du XIV^e^ siècle), il faut chercher ailleurs des points d'attache pour déterminer la date tout au moins approximative de l'activité du poète. Tout ce qu'on en sait avec certitude, c'est qu'il a écrit ses deux chansons avant 1270, le terminus a quem de la rédaction du manuscrit *M* qui nous les a conservées.[1] Mais on peut les supposer beaucoup plus anciennes. La place qu'elles occupent dans le manuscrit le permet en effet. L'extrait suivant de la table du manuscrit fera ressortir l'entourage où elles se trouvent. Dans la section qui nous intéresse, les trouvères se suivent dans l'ordre que voici:

. . . . . .
Messire Gasse [Brulé]
Messire Andrieus Contredis
Messire Piere de Molins
Messire Quenes de Bethune
Messire Joiffrois de Barale
Messire Morisses de Craon
Messire Gilles de Beaumont
Messire Hues d'Oisi
Messire Jehans de Louvois
Li chastelains de Couchi
. . . . . .

On voit que cette liste comprend des noms appartenant aux plus anciens de nos trouvères (Huon d'Oisi, Conon de Béthune, le châtelain de Couci, Gace Brulé, etc.). La place qu'occupe Joffroi de Barale au milieu d'eux parle pour une date assez reculée de son activité littéraire, disons le premier tiers du XIII^e^ siècle. Nous le croyons contemporain de Gilles

[1] Voir J. et L. Beck, *Le manuscrit du Roi*, Philadelphie, 1938, t. II, p. 34.

pe Beaumont figurant dans le même milieu, et dont nous nous occuperons plus loin. Messire Joffroi de Barale pourrait être le mari soit de Sara, dame de Baralle, soit de Gile, dame du même lieu, que mentionnent les chartes sans que leurs maris soient nommés.

Le premier historien de la littérature française qui se soit occupé de Joffroi de Baralle est A. Dinaux[1] qui cependant se borne à donner un résumé de ce qu'avait écrit Le Carpentier sur sa famille. Paulin Paris[2] a posé un nouveau problème. Après avoir mentionné les deux chansons de Joffroi, Paulin Paris continue: »On trouve encore de lui un jeu-parti qu'il proposait à Messire Aimeri . . .» Le jeu-parti mis en cause est un *unicum* du chansonnier *C* et porte comme rubrique *Messires Joffrois Baireis*. Ce personnage est-il identique à messire Joffroi de Barale? M. A. Långfors écrit dans le *Recueil général des jeux-partis*[3] que la pièce a l'air d'avoir été composée en dialecte lorrain. S'il en est ainsi, elle ne saurait être l'œuvre d'un seigneur picard. La ressemblance des noms, pour être frappante, semble cependant due au hasard. *Baireis* n'a sans doute rien à voir avec Barale, mais doit faire allusion aux armoiries de ce gentilhomme (*barré*). Quoi qu'il soit, nous ne jugeons pas à propos de réimprimer ici le jeu-parti qu'on pourra lire dans le *Recueil général*[4].

---

[1] Tome I, *Les trouvères cambrésiens* (1836), p. 109—111. Dès 1780, La Borde, *Essai sur la musique*, II, p. 162, avait cependant donné des extraits de ses chansons.

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII (1856), p. 653.

[3] Tome II, p. 209.

[4] P. 207, n° CLIV.

Chançonete pour proier

(Raynaud 1295)

Manuscrit: *M*, fol. 48 r° a (fac-similé p. p. J. et L. Beck et texte diplomatique par E. Ulrix, *Les chansons inédites du ms. f.f. 844 de la Bibl. nat. à Paris*, dans *Leuvensche Bijdragen, XIII*, 1921, n° II). — La musique est notée, mais la moitié de la première ligne des portées a été enlevée avec l'initiale historiée.

Versification: a b a b a b a b *c* b *c* b. *Coblas doblas.*

7 7 7 7 7 7 7 7 7 7 7 4

La chanson, dans son état actuel, n'est pas complète. Au début manque l'initiale, enlevée à cause de la miniature y encastrée. Le copiste s'est arrêté au huitième vers du couplet III; l'espace laissé en blanc indique qu'il manque deux couplets et l'envoi. Les deux premiers couplets riment en *ier er ire*, les rimes *a* et *b* du troisième couplet incomplet sont en *is* et *é*.

Auteur: Le nom de l'auteur, enlevé avec l'initiale, se lit dans la table du manuscrit ainsi: *Me sire Joiffrois de Barale.*

I [C]hançonete, pour proier
Va: la u je n'os aler
Te vueill pour moi envoier,
Si t'en vueill merci crier.
Mout me seroit grant mestier
Que seüsse biau parler,
Ne t'en os pluz enchargier,
Si me fait Amours penser
Que je n'ai loisir du dire
Cele qui me fait pener,
Pour qui je trai grief martyre,
U dois aler.

II Di li qu'el mont pluz ne quier
Qu'ele me deignast amer
N'autre ne me puet aidier
Ne mon cuer joie douner,
Ne fors toi n'ai messagier

En qui m'osaisse fïer
De son corage assaier
Qu'ele me voudra mander.
S'ele me veut escondire,
Guart, pour Dieu, nel me conter,
Quar mors seroie du dire
Sanz pluz durer.

III Quar si m'a s'amours conquis
Pour faire sa volenté
Onques mais a rienz nel dis,
Pour tant m'en ai pluz grevé.
Or t'en va en son païs,
Chançon, si li di pour Dé
Que del tout ai en li mis
Mon corage et mon pensé.
. . . . . .

Remarques

1 — 2. *La u je n'os aler* se rapporte à la fois à ce qui précède (*Chançonete, pour proier va la u je n'os aler*) et à ce qui suit: *la u je n'os aler te vueill pour moi envoier.* C'est donc une sorte d'haplologie. Malgré l'enjambement inusité qui en résulte, nous avons mis les deux points après *Va;* on ne pourrait séparer la phrase *Te vueill pour moi envoier* par un point (ou un point-virgule) de ce qui précède, puisqu'on ne pourrait la faire commencer par un pronom régime atone (*Te*).

II — 17—24. »Je n'ai que toi, ma chanson, en qui je puisse me fier pour chercher à savoir ce que pense ma dame de moi. Mais, pour la grâce de Dieu, si elle veut m'éconduire, qu'elle ne me le dise pas car, à l'entendre, je mourrais immédiatement».

III — 27—28. »Comme je ne l'ai jamais dit à personne, cela m'est d'autant plus dur à porter» (?).

A nul home n'avient

(Raynaud 1242)

Manuscrit: *M*, fol. 48 r° b (fac-similé p.p. J. et L. Beck). Portées vides.

Versification: 6 a b a b a b a b a. *Coblas singulars* (ient oi; i ours; ez ois; a ié; er ier). Le copiste a sauté les vers 18 et 27. Les deux dernières syllabes du vers final, transcrites sur le verso de la miniature enlevée qui se trouvait en tête de la chanson R. 1295, ont disparu avec celle-ci.

Auteur: *Me sire Joifrois de Barale*, selon la rubrique de *M* et la table du manuscrit.

I A nul home n'avient
Ce qu'il avient a moi,
Que mes cuers aimme et crient
Ce dont pluz ai d'anoi:
Anois vait, anois vient,
Maiz le mien se tient coi,
Ne tant con terre tient
N'a home de tel foi,
Quar adés m'en souvient.

II Dex! iert il dont einsi
Longement u touz jours?
Dame, le vostre ami
Avra il ja secours?
S'on devient anemi
Pour amer par amours,
Dont n'avra ja merci
Dex de ses pecheours.
. . . . . [i]

III Dame, or i reguardez:
Est il raisons ne drois
Que soie mainz amez?
He! Dex qui par tout vois

Et fine Loiautez
Mi soit aidans ançoiz
Que je soie finez.
L'en ne muert c'une fois.
. . . . . [ez]

IV Trouverai en li ja
Ne merci ne pitié?
Quar envoiast dont ça.
Puis que si m'a jugié
Que morir m'estovra
Pour sa douce amistié,
Qui me conseillera
Quant s'amour m'a laissié?
Je cuit c'onques n'ama.

V Chançon, de tost aler
Te voudrai mout proier:
Cele porras conter
Que j'ai de li mestier.
Guardez ne resambler
Le mauvaiz messagier
C'on envoie a la mer,
Si dist au repairier
Qu'iaue n'i puet trouver.

VI Se ne pues recovrer
Qu'ele me vueille aidier,
Niens soit du re[torner].

Remarques

I — 7. *Tenir,* »contenir».
IV — 30. »Qu'elle me l'envoie donc ici» (c.-à-d. pitié).
VI — 46. *Recovrer,* obtenir. — 48. »Garde-toi de retourner».

XII

Messire Gilles de Beaumont

Ce trouvère est l'auteur d'une seule chanson (Raynaud 245), conservée dans le seul manuscrit *M*. De nombreuses familles ont porté le nom de Beaumont. Quel est le lieu d'origine de notre trouvère? Un indice fourni par l'économie du chansonnier nous invite à le chercher dans le Nord. Gilles de Beaumont y occupe en effet la place que voici:

Messire Quenes de Bethune
Messire Jofrois de Barale
Messire Morisses de Creon
Messire Gilles de Beaumont
Messire Hues d'Oisi.[1]

Si nous laissons de côté Maurice de Craon, les trois trouvères de ce groupe qu'on peut localiser immédiatement, savoir Conon de Béthune, Joffroi de Baralle et Huon d'Oisi, sont originaires du Pas-de-Calais, le premier de l'arrondissement de Béthune, les deux autres de celui d'Arras, canton Marquion. Il n'est donc pas hors de propos de chercher la patrie de Gilles de Beaumont dans la même région. Il y a en effet un Beaumont, connu comme le siège d'un ancien fief seigneurial, dans le département du Nord, arr. Cambrai, cant. Le Cateau, qui pourrait être sa patrie. Dans cette famille on trouve un Gilles de Beaumont susceptible d'être identifié à l'auteur de la chanson.

La famille de Beaumont du dép. du Nord est sortie originairement de celle d'Oisy-Crèvecœur. Voici ce qu'en dit Jean Le Carpentier[2]: »Tous (*sic*) les Archives du païs conservent les

[1] Dans la table du manuscrit *M*, une dizaine d'auteurs, mélangés au gré du hasard, séparent Conon de Béthune de Joffroi de Baralle; celui-ci y est immédiatement suivi de Morisse de Creon et de Huon d'Oisi. Le nom de Gilles de Beaumont a été sauté, évidemment par inadvertance.

[2] *O. c.*, t. I, partie III, p. 205—206.

eloges de ces Seigneurs. Gelic dit qu'un des plus renommez Seigneurs de cette Maison fut *Renier*, qui mettoit tous ses soins à l'embellissement des Eglises, et au soulagement des pauvres. Il estoit puissamment riche, et fort humble parmy un grand nombre de serviteurs, qu'il voyoit tous les jours à ses pieds; il estoit temperant dans mille occasions d'excés qui se presentoient à toute heure; moderé dans une fortune qui alloit croissant; paisible dans le tintamare des affaires .... Il s'imaginoit que son salut consistoit à faire des aulmosnes. Le Monastere de S. Aubert en Cambray[1] en a ressenti des efforts[2] tous particuliers, puisqu'il se trouve aujourd'hui Maistre absolu, et seigneur temporel et spirituel du Village de S. Aubert, et de plusieurs autres terres en Cambresis par la munificence de ce seigneur qui se qualifie quelques-fois Senechal de Cambresis, tantost seigneur de Beaumont simplement, tantost de S. Aubert[3]. En un titre de l'an 1226 (où il est nommé simplement seigneur de Beaumont) est fait mention de son espouse *Ioland*, qualifiée sœur de Gerard de S. Aubert, et de ses enfans *Gilles*, *Renier de Beaumont* Chevaliers, de *Gerard de Beaumont* leur frere encore Escuyer, d'*Ermengarde*, de *Cecile*, et de *Mathilde de Beaumont* leurs sœurs. Ermengarde fut mariée avec Josse de Liedekerque[4], Cecile fut Religieuse à Premy[5], et Mathilde espousa vers l'an 1268 Baudüin de Guines[6], seigneur de Sangate[7], fils de Baudüin Comte de Guiennes (*sic*), et de Mahaut de Fiennes[8], etc. L'Abbaye de Vaucelles[9] obtint quelques biens

---

[1] Pour cette abbaye voir ci-dessus, p. 156, note 3.

[2] Lire: »effets» (?).

[3] Saint-Aubert, Nord, arr. Cambrai, cant. Carnières.

[4] Liedekerque, comm. de Belgique (Brabant, arr. de Bruxelles).

[5] Voir, pour l'abbaye de Premy, ci-dessus, p. 156, note 2.

[6] Guînes(-en-Calaisis), Pas-de-Calais, arr. Boulogne, ch.-l. cant.

[7] Sangatte, Pas-de-Calais, arr. Boulogne, cant. Calais.

[8] Fiennes, Pas-de-Calais, arr. Boulogne, cant. Guines.

[9] Vallis Cella, ou Valcella, Vaucelle, abbaye de l'ordre de Cîteaux, du diocèse de Cambrai, fondée en 1131 (Mas Latrie, col. 1923); actuellement Vaucelles, Nord, arr. Cambrai, cant. Marcoing, comm. Crèvecœur-sur-l'Escaut.

de *Jacques, Sire de Beaumont* et de *Jean de Beaumont* son cousin l'an 1303, etc. Cette Famille portoit *d'or à 3 chevrons de gueules.*»

Nous sommes à même de compléter les indications de Le Carpentier en ce qui concerne les bienfaits de Renier de Beaumont envers le monastère de Saint-Aubert près Cambray. Six actes publiés par Le Glay[1], datés de 1226, nous en informent amplement. En voici leur contenu d'après l'analyse de Le Glay: 1:o Accord devant arbitres, entre l'abbaye de Saint-Aubert d'une part, et Renier de Boomont avec Iolende, sa femme et ses enfants, d'autre part, touchant la justice et autres droits sur le village de Saint-Aubert. 2:o Accord entre l'abbaye d'une part et Renier de Boomont avec Iolende sa femme, d'autre part, touchant les droits de domaine, d'avouerie et de justice au village de Saint-Aubert. 3:o Renier, sire de Boomont, et Iolende, sa femme, reconnaissent que le domaine et la justice du lieu de Saint-Aubert appartiennent à l'abbaye. 4:o Mathilde, fille de Renier de Boomont, déclare adhérer à la renonciation faite par son père et sa mère à toutes prétentions sur le village et le château de Saint-Aubert. 5:o Renier de Boomont, Iolende, sa femme, Gilles et Renier, leurs fils, se déclarent satisfaits dans toutes leurs réclamations, au sujet du village de Saint-Aubert. 6:o Wautier de Forest mande à Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut, que Renier de Boomont et Iolende, sa femme, ainsi que leurs enfants, ont déclaré se désister de toutes prétentions sur la terre et le château de Saint-Aubert. — Plusieurs années plus tard, en 1239, cette affaire semble avoir exigé une transaction nouvelle, puisqu'alors Adam de Saint-Denis, official de Cambrai, déclare que Renier de Boomont et Iolende, sa femme, ont vendu à l'abbaye, aux termes de la charte de la comtesse Jeanne, y annexée, tout ce qu'ils possédaient sur le territoire du village de Saint-Aubert, en y comprenant la justice qu'ils avaient réclamée jusque là.[2]

---

[1] M. Le Glay, *Mémoire sur les archives de l'abbaye de Saint-Aubert à Cambrai*, dans le *Bulletin de la Commission historique du département du Nord*, t. VII, Lille, 1863, p. 50—51.

[2] Le Glay, *o. c.*, p. 70.

Avant d'aller plus loin, il y a lieu de dresser une table comprenant tous les membres de la famille de Beaumont mentionnés dans les actes cités ci-dessus:

Renier, seigneur de Beaumont et de Saint-Aubert, sénéchal de Cambrésis (acte de 1226) ép. Ioland

Gilles de B., chevalier (1226)	Renier de B., chevalier (1226)	Gerard de B., écuyer (1226)	Ermengarde (1226) ép. Josse de Liedekerke	Cecile (1226) relig. à Premy	Mathilde (1226) ép. Baudouin de Guines, seign. de Sangate

Les deux personnages suivants sont probablement petits-fils de deux frères quelconques de la génération de 1226:

Jacques, seigneur de Beaumont et son cousin Jean de Beaumont (1303)

Nous croyons, comme nous venons de le dire, que ce Gilles de Beaumont, fils de Renier de Beaumont, est identique au trouvère que nous cherchons. Pour fixer l'époque de son activité littéraire, nous avons comme points de repère la date de 1226 qui est celle de la charte où Gilles est nommé, et celle de 1268, date du mariage de sa sœur Mathilde. En 1226 Gilles est chevalier, son frère puîné de même, mais leur frère cadet n'est encore qu'écuyer. Quarante-deux ans plus tard, à en croire Le Carpentier, sa sœur Mathilde se marie (ou se remarie?), ce qui est bien tard. Mathilde était probablement la plus jeune des six frères et sœurs (en tout cas la plus jeune des filles, et en 1226 sûrement en bas âge). Gilles, le premier né et probablement le successeur de son père comme seigneur du lieu, avait en 1226 au moins un peu plus de vingt ans, puisque lui-même et son frère puîné étaient déjà chevaliers. Il était donc déjà en âge de composer des chansons. Il appartient ainsi à la génération des poètes qui ont fleuri dans le second quart du siècle.

Mais l'identité de ce chevalier de Beaumont avec le poète, pour être vraisemblable, est néanmoins loin d'être certaine, voici pour quelle raison. On se rappelle que dans la majorité des cas les lettrines historiées du manuscrit *M*, dans lesquelles étaient figurées les armoiries des trouvères nobles, ont été enlevées par quelque amateur de miniatures. Cependant la

miniature se rapportant à Gilles de Beaumont est restée intacte. Mais le blason qui y est représenté n'est pas celui de la famille de Beaumont du Nord, qui portait, comme nous le savons, *d'or à trois chevrons de gueules*. Empruntons à Max Prinet[1] la description de la miniature: »*C* initial. Cavalier galopant vers la droite, sur champ d'azur semé de fleurs de lis auxquelles s'ajoutent deux sextefeuilles, le tout d'or. Le cavalier ne porte pas d'épée; il tient le bras droit dans la position qu'il aurait s'il maintenait une lance en arrêt; mais la lance n'est pas figurée. Le heaume est plat, de forme basse, cimé d'un plumet blanc. Le décor de l'écu, comme celui des deux pièces de la housse du cheval, a été fortement endommagé; on y reconnaît cependant un *gironné d'or et de gueules.*»[2] Des nombreuses familles qui ont porté le nom de Beaumont une seule, à la connaissance de Max Prinet, a eu un blason gironné: celle de Beaumont en Gâtinais.[3] Mais, étant donné qu'on n'a pu trouver aucun membre de cette famille prénommé Gilles, le savant généalogiste, après avoir mentionné comme candidat éventuel le Gilles de la famille de Beaumont du Nord, propose deux solutions probables du problème: ou le trouvère a été mal dénommé, ou les armes qu'on lui a attribuées ne sont pas les siennes. Nous sommes porté à donner la préférence à la seconde de ces alternatives: le miniaturiste ne s'est pas demandé qui était le messire de Beaumont que devait dési-

---

[1] Max Prinet, *L'illustration héraldique du chansonnier du roi*, dans *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, 1928, p. 530.

[2] A. Dinaux (*Trouvères, jongleurs et ménestrels*, t. IV, p. 319), qui a cru voir sur la miniature des armes *d'or à trois chevrons de gueules*, c'est-à-dire celles des Beaumont, Nord, cant. du Cateau, s'est trompé. — Paulin Paris (*Hist. litt.*, XXIII, 1856, p. 587) indique correctement le blason figuré sur la miniature: *gironné d'or et de gueules*. Le même savant, dans son ouvrage *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, VI (1845), p. 450, avait écrit par inadvertance: gironné *d'azur* et de gueules.

[3] Beaumont-du-Gâtinais, Seine-et-Marne, arr. Fontainebleau, cant. Château-Landon.

gner l'écu, et y a mis les armoiries d'une famille de ce nom qui lui était bien connue. Signalons finalement une circonstance faite pour appuyer encore l'hypothèse identifiant Gilles de Beaumont, fils de Renier, seigneur de Beaumont près de Cambrai, à son homonyme le trouvère: on n'a réussi à trouver nulle part ailleurs, parmi les autres familles nobles qualifiées de Beaumont, un membre portant le nom de Gilles.[1]

Cil qui d'Amors a droite remembrance

(Raynaud 245)

Manuscrit: *M*, fol. 49 v° a (fac-similé p. p. J. et L. Beck). — La musique est notée.

Édition: A. Dinaux, *Trouvères . . .*, t. IV: *Les trouvères brabançons, hainuyers, liégeois et namurois*, 1863, p. 320.

Versification: 10 *a* b *a* b *a* b *a* b. Rimes des couplets I et II: ance er, des couplets III, IV et V: ance oir. La rime *a* est donc partout la même. — Le mot *alejance* se lit deux fois à la rime (v. 13 et 23).

Auteur: *Me sire Gilles de Beaumont*, rubrique de *M*; l'ancienne table ne contient pas ce nom, il a été ajouté par une main du XIX^e^ siècle (celle de Paulin Paris?).

I Cil qui d'Amors a droite remembrance
Il ne puet pas a faintise penser,
Ainz doit avoir toz jors tele esperance
Qu'a grant valor puist son cors amender.
Bele a cler vis, a simple contenance,
En qu'en ne puet ne metre ne oster,
Gardez celui en la vostre ligance
Qui cuer et cors a mis en vos amer.

[1] Sur »Jean-Gilles, comte de Beaumont, chambrier de France, mort en 1220», personnage inventé par La Borde (*Essai sur la musique*, t. II, p. 165), voir Max Prinet, *o. c.*, p. 531, note 5.

II Bone et bele, en qui j'ai m'atendance,
Ne vueilliez pas mon martyre oublïer.
J'en ai soufert si cruel penitance
Que nus fors Dieu ne le porroit penser,
Et se de vos ne me vient alejance,
Je sui certains que n'en puis eschaper.
S'en vos ne truis pitié et connoissance
Mieuz vueill morir que tel vie mener.

III Sage et vaillanz, en qui j'ai ma fiance,
Sanz vos ne puis joie ne bien avoir.
Mon cors avez mis en si grant balance
Par pou n'en pert mon sens et mon savoir.
Douce dame, par cui tot bien s'avance,
Ne tenez pluz mon cuer en desespoir,
Mais, s'a vos plaist, faites moi alejance
Des crueus malz dont me faites doloir.

IV Ne cuidiez pas que longue demorance
Puisse mon cuer de vos faire movoir.
Tant est douce vostre bele acointance
Qu'il n'est nule qui vos peüst valoir.
Bien me seroit torné a mescheance
Se ma dolor metez en nonchaloir,
Vos qui estes de si haute poissance
Qu'en toz bons lieus s'estent vostre pooir.

V Gentix dame, connoissiez ma pesance
Et la dolor que je sent main et soir.
Je n'istrai ja de ceste mesestance,
Se par vos non en qui j'ai mon espoir.
Car me donez confort et delivrance
Et me deigniez a ami recevoir:
Lors si m'avrez pluz fait que roi de France
Et pluz doné que nus ne puet avoir.

Remarques

I — 6. *En*, on. — 7. *Ligance*, suzeraineté.

II — 9. *Atendance*, espérance. — 15. *Connoissance*, grâce, merci. — 19. *Balance*, incertitude.

IV — 25. *Demorance*, attente.

XIII

Messire Jehan de Louvois

La chanson R. 2117, anonyme dans les manuscrits *I*,*O* et *U*, est attribuée à monseigneur Jehan de Louvois [1] dans le manuscrit *M*. La lettre enluminée contenant l'image du trouvère en équipement armorié, qui dans ce dernier manuscrit est placée en tête de la chanson, a été décrit par Max Prinet [2] en ces termes: »*C* initial, surmonté d'une scène de lutte. Sur fond d'or bruni, cavalier galopant vers la droite, tenant la lance en arrêt, coiffé d'un heaume plat de forme basse, vêtu d'une cotte d'armes lilas. L'écu d'azur, posé de profil et caché en partie par l'encolure du cheval, ne laisse voir que la moitié dextre de deux chevrons d'or; chacune des deux pièces de la housse est d'*azur à trois chevrons, d'or.*«

La famille dont nous connaissons ainsi l'ancien blason, tire son nom de Louvois, anciennement *Loup-Voie* ou *Louvoies*, Luporum Viis, localité du département de la Marne.[3] Le nom de Louvois devient célèbre dès le XVII[e] siècle où il est porté par François-Michel Le Tellier, le puissant ministre de Louis XIV, qui se qualifie marquis de Louvois. Mais cette illustration tardive n'empêche pas que l'histoire des anciens seigneurs portant le nom de Louvois ne soit un peu obscure.

---

[1] Signalons que Paulin Paris, *Hist. litt. de la France*, t. XXIII, p. 653, mentionne Jehan de Louvois en quelques lignes.

[2] Max Prinet, *L'illustration héraldique du chansonnier du Roi*, dans *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, 1928, p. 532.

[3] Louvois, Marne, arr. Reims, cant. Ay.

Ce qui est surtout fait pour nous dérouter, c'est qu'il y a eu simultanément deux familles distinctes ayant droit à la qualification de Louvois. Une partie de cette localité, la principale à ce qu'il paraît, figure anciennement parmi les possessions des seigneurs de Châtillon[1], lesquels semblent en avoir détaché une certaine partie comme fief d'une famille qui en portait le nom, mais qui possédait en outre, comme nous le verrons dans la suite, la moitié de la vicomté de Mailly[2] sous la suzeraineté de ces mêmes seigneurs, ainsi que, en tant que vassaux directs des comtes de Champagne, d'autres terres dans le plus proche voisinage. C'est évidemment dans la famille dernièrement mentionnée qu'il faut chercher notre trouvère. Nous avons cependant jugé à propos d'exposer, tout au moins dans les grands traits, aussi l'histoire des plus anciens seigneurs connus de l'autre maison.

Pour ce qui est d'abord de celle-ci, on n'en trouve aucune mention antérieure à 1218.[3] C'est en qualité de seigneur de Louvois que Gaucher de Châtillon[4] (comte de Saint-Pol dès 1205 par son mariage, en 1196, avec Élisabeth, fille aînée et héritière de Hugues IV, comte de Saint-Pol[5]) ayant conclu un arrangement avec Louis, abbé de Chartreuve[6], céda, en 1218,

[1] Châtillon-sur-Marne, Marne, arr. Reims, ch.-l. cant.

[2] Mailly-Champagne, Marne, arr. Reims, cant. Verzy.

[3] Voir pour ce qui suit, Édouard de Barthélemy, *Notice historique sur le duché-pairie de Louvois*, dans l'*Annuaire administratif, statistique et historique de la Marne*, 69e année, 1869, Châlons, p. 266 ss.

[4] Il n'était pas, comme l'indique Éd. de Barthélemy, *o. c.*, p. 267, fils de Guy II, comte de Châtillon et d'Alix de Montmorency, veuve du roi Louis le Gros, mais bien le fils de celui-là et d'Adèle, la fille d'Alix avec Mathieu Ier de Montmorency (Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, etc., col. 1643).

[5] Mas Latrie, *o. c.*, col. 1675.

[6] Cartovorum, Chartreuve, abbaye de l'ordre des Prémontrés, du diocèse de Soissons, fondée vers 1100 (Mas Latrie, *o. c.*, col. 1884); actuellement Chartreuve, Aisne, arr. Soissons, cant. Braisne, comm. Chéry-Chartreuve.

à cette abbaye son bois de Montleveron.[1] Après la mort (en 1219) de Gaucher, Louvois passa entre les mains de son second fils, Guy II, comte de Saint-Pol, tué au siège d'Avignon au mois d'août 1226, et de lui à son frère aîné Hugues, comte de Blois, dénommé Hugues V comme comte de Saint-Pol. Celui-ci, à sa mort, le 9 avril 1248, le laissa à son troisième fils, Gaucher IV, seigneur de Châtillon. Lui mort en 1261, sa fille Marie, femme de Miles V de Noyers, aux termes d'un acte de 1335 maître des requêtes de l'hôtel du roi, en hérita. Le fief passa ensuite de leur fils Miles VI de Noyers, maréchal, porte-oriflamme et grand bouteiller de France, mort en 1350, à sa seconde fille Mahaud et à son mari depuis 1321, Eudes de Grancey[2], chef d'une des plus grandes familles de Langres, qui, d'après un acte de 1358, habitèrent Louvois. Leur fille Jeanne apporta le fief en dot à Jehan de Thil V de Châteauvillain.[3]

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'histoire des possesseurs de cet ancien fief des Châtillon[4], seigneurs puissants qui, parmi leurs autres grandes possessions comptaient aussi la seigneurie de Louvois: il est temps de revenir à la famille plus modeste qui en porta aussi le nom. Insérons d'abord le tableau suivant faisant voir plus clairement l'affiliation des seigneurs de Louvois de la maison de Châtillon-sur-Marne:

---

[1] Probablement Montlevon, Aisne, arr. Château-Thierry, cant. Condé-en-Brie.

[2] Grancey-le-Château, Côte-d'Or, arr. Dijon, ch.-l. cant.

[3] Voir P. Tarbé, *Les chansonniers de Champagne aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*, Reims, 1850, p. XLII. — Châteauvillain, Haute-Marne, arr. Chaumont, ch.-l. cant.

[4] On en peut voir une liste dans l'article de M. Chalette, *Suite de la Statistique du canton d'Ay, arrondissement de Reims*, dans *Annuaire ou Almanach du département de la Marne pour l'année 1837*, Châlons, p. 130.

Gaucher de Châtillon, comte de Saint-Pol
(de 1196 à 1219)
ép. Élisabeth de Saint-Pol

Hugues V, comte de Saint-Pol (de 1226 à 1248) ép. Marie d'Avênes	Guy II, comte de Saint-Pol (de 1219 à 1226)

Hugues V, comte de Saint-Pol (de 1226 à 1248) ép. Marie d'Avênes
↓
Gaucher IV, seign. de Châtillon (mort 1261) ép. N. de Villehardouin
↓
Marie de Châtillon ép. Miles V de Noyers (acte de 1335)
↓
Miles VI de Noyers (mort 1350) ép. Jeanne de Flandre-Dampierre
↓
Mahaud de Noyers ép (en 1321) Eudes de Grancey (acte de 1358)
↓
Jehane de Grancey ép. Jehan de Thil V de Châteauvillain

La plus ancienne mention d'un membre de la famille de Louvois qui est l'objet principal de cette étude, nous l'avons trouvée dans le rôle des vassaux d'Henri I^er^, comte de Champagne, datant d'environ 1170[1], où figure, parmi les feudataires de la châtellenie de Maroil[2], »*Herbert de Lovroie* (= Louvois), liges, et III chevaliers de garde.»

Un acte de 1225, rendu par Guy de Châtillon II, comte de Saint-Pol, nous fait connaître deux nouveaux membres de la famille. En qualité de suzerain de cette seconde seigneurie de Louvois[3] Guy II autorisa, par cet acte, une transaction par

[1] Voir A. Longnon, *Livre des Vassaux du Comté de Champagne et de Brie 1172—1222, publié d'après le manuscrit unique des Archives de l'Empire*, Paris, 1869, p. 204.

[2] Mareuil-sur-Ay, Marne, arr. Reims, cant. Ay.

[3] Nous reproduisons ici les propres termes du compte rendu que donne de l'acte en question Éd. de Barthélemy, *o. c.*, p. 269.

laquelle *Vauthier* et *Oudart de Louvois* renoncèrent à leur vicomté sur la moitié de la paroisse de Mailly en échange de la construction d'un four banal dont ils devaient avoir la propriété indivise avec le chapitre de Reims, comme il en était de la vicomté: »à la place de la vicomté, il sera construit au dit village de Mailly, un four banal dans le produit duquel les dits seigneurs de Louvois auront la moitié et le chapitre de Reims l'autre moitié, laquelle moitié, le dit seigneur comte de Saint-Pol, suzerain, retient en son fief au lieu de la dite vicomté». Cet acte fait voir, non seulement que les seigneurs de ce second Louvois dépendaient de la famille des Châtillon-sur-Marne, mais aussi que ceux-là ont possédé encore la moitié de la vicomté de Mailly, sous la même suzeraineté. Ajoutons que la qualification, dans l'acte en question, de Vauthier et Oudart de »seigneurs» de Louvois, fait croire qu'il s'agit ici du père et de son fils aîné. En 1254 on rencontre *Robert de Louvois*, fils de notre Oudart, dans un acte où il reconnaît une redevance en grains au profit de l'abbaye de Saint-Basle.[1] On serait tenté de voir dans le dominus Johannes de Louvoies, figurant parmi les vassaux de Thibaut le Chansonnier entre 1249 et 1252[2] et qui tenait de lui la maison de Duigni[3] ainsi que des bois et des terres du côté de La Neuville-en-Challois[4], de Saint-Basle et Vauremont[5], etc., un autre fils d'Oudart de

---

[1] Voir Éd. de Barthélemy, *o. c.*, p. 270. — Sanctus-Basolus, Saint Basle, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît du diocèse de Reims, fondée avant 511 (Mas Latrie, *o. c.*, col. 1878). Cette abbaye, aujourd'hui détruite, se trouvait dans la commune de Verzy, Marne, arr. Reims, cant. Verzy (voir l'ouvrage cité ci-dessous, note 2, de A. Longnon, p. 70).

[2] Voir A. Longnon, *Rôles des fiefs du comté de Champagne sous le règne de Thibaud le Chansonnier* (1249—1252), *Texte*, Paris, 1877, p. 70, n° 321.

[3] Dugny, hameau et maison-forte détruits, aux environs de Mailly-Champagne, Marne, arr. Reims, cant. Verzy (voir A. Longnon, *l. c.*).

[4] La Neuville-en-Challois, Marne, arr. Reims, cant. Ay, comm. Louvois.

[5] Pour Saint-Basle voir ci-dessus à la note 1. — Vauremont, Marne, arr. Reims, cant. Ay, comm. Germaine.

Louvois, et, à cause de son titre de seigneur de Louvois, son fils aîné et l'héritier du fief. C'est le même personnage que ce dominus Johannes de Lovois ou *Monsigneur J. de Lovoies*, nommé dans un rôle énumérant les vassaux du comte de Champagne du temps de Thibaud V (entre 1256 et 1270) et qui est dit »liges de sa maison de Duigny avec les terres jusques au bois souz le pré vers Lovoies», etc.[1] Dans un document datant de la même époque (entre 1256 et 1270) et concernant les devoirs féodaux de monseigneur Th. de Neufchâtel envers le comte de Champagne, on trouve une troisième mention de notre Johannes de Louvois, car ce ne peut être que lui ce »vicomte de Louvois» qui y figure. En voici le texte même: [2] »Monseigneur Th. de Neufschastel est liges mon signeur de Champaigne de sa fort maison de Marueil[3], en II pieces de terre, IIII faulchiees de pré, de l'ommage du *vyconte de Lovoies*, c'est assavoir de la moitié du four et du moulin que li *vycontes de Louvois* tient de lui par sa femme, fille mon signeur Estienne de Marueil, et des choses que tient à Villeneuve[4], à Germigni[5], à Janveri, à Sapicort[6], à Fay et à Villers-Haguenon[7] et à Rueil.»[8] Il n'y a pas de document attestant que Louvois fût une vicomté — Éd. de Barthélemy regarde Louvois comme un fief ordinaire —, mais d'autre part nous savons que le seigneur de Louvois possédait la moitié de la vicomté de Mailly. Pour cette raison nous regardons le titre de vicomte que lui donne ici notre rôle, comme une formule peu exacte

---

[1] Voir A. Longnon, *Documents relatifs au Comté de Champagne et de Brie 1172—1361*, t. I, *Les fiefs*, Paris, 1901, p. 272, n° 6179.

[2] Voir A. Longnon, *o. c.* à la note précédente, p. 271, n° 6178.

[3] Mareuil-sur-Ay, Marne, arr. Reims, cant. Ay.

[4] La Neuville-en-Challois, Marne, arr. Reims, cant. Ay, comm. Louvois.

[5] Germigny, Marne, arr. Reims, cant. Ville-en-Tardenois.

[6] Sapicourt, Marne, arr. Reims, cant. Ville-en-Tardenois, comm. Courcelles-Sapicourt.

[7] Peut-être Villers-sous-Châtillon, Marne, arr. Reims, cant. Châtillon-sur-Marne.

[8] Reuil, Marne, arr. Reims, cant. Châtillon-sur-Marne.

mais très explicable: »le seigneur de Louvois, vicomte de Mailly», a facilement pu devenir »le vicomte de Louvois».[1] Son identité avec notre Johannes de Louvois étant prouvée par le synchronisme des deux notices respectives, nous apprenons ainsi que ce seigneur avait épousé la fille de monseigneur Estienne de Mareuil. Sans doute il s'agit toujours du même personnage dans ce *Jehan, dit Bernard de Louvois*, dénommé vicomte de Louvois[2], qu'on rencontre dans un acte de 1270: il y assure sa sépulture et son obit solennel et perpétuel à l'abbaye d'Avenay.[3] Par contre le *Bernard de Louvois*, chevalier forain, demeurant à Reims et taxé à 38 sols pour le sacre de Philippe-le-Bel (en 1286), ne pourrait être le même. On retrouve le nom de ce *Bernard de Louvoies, chevalier*, dans le livre de la Taille de la ville de Reims de 1289.[4] C'est de nouveau de lui qu'il s'agit dans un accord intervenu en 1295 entre l'abbé de Saint-Basle et le seigneur de Chaumuzy[5] constatant que ce Bernard devait l'hommage de la terre en contestation à ce monastère, et non pas au seigneur de Chaumuzy qui le réclamait.[6]

Pierre de Louvois, official du chapitre de Notre-Dame de Reims, mentionné dans des actes de 1289 à 1306[7], semble appartenir à la même génération que Bernard. Serait-ce son frère? Une derniére trace de cette famille, il faut sans doute

---

[1] On ne peut pourtant pas nier la possibilité que la partie de la localité de Louvois que tenait notre famille fût réellement une vicomté. Tel est en effet l'avis de Max Prinet qui (*o. c.*, p. 532) s'exprime ainsi: La famille ne possédait pas la seigneurie du lieu, mais elle y avait, comme aux environs, des droits de »vicomté».

[2] Éd. de Barthélemy (*o. c.*, p. 270) est d'avis que le titre de vicomte donné ici à Jehan dit Bernard se rapporte à la vicomté de Mailly.

[3] A v e n a c u m, Avenay, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, du diocèse de Reims, fondée vers 660 (Mas Latrie, *o. c.*, col. 1878); actuellement Avenay, Marne, arr. Reims, cant. Ay.

[4] Voir P. Tarbé, *o. c.*, p. XLII.

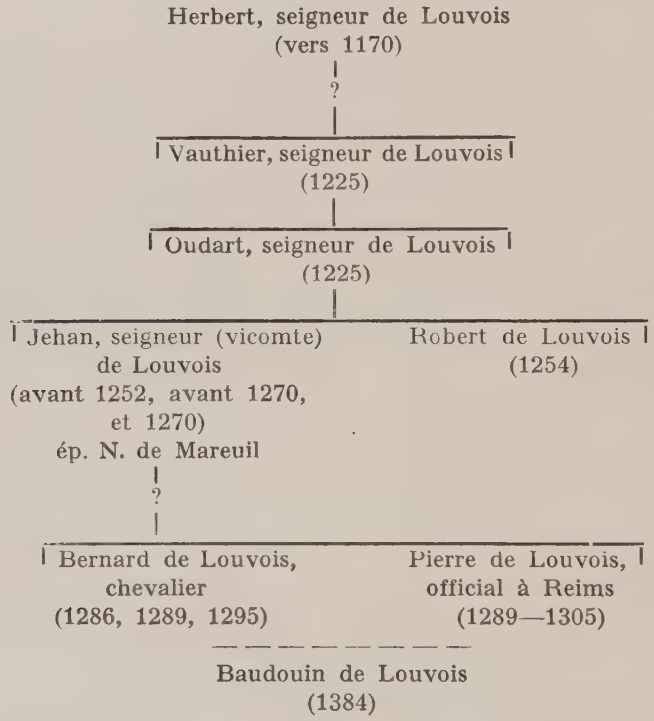
[5] Chaumuzy, Marne, arr. Reims, cant. Ville-en-Tardenois.

[6] Voir Éd. de Barthélemy, *o. c.*, p. 270, note, et P. Tarbé, *o. c.*, p. XLII.

[7] Voir P. Tarbé, *o. c.*, p. XLIII.

la voir dans *Baudon (Baudouin?) de Louvois*, qui, d'après l'état des biens des archevêques de Reims dressé vers 1384, est vassal de l'archevêché.[1]

Voilà tout ce qu'on sait sur ces seigneurs de Louvois dont les noms peuvent se grouper dans le tableau que voici.



Et le poète, auteur de la chanson R. 2117, qui est-ce? C'est sans aucun doute son homonyme du tableau qu'on vient de lire. Les données qui se rapportent à ce personnage nous le présentent comme seigneur de Louvois avant 1252; en 1270 il est toujours en vie, puisque cette année-là il fonde son obit en l'abbaye d'Avenay. De telles préoccupations, on ne les a guère avant d'être sur l'âge. Nous avons donc à nous représenter

[1] Voir Éd. de Barthélemy, *o. c.*, p. 270.

Jehan de Louvois en 1270 comme un vieillard.[1] On peut lui donner, dans la dite année, l'âge approximatif de soixante à soixante-dix ans. S'il a commencé son activité poétique à quelque vingt ans, comme il est probable, Jehan de Louvois est, par conséquent, un trouvère du second quart du XIII[e] siècle.

Chanz ne me vient de verdure

(Raynaud 2117)

Manuscrits: *I*, fol. 166 r° a (G. Steffens, *Archiv*, XCVIII, p. 61); *M*, fol. 51 v° a (fac-similé p.p. J. et L. Beck); *O*, fol. 77 r° (fac-similé p.p. Jean Beck); *U*, fol. 94 r° (fac-similé p.p. la Société des anc. textes fr.). — La musique est notée dans *M* et *O*.

Éditions: P. Tarbé, *Les chansonniers de Champagne aux XII[e] et XIII[e] siècles*, Reims, 1850, p. 72 (d'après *M* et *U*); A. Jeanroy et A. Långfors, *Archivum Romanicum*, III, 1919, p. 5, et Notes, *ibid.*, p. 361 (d'après *O*, voir ci-dessous).

Versification: 7 *a* b *a* b b *a* b b. *Coblas unissonans* (ure aint). — Nous avons choisi pour base l'excellente copie du manuscrit *M*, comprenant quatre strophes. *I* n'a que trois couplets (I, II, IV). Par contre *U* en a cinq. Ce cinquième couplet se retrouve dans la chanson R. 746 (ms. *O* seul), publiée par A. Jeanroy et A. Långfors (voir ci-dessus), où en effet trois couplets (II, V, IV) de R. 2117 sont soudés à deux couplets se trouvant à la tête et qui, seuls, forment en réalité la chanson R. 746 (qui ainsi est incomplète). Ces deux couplets, nous les imprimons p. 182. Sur l'interprétation du couplet V voir aux Remarques.

[1] Si nous ne pouvons partager l'avis de M. Prinet, c'est précisément à cause de l'âge avancé qu'on croit devoir attribuer au Jehan, dit Bernard, vicomte, c.-à-d. seigneur de Louvois, figurant dans l'acte de 1270. Prinet (*o. c.*, p. 533, note 2) le regarde comme un personnage distinct du Jehan, seigneur de Louvois, vassal du comte de Champagne. Dans le cas où il s'agirait ici de personnages distincts, il faudrait, tous deux étant qualifiés seigneurs de Louvois, que Jehan, dit Bernard, fût le fils et successeur de l'autre, supposition qui donnerait sans doute au père présumé un trop grand âge vu que son »fils», lui ayant à peine succédé (car le »père» vivait encore jusqu'à une certaine date qui se place entre 1256 et 1270), était déjà un vieillard.

Le tableau suivant fait voir la répartition des strophes:

U	*M*	*I*	*O*
I Chanz ne me vient de verdure	I	I	—
II Bien me tolt l'envoiseüre	II	II	II
III Iceste langour trop dure	III	—	—
IV Cler vis, simple esguardeüre	IV	IV	V
V Deus doinst que d'autrui n'ait cure	—	—	IV

Auteur: *Me sire Jehans de Louvois,* selon *M.*
Graphie de *M* aux couplets I—IV; celle de *U* au couplet V.

I Chanz ne me vient de verdure
Ne por yver ne remaint;
Chanter puis je par froidure,
Se la saison m'i ataint.
Mais ce ne soude ne fraint,
Qu'a cler jor m'est nuis oscure
Puis que joie me soufraint;
Moi ne chaut queus vans me maint.

II Bien me tolt l'envoiseüre
Cele qui pas ne se faint
De faire anui et laidure
A l'home el mont qui mieuz l'aint.
Hé, Dex! con pou ele plaint
Les maus que pour li endure!
Soufrez, Dex, que li ensaint
Amours comment me destraint.

III Iceste langour trop dure
Qui si pres dou cuer m'ataint
De guarir ne m'asseüre,
Ains m'avra u cors estaint
Le cuer qu'ai noirci et taint;
Mors fust pieça par droiture,
Mes en un plaisant complaint
Tarde sa vie et refraint.

IV Cler vis, simple esguardeüre,
Chief blont sans anuieus taint,
Gens cors de bele faiture,
Plus biaus c'on ne l'eüst paint,
Vostre courtoisie vaint
Tous ciaus qui Bone Aventure
Prise tant qu'a vous les maint:
Nus n'i vait qui ne s'en saint.

V Deus doinst que d'autrui n'ait cure,
Si covient que mi desdainst,
Et d'amer mi doinst mesure,
Puis qu'elle amer ne mi dainst.
Car trop crien que ne si jaint:
Tant est tandre creature
Ne soferoit un sol plaint
Dou mal qui en mon cuer maint.

I — *Ce couplet manque dans O* — 1 Chant *I* — 3 Ch. doi je *I* — 4 saisons *U* — 5 ne saude *M*; ne valt ne ne fr. *I* — 6 Car clers jors *U*; Car cleir jour *I* — 8 Si m'est pou keis vans m'an mainst *U*; Pou m'an chaut keilz vent mi m. *I*.

II — 9 t. envoiseüre *O* — 12 qui plus l'aint *OU*; L'ome dou m. ke plus l'aint *I* — 13 E lais *UI*; He las *O* — 14 que mes cuers e. *UI* 15 Soffre *IO*; ansant *U*; ensoint *O* — 16 A. keil mal mi d. *I*.

III — *Ce couplet manque dans I et O* — 17 A ceste l. *M*; Ceste l. tr. me d. *U* — 18 Qui ne faut n'a soir n'a main *U* — 21 nercit *U* — 24 Tarze *U*.

IV — 25 Clere *U*; Bien fait *O*; E s. regardeüre *I* — 26 Cleir vis *I* — 27 Gent c. de gente f. *I*; Gent c. et b.f. *O* — 28 Pl. gent *O*; ke s'on l'eüst p. *I* — 30 Toz gas ke b. a. *I*; que *O* — 31 Soffre *O*; Soffre ke vers vos l'an m. *I* — 32 ne se s. *U*; ke ne *IO*.

V — *Ce couplet ne se trouve que dans U et O.* — 34 S'ainsi est que *O* — 35 li d. m. *U* — *Les v.* 35 *et* 36 *manquent dans O* — 37 De ce mes cuers se complaint *O* — 40 qui mon c. destraint *U*.

Remarques

I — 2. *Remanoir*, manquer. — 4. *Saison*, circonstance, occasion; *ataindre*, engager, inviter. — 5. Le sens de ce vers paraît être: »mais cela ne change rien, cela ne fait ni chaud ni froid.» — 7. *Puis que*, depuis que; *soufraindre*, manquer, faire faute.

II — 10. *Faindre*, v. réfl., hésiter. — 16. *Destraindre*, tourmenter.

III — 20. *Estaindre*, tuer. — 21. *Noirci*, assombri, affligé; *taint*, pâle, triste. — 23. *Complaint*, plainte. — 24. *Tarder*, retenir; *refraindre*, retenir, empêcher de s'en aller.

IV — 27. *Faiture*, façon, forme, taille. — 30. *Bone Aventure*, Fortune. — 31. *Prisier*, favoriser. — 32. *Saner*, v. réfl., guérir.

V — Ce couplet, qui ne se trouve que dans deux manuscrits, *U* et *O*, est difficile à interpréter. En tout cas il semble avoir embarassé le copiste de *O* puisqu'il en a omis deux vers (35 et 36), précisément ceux qui font difficulté. On y croit apercevoir une certaine négligence de style, comme *dainst* (v. 36) subjonctif pour le présent de l'indicatif, et *jaint* (v. 37) présent de l'indicatif, où le subjonctif serait mieux à sa place. Mais il y a plus. Si nous avons bien compris le contenu de ce couplet, dont on trouvera la traduction ci-après, et si notre correction du v. 35 (*mi* pour *li*) est bonne, il nous semble que le désir exprimé par le poète que son amour soit diminué n'est pas conforme aux idées courtoises. — 35. *Et d'amer li doinst mesure* (leçon du manuscrit). Le vers paraît incompréhensible, puisque *li* ne pourrait se rapporter qu'à la dame. En corrigeant *li* en *mi* et en entendant *amer* non pas comme 'aimer' mais comme 'amer', on aurait le sens que voici: Plût à Dieu qu'elle n'en aime pas un autre, s'il faut qu'elle me dédaigne, et que Dieu m'accorde (au moins) une amertume mesurée (modérée), puisqu'elle ne veut pas m'aimer. Car (autrement) je crains que ma dame ne se plaigne (*jaint* de *geindre*): elle est en effet si délicate qu'elle ne pourrait supporter la moindre plainte que je proférerais à cause du mal que j'ai dans mon cœur.

Les deux couplets de *O* (R. 746) qui ne font pas partie de la chanson de Jehan de Louvois sont composés sur le même schéma, mais sur d'autres rimes (ente oir). Les voici:

I Lons desirs et longue atente
Longuement m'a fait doloir;
Lonc temps ai mise m'entente
En amer sanz decevoir; 4

Or m'a mis a nonchaloir
Amors qui tant m'atalante
Que quant pis mi fait avoir
Plus sui siens sanz removoir.

II N'est droiz que nuns les biens sente
D'Amors ne de son pooir
Qui por mal ne por tormente
Qu'il en ait s'en puet movoir;
Por ce n'ai cuer ne voloir
Que je d'amer me repente,
Ainz vuil touz jors recevoir
Son plesir en bon espoir.

HOLGER PETERSEN DYGGVE

Besprechungen

Urban Nyström, *Poèmes français sur les biens d'un ménage, depuis* L'Oustillement au Villain *du XIII^e siècle jusqu'aux* Controverses *de Gratien du Pont.* Texte critique accompagné d'une étude littéraire et matérielle. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XLVI.) Helsinki, 1940. 389 pages in-8.

Les pièces versifiées réunies dans ce volume contiennent toutes une énumération plus ou moins circonstanciée des biens d'un ménage. C'est là le seul trait qui leur soit commun. Se répartissant sur un espace de temps de plus de deux siècles, elles sont fort différentes de ton, allant de la placide litanie, dépourvue de toute tendance, jusqu'à la plus révoltante grossièreté et à la misogynie hargneuse comme celle que manifeste, sans aucun talent d'ailleurs, un Gratien du Pont. La plupart sont précisément des satires sur les »joies» du mariage. Les renseignements qu'elles fournissent sur la vie journalière de leur époque sont également fort variables du fait que le ménage que l'auteur a en vue est tantôt celui d'un paysan ou d'un petit bourgeois, tantôt une maison cossue, voire même seigneuriale. Tous les numéros du recueil ne sont pas des pièces formant un tout par elles-mêmes, quelques-uns ne sont que des extraits de

compositions plus étendues. Aucune n'était à proprement parler inédite. Mais certaines n'ont pas été réimprimées depuis le XVI^e^ siècle. Les autres, éditées généralement d'une manière fort imparfaite, se trouvaient dispersées dans des publications souvent difficilement accessibles. Bien que dépourvues de valeur littéraire, sauf une ou deux exceptions (je pense alors au *Dit de menage* et au *Sermon joyeux* d'où se dégage une franche gaîté, mais, bien entendu, ni l'un ni l'autre n'est destiné à des esprits délicats), elles méritaient d'être réunies et soumises à un examen critique. Voici d'abord la liste de ces neuf[1] pièces.

I. *L'Oustillement au villain* (inc. *Homme qui se marie*), XIII^e^ siècle, publié en dernier lieu par A. de Montaiglon, *Recueil général des fabliaux*, I (1877). Le nouvel éditeur imprime, à la suite du texte critique basé sur le ms. B. N. fr. 837 (I^a^), sans corrections le texte du ms. 1593 (I^b^), assez différent de l'autre.

II. *Li fabliaus qui devise les outiex de l'ostel* (inc. *Chascuns pense de son afaire*), XIII^e^ siècle, publié par G. Raynaud dans la *Romania* de 1899 (article réimprimé dans les *Mélanges* posthumes de 1913) sur la base du ms. 1578 du Musée Condé avec les variantes du ms. B. N. fr. 12483. Comme ce dernier manuscrit, acéphale, diffère beaucoup de l'autre, M. N. le publie à part (II^b^. *Un ditté des choses qui faillent en menage et en mariage*).

III. *Le dit de menage*, en quatrains d'alexandrins (inc. *Bonne gent, entendez par amours un biau dit*), premier tiers du XIV^e^ siècle, dont il n'existait qu'une édition figurée, fort rare, par Trebutien (1835), d'après l'unique manuscrit, B. N. fr. 24432.

IV—VI. D'Eustache Deschamps, une *Balade pour les nouveaulx mariez et de leur mesnage* (inc. *Il vous fault pour vostre mesnage*) et deux extraits de poèmes plus longs: V. *Lettres d'un clerc qui se maria, le quel blasmoit moult mariage*, datées du 16 mai 1403, et VI. *Des charges qui sont en mariage pour le mesnage soustenir, avec les pompes et grans bobans des femmes*, qui fait partie du *Miroir de Mariage*, composé entre 1381 et 1389 environ.[2]

VII. *La Complaincte du nouveau marié*, en dixains (inc. *Or escoutés communement*), republiée d'après deux imprimés

[1] A vrai dire dix: celle que l'éditeur désigne par le n° VIII^b^ et qui, il est vrai, est un remaniement, aurait pu être numérotée à part.

[2] L'éditeur aurait mieux fait d'imprimer les pièces V et VI dans l'ordre inverse, c'est-à-dire dans l'ordre chronologique.

de la Bibliothèque Nationale, du XV^e^ et du XVI^e^ siècle respectivement. Elle a été imprimée aussi par A. de Montaiglon dans le *Recueil de poésies françoises des XV^e^ et XVI^e^ siècles*, I (1855), sur une édition de la Bibliothèque Rothschild.

VIII^a^. *Nouveau et joyeux sermon du mesnage et des charges du mariage* (inc. *Libertas est, et caetera*), XVI^e^ siècle, dont on connaît un seul exemplaire d'une édition de Lyon, de 1619, reproduite en 1880 par E. Picot et Chr. Nyrop. M. Nyström a trouvé à la Bibliothèque Nationale (Y^e^ 3011) une *Complainte de trop tost marié* (VIII^b^. *Je suis le trop tost marié*), en couplets de sept vers où la pièce précédente a été mise à profit et qui n'avait pas encore été signalée.

IX. Extrait, d'après trois éditions (de 1534, 1536 et 1539), des *Controverses des sexes masculin et femenin* composées par Gratien du Pont, seigneur de Drusac[1], probablement dans les premières années du XVI^e^ siècle.

La plus intéressante de ces pièces est sans aucun doute le *Dit de menage* que la rareté de l'édition Trebutien a empêché d'être connu et apprécié comme il le méritait. C'est un nouveau numéro à ajouter à la liste peu fournie des »mimes» français. L'auteur-acteur y joue le rôle de plusieurs personnages qui discutent sur la question de savoir s'il faut ou s'il ne faut pas se marier, discussion dont le résultat est donné d'avance: la liste des »ustensiles qu'il faut en ménage» est là pour mettre en fuite le plus courageux des candidats au mariage. Le poème contient des données permettant de le dater et de le localiser approximativement. L'auteur sait que Graçay (Cher, arr. Bourges) est à deux lieues de Massay (même arrondissement, canton de Vierzon-Ville). Il le dit à propos d'un jeu de mots sur Vatan (va-t'en) que j'ai signalé ici même[2] à propos de Martial d'Auvergne. C'était sans doute un clerc qui avait mal tourné. Il connaît des plaisanteries d'écoliers. Il demande à son interlocuteur imaginaire (M. N. a oublié de signaler ce passage):

> Savez vous par quel lettre commence le Sautier?

et l'autre de répondre:

> Tantost le te dirai, mais que m'avise un poi . . .
> Je pense — le Sautier se commence par. b.

[1] C'est-à-dire Druzac, Haute-Garonne, arr. Villefranche, cant. Caraman, comm. Auriac.

[2] *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXVII (1934), p. 67, où j'ai écrit par distraction »Vatan est en Bourgogne», au lieu de »en *Berri*», comme le porte le texte.

— ce qui est exact (*Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum*). Et la plaisanterie continue sur le nom de la lettre *B* qui, comme le montre la rime ci-dessus, était *boi* (ici encore M. N. a péché par omission). »Bois»?, répond l'acteur. »Que vouiez-vous que je boive? D'ailleurs, soyez poli et dites au moins, non pas *bois* mais *buvez*, et buvez vous-même à ma santé» (*et me portez hounour*, cette locution, que je comprends ainsi, manque au glossaire). — Un des personnages représentés par le jongleur désire se faire prêtre, voici pourquoi:

> du meilleur vin bevroie,
> Jamais pour messe dire es mains *gale* n'avroie.
> Prestres ont biau mestier, volentiers le seroie.

Gale 'cal' est bien traduit au glossaire. Mais comme Godefroy n'a ni *cal*, ni *gale* dans ce sens, il aurait été utile de renvoyer p. ex. à Dauzat, *Dict. étymologique*, *s. v.* CAL, qui signale la variante *gale*. — Le poète semble connaître la littérature d'actualité. Au moins déclare-t-il vouloir dire un *Dit du pappe*. Or Gefroi de Paris avait composé, en 1316, une *Desputoison de l'Eglise de Romme et de l'Eglise de France pour le siege du pape*.[1] Si ce n'est pas nécessairement à celle-là que pensait notre auteur, en tout cas il fait allusion au séjour du pape en Avignon. A l'égard des Anglais il manifeste les sentiments qui étaient de mise:

> En Engleterre yron touz ces Englois tuer . . .

Dans le contenu du manuscrit 24432, la pièce la plus récente susceptible d'être datée avec précision est de 1338. Notre poème pourrait difficilement être postérieure à cette date.

Sans m'attarder aux autres pièces du recueil, je signale les différents chapitres de la longue étude sur la vie matérielle, d'après les textes, dont l'auteur de cette remarquable dissertation a fait suivre ceux-ci. Il y considère tour à tour les moyens de subsistance (pêche, agriculture, instruments et travaux, animaux domestiques), l'alimentation, vêtement et parure (linge de corps, bas et chaussettes, chaussures, vêtements de dessus, coiffures, gants, tissus, fourrures, accessoires du costume et ustensiles de toilette), les habitations, meubles

[1] Voir Ch.-V. Langlois, *Gefroi des Nés, ou de Paris, traducteur et publiciste*, dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXXV (1921), p. 330-1. Éd. par W. P. Shepard, *Mélanges Jeanroy*, p. 571, dont j'ai rendu compte dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XXX (1929), p. 63.

et ustensiles (tapisserie, literie, lingerie, vaisselle, etc.), l'éclairage, les communications et transports, les industries (instruments de bûcheron, de charpentier, de menuisier, tissage), l'enfant (soins, vêtements, nourriture, jeux, etc.), la fauconnerie. En étudiant dans ces chapitres une foule de mots et de choses auxquels le glossaire sert de répertoire, l'auteur fournit, avec toute la précision désirable, des renseignements qui augmentent nos connaissances de la vie matérielle au moyen âge aussi bien qu'ils enrichissent le dictionnaire de l'ancien français. Sans insister, je renvoie, à titre d'exemple, aux articles *muelle* 'cage à poules', *trugle* 'truble, poche de filet', *tripe morille* 'boudin (?)', *graine* 'cardamome', *annis* et *madrian* 'sortes de dragées', *laitisse* 'belette', *pannes de roix* 'peaux d'hermine en robe d'été', *lice ride* 'instrument pour plisser', *bavel* 'partie du mors', et, pour le vocabulaire de Gratien du Pont, qui a la saveur de son terroir gascon: *accoutz* 'instrument à aiguiser', *escoube* 'écouvillon', *groges* 'parties des mâchoires de la broie', *grulleaux* 'sorte de gril', *verseur* 'tombereau', *voulein* 'sorte de serpe', *lyvoi* 'serpe de vigneron', *raclemaitz* 'instrument pour râcler les maies' (coffres à pétrir), *cartaniere* et *terceniere* mesures de capacité, *terrasse* 'pot de terre', *metal* 'pot de fer', *paillon* 'paillasse d'enfant', mot encore usité dans les provinces.

Le glossaire aurait dû enregistrer quelques appellations injurieuses comme *bergier* III, 15, 'imbécile', qui est fréquent, *compere au mescheant* III, 222, dont je ne connais pas d'autre exemple, et *tronçon de vilain* III, 8, qui n'est pas non plus dans Godefroy (VIII, 86). *Soi taisir coi* III, 203, méritait également d'être relevé, de même que le dernier vers de l'extrait de Gratien du Pont, *Par tout sept lieues a de mauvais chemin*, qui est sûrement un proverbe, mais dont je ne saisis pas très bien le sens. Manque encore au glossaire l'expression *dangier* (orgueil) *de norrices* III, 167, c'est une locution proverbiale:

> Few de fere (*feu de fouarre, de paille*) . . .
> Serment de ribaud . . .
> Mensonge d'erbeyr (*herbier, charlatan*) . . .
> Abbay de chyn (*aboi de chien*) . . .
> *Daunger de norrice* . . .
> Noise de feme . . .
> Touz ceuz ne valent un dener.

(Jubinal, *Nouveau recueil*, II, 1842, p. 376, et Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes*, II, 1859, p. 471).

Toullouque (III, 32) 'qui louche' est un mot rare. Godefroy, VII, 775[a], *s. v.* TOURLOUC, n'en connaît que notre exemple (d'après l'éd. Trebutien) et, d'après le Gloss. de Conches (sans autre référence), s t r a b o, *tourlouc*. On peut aujourd'hui voir l'édition de M. Roques, *Rec. gén. des lexiques français du moyen âge*, I (1936), p. 484.

ARTHUR LÅNGFORS

Johan Visiŋ, *Fransk-svensk ordbok*, 2[e] édition, Stockholm, Albert Bonnier, 1940. VIII + 779 pages in-8.

Composé par un philologue éminent qui avait eu le loisir de s'en occuper pendant une longue suite d'années, le dictionnaire français-suédois de M. Johan Vising, paru en 1936, a été unanimement reconnu par la critique comme un travail de grande valeur. Dès 1940, on en a vu paraître une seconde édition. Dans la préface, l'éditeur fait savoir qu'il a corrigé un certain nombre de fautes restées dans la première édition et qu'il y a fait quelques additions. Ayant eu à me servir pour ainsi dire journellement de cet excellent livre, j'y ai rencontré un petit nombre de fautes, de peu d'importance pour la plupart. J'en donne ici la liste, dans l'intention d'apporter une modeste contribution à l'amélioration de l'édition suivante qui, étant donné le succès dont ce dictionnaire jouit actuellement à juste titre, ne tardera pas à devenir nécessaire.

Page		
VI	ə = obetonat e-ljud	lire ə = obetonat ö-ljud
8	ÂCRIMONIE, ÂCRIMONIEUX	» ACRIMONIE, ACRIMONIEUX
17	ALFÉNIDE f	» *m*
19	ALLODIITÉ	» ALLODIALITÉ
20	AMBROISE	» AMBROISIE
20	AMBROSIAQUE o. -OSIEN ambrosisk	» AMBROSIAQUE ambrosisk. AMBROSIEN ambrosiansk
26	ANTÉBOIS	» ANTEBOIS
32	ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE	» ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE
40	ASYMÉTRIE	ajouter *f*
70	BLÉ-METEIL	lire BLÉ-MÉTEIL
79	BOUTE-ENTRAIN	» BOUTE-EN-TRAIN
80	BRAHMANE	ajouter *m*
93	CAMARILLA [*-ila*]	lire [*-ija*]
128	COADJUTEUR hjälppräst	» adjoint hos en högre andlig (med biskops rang)
135	COMMENDE komtur	» komturi
137	COMPLÈTEMENT *m*	» COMPLÉTEMENT *m*
151	CONTRE-FORT	» CONTREFORT
160	COUFIGUE	» COUFIQUE

Page		
172	LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR hederslegionens kommendörskors (sous CROIX 5.)	l. hederslegionens riddarkors
208	DESSERVANT vikarierande präst	» tjänstgörande präst
208	DESSERVIR vikariera som präst i	» förrätta gudstjänsten i
219	DISGRÂCIÉ, DISGRÂCIEP, DISGRÂCIEUX	» DISGRACIÉ, DISGRACIER, DISGRACIEUX
240	EFOURCEAU	» ÉFOURCEAU
256	ENNOBLIR adla	suppr. cette traduction fausse (cf. *anoblir*)
270	ESTAMPEUR *m* 2. stans	lire ESTAMPEUSE *f.* stans
289	FALUN snäcksmärgel	» snäckmärgel
291	FASCICULE *a*	» FASCICULÉ *a*
291	FASEYER	» FASÉYER
291	FAUCHETTE trädgårdssax	» trädgårdsskära, -kniv
315	SUÉDOIS fransk-svensk	» (avec tiret)-SUÉDOIS
325	GARDIEN, -NE *m*	» *m* et *f*
330	GÉNUFLECTION	» GÉNUFLEXION
332	GLAUCOME grå starr	» grön starr
343	GRUGEOIR *m* = *grésoir*	ce dernier mot manque à sa place
347	'HAÏE [*aj*] *interj* hej! (körkarlars smackning)	cette ligne est répétée
352	HÉTAIRE O. HÉTÉRIE	lire HÉTAIRIE O. HÉTÉRIE
394	LANCE-PIERRE = *catapulte*	» *catapulte* 1.
395	LANGUISSAMENT	» LANGUISSAMMENT
404	LIMONADIER konditor	» kafévärd
408	LONDIN havannacigarr	» LONDRIN (slags) lätt kläde
413	MACHINISTE 2. maskinist (isht på teater)	» maskinist, scenmästare
419	MALTERIE	ajouter *f*
430	MAZAGRAN svart kaffe (i glas)	lire kallt k., etc.
447	MONISME	placer après MONGOLIQUE
448	MONS	ajouter *m*
448	MONTE-CHARGE	placer avant MONTÉE
492	PARER revetera	lire PAREMENTER
514	PÉTIOLE *f*	» *m*
537	PONANT Öster[land]	» Väster[land]
539	PORTE-HONHEUR	» PORTE-BONHEUR
542	PORTILLON liten port el. gränd	» el. grind
570	PUNCH [varm] punsch	» varm grogg inneh. alkohol, citron, socker, mm.; ~ SUÉDOIS punsch
585	RAOUT fint kalas	» aftonbjudning med officiella personer
601	RÉGALE II. 2. rörstämma; portativ orgel	est du *m*
602	RÉGLÉMENTAIRE, -ATION, -ER	lire RÉGLEMENTAIRE, etc.
617	LAISSER REPOSER UNE TERRE	classé à tort sous REPOSER III. *rfl*
654	SAVAMMENT *adv* lärt med sakkunskap	lire lärt, (virgule) med s.

Page		
662	SENSLÉ förståndig, sansad	l. SENSÉ
670	SIGISBÉ	» SIGISBÉE
688	STEAMBOT	» STEAMBOAT
689	STRA[S]	» STRAS[S]
708	TCHÉCOSLOVAQUE [*t ʃ ɛ k-*]	» [*t ʃ ek-*]
718	THERMIDOR värmemånad 19/8—17/9	» 19/7—17/8
729	TOUR DE LOC loggrulle (sous TOUR 10.)	» T. DE LOCH
736	TRANSPORT AU CERVEAU yrsel (sous TRANSPORT 4.)	» blodkongestion i hjärnan
743	TROMPILLON *akt. tekn.*	» *ark. tekn.*
750	URÉTÈRE	» URETÈRE
770	VIVRES livsförnödenheter, medel, proviant (sous VIVRE III. 2.)	» -medel

HOLGER PETERSEN DYGGVE

Theodor Fontane und **Bernhard von Lepel,** *Ein Freundschaftsbriefwechsel,* herausgegeben von **Julius Petersen.** München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1940. Bd. I, XX—460 S. u. 5 Bildtafeln; Bd. 2, 475 S. u. 5 Bildtafeln. **Preis:** Ganzleinen zusammen RM. 16.

Theodor Fontane, der Dichter meisterlicher Balladen, die noch nichts von ihrem ursprünglichen Glanz verloren haben, der Verfasser auch heute noch vielgelesener Romane, die aber eine Zeit und eine Gesellschaft darstellen, die uns heute schon historisch anmuten — und Bernhard von Lepel, ein liebenswürdiger Gelegenheitsdichter, Schüler Platens, Verfasser eines im Berliner Schauspielhause 1858 ohne Erfolg aufgeführten Dramas »König Herodes», heute vergessen als Dichter — mit dem umfangreichen Briefwechsel dieser beiden in einer echten, in mancherlei Not und persönlichen Krisen immer wieder neu bewährten Freundschaft verbundenen Schriftsteller wird vor uns eine literarhistorisch interessante Zeit anschaulich lebendig, der in Berlin der literarische Sonntagsverein »Tunnel über der Spree» sein Gepräge gab, dem in seiner Blütezeit Männer wie Heyse, Storm, Geibel, Dahn und die Maler Hosemann und Menzel angehörten. »Berliner Biedermeier» taucht aus der Vergangenheit auf.

Fontane und Lepel waren von ihren Jünglingsjahren an durch ein echtes Sympathieverhältnis füreinander bestimmt.

Obwohl sie sich, da sie räumlich nach heutigen Begriffen garnicht weit voneinander entfernt lebten, sehr oft in Berlin trafen, also Gelegenheit genug hatten, alles miteinander mündlich zu regeln, schreiben sie sich zahlreiche Briefe. Und was für Briefe! Zum Teil sind es kaum noch Briefe, vielmehr ausführliche, liebevoll in Einzelheiten sich versenkende Abhandlungen. Diese Männer nahmen sich Zeit, einander Briefe zu schreiben, sie hatten ein spürbares Bedürfnis dazu, sie schrieben ohne Hast und ohne dass eine Uhr neben ihnen lag. Sie legen sich ihre Gedichte vor und kritisieren sie eingehend nach Form und Inhalt, sie schlagen sich neue Fassungen vor und begründen diese, sie verwerfen die Vorschläge oder nehmen sie dankbar an, bis dann der fertige Wortlaut im »Tunnel» dem grösseren Kreis der ersten Hörer vorgetragen wird. Sie erzählen sich von ihren Plänen, weisen einander auf Stoffe hin. Sie kritisieren die Vorgänge im politischen Leben, Lepel mehr traditionsgebunden und konservativ, Fontane, der junge zumal, heftig revolutionär und freiheitlich gesinnt, unter Lepels Einfluss aber sich spürbar wandelnd. Sie bewerten die literarischen Grössen der Zeit, klagen über die Interesselosigkeit des grossen Publikums an den Neuerscheinungen, urteilen kühl über Geibel, den Goldschnittlyriker »mit schon damals 25 Auflagen», dessen Stern sie im Sinken glauben, und zustimmend über Heyse, dessen Gestirn leuchtend aufgeht.

Fontane muss immer wieder seine karge wirtschaftliche Lage darlegen und beklagen, den Kampf um den Taler schildern, muss bei dem wohlhabenderen Freunde pumpen und um Hilfe bitten.

Es geht um Orthodoxie und Pietismus, es geht um Buchhändler und Verleger, es geht um Zeitungen und Zeitschriften.

Der Ton der Briefe liegt bei Lepel näher dem Moll, Fontane spielt häufiger in Dur. Einmal erhebt sich das Gespräch zu grosser Leidenschaftlichkeit, es hätte zu einem Bruch zwischen beiden Partnern kommen können. Fontane schreibt aus England bei Gelegenheit des Misserfolgs von Lepels »Herodes»: »Du bist ein Poet, vor dem ich allen möglichen Respekt habe, Du hast im Lyrischen und Epischen Tüchtiges geleistet und wirst es ferner leisten, wenn Du den Willen dazu hast. Aber Du wirst nie und nimmer ein Dramatiker werden. Du könntest vielleicht Zauberpossen, vielleicht jede Art von Stücken schreiben, die im Sentimentalen oder Humoristischen (bis zur Farce hin) eine bestimmte Seite, eine bestimmte Situation ausbeuten, aber Du wirst nie in Stücken excellieren, die auf scharfe

und lebensvolle Charakteristik, auf wahre und ganze Menschen basiert sind, weil Dir dazu nicht die Kraft der Darstellung, sondern schlimmer als das, die Fähigkeit natürlicher Beobachtung, die Möglichkeit richtiger Erkenntnis fehlt . . . Du stehst vor den Menschen wie vor einem lackierten Ölbild, gehst drum herum, findest Dich nicht gleich zurecht, trittst dann heran, musterst zwei oder drei Figuren mit der Genauigkeit eines Ehrenberg, kommst zu bestimmten Resultaten, murmelst: »Also so wars gemeint!» und blickst später auf das Bild, auch wenn Du bessren Stand genommen hast, mit einer präokkupierten Meinung. Diese Deine Meinung wird meist scharf, oft geistreich und überraschend sein, aber sie wird in den seltensten Fällen den Charakter, um den es sich handelt, treffen und erschöpfen. Du siehst die Menschen stückweise, einseitig, verzeih das harte Wort — oft schief. Dein Kopf wimmelt von Marotten . . . Genug davon und nur als letzten Trumpf noch das eine: Du hast Glück bei den Frauen gehabt, aber Du hast sie nie verstanden. Du tappst vollständig im Dunkeln über das schöne Geschlecht, und sie sind es, die Deinen Stücken recht eigentlich den Hals brechen.»

Auf diese harten Worte antwortet Lepel ausführlich. Sein sechs Druckseiten umfassender Brief beginnt mit den Sätzen: »Dein Freundschaftserguss vom 2. dieses Monats war ein echter Fontane. Starker Tabak. Aber was schadet es? Nicht viel. Denn warum? Ich kann ihn vertragen.»

Sehen wir auf den umfangreichen Briefwechsel als Ganzes, so besteht kein Zweifel: die menschliche Begegnung ist überreich. Diese Briefe sind nicht nur eine unschätzbare Quelle zur biographischen Kenntnis dieser beiden Männer, ein wahres document humain, sondern auch eine reiche Bilderschatzkammer zur Anschauung des geistig-kulturellen Lebens des 19. Jahrhunderts. Freilich wird auch klar, wie weit wir heute dem schon entrückt sind, was manche, die Fontane noch persönlich kannten, zum Teil miterlebten. Es liegt viel Staub auf dieser Epoche. Voll Neid auf die unentwegten Briefschreiber aber fragt man, ob von uns, den Kindern der Zeit des Fernsprechers und der immer rascher verbindenden Verkehrsmittel, einmal so zahlreiche und gehaltvolle Briefdokumente Zeugnis ablegen werden?

Julius Petersen hat den Briefen einen umfangreichen Kommentar beigegeben mit fleissigen, zuverlässigen und zum Teil sogar die Briefschreiber berichtigenden Anmerkungen, sowie eine zusammenfassende Einführung verfasst. Mit der Veröffent-

lichung dieses Briefwechsels ist eingetroffen, was Fontane einmal humoristischerweise an Lepel schrieb: »Schreibe lange und gute Briefe, auf dass sie gesammelt werden und – Du lange lebest auf Erden.»

Es darf nicht fehlen ein Hinweis auf das gute Papier und die schönen Ganzleineneinbände, die der Verlag dem Werk gegeben hat. An Versehen fielen mir auf: Das eben zitierte Wort findet sich in Brief 148, nicht, wie die Einleitung angibt, in Brief 149. Anmerkung 226 steht an falscher Stelle.

PHILIPP KRÄMER

Eingesandte Literatur

M. Airila, Johdatusta kielen teoriaan, I: Sanain merkityksen muuttuminen. Porvoo Helsinki, Werner Söderström, 1940. 171 S. Preis: geh. FM. 40: —, geb. FM. 55: —.

O. S. Anderson, Old English Material in the Leningrad Manuscript of Bede's Ecclesiastical History. (Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund, XXXI.) VII—165 p. & 3 Plates.

Bror K. Åkerblom, Den dialektgeografiska forskningsmetoden och dess användbarhet vid undersökningen av våra bygdemål. 8 S.

Altdeutsches Wort und Wortkunstwerk. Georg Baesecke zum 65. Geburtstage 13 Januar 1941. Halle (Saale), M. Niemeyer. 215 S. 8:o. Preis: geh. RM. 13.—.

Anglistische Forschungen, 87: *Anton Pirkhofer*, Figurengestaltung im Beowulf-Epos. Heidelberg, C. Winter, 1940. 160 S. Preis: RM. 8.50.

Henrik Becker, Sprachlehre. Leipzig, Ph. Reclam, 1941. 335 S. 8:o. Preis: geb. RM. 12.—.

Sixten Belfrage, Die Entstehung der freien Rhythmen. Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund, 1940—1941, 1. 26 S.

Sveinn Bergsveinsson, Grundfragen der isländischen Satzphonetik. (Phonometrische Forschungen. Untersuchungen und Texte zur Sprachvergleichung durch Mass und Zahl. Reihe B, Band 2.) Kopenhagen, Einar Munksgaard; Berlin, Metten & Co., 1941. 210 S. 8:o.

Bibliothek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler, III. Band, Angelsächsische Denkmäler, I.

Teil: *Heyne-Schücking*'s Beowulf. 15. Auflage, vollkommen umgearbeitet von *Else von Schaubert*, 1 3. Paderborn, F. Schöningh, 1940.

Gianfranco Contini, Un poemetto provenzale di argomento geomantico. Iubilaria Friburgensia 1889—1939. Travaux publiés à l'occasion du cinquantenaire de l'Université de Fribourg. Collectanea Friburgensia, fasciculus 36 N. S. 27. Librairie de l'Université, 1940. 76 p.

John W. Draper, The Psychology of Shylock. Reprinted from Bulletin of the History of Medicine, Vol. VIII, No. 4, April, 1940, p. 643—650.

John W. Draper, Shakespeare's Coriolanus, a Study in Renaissance Psychology. Reprinted from Philological Studies (Vol. 3). West Virginia University Bulletin, Ser. 40, No. 3, Sept. 1939, p. 22—36.

N. G. Ehrnrooth, Clément Colson, en representant för fransk neoklassicism. Särtryck ur Ekonomiska Samfundets Tidskrift, ny serie, n:o 48. 32 S.

Études Romanes de Lund, publiées par Alf Lombard, I: Le Roman du comte de Poitiers, poème français du XIII^e^ siècle, publié avec introduction, notes et glossaire par *Bertil Malmberg*. 1940. 210 p. Prix: Cour. suéd. 8.—. — II: Le Bestiaire d'Amour rimé, poème inédit du XIII^e^ siècle, publié avec introduction, notes et glossaire par *Arvid Thordstein*. 1941. XCVI—196 p. in-8. Prix: Cour. suéd. 10.—. — III: *Hans Nilsson-Ehrle*, Les adverbes en *-ment* compléments d'un verbe en français moderne. Étude de classement syntaxique et sémantique. 1941. 243 p. in-8. Prix: Cour. suéd. 10.—. — IV: La Vie die Thomas Becket par Beneit, poème anglo-normand du XII^e^ siècle publié d'après tous les manuscrits par *Börje Schlyter*. Lund, C. W. K. Gleerup; Copenhague, E. Munksgaard, 1941. VII—204 pages. Prix: Cour. suéd. 8.—.

Carin Fahlin, Les sources et la date du Roman du Comte de Poitiers. Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. XIII, No. 3, p. 182—225.

Paul Falk, Comment *trans* est devenu la marque du superlatif absolu en français. Reprinted from Studia Neophilologica, XIII (1940—1), p. 11—44.

Die französischen Moralisten. Neue Folge: *Galliani — Fürst von Ligne — Joubert*. Verdeutscht und hrsg. von *Fritz Schalk*. Mit 4 Abbildungen. Sammlung Dietrich, Band 45. Leipzig, Dietrich'sche Verlagsbuchandlung, 1940. 410 S. kl. 8:o. Preis: geb. RM. 4.50.

Germanische Bibliothek, 1. Abt.: Sammlung

germanischer Elementar- und Handbücher, 1. Reihe: Grammatiken, 22: *E. Krenn*, Föroyische Sprachlehre. Mit 1 Karte. Heidelberg, C. Winter, 1940. VIII —140 S. Preis: geh. RM. 6.50.

Armand Godoy, De Vêpres à Matines. Première partie. Lyon, Paris, E. Vitte, 1941. 21 p. in-8 couronne. Prix: 5 fr.

L. Grootaers, A propos des noms wallons du »fruit tapé». Mélanges de linguistique romane offerts à M. Jean Haust à l'occasion de son admission à l'éméritat, p. 209—13. Liège, 1939.

Sulo Haltsonen, Finnische linguistische und volkskundliche Bibliographie für die Jahre 1937 1938. Sonderabdruck aus Studia Fennica, IV. Helsinki, 1940.

Girart de Rossillon, poème bourguignon du XIV^e^ siècle, publié par *Edward Billings Ham*. Yale Romanic Studies, XVI. London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1939. 457 p. in-8. Prix: relié toile sh. 13/6.

Eskil Hummelstedt, Om urgerm. *ub-* i sv. *över*. En studie i svensk betydelselära. Särtryck ur Budkavlen, nr. 1, 1941.

Kalervo Huuri, Zur Geschichte des mittelalterlichen Geschützwesens aus orientalischen Quellen. Studia Orientalia, 1941. 265 S.

M. A. Jakobsson och *Ewald Müller*, Tysk skolgrammatik. Helsingfors, Söderström & Co., 1941. 107 S.

A. Jeanroy, La chanson d'Aspremont et les poèmes sur la première Croisade. Estratto da Studi Medievali. Torino, Giovanni Chiantore. 11 p.

Otto Jespersen, Efficiency in Linguistic Change. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-filol. Meddelelser, XXVII, 4. København, E. Munksgaard, 1941. 90 S.

Gösta Johnsson, Der Lautstand in der Folioausgabe von Hans Sachs' Werken. Ein Beitrag zur Nürnberger Druckersprache des 16. Jahrhunderts. I. Der Vokalismus. Akad. Abhandlung. Uppsala, Appelbergs Boktryckeriaktiebolag, 1941. XVI —276 p.

Eino Kaila, Die finnische Staatsuniversität durch dreihundert Jahre. Helsinki, Otava, 1940. 93 S. 4:o.

Eino Kaila, Les trois siècles de l'Université de Finlande. 1640—1940. Historique publié par l'Université de Helsinki en commémoration de son troisième centenaire. 81 p. in-4:o.

V. Kiparsky, Die Ostseefinnen im Baltikum. Sonderabdruck aus Baltische Lande, Bd. 1, S. 42—59. Leipzig, S. Hirzel. 4:o.

V. Kiparsky, Russisch *ryčag* 'Hebel'. Separatabdruck aus Zeitschrift für slavische Philologie, XVI (1939), S. 327—31.

Adolf Kolsen, Zu dem Tornejamen der Trobadors Folc, Arnaut und Guillem (Pillet-Carstens, 150 *a*, 1). Estratto da Studi Medievali, XII (1939), pp. 210—1.

Adolf Kolsen, Zwei provenzalische »partimen» und zwei »coblas» (Pillet-Carstens, 52, 1; 435, 1; 461, 57 u. 58). Estratto da Studi Medievali, XII (1939), pp. 183—91.

Adolf Kolsen, Drei Lieder des Trobadors Raimon de Miraval (Gr. 406, 5, 22 und 39). Estratto da Studi Medievali, N. S., Vol. XI, p. 148—58.

Adolf Kolsen, Des Trobadors Serveri de Girona »vers del desreit» und »vers meravelhos» (Pillet-Carstens, 434[a], 14 u. 42). Ibid., p. 204—9. Torino, G. Chiantore, 1939.

V. Frederic Koenig, Counter-notes on Jean Renart. Modern Language Notes, 1940, p. 8—16.

V. A. Koskenniemi, Etruskien haudoilta nykypäivien Italiaan. Vaikutelmia ja kokemuksia. Porvoo—Helsinki, W. Söderström Oy. 1939. 169 p.

Dietrich v. Kralik, Die Siegfriedtrilogie im Nibelungenlied und in der Thidrekssaga, I. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1941. 870 S. 8:o. Preis: geh. RM. 34.—.

Gustav Krüger, Englische Synonymik, Sammlung sinnverwandter englischer Wörter. Mittlere Ausgabe. Vierte, unveränderte Auflage. Bonn u. Berlin, F. Dümmler, 1940. Preis: RM. 3.65.

La Bruyère, Die Charaktere oder die Sitten des Jahrhunderts, neu übertragen und hrsg. von *G. Hess*. Vollständige Ausgabe. Sammlung Dietrich, Band 43. Leipzig, Dietrichsche Verlagsbuchhandlung, 1940. 464 S. mit einer Abbildung. Preis: geb. RM. 4.50.

Rita Lejeune, Le personnage d'Ignaure dans la poésie des troubadours. Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 1939, p. 140—178.

Werner F. Leopold, Speech Development of a bilingual Child. A Linguist's Record. Vol. I: Vocabulary Growth in the first two Years. Northwestern University Studies in Humanities, No. 6. Evanston and Chicago, 1939. XIV—188 p. Price: Doll. 2.25.

Eugen Lerch, Feudum (*fief*), Vieh und Fiskus. Sonderabdruck aus Romanische Forschungen, B. 54, H. 3, 1940, S. 437—44.

Eugen Lerch, Französisch *priser* — deutsch *preisen* — englisch *to praise* und das Kirchenlatein. Sonderdruck aus Romanische Forschungen, Band 55, Heft 1, 1941, S. 57—82.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

REDAKTION

A. LÅNGFORS
Professor der romanischen Philologie

P. KATARA
ao. Professor der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. ÅKE FURUHJELM (Johanneksentie 4) einzusenden.

XLIII. JAHRGANG 1942

Couplets d'une romance d'Audefroi le Bastard incorporés dans un salut d'amour du XIII[e] siècle

[Le sous-lieutenant Muisto Eloranta, né à Helsinki le 6 avril 1919, a été tué à l'ennemi le 27 novembre 1941, en Carélie Orientale, à trois kilomètres de Karhumäki, dix jours avant la prise par nos troupes de cette importante position des bolcheviks. Ses belles qualités intellectuelles et morales permettaient d'attendre beaucoup de lui. D'emblée il s'était classé premier de la jeune génération de nos romanisants. Au cours d'un exercice philologique il avait fait la découverte qui ressort de l'article imprimé ici. Avant d'être appelé sous les drapeaux, mon regretté élève n'avait pas eu le temps de le rédiger pour l'impression. J'en ai tiré les éléments des cahiers laissés par lui. — *A. L.*]

Le *Salut d'amors* (c'est-à-dire lettre d'amour en vers [1]) qu'on lira ci-après est une des rares pièces restées inédites du célèbre recueil de courtes compositions variées, notamment de fabliaux,

[1] Voir Paul Meyer, *Le salut d'amour dans les littératures provençale et française* (dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1867, p. 124—70).

formant le manuscrit français 837 de la Bibliothèque nationale[1]. Le fol. 256, où il est transcrit, est mutilé: une pièce de parchemin a été enlevée à la partié extérieure, depuis le coin supérieur jusqu'à mi-hauteur de la page. La mutilation n'affecte pas l'écriture du recto. Mais au verso quinze vers présentent des lacunes, soit au début des alexandrins, soit à celui du second hémistiche, les vers étant transcrits à raison d'un hémistiche par ligne. Certaines se laissent combler par conjecture. Pour d'autres restitutions, une chanson de toile ou romance d'Audefroi le Bastard (de la première moitié du XIII[e] siècle) fournit un secours inattendu.

En lisant l'article *dard* de Littré, j'y ai trouvé, sous la signature d'Audefroi, un vers à peu près identique au v. 17 du *Salut d'Amors*. En recourant à l'édition de Bartsch[2] j'ai constaté que trois couplets de la longue chanson de toile du chansonnier artésien avaient passé, avec peu de changements, dans le *Salut* anonyme du manuscrit 837.

La pièce pillée par l'auteur du *Salut d'amors* est la romance qui commence par *Bele Ydoine se siet desouz la verde olive* (*Bibliographie* de Raynaud, n° 1654). Il est à noter que les différences que présentent les deux textes sont en grande partie dues au fait que dans la romance d'Audefroi la plainte amoureuse est mise dans la bouche d'une jeune fille, tandis que dans le *Salut d'amors* c'est bien entendu un homme qui s'adresse à une femme. Chez Audefroi, le corps du couplet, composé, comme les couplets du *Salut d'amors*, de cinq alexandrins monorimes, est suivi d'un refrain, toujours le même. La chanson a été conservée par deux manuscrits, *M* et *T*. Bartsch et Cullmann[3] ont pris pour base le manuscrit *M*, à tort, semble-t-il: *T*, qui est un manuscrit artésien, a sans doute mieux conservé

---

[1] Publié en fac-similé par H. Omont sous ce titre: *Fabliaux, dits et contes en vers français du XIII[e] siècle* (Paris, 1932).

[2] *Altfranzösische Romanzen und Pastourellen* (Leipzig, 1870), p. 59.

[3] *Die Lieder und Romanzen des Audefroi le Bastard* (Halle, 1914), p. 102.

l'œuvre du poète artésien qu'était Audefroi le Bastard. J'en reproduis, d'après l'édition de Brakelmann[1], qui est à base de *T*, les couplets II, VI et VII, correspondant aux couplets II, III et IV respectivement du *Salut d'amors*. Il est en effet à remarquer que le texte du *Salut d'amors* s'accorde avec *T* en ceci que dans le manuscrit *T* et le *Salut* le premier vers du couplet VI porte *vo grant bialté* (contre *vostre biautez* de *M*) et au second vers du couplet VII: *vo grans bialtez . . . et vo proece* (contre *vostre b. . . . vostre prohece* de *M*).

II Aimi, lasse, fait ele, con ci a longue atente!
Quens Garsiles, amis, por vos sui en tormente.
Amis, la vostre amors me livre tele entente
Qu'en lermes et en plors userai ma jovente.
N'en puis vive eschaper, se ne vos voi ou sente.
He, Deus!
Qui d'amor sent dolor et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

VI Amis, vo grant bialté me plaist molt a retraire,
Tant estes dolz et frans, cortois et debonaire
Qu'onques rien envers moi ne volsistes mesfaire.
Tant m'avez fait d'amor ne me poez mesplaire,
Si que mon cuer ne puis de vostre amor retraire.
He, Deus, etc.

VII He, lasse, que ferai? Tant sui en grant destrece!
Amis, vo grans bialtez, vo sen et vo proëce
M'ont si feru d'un dart d'amor qu'el cuer me blece,
Se vos ne l'en jetez, n'est hom qui hors l'en mece,
Car vos i avez mis et le fer et la flece.
He, Deus, etc.

Le reste du *Salut d'amors* est-il également de provenance étrangère? Il n'est pas nécessaire de le supposer. Il n'a pas demandé à son auteur de grands frais d'imagination. Le poète, qui sans doute était un amateur et non pas un écrivain pro-

[1] *Les plus anciens chansonniers français*, II (Marburg, 1896), p. 102—3. — Paulin Paris, *Le Romancero françois* (Paris, 1833), p. 11, offre un texte composite.

fessionnel, y ressasse les formules les plus banales de l'amour courtois. Sa versification est élémentaire. Au couplet V il fait rimer *sire* et *souspire* avec *vivre* et *amie*.

G. Naetebus[1], qui n'a connu du *Salut d'amours* que les deux premiers vers, cités par Paulin Paris[2], l'a classé parmi les poèmes strophiques de type incertain. Il devait être classé sous le type V, type extrêmement rare dans la poésie non lyrique: Naetebus n'en a connu qu'un seul exemple, la *Vie de saint Thomas Becket* par Guerne de Pont-Saint-Maxence (récemment rééditée par E. Walberg). Ce n'est certes pas là que l'anonyme est allé chercher la forme de son petit poème, elle lui vient d'Audefroi le Bastard.

(*Paris, Bibl. Nat. fr. 837, fol. 256 b*)

Salut d'amours

I Por mon cuer resbaudir et pour reconforter
Et por moi ensement me covient il trouver
. . . . . .
Por qui amor souspir. Diex me lest tant durer
Que je aie s'amor qui tant me fet pener.

II E mi! las, que ferai? Com ci a longue atente!
Douce, bele, plesanz, por vous sui en tormente.
Douce, la vostre amor m'a livré tele entente
Qu'en lermes et en plors ai usé ma jouvente.
N'en porrai eschaper, se ne vous voi et sente.

III Douce, vo granz biautez me plest mout a retrere.
Tant estes piue et franche, cortoise et debonere,

[1] *Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen* (Leipzig, 1891), p. 179—80.

[2] *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, VI (1845), p. 412.

Titre ajouté au XIV^e siècle, d'après l'explicit.

II — *C'est le couplet II d'Audefroi le Bastard, voir ci-dessus*, p. 3.

III — *C'est le couplet VI d'Audefroi de Bastard, voir ci-dessus*, p. 3.

Plesanz et bien aprise et de bon examplere,
Por mal que me faciez ne me porrez desplere
Si que mon cuer ne puis de vostre amor retrere.

IV E mi! las, que ferai? Com sui en grant destrece!
Douce, vo grant biautez, vo sens et vo proëce
[M'ont] si feru d'un dart [d'am]ors qu'el cors m'esteche,
(fol. 256 v°)
[Se v]ous ne l'en getez, [n'est n]us qui fors l'en mece,
[Car v]ous i avez mis [et le fer et] la fleche.

V [Or proi]erai au dieu [d'Amor]s qui est me sire,
[Cui sers su]i et serai [tant co]m je ere en vie,
[Que pr]oie tant por mi [ma tr]es douce amie
[Qu'ele me] doinst l'amor [por qui] pleure et souspire,
Et se ce non, ne voi comment je puisse vivre.

VI [A tous l]es amans proi [qui aim]ent de cuer fin
Que proient tuit por moi [au soir] et au matin
[Que il] me doinst l'amor [la tres] douce au cuer fin,
Et se ce non, par foi . . . . . ainz le chemin
. . . . . quoi l'alai veoir . . . . . oi metra a fin.

VII [Au] definer deproi [l]a douce simplement
[N]us genouz, a mains jointes, [d]e cuer entirement
[Qu'ele] regarder daingne son ami piuement
Des biaus iex de son chief, qui tant sont bel et gent,
Car par li sui adés en paine et en torment.

VIII Mes bien sache de fi point ne me greveroit
La dolor que je trai, se ele me daingnoit
Conforter de s'amor quant tant soufert m'avroit

IV — *C'est le couplet VII d'Audefroi le Bastard, voir ci-dessus,* p. 3.

V — *Il est bien entendu que la reconstitution ci-dessus est très hypothétique. Le v.* 23 *y est trop court d'une syllabe.*

Fet paines et travaus que deservi avroit
Mes cors l'amor de li, s'adonc le me donoit.

IX Or servirai de cuer toz jors en esperance
Tant que l'amor avrai de la meillor de France
. . . . . .
He! las, s'ele savoit la dolor qui me lance, (*fol. 256 v°b*)
Je croi qu'il li prendroit encor de moi pitance.

X Je ne li ose dire ne ja ne li dirai,
Mes adés par moi seul ma dolor soufferrai
Que a li dire chose dont point fust en esmai,
Quar tant l'aim de fin cuer ja nel coroucerai,
Miex aim avoir par mi la dolor que j'en trai.

XI Mes s'ele daingnoit prendre cest brief qu'ai fet por li
Et ele le lisoit, je cuit mout bien de fi
Que bien porroit entendre la dolor son ami
Et le mal que il trait et nuit et jor por li.
A tant fine mon brief. Diex soit garde de mi.

Explicit salut d'amors.

X — *Les vers de ce couplet ont été intervertis par le copiste, car le v.* 48 *n'est intelligible qu'à la condition d'être précédé d'un élément de comparaison, qui se trouve en effet au v.* 50. *Il faut donc lire le v.* 50 *avant le v.* 48: Miex aim avoir par mi la dolor que j'en trai Que a li dire chose dont point fust en esmai.

Muisto Eloranta †

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII[e] et XIII[e] siècles

XIV [1]

Identification de Noblet, ami de Conon de Béthune, Gace Brulé et Pierre de Molins

Qui est Noblet? Gédéon Huet, éditeur de Gace Brulé, l'enregistre simplement dans sa Table des noms propres, sans rien ajouter. Personnage inconnu, déclare A. Wallensköld dans sa seconde édition des chansons de Conon de Béthune. A propos de Pierre de Molins (qu'on appelle à tort de »Molaines»), son nom n'a même pas été prononcé: F. Fath, éditeur de la chanson R. 1536, passe sous silence les envois qui nomment Noblet et *mon seignor de Molins*, et la chanson R. 1429, envoyée par Pierre de Molins à Noblet et à Gilet, a jusqu'ici passé pour œuvre de Gace Brulé. Avant de parler plus longuement de ces trois poètes, il y a lieu d'examiner une généalogie champenoise de l'année 1219 dont les personnages sont tous facilement reconnaissables.

Généalogie champenoise de l'année 1219.

Sous la rubrique *Fragments de généalogies champenoises*, Auguste Longnon [2] a imprimé une notice historique de l'année 1219, dont nous reproduisons l'extrait suivant:

Anno 1219 . . . Comes Barri Henricus nuptias suas fecit, ducens in uxorem filiam comitis Roberti Brane, nomine Philippam.

Hic tangendum est breviter, quod patruus regis Philippi, comes Robertus, de prima uxore, matre Rotroldi comitis de Pertico, que nata fuit de Anglia filia comitis Salesberiensis, genuit

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65; t. XXXVII, 1936, p. 257; t. XLI, 1940, p. 12, 49, 118 et 157, et t. XLII, 1941, p. 153.

[2] Auguste Longnon, *Documents relatifs au Comté de Champagne et de Brie 1172—1361*, t. II, *Le domaine comtal* (Paris, 1904), *Appendice*, II. *Fragments de généalogies champenoises*, p. 462.

filiam Alaydem, de qua Guido de Castellione genuit Galcherum Sancti Pauli comitem, et episcopum Laudunensem Robertum, et illam scilicet Alaydem, quam habuit Guilelmus qui *Noblez* appellatus est. Eandem Alaydem duxit Johannes castellanus Noviomensis, frater castellanorum de Coci, et genuit Johannem de Torota qui sororem habuit domni de Dampetra.

Predictus comes Robertus duxit secundam uxorem Agnetem, comitissam de Barro super Sequanam, et genuit comitem de Brana Robertum, patrem comitisse Philippe Barrensis, etc.

»L'an 1219 . . . Le comte de Bar Henri épousa Philippa, fille du comte Robert de Braine.» — En 1219 Henri II, comte de Bar-le-Duc (de 1214 à 1240), fils de Thibaut I[er] de Bar-le-Duc et d'Isabelle de Bar-sur-Seine, épousa Philippine, fille de Robert II, comte de Dreux et de Braine, et de sa seconde femme Yolande, fille de Raoul I[er], sire de Couci.[1]

»A cet endroit il faut mentionner brièvement que l'oncle du roi Philippe, le comte Robert, eut de sa première femme, mère de Rotrou comte du Perche, native d'Angleterre, étant fille du comte de Salisbury, la fille Alix, dont Gui de Châtillon eut Gaucher comte de Saint-Pol, et Robert évêque de Laon, ainsi que cette autre Alix qu'épousa Guillaume appelé *Noblez*. Jehan châtelain de Noyon, frère des châtelains de Couci, épousa Alix la première nommée et eut d'elle Jehan de Torote qui épousa la sœur du seigneur de Dampierre.» — Robert est le comte de Dreux (de 1132 ou 1137 à 1184), dit Robert le Grand, troisième fils de Louis VI le Gros et oncle de Philippe-Auguste. La première femme de Robert de Dreux était Agnès, fille d'Anseau de Garlande et veuve d'Amauri III, sire de Montfort. Agnès mourut en 1143 ne laissant qu'un seul enfant, un fils mort en bas âge. Le chroniqueur s'est donc trompé en parlant de la »première» femme du comte Robert. Ce qu'il dit s'applique en réalité à sa deuxième femme. Celle-ci, Harvise d'Évreux (épousée en 1144) était fille de Gautier d'Évreux, baron de Salisbury. De son premier mari, Rotrou I[er], comte du Perche,

[1] Mas Latrie, *Trésor de chronologie d'histoire et de géographie*, Paris, 1889, col. 1553 et 1593.

elle avait eu Rotrou II, successeur (en avril 1144) de son père dans le comté du Perche.[1]

La fille de Robert I[er] de Dreux et de sa deuxième femme Harvise d'Évreux, Alix de Dreux, fut mariée quatre fois. Elle épousa successivement 1° (après 1157 ou même 1160) Waleran III, baron de Breteuil, mort en 1162 ou 1163, 2° Gui, sire de Châtillon-sur-Marne; 3° Jehan de Torote, châtelain de Noyon, et 4° Raoul III, comte de Soissons.[2] Notre texte ne parle que de deux de ses quatre maris. Alix de Dreux et son deuxième mari Gui II, seigneur de Châtillon-sur-Marne[3], eurent, entre autres, ces trois enfants mentionnés dans notre texte: 1° Gaucher III, seigneur (depuis env. 1170) de Châtillon-sur-Marne, de Troissy[4], de Montjay[5] et de Crécy[6] après son père, comte de Saint-Pol[7] depuis la fin de 1205 du chef de sa femme (en 1196) Élisabeth, fille aînée et héritière de Hugues IV, dernier comte de Saint-Pol de la maison de Champ d'Avêne. Gaucher, qui commença la seconde race des comtes de Saint-Pol, ceux de la maison de Châtillon, combattit à Bouvines en 1214 et périt en octobre 1219 à la croisade contre les Albigeois.[8] 2° Robert de Châtillon, évêque de Laon de juin 1210 jusqu'en 1215.[9] 3° Alix de Châtillon, selon notre texte mariée à Guillaume dit *Noblez*. – Dans son mariage avec Jehan I[er] de Torote[10], châte-

[1] Mas Latrie, col. 1592 et 1658.

[2] Mas Latrie, col. 1575.

[3] Châtillon-sur-Marne, Marne, arr. Reims, ch.-l. cant.—Gui II de Châtillon était l'un des protecteurs de Guiot de Provins (voir Arthur Baudler, *Guiot von Provins, seine Gönner, die »Suite de la Bible» und seine lyrischen Dichtungen*, Halle, 1902, p. 25, v. 369).

[4] Troissy, Marne, arr. Épernay, cant. Dormans.

[5] Monjay, Seine-et-Marne (château), arr. Melun, cant. Mormant, comm. Bombon.

[6] Probablement Crécy-en-Brie, Seine-et-Marne, arr. Meaux, ch.-l. cant.

[7] Saint-Pol (-sur-Ternoise), Pas-de-Calais, ch.-l. arr.

[8] Voir André du Chesne, *Histoire de la Maison de Chastillon sur Marne*, Paris, 1621, p. 37 ss., et Mas Latrie, col. 1675.

[9] Mas Latrie, col. 1430.

[10] Thourotte, Oise, arr. Compiègne, cant. Ribécourt.

lain de Noyon[1] et de Torote, son troisième mari, Alix de Dreux eut Jehan II, successeur de son père comme châtelain de Noyon et de Torote. D'après le document historique que nous commentons, celui-ci eut pour femme »la sœur du seigneur de Dampierre». Il épousa en effet Odette de Dampierre, dame d'Aillebaulières, troisième fille de Guillaume I^er^, seigneur de Dampierre et d'Esmengarde de Moucy.[2]

Jehan I^er^ de Torote est ici appelé frère des châtelains de Couci. L'un de ses frères était Gui IV de Torote, châtelain de Couci, mort sans postérité en 1168. L'autre frère visé par le chroniqueur doit être Renaut, successeur de Gui dans la châtellenie de Couci. L'origine de Renaut est incertaine: il est regardé par quelques historiens comme le fils de Gui IV, bien qu'aucun titre ne le dise expressément.[3] Notre généalogiste champenois dit que Jehan I^er^ de Torote avait au moins deux frères (puisqu'il parle au pluriel: *frater castellanorum*) qui étaient (ou avaient été) châtelains de Couci. Ce second frère pourrait bien être, comme nous venons de le dire, Renaut, qui aurait ainsi été non pas le fils, mais le frère de Gui IV.

»Le susdit comte Robert eut pour seconde femme Agnès, comtesse de Bar-sur-Seine, et eut d'elle Robert comte de Braine, père de la comtesse Philippa de Bar, etc.» — En qualifiant, dans la dernière phrase de notre extrait, Agnès comtesse de Bar-sur-Seine la seconde femme de Robert I^er^ de Dreux, le chroniqueur commet une nouvelle erreur: Agnès de Baudement, veuve de Milon II, comte de Bar-sur-Seine, était en réalité sa troisième femme. Leur fils Robert II, comte de Dreux et de Braine de 1184 à 1218, eut, comme nous le savons déjà, de sa seconde

---

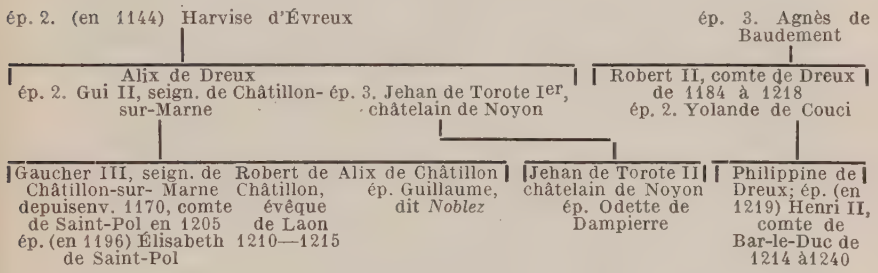
[1] Noyon, Oise, arr. Compiègne, ch.-l. cant.

[2] Voir le P. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*, etc., t. II, p. 150.

[3] Voir M. Melleville, *Les Châtelains de Coucy, notice historique et biographique*, dans *Bulletin de la Société académique de Laon*, t. IV, Laon, 1855, p. 241 ss.

femme Yolande la fille Philippine, comtesse de Bar par son mariage avec Henri II de Bar-le-Duc.[1]

Pour rendre plus clair l'exposé qu'on vient de lire, nous avons dressé la table que voici:



Voilà tous les personnages identifiés à l'exception de Guillaume dit *Noblez*, le seul qui nous intéresse ici. Qui est-ce? Le P. Anselme [2] nous apprend qu'Alix de Châtillon, dame de Clichy-la-Garenne [3], seconde fille de Gui II seigneur de Châtillon-sur-Marne et d'Alix de Dreux, fut mariée en 1193 à Guillaume de Garlande [4] V, seigneur de Livry:[5] c'est notre Guillaume dit *Noblez*.

Guillaume de Garlande, dit Noblet.

Guillaume de Garlande V [6] était l'aîné de sept enfants. Son père était Guillaume de Garlande IV, seigneur de Livry, sa mère Idoine de Trie, fille de Guillaume seigneur de Trie et de Marguerite de Gisors. On ne connaît pas la date de leur mort; on sait seulement que le père vivait encore en 1204, la mère en 1208.

---

[1] Mas Latrie, col. 1593.

[2] Anselme, t. VI, p. 32.

[3] Clichy-la-Garenne, Seine, arr. Saint-Denis, ch.-l. cant.

[4] Gallande ou Garlande, Seine-et-Marne, arr. Melun, cant. Brie-Comte-Robert, comm. Réau.

[5] Livry, Seine-et-Marne, arr. et cant. Melun, comm. Livry.

[6] Voir le P. Anselme, *o. c.*, t. VI, p. 32.

Guillaume V avait quatre frères et deux sœurs. 1) Thibaut de Garlande, seigneur de Neufchastel en Vexin [1] par donation du roi Philippe-Auguste (cf. ci-dessous, p. 13). Il figure dans un acte de 1196; sans postérité, en 1202 il était mort. 2) Robert de Garlande, qui vivait encore en 1208. 3) Anseau de Garlande, mort jeune. 4) Jehan de Garlande, ecclésiastique. 5) Mahaud de Garlande qui épousa 1° Hugues, seigneur de Galardon[2]; 2° Mathieu de Montmorency seigneur de Marly[3], fils puîné de Mathieu de Montmorency, connétable de France, et d'Aline d'Angleterre, fille naturelle de Henri I[er], roi d'Angleterre. 6) N. de Garlande, mère de Hugues de Pomponne.[4]

C'est en 1191 qu'on trouve pour la première fois la mention du futur Guillaume V. Au mois de juillet de cette année, son père Guillaume de Garlande IV rendit aux religieux de Saint-Martin-des-Champs de Paris [5] l'usage qu'il avait usurpé dans la forêt de Noisi. Dans l'acte il nomme sa femme Idoine, Guillaume son fils aîné absent, Thibaut et Robert ses autres fils. Cette absence de Guillaume, en 1191, l'année de la prise de Saint-Jean d'Acre, suggère la pensée qu'il était parti en croisade. Qu'il en avait l'âge, nous le voyons de ce qu'en 1193 il était déjà marié (sa femme est nommée ci-dessus). Il était un vaillant guerrier. Combattant de Philippe-Auguste contre Jean sans Terre, il se trouva en 1204 au siège de Rouen. Il était aussi de ceux qui contribuèrent à la victoire de Bouvines en 1214.

Guillaume de Garlande semble avoir joui de la faveur particulière de Philippe-Auguste. En 1203, le roi lui fit don de la terre d'Ons-en-Bray [6] qui plus tard devait constituer la dot de sa troisième fille, Isabelle. Cette seigneurie avait d'abord appartenu à une famille qui en portait le nom et qui s'éteignit

[1] Neuchâtel (-en-Bray), Seine-Inférieure, ch.-l. arr.

[2] Gallardon, Eure-et-Loir, arr. Chartres, cant. Maintenon.

[3] Marly-le-Roi, Seine-et-Oise, arr. Versailles, ch.-l. cant.

[4] Pomponne, Seine-et-Marne, arr. Meaux, cant. Lagny.

[5] S.-Martinus a Campis, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée avant 581 à Paris (Mas Latrie, col. 1905).

[6] Onsembray, Oise, arr. Beauvais, cant. Auneuil.

au commencement du XII[e] siècle; dès lors, suivant l'ancien usage féodal, elle fit retour à la couronne.[1] Le même roi fieffa Guillaume des terres de Monstreuil[2], près le bois de Vincennes[3], et de Neufchastel en Vexin. Nous venons de voir que premièrement le roi avait donné ce dernier fief à l'oncle de Guillaume V, Thibaut de Garlande, mais, après la mort de celui-ci (avant 1202), cette terre était évidemment retournée à la couronne, et le roi en pouvait donc disposer de nouveau. Ses possessions s'accrûrent par d'autres dons encore et même par achat. Ainsi Pierre de Courtenay, comte de Nevers, lui donna la terre de Saint-Cyr[4] en foi et en hommage. En 1202 il acheta de Richart de Bantellu[5] l'avouerie d'Argentueil[6] et tout ce que celui-ci y possédait. Enfin, sa femme lui avait apporté en dot les possessions qu'avait eu à Viarmes[7] son frère Gaucher de Chastillon qui les lui avait assignées, disposition attestée en 1195 par Philippe-Auguste.[8]

Les actes attestant la piété et la générosité de Guillaume V sont assez nombreux. En 1202 il approuva les donations que

---

[1] Voir V. Leblond, *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis d'après un manuscrit inédit du XVII[e] siècle et autres documents originaux*, Beauvais, 1910—1913, p. 557, 918 et 942.

[2] Montreuil (-sous-Bois), Seine, arr. Sceaux, ch.-l. cant.

[3] Vincennes, Seine, arr. Sceaux, ch.-l. cant.

[4] Saint-Cyr-l'École, Seine-et-Oise, arr. et cant. Versailles.

[5] Banthelu, Seine-et-Oise, arr. Mantes, cant. Magny-en-Vexin.

[6] Argenteuil, Seine-et-Oise, arr. Versailles, ch.-l. cant.

[7] Viarmes, Seine-et-Oise, arr. Pontoise, cant. Luzarches.

[8] Voir V. Leblond, *o. c.*, p. 918. — Au sujet d'un accord mettant fin, en 1214, à un différend entre l'évêque de Beauvais et le chapitre de Saint-Pierre, l'évêque autorisa le seigneur Guillaume de Garlande à prendre possession, par droit d'hérédité, de la chapelle (c e l l a) de Saint-Aubin q u e e r a t m o n a s t e r i i b e c c e n s i s (Leblond, p. 313). Il s'agit de Saint-Aubin, Seine-Inférieure, arr. Neufchâtel, cant. et comm. Gournay (-en-Bray), et de B e c e n s e S. M a r i a e, Le Bec en Normandie, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée en 1042 (Mas Latrie, col. 1931), probablement l'actuel Le Bec, Seine-Inférieure, arr. et cant. Yvetot, comm. Saint-Clair-sur-les-Monts.

son père avait faites à l'abbaye de Livry[1] pour l'âme de Thibaut son frère qui y était enterré. Philippe-Auguste confirma en 1208 le don que Guillaume de Garlande V et Alix sa femme avaient fait de la dîme de Villers-Saint-Paul[2] à Philippe, évêque de Beauvais, leur oncle.[3] Après la mort de sa mère qui vivait encore en 1208, il donna en douaire à sa femme son château de Livry avec la moitié des terres qui en dépendaient. Il y a un acte de mars 1209 relatif à une donation faite à l'église de Variville[4] de deux pièces de vigne, sans désignation de localité, fait au nom de Willelmus de Garlanda et Aales, uxor ejus, assensu filii nostri Theobaldi. Ce fils Theobaldus, que le P. Anselme ne mentionne pas, doit être décédé encore tout jeune. L'obituaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais dit de lui: Obitus Theobaldi, filii domini Guillermi de Garlanta, pro cuius anima iste Guillermus dedit nobis XII sol. de censu, quos ei reddebamus de nostro cymiterio (Leblond, p. 313 et 919). En 1209 Guillaume de Garlande et Alix sa femme reconnaissent que les lépreux de Saint-Lazare de Beauvais tiennent d'eux l'emplacement de la maison de Bus Robert et plusieurs terres à Villers Saint Barthélemy[5] moyennant un cens annuel (Leblond, p. 313). Dans une charte de 1211, Guillaume de Garlande exempte l'Hôtel-Dieu de Beauvais des droits de coutumes et travers à Neufmarché[6] et Ons-en-Bray. L'année suivante (1212), Guillaume

---

[1] Livriacum in Alneto, Livry en l'Aunois, abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, du diocèse de Paris, fondée en 1186 (Mas Latrie, col. 1900).

[2] Villers-Saint-Paul, Oise, arr. Senlis, cant. Creil.

[3] Leblond, p. 919. Il s'agit de Philippe de Dreux, évêque de Beauvais de 1175 à 1217, frère d'Alix de Dreux, la mère d'Alix de Châtillon, épouse de Guillaume de Garlande V.

[4] L'abbaye de Variville, au diocèse de Beauvais, fut fondée en 1175 (Mas Latrie, col. 1975). Aujourd'hui Variville, Oise, arr. et cant. Clermont, comm. Litz.

[5] Villers-Saint-Barthélemy, Oise, arr. Beauvais, cant. Auneuil.

[6] Neuf-Marché, Seine-Inférieure, arr. Neufchâtel, cant. Gournay.

de Garlande abandonne à l'Hôtel-Dieu 12 sols que la maison des pauvres de Beauvais lui devait chaque année (Leblond, p. 313). On possède des actes témoignant de plusieurs donations aux monastères de Saint Maur des Fossez [1], de Saint Martin de Pontoise [2] et de Notre-Dame du Val.[3] Au mois de décembre 1212, Guillaume fonda une chapelle à Livry.

On ne sait pas l'année de sa mort ni celle de sa femme, mais ils vivaient tous les deux encore en 1216. Un acte de cette année nous apprend que Guillaume de Garlande vendit, du consentement de sa femme et de ses filles, la maison de Moreslart à l'église de Saint Martin de Pontoise. La vente fut confirmée par l'abbé de Sainte Geneviève.[4] Il paraît que Guillaume accompagna le prince Louis (le futur Louis VIII) dans sa guerre, en 1219, contre les Albigeois.[5] Il est même probable qu'il y trouva sa mort comme son beau-frère Gaucher III de Châtillon. — Ajoutons encore qu'il faut sans doute voir dans *cil de Garlande*, figurant parmi les chevaliers de Gerart de Nevers dans le *Roman de la Violette* [6], notre Guillaume de Garlande V.

Outre le fils Theobaldus mort jeune, les deux époux eurent trois filles. 1) Jeanne de Garlande, femme de Jehan comte de Beaumont-sur-Oise, fils de Mathieu II, comte de Beaumont,

---

[1] S.-Maurus Fossatensis, Saint-Maur-des-Fossés, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît du diocèse de Paris, fondée en 638 (Mas Latrie, col. 1906); actuellement Saint-Maur-des-Fossés, Seine, arr. Sceaux, ch.-l. cant.

[2] S.-Martinus Pontisarensis, Saint Martin de Pontoise, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît du diocèse de Rouen, fondée vers 1050, avant 1069 (Mas Latrie, col. 1905).

[3] Vallis Sanctae-Mariae, Notre-Dame du Val, abbaye fondée avant 1127, appartenant au diocèse de Paris (Mas Latrie, col. 1923).

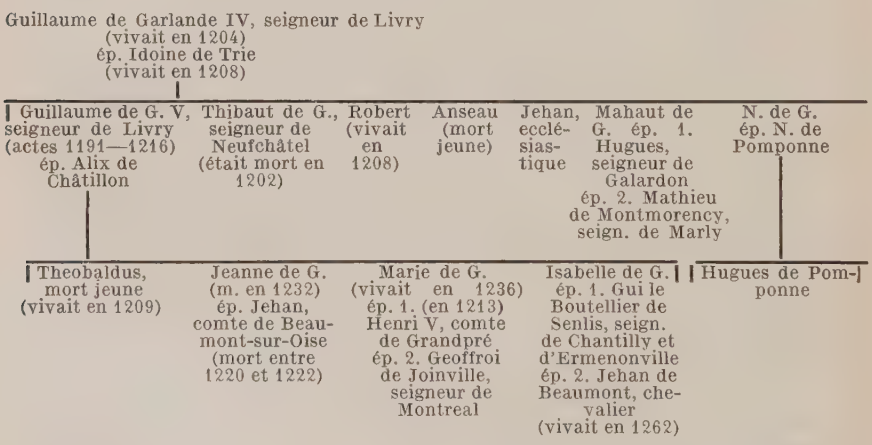
[4] Peut-être Sancta-Genovefa, Sainte-Geneviève-du-Mont, abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1147, à Paris (Mas Latrie, col. 1894).

[5] Cf. D. L. Buffum, *Le Roman de la Violette ou de Gerart de Nevers par Gerbert de Montreuil*, Paris, 1928, *Introduction*, p. LXIII.

[6] Cf. Buffum, *l. c.*

chambrier de France, et d'Alix sa seconde femme, lequel mourut sans enfants entre 1220 et 1222; elle-même est décédée en 1232 (Leblond, p. 62). 2) Marie de Garlande, qui fut mariée 1°, avant le mois d'août 1213, à Henri V, comte de Grandpré, fils aîné d'Henri IV comte de Grandpré et d'Isabeau de Couci sa première femme; 2° à Geoffroi de Joinville, seigneur de Montreal, avec lequel elle vivait en 1236, suivant le cartulaire de Saint Martin de Pontoise. 3) Isabelle (Élisabeth) de Garlande, qui épousa 1° Gui le Boutellier de Senlis, seigneur de Chantilly et d'Ermenonville, fils de Gui de Senlis, seigneur de Chantilly et d'Ermenonville, bouteiller de France, et d'Élisabeth de Trie; 2° Jehan de Beaumont, chevalier, de la maison de Beaumont-sur-Oise, lequel vivait en 1262 (Leblond, p. 557). — Ainsi, avec la mort de Guillaume V, l'illustre maison des Garlande tomba en quenouille.

Voici la filiation des membres de la famille de Garlande dont nous venons de traiter:



Noblet destinataire de chansons.

Comme nous l'avons indiqué brièvement au début de cet article, Noblet est le destinataire de quelques chansons. Elles sont au nombre de cinq.

1) Trois fois Gace Brulé s'adresse à Noblet, d'abord dans l'envoi de R. 437:[1]

VI Fuiez, chançons, ja ne me regardez,
Par mon seigneur Noblet vos en alez,
Et dites lui de male ore fu nez
Qui toz jors aime et ja n'en iert amez. 44

2) Dans R. 306[2], qui comprend deux envois, le second nomme Noblet, le premier un certain Gilles:

VI Par Dieu, Gilles, bien me puis afichier
Que j'aim du mont toute la melz vaillant,
La plus cortoise et la plus avenant. 38

VII Chançon, va t'en, garde ne te targier,
Et di Noblet que cuers qui se repent
Ne sent mie ce que li miens cuers sent.[3] 41

3) Une troisième fois Gace Brulé s'adresse à Noblet dans R. 1536[4], dont un autre envoi mentionne *mon seignor de Molins*:

---

[1] Gédéon Huet, *Chansons de Gace Brulé*, Paris, 1902, p. 3 (chanson I).

[2] R. 306 doit être considérée comme l'œuvre de Gace Brulé, à qui elle est attribuée par les manuscrits *M* et *P*. *C* donne comme auteur Robert de Dommart, *K N X* le roi de Navarre. Sa place dans *O*, immédiatement après une chanson du roi de Navarre et suivie d'une chanson (R. 14) de Pierre de Molins, parle peut-être aussi pour Gace Brulé. Gace Brulé suit en effet, dans ce manuscrit, immédiatement le roi de Navarre.

[3] Voir A. Wallensköld, *Les chansons de Thibaut de Champagne, roi de Navarre*, Paris, 1925, p. 223.

[4] R. 1536 est attribuée à *Messirez Willamez de Viés Maxon* dans *C*, au *châtelain de Couci* dans *K P X* et le chansonnier dit de Mesmes, à *Gace Brulé* dans *M*. Comme cette dernière attribution paraît confirmée par la place qu'occupe la chanson dans le manuscrit *O* (immédiatement après deux chansons du roi de Navarre), Gace Brulé a ainsi deux voix, contre une pour chacun des deux autres candidats. On a donc le droit de regarder la chanson comme assurée pour Gace Brulé.

VI Chançons, va t'en tost et isnelement
Droit a Noblet, mon seignor, cui j'aim tant,
Si te fera par lo païs espandre, 43

VII Di mon seignor de Molins qu'i[l] te chant,
Qui par amors est plus pales que cendre; 45

VIII Et si lor di que tant aim Helisent
Que toz sui siens por ardoir ou por pendre.[1] 47

4) Conon de Béthune envoie à Noblet la chanson R. 629:

VII Noblet, je sui fins amans,
Si ai(m) la millor eslite
Dont onques cançons fust dite.[2] 45

5) Enfin, Pierre de Molins envoie à Noblet et à *Gilet* la chanson R. 1429:

VI Par Deu, Noblet, la mercis comparee
Vaut mieuz assez et pluz est desirree
Que dons qui est donnez sanz deservir. 43

VII Par Dieu, Gilet, del mont la pluz loee
Endroit celi est vilainne prouvee
Cui mes cuers est dounez sanz revenir.[3] 46

Noblet, destinataire de ces trois trouvères, est-il un seul et même personnage? On ne saurait en douter. Gace Brulé et Pierre de Molins ont l'un et l'autre envoyé une chanson simultanément à Noblet et à un nommé Gilet (ou Gilles). Cette quasi-identité de la constellation ne saurait être fortuite. Mais il y a mieux. Gace Brulé envoie une autre chanson en même temps à Noblet et à un seigneur de Molins. Celui-ci est sans aucun doute identique à Pierre de Molins, le trouvère. Ceci

[1] Voir notre édition de R. 1536 dans l'article XV qui va suivre ici même.

[2] Voir Axel Wallensköld, *Les chansons de Conon de Béthune*, Paris, 1921, p. 2.

[3] Voir notre édition de R. 1429 dans l'article cité à la note 1.

nous montre les trois personnages unis par une amitié mutuelle. Il en résulte avec évidence que le Noblet ami de Gace Brulé et le Noblet destinataire de Pierre de Molins est un seul et même personnage.

Il n'y a non plus aucune raison de voir dans le Noblet ami de Conon de Béthune un personnage différent. On sait de science certaine que Gace Brulé et Conon de Béthune étaient des contemporains: il suffit de se rappeler, par exemple, que le trouvère Blondel de Nesle envoie des chansons et à Gace Brulé (R. 1897), et à Conon de Béthune (R. 1095 et R. 1227).

Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui prouve que Noblet, personnage de la poésie lyrique, soit identique à Guillaume de Garlande, seigneur de Livry, dit Noblet? Noblet, dira-t-on, peut être un *senhal*, applicable à n'importe quel personnage, pourvu qu'il soit gentilhomme. Où est la preuve de l'identité? La voici.

Gace Brulé, dans le second envoi de R. 1408=1407, s'exprime ainsi, selon le texte de G. Huet (p. 105):

VIII *Beaulandois*, li grief sospir
Qu'a laron fais sens dormir
Me font volentiers guenchir
Vilaine gent mal parliere. 52

Mais des trois manuscrits qui nous ont conservé cette pièce, un seul (*M*) lit *Beaulandois*, tandis que *C* et *O* lisent *Gallandois*, »celui de Garlande». Sans hésitation aucune nous adoptons cette dernière leçon. On ne connaît aucune maison noble appelée de Beaulande, Beauland ou Bolland[1], tandis que Gallande (variante fréquente de Garlande) est le siège de la seigneurie bien connue dont il a été longuement question ci-dessus. C'est évidemment à son ami Noblet, seigneur de Garlande et de Livry dans les premières années du XIII[e] siècle, que s'adresse ici Gace Brulé:

[1] Deux localités Beauland (Meurthe-et-Moselle, arr. Briey, cant. Chambly, comm. Warille) et Le Bolland (Isère, arr. La Tour-du-Pin, cant. Le Pont-de-Beauvoisin, comm. Chimilin) enregistrées par le *Dictionnaire des Postes* ne nous suggèrent rien à ce sujet.

Gallandois, li grief sospir . . .

Deux noms énigmatiques, Noblet et Gallandois, trouvent ainsi leur explication. Le troisième, Beaulandois, simple fantaisie de copiste, disparaît de l'histoire littéraire.

Holger Petersen Dyggve

Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland

VIII

Über einige mhd. Ausdrücke der Flora und Fauna

Die Wörter dieser Gruppe gehören teilweise zu derjenigen der landwirtschaftlichen Terminologie oder stehen doch mit ihr in nahem Zusammenhang. Da unter ihnen aber auch allgemeine Ausdrücke vertreten sind und da diese anderseits ein unter sich näher zusammenhängendes Sachgebiet vertreten, habe ich es für zweckmässig gehalten, sie getrennt zu behandeln.

Diejenigen Wörter dieser Gruppe, die am engsten mit der Landwirtschaft zusammenhängen, wie z. B. Benennungen von Getreidearten, bleiben hauptsächlich nur auf den äussersten Süden beschränkt und zeigen oft Merkmale rätoromanischer Herkunft. Ein Baumname wie *alber* konnte dagegen ziemlich weit nach dem Norden dringen, und auch ein Wort wie *werz, wirsing* hat, wohl von dem Gemüsehandel getragen, ebenfalls sich über den äussersten Süden hinaus verbreitet.

alber 'Weisspappel', 'Schwarzpappel' begegnet bereits in ahd. Zeit in der Form *albari.* Dieses Wort, das heutzutage besonders in den obd. Mundarten gilt (im Bair. nach Schmeller, Bayer. Wb. I 66; im Tirol. nach Schöpf, Tirol. Idiot. S. 9; im Steir. nach Unger-Khull S. 14; im Schweizer. nach Schweizer. Idiot. I 186; im Schwäb. nach Fischer I 126 [im Schwäb. kommt daneben auch *albel* vor, das kaum auf das dem frz. *aubel* zu-

grunde liegende *albellus* zurückgeht, sondern wohl als Kompromissform zwischen nördlichem *abêl* und südlichem *alber* aufzufassen ist; möglich ist allerdings auch die Deutung durch Assimilation des *r* an *l* in *alber*]; im Elsäss. nach Martin-Lienhart I 32), ist wahrscheinlich aus Italien nach Deutschland gekommen, da latein. *álbarus* 'Weisspappel', und zwar sowohl Wort als Sache, besonders in Italien heimisch gewesen zu sein scheinen, woher sie auch nach Frankreich verpflanzt wurden (vgl. von Wartburg, Frz. et. Wb. s. v. *álbarus*). In Norddeutschland, ebenso wie im Holländ. und Engl., lebt die entsprechende nordfrz. Ableitung von *albus, albel, aubel* weiter, und zwar als ndl. *abeele*, mndd. *abêle*; engl. *abele, abeele* ist durch Vermittlung des Ndl. übernommen worden (vgl. Oxford Dictionary I 15 s. v. *abele*). Es besteht nebenbei bemerkt kein zwingender Grund, die ndl. und deutsche Formen ohne *l* bzw. *u* vor *b* als erst bei den entlehnenden Germanen entstanden zu erklären, wie dies gewöhnlich geschieht. Es kann sich ebensowohl um eine wallon. Form handeln, denn in dieser frz. Mundart ist vorkonsonantisches *l* nach *a* spurlos geschwunden (vgl. R. Schönig, Rom. vorkonsonantisches *l* in den heutigen französischen Mundarten [Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie XLV; 1913] S. 88 ff.). Diese Form ist denn auch im Afrz. bezeugt: *abel* bei Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française I 492 ff. s. v. *aubel*.

Das Bild von der Verbreitung des Wortes *alber* im Deutschen wäre aber unvollständig, wenn ich nicht hinzufügen würde, dass auch im Norden, und zwar schon seit früher Zeit, *alber* hie und da neben *abeel* begegnet; vgl. z. B. Gallee, Vorstudien zu einem altniederdeutschen Wörterbuch S. 4 und 400 s. v. *albari*; Lasch-Borchling, Mndd. Handwb. s. v. *alberbôm*; Ziesemer, Preuss. Wb. I 107 s. v. *alberbaum*.

arans, arantz 'Orange' in dem Buch der Natur des Konrad von Megenberg stammt, wie bereits Kretschmer (Wortgeographie der hd. Umgangssprache S. 83 ff.) gesehen hat, aus dem Italien., im Gegensatz zu der später aufgenommenen und heute besonders in Süddeutschland gebräuchlichen Form *orange*,

die französischen Ursprungs ist. Ohne genauer auf die Frage nach der italienischen dialektischen Herkunft des deutschen *arans, arantz* einzugehen, nennt Kretschmer als sein Etymon italien. *arancia*. Das *tz* bzw. *s* der deutschen Form wäre ich geneigt, aus norditalienischer Aussprache zu erklären, während z. B. das im Kärnt. vorkommende *pomerantše* wohl auf rätoroman. Lautgepflogenheit beruht.

parnis 'Steinhuhn' ist ein schweizer. Wort, das seit 1557 belegt ist (vgl. Schweizer. Idiot. IV 1596 ff. und Suolahti, Die deutschen Vogelnamen [1909] S. 258), das aber wahrscheinlich schon bedeutend früher aus dem Süden aufgenommen wurde. Das Wort wird mit Recht auf das italien. *pernice*, bergamasc. *pernis*, rätoroman. *pernisch* zurückgeführt. Während das italien.-rätoroman. *pernice* auf ein vlatein. *pernix* zurückgeht, herrschte in Gallien *perdix*. Auch dieses ist in der Gestalt des afrz. *perdris, pardris* 'Feldhuhn' ins Mhd. gedrungen, wo es in Wolframs Parzival und Willehalm sowie in Bertholds von Holle Demantin begegnet (vgl. Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jahrhundert S. 175 und Die deutschen Vogelnamen S. 257 ff.); daneben auch das Dimin. *pardrîsekîn* in Wolframs Parz. und, wie ich glaube, in Anlehnung an ihn *perdîsikîn* im Wilhelm von Orlens des Rudolf von Ems (in beiden Dichtungen im Reim auf *wîn*; dazu die bekannte Abhängigkeit Rudolfs v. E. von Wolfram).

panitsch Schloss Pergine 1446 (Zingerle XXXVII 105), *ponez* Schloss Telvana und St. Petersberg 1450 (Zingerle LIV 12) 'Fenchel' möchte Zingerle (S. 250) auf italien. *panico* zurückführen. Wie die südtirol. Belege nahelegen, stammt das Wort allerdings aus dem roman. Süden. Es geht aber nicht auf italien. *panico* zurück, sondern auf ein zur Sippe des latein. *panīcium* (vgl. darüber Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 6194) gehörendes roman. Wort: trientin. *panits*, venezian. *panitso*, lombard. *paniša*, friaul. *panis* 'Fenchel'; ferner kommen im Rätoroman. Formen auf *-a* vor: Buchenstein *paniča* 'orzo brillato' (Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 235); engadin. *panitscha* 'Hirse' (Velleman, Dicziunari de la lingua ladina

S. 463); grödn. *paničа* 'Gerstengraupen' (Gartner, Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern 64). — Die deutsche Form mit *-tsch* geht offenbar auf eine rätoroman., diejenige mit *-z* entweder auf eine norditalien. oder, mit Lautsubstitution *-ts* für *-tsch*, auf eine rätoroman. zurück.

pitscholen 'Kichererbsen' Schloss Thaur 1488 (Zingerle LIX 174), *piczol* 'Art Erbsen' Urbar der Grafschaft Tirol aus dem 15. Jahrhundert (nach Zingerle S. 259) führt Zingerle auf trientin. *pizol, pizöl* zurück. Für die deutsche Form *piczol* ist diese Herleitung gut möglich, aber auch sie kann auf eine rätoroman. Form mit *-tsch-* zurückgehen, wobei Lautsubstitution *-tsch-* > *-ts* anzunehmen wäre; die Form *pitscholen* scheint auf einer rätoromanischen zu beruhen. An verschiedenen Formen des roman. Wortes kann ich aus dem mir momentan zur Verfügung stehenden Material noch etwa nennen friaul. *piçiul*, verones. *pizoli*, triest. *piziol*, altbellunes. *pezuoi* (*pezzuoli*), altvenezian. *pizuoli* (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 6543; Salvioni, Archivio Glottologico Italiano XVI [1902—1905] S. 233; A. Prati, ibid. XVII [1910—1913] S. 412; Mussafia [Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im XV. Jahrhunderte (Denkschriften der Wiener Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Classe Bd. XXII; 1873) S. 190] erwähnt aus einem italien.-deutschen Glossar die venezian. Form *pizuoli*, die durch *piczoln* glossiert erscheint).

pranke, branke, 'Pranke', 'Tatze des Bären' wird gewöhnlich als eine Entlehnung aus roman. *branca* oder italien.-span.-mlat. *branca* erklärt (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Pranke*; Weigand, DWb. s. v. *Pranke, Branke*).

Die Verbreitung des Wortes im Deutschen spricht für Entlehnung aus dem Süden: Lexers Belege (II 290 und III Nachträge 341) stammen aus dem Bair.-Österreich. (Die pan- und bergtaidingbücher in Österreich unter der Enns [hgg. v. Kaltenbäck] und Österreich. Weistümer II. Die Salzburger taidinge [hgg. v. Siegel und Tomaschek] vom Jahre 1565); Schöpf (Tirol. Idiot. S. 515) bucht das Wort im Tirol. seit 1505. Den ältesten Beleg liefert der Seelenrat des Tirolers Heinrich von Burgus

(hgg. v. Rosenfeld), der im Anfang des 14. Jahrhunderts entstanden ist (vgl. Rosenfeld S. XXIV ff.); in diesem Gedicht wird *pranke* V. 2545 ausdrücklich von den *pranken* eines Bären verwendet.

Dieses Wort, das später durch die Weidmannssprache (bereits nach Adelung I 1157 ff. s. v. *brante* »bey den Jägern») über ganz Deutschland bekannt wird, wenn schon keineswegs auch in den Mundarten — z. B. Ochs (Bad. Wb. I 307) stellt ausdrücklich fest, dass *pranke* 'Bärentatze' dem Bad. fehlt — scheint somit aus dem romanischen Süden zu stammen. Die Bedeutungsentwicklung der romanischen Sippe stützt ebenfalls diese Annahme, denn gerade im Südroman. lebt roman. *branca* 'Pfote', unbekannten Ursprungs, immer noch in der ursprünglichen Bedeutung 'Pfote', 'Klaue', 'Arm' weiter: italien. *branca*, engadin. *brauncha*; auch im Rumän., Span. und Portugies. gilt diese Bedeutung, während das Galloroman. die Bedeutung 'Ast', 'Zweig' schon so früh entwickelt hat, dass von der alten Bedeutung jede Spur zu fehlen scheint (vgl. von Wartburg, Frz. et. Wb. I 496 ff., Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 1271). Das deutsche Wort wird somit auf ein rätoroman. oder oberitalien. *branca* zurückgehen.

capponer [*smer*] 'kapaunern[es Fett]' in Heinrich Wittenweilers Ring V. 5231 ist wegen seiner lautlichen Form nicht als eine Ableitung von dem im Mhd. bereits eingebürgten *kapûn* 'Kapaun' anzusehen, das (vgl. Suolahti, Die deutschen Vogelnamen S. 238) als eine Entlehnung aus latein.-roman *cappone(m)* betrachtet wird. Die Form *capponer* ist m. E. eine individuelle Schöpfung des Italienischkundigen Wittenweiler zu dem italien. Subst. *cappone* 'Kapaun' (bzw. zu dessen rätoromanischer Entsprechung). Auch die Behandlung des italien. *o* deutet auf eine junge Entlehnung; in einer alten Entlehnung — auch aus dem Italien. — hätten wir *û* bzw. *ou, au* zu erwarten (vgl. unten s. v. *kastrûn*).

kastrûn, kastroun, kastraun 'Hammel' nebst Ableitungen ist bereits seit dem 14. Jahrhundert im Bair.-Österreich. gut bezeugt; gegen Ende des 14. Jahrhunderts ist es schon in

Regensburg belegt; das Schweizer. Idiot. bucht die Ableitung *kastrîn* (< *kastrûnîn*) in Schaffhausen, und auch ins schwäb.-bair. Grenzgebiet ist das Wort gedrungen. Allmählich zieht es sich aber in der Hauptsache auf das Tirol. zurück, das offenbar auch das Einfallstor dieses Ausdrucks war (vgl. Lexer, Mhd. Handwörterbuch I 1529 und III Nachträge 268; Schmeller, Bayer. Wb. I 1306; Schöpf, Tirol. Idiot. 306; Lexer, Kärnt. Wb. 156; Unger-Khull, Steir. Wortschatz 380; Schweizer. Idiot. III 541; Fischer, Schwäb. Wb. IV 257; Kretschmer, Wortgeographie der hd. Umgangssprache 229).

Das Wort wird gewöhnlich auf italien. *castrone* zurückgeführt. Bei einem derartigen Wort der Landwirtschaft darf man aber auch das Rätoroman. nicht aus dem Auge lassen; hier ist im Engadin. *ćastrun* bezeugt (Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 1749) und z. B. im Grödn. und Abteiischen *kastron*, das wohl als Entlehnung aus dem Venezian. zu deuten ist (Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 163). Lautlich kann das deutsche Wort ebenso gut aus dem Rätoroman. wie aus dem Italien. stammen (über die Behandlung des anlaut. *c*- vor *a* im Rätoroman. vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 19 ff.). Das mhd. *û* erklärt sich durch Lautsubstitution für roman. *o̤*, während das *ou* entweder als die regelrecht diphthongierte Weiterentwicklung des älteren mhd. *û* oder aber als die Wiedergabe des im Oberitalien. und Rätoroman. begegnenden *ou*-ähnlichen Diphthongs aufzufassen ist, der sich hier aus älterem *o̤* entwickelte (vgl. darüber Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 29 ff.). Bei ganz jungen Entlehnungen, besonders bei solchen, die Fremdwörter geblieben sind, hat sich das *o̤* des Fremdlings im Deutschen als *o* erhalten.

melône, *melûn(e)*, *mylaun* nebst. Var. 'Melone' geht jedenfalls teilweise auf italien. *mellone* zurück. Dies gilt besonders für die frühen, aus dem Anfang des 15. Jahrhunderts stammenden süddeutschen Belege (über diese vgl. Kluge-Götze und Grimm, DWb. VI 2003 s. v. *Melone*). Nach Norddeutschland konnte das Wort aus dem Frz., wo *melon* (< lat. *melo*) seit dem 13. Jahrhundert bezeugt ist (vgl. Gamillscheg, Et. Wb. s. v.),

gelangen, und zwar sowohl direkt als auch durch niederländische Vermittlung. Die deutsche Form mit *-e*, die mit der italien. *mellone*, gegenüber frz. *melon*, hinsichtlich des auslautenden Vokals übereinstimmt, braucht keineswegs unbedingt für italien. Ursprung zu sprechen, da das *-e* im Deutschen auf analogischem Wege hinzugefügt werden konnte, als das im Roman. mask. Wort im Deutschen fem. Geschlecht annahm (etwa in Übereinstimmung mit mhd. *pflûme*, *kirse* u. a.); in Österreich und in Steiermark begegnet (nach Grimm DWb. VI 2003) die Form *melaun* als Mask. (dass auch die Form ohne *-e* als Fem. auftritt, spricht natürlich keineswegs gegen diese Erklärung).

werz, *wirz*, *wersich*, *wirsing* 'Wirsingkohl' ist zwar erst um 1600 regelrecht belegt, war aber offenbar schon bedeutend früher in Deutschland bekannt, wie der von Kretschmer (Wortgeographie der hd. Umgangssprache S. 579 ff.) aus einem italien.-deutschen Vokabular vom Jahre 1479 angeführte Passus andeutet: *Uerzi* Köll, *Uerzi* Köllkraut (dieser Beleg besagt allerdings natürlich noch nichts Positives über den Gebrauch des italien. Ausdruckes im Deutschen); im Schweiz. gilt *werz* (Bern) und *wirz* (Zürich), früher auch *wersekohl*. In der eingedeutschten Form *wirsing* verbreitet sich das Wort dann über weite deutsche Sprachgebiete.

Mit Recht führt Kretschmer das Wort auf das Oberitalien. zurück, wo die Zucht des Wirsingkohls ihre Heimat hatte; Kretschmer weist auf lombard., venezian. *verdza*, mailänd., cremon. *verts*, engadin. *verza* hin. Da das Wort im Rätoroman. als Entlehnung aus dem Oberitalien. zu betrachten ist (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 9367 und Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 340), muss das deutsche Wort aus dem Oberitalien. stammen, und das Rätoroman. hat die Aufnahme höchstens vermitteln können.

Über einige mhd. Ausdrücke der Baukunst

IX

Erst in der Zeit der Hochrenaissance können wir von einem starken Einfluss der italienischen Baukunst und Architektur auf Deutschland sprechen, der auch in der deutschen Sprache zahlreiche Spuren in Form italienischer Fachausdrücke aus diesen Gebieten hinterlassen hat. Aber auch in mhd. Zeit fehlt dieser Einfluss nicht ganz, und dementsprechend haben auch einige diesbezügliche italienische Wörter im Mhd. Eingang gefunden.

Es ist bezeichnend, dass mhd. *altân* und *bastîe*, die sozusagen Wörter der höheren Baukunst sind, eine weite Verbreitung finden, und zwar schon in mhd. Zeit über die Grenzzone hinaus, später sogar, durch die Hochsprache getragen, über das ganze deutsche Sprachgebiet bekannt werden. Das eher mit ländlichen Zuständen und Landwirtschaft zusammenhängende *volt(en)* dagegen bleibt auf die äusserste Randzone im Süden beschränkt.

altân < italien. *altana* ist im Schwäb. und im Bair. im 15. Jahrhundert belegt, und zwar zunächst in Übereinstimmung mit dem Italien. als Femin., wie noch heute in der schwäb. Mundart (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Altan*; Lexer I 43 und III Nachträge 18; Fischer, Schwäb. Wb. I 158; Schmeller, Bayer. Wb. I 72).

bastîe 'Bastei' < ital. *bastia*, das seit Ende des 14. Jahrhunderts im Bair.-Österreich. belegt ist, begegnet ebenfalls bereits in mhd. Zeit, ausser im Schweizer., auch im Schwäb. (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 82).

[*volte(n)* fem. in] *kel(l)ersvolten*, 'ein auf Stützen ruhendes Dach', 'Vorhaus vor einem Keller', das in einem Inventar aus Bozen vom Jahre 1485 (Zingerle IV 22 und 88) begegnet, führt Zingerle (S. 275) auf italien. *volta* 'Gewölbe' zurück, während Schöpf (Tirol. Idiot. S. 147 s. v. *folt*), der die Form *folt* (Vinschgau, Etschl. Geb.) bucht, an latein. *fulta* denkt, was abzulehnen ist. Die Herleitung Zingerles aus dem Italien. ist auch lautlich durchaus annehmbar, und das *f* in der Form *folt* ist aus

ursprünglichem *v-* entstanden. Es darf aber auch die Möglichkeit einer Entlehnung aus dem Rätoroman. nicht ausser acht gelassen werden, besonders bei einem derartigen Ausdruck. Lautlich wäre eine Entlehnung aus dem Rätoroman. gut möglich (über die Behandlung des postvokalischen *l* + *t* vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1941 S. 28). An Hand des mir jetzt zur Verfügung stehenden Materials kann ich nur oberengadin. *vout* masc. 'Gewölbe)' (Velleman, Dicziunari de la lingua ladina S. 849) und (als Entlehnung aus Venezian. *volto*) in Buchenstein *volto* 'volta in architettura' (Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 345) nennen.

X

Über einige mhd. Benennungen von Teilen der Kleidung

Die keineswegs zahlreiche Gruppe dieser Wörter umfasst sowohl Ausdrücke, die sich über das ganze deutsche Sprachgebiet verbreitet haben, als auch solche, die nur in Süddeutschland, bzw. in einem Teil davon, gebräuchlich waren. Auch die soziale Schichtung der Wörter variiert: neben dem allgemein Volksüblichen ist auch das hauptsächlich auf die Oberschicht Beschränkte hier vertreten.

pantoffel scheint schon wegen seiner Lautgestalt, und zwar wegen des *o* der zweiten Silbe auf italien. *pantofola, pantufola* und nicht auf frz. *pantoufle* zurückzugehen, das dazu erst seit 1465 im Frz. belegt ist und hier aus dem Italien. stammt (nach Dauzat, Dict. étym. s. v. *pantoufle*). Auch der Weg der Verbreitung dieses Wortes im deutschen Sprachgebiet weist nach derselben Richtung. Dieser Ausdruck, der später durch die deutsche Schriftsprache über das ganze deutsche Sprachgebiet getragen wurde, lässt sich gegen Ende des 15. Jahrhunderts im Westobd. nachweisen (Sebastian Brant) und wird im Bair. um 1500 als Modewort verspottet (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Pantoffel*).

stival 'Stiefel' tritt zwar zuerst in Wolframs Parzival auf (vgl. Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jahrhundert S. 246), ist aber trotzdem kein ausgesprochen höfisches Wort. Im 13. Jahrhundert wird es von Suolahti nur noch im Seifried Helbling und im Willehalm des Ulrich von Türheim (hier in der Ableitung *stivalikein*) gebucht, in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts wird es von Rosenqvist (Der frz. Einfluss auf die mhd. Sprache in der 1. Hälfte des 14. Jhs. [1932]) nirgends belegt; auch die ältesten von Lexer (II 1205) angeführten Stellen weisen nach dem Süden hin. — Im Mittelniederländischen scheint das Wort nur im Ostmndl. heimisch zu sein (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Woordenboek VII 2111), was für Entlehnung aus dem benachbarten Deutschen spricht, diese ostmndl. Form lautet *stevel* und entspricht somit genau dem mndd. *stevel*, das auch ins Dän. und Schwed. gedrungen ist.

Dieser Befund spricht dafür, dass das deutsche Wort auf italien. *stivale* und nicht auf frz. *estival*, *estivel* zurückgeht.

vaczelet, *fatzanet* nebst Var. 'Taschentuch' ist ein speziell süddeutsches Wort, das besonders im Schweizer. und im Bair.-Österreich., aber auch sonst im Süden begegnet und auf italien. *fazzoletto* zurückgeht (vgl. Kretschmer, Wortgeographie der hd. Umgangssprache S. 517 und 520; Schmeller, Bayer. Wb. I 780; Schweizer. Idiot. I 1144; Schöpf, Tirol. Idiot. 126; Fischer, Schwäb. Wb. II 994; Lexer, Mhd. Handwb. III 34). Der von Kretschmer angeführte älteste Beleg stammt aus dem Jahre 1482. Einen etwas älteren Beleg kann ich aus einer Tiroler Urkunde vom Jahre 1478 anführen: *vaczelet* 1478 Nachlass des Pfarrers Hans Pranger zu Flaurling [Oberinntal] (Zingerle LXXII 48); auch in einer anderen Tiroler Urkunde begegnet das Wort in der Pluralform *vätzoll* (1484; Fahrhabe des Zolleinnehmers Leonhard Brotlieb und seiner Gattin [Zingerle LXXIV 15]). Die italien. Form *fazzoletto*, die auch im Toskan. gilt, ist offenbar norditalien. Ursprungs, da sie auf latein. *faciale* (und nicht etwa auf mhd. *vetze*) zurückzuführen ist (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 3128 a); sonst hätte das latein. *c* vor *i*

ja normalerweise im Toskan. *tsch* ergeben müssen. Dass diese Benennung eines in der Oberschicht gebrauchten Gegenstandes aus dem Italien., und nicht etwa aus dem Rätoroman. stammt, ist schon a priori wahrscheinlich. Es ist auch kein Zufall, dass dieses Wort in mehrere rätoroman. Mundarten als Entlehnung aus dem Italien. und unter Beibehaltung seiner ursprünglichen Lautgestalt — d. h. mit *ts* — eingedrungen ist; so heisst es z. B. in Buchenstein *fatzolat, fatzolet*, im Grödn. *fatsulät*, in Fassa *fazzolet* (vgl. Tagliavini, Il Dialetto del Livinallongo S. 132).

zokel 'crepida' belegt Graff (Ahd. Sprachschatz V 626) aus Wn. 460 (Cod. vindobon., stammt aus St. Florian, 12. Jh.) und verweist auf Schmeller (Bayer. Wb. II 1084), wo *zuckel* 'Holzschuh' gebucht (Ober-Isar) und auf italien. *zoccolo* zurückgeführt wird. Bei Lexer (III 1145) findet sich die Form *zockel* 'Holzschuh' in der Beschreibung der Reise des böhmischen Ritters Leo von Rožmital (15.7h.; nürnbergisch) belegt. Auch im Tirol. ist *zockel, tschogkl* (vgl. Schöpf, Tirol. Idiot. S. 830 ff.), im Kärnt. *zoggl, tschoggl* (Lexer, Kärnt. Wb. S. 266) und im Steir. *zockel* (Unger-Khull S. 654) in der Bedeutung 'Holzschuh' gebräuchlich. — Der Geltungsbereich dieses offenbar fremden Wortes im Deutschen legt schon die Annahme der Entlehnung aus dem Süden nahe.

Im Roman. ergibt sich (nach Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 8052 s. v. *soccus*) folgendes Bild: im Italien. ist *zocco, zoccolo* die Bezeichnung des 'Holzschuhes', und auch im Span. begegnet *zueco* 'Holzschuh', daneben auch *choclo* in derselben Bedeutung. Im Altfrz. tritt *socle, zocle* in der Bedeutung 'Sockel' auf; desgleichen span. *zóc(a)lo*. Das anlautende *z-* in italien. *zoccolo* 'Holzschuh' gegenüber latein. *s-* erklärt sich nach Gamillscheg (Et. Wb. s. v. *socle*) dadurch, »dass das Wort zunächst ins Arabische drang und von hier rückentlehnt wurde», während Meyer-Lübke an die Möglichkeit denkt, dass *z-* »dialektisch italisch oder durch *zanca* bedingt sein» könnte.

Somit sprechen Form, Bedeutung und Verbreitung der Sippe im Roman. und im Deutschen für Entlehnung des Wortes aus dem Italien. ins Deutsche.

Emil Öhmann

Besprechungen

Åke Bergh, *Etudes d'anthroponymie provençale, I. Les noms de personne du Polyptyque de Wadalde* (a. 814). Göteborg, Elanders Boktryckeri Aktiebolag, 1941. 230 pages + 6 planches.

L'auteur de cette thèse, récemment soutenue à Göteborg, s'est déjà fait avantageusement connaître dans le monde des provençalistes par une étude morphologique [1] et un compte rendu [2] méritoire.

Dans la présente étude, M. Bergh aborde l'anthroponymie provençale, domaine presque vierge. Comme base il a choisi le polyptyque de Wadalde, évêque de Marseille, polyptyque contenant »le dénombrement des biens que possédait l'Église Cathédrale et l'Abbaye de S. Victor, groupés en 13 villages différents . . . avec . . . les noms du tenancier, de sa femme

---

[1] *La déclinaison des mots à radical en S en provençal et en catalan* (dans *Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhälles Handlingar.* Femte Följden. Ser. A. Band 6. N:o 2, Göteborg, 1937. 95 pages). Le mémoire traite des pluriels allongés du type *mas — mases, cors — corses.* Après une introduction qui donne l'historique du problème, l'auteur présente un tableau détaillé de l'extension géographique des ces formes, 1° dans les dialectes modernes provençaux et catalans, 2° dans l'ancienne langue. Suit une discussion des problèmes géographiques anciens et modernes. Il est démontré que ces formes manquent dans les plus anciens monuments littéraires. Les mots réfractaires à l'allongement sont traités à part. Enfin l'auteur passe en revue une série de mots qui s'allongent quoiqu'ils ne se terminent pas en *-s*, et s'occupe de la qualité de la voyelle de la syllabe allongée, de certains changements de la consonne finale du radical. Dans un dernier chapitre, M. Bergh montre que le phénom ènen'est point de caractère phonétique ou phonétique syntaxique, mais tient à des raisons d'ordre analogique et à une tendance à créer des »pluriels sensibles», comme s'exprime Ronjat. Cette explication ne diffère pas beaucoup de celle esquissée rapidement par Bourciez, *Eléments de ling. rom.*, § 302 c. Mais grâce à un triage soigneux des matériaux, souvent nouveaux, et d'une discussion approfondie des autres tentatives d'explication, les conclusions de l'auteur, et en première ligne la réfutation des hypothèses opposées à la sienne, ressortent clairement de l'exposé, bien autrement précis que chez ses devanciers. Je dois ajouter que, au t. III de la *Gram. ist.* de Ronjat, paru après la publication de cette étude, la théorie analogique est adoptée pour la majorité des cas (§§ 483 ss.).

[2] K. Kutscha, *Das sogenannte n-mobile im Alt- und Neuprovenzalischen*, Halle, 1934, dans *Studia Neophilologica*, t. X (1937/8), pp. 93—96.

et de ses enfants . . .». Ce document date de l'an 814, l'original en est conservé aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône, il a été édité par L. Delisle et A. Marion dans la *Collection des Cartulaires de France*, tome IX, Cartulaire de Saint-Victor de Marseille, Paris, 1857, t. II, pp. 633—656. M. Bergh apporte, pp. 8 et 9, quelques corrections à cette édition »en général excellente». J'insiste particulièrement sur les leçons *Sanctaeberta*, *Sanctaebertus*, *Sanctefredus*, *Sanctaefredus*, *Sanctaemerus*, *Sanctetildis*, *Sanctildis*, *Sanctoaldus*, *Sanctola*, *Sanctolo*, qui sont sans aucun doute les bonnes (les éditeurs lisent à tort *Scaeberta*, *Scaebertus*, *Scefredus*, *Scaefredus*, *Scaemerus*, *Scetildis*, *Scoaldus*, *Scola*, *Scolo*), voir aussi pp. 75 ss., 145 ss. L'auteur a eu l'idée de joindre à son livre une reproduction photographique de ce précieux manuscrit, faite sur six clichés, idée d'autant plus heureuse que le ms. n'est pas commode à déchiffrer.

Le travail de M. Bergh nous offre un parallèle, pour le domaine provençal, à l'étude de Longnon sur les noms de personne du polyptyque de saint Irminon, datant à peu près de la même époque, mais se rapportant au Nord de la France. Seulement, tandis que le Pol. Irm. contient environ 10.000 noms, le Pol. Wad. n'en offre que 812. »Nous savons que le polyptyque énumère les biens appartenant à l'église cathédrale et à l'abbaye de Saint-Victor, mais nous ne savons pas avec certitude où sont situés ces biens», fait observer M. B. Il s'est contenté de citer les tentatives d'identification qu'ont faites les éditeurs. Cependant, dans plusieurs cas, il aurait facilement pu en arriver à des précisions plus convaincantes. Un seul exemple: *Marciana* (*villa*) n'est pas identique à *Marcialy* (Vaucluse), mais à *Marsanne* (Drôme); cf. Longnon, *Noms de lieu*, p. 92; Gröhler, *Franz. Ortsnamen*, I, p. 263.

L'auteur donne d'abord un lexique raisonné contenant quatre listes alphabétiques; 1° noms d'origine germanique: 237 noms (133 masculins, 104 féminins), portés par 313 personnes (180 masc., 133 fém.), 2° noms hybrides: 38 noms (23 masc., 15 fém.), portés par 46 personnes (28 masc., 18 fém.), 3° noms gréco-latins: 200 noms (98 masc., 102 fém.), portés par 429 personnes (198 masc., 231 fém.), 4° noms d'origine incertaine: 22 noms (10 masc., 12 fém.), portés par 24 personnes (10 masc., 14 fém.). Total: 497 noms (264 masc., 233 fém.), portés par 812 personnes (416 masc., 396 fém.). Suit une liste des suffixes et termes finals.

Je m'abstiens de discuter en détail les diverses étymologies proposées par l'auteur: l'anthroponymie est souvent d'une nature trop fuyante pour qu'on puisse atteindre à des conclusions absolues, et les *ἅπαξ λεγόμενα* du texte, de même que les possibilités d'erreur de scribe, ne rendent pas la tâche plus facile. Pourtant, la plupart du temps, les résultats auxquels arrive M. Bergh sont sans doute exacts. Il fait preuve d'une connaissance parfaite des travaux onomastiques et autres, et ses lectures dépassent le domaine roman. Avant de prendre position, il passe en revue toutes les solutions du problème qu'on a proposées. Il puise largement dans des collections de noms latins, celtiques, germaniques et romans. Il se sert de documents marseillais inédits qu'il a copiés. Il n'avance rien à la légère. Souvent il laisse la question ouverte, en donnant les différentes explications que lui ou ses devanciers ont proposées. Sa méthode est sûre et bien équilibrée; parfois il exagère quelque peu cette pondération, mais c'est là le défaut de ses qualités.

Prenons quelques exemples parmi les Noms d'origine incertaine ou obscure, p. 161 ss. *Auola*, *Auula* est probablement à ranger comme un diminutif du lat. *avus*, ainsi que le fait Meyer-Lübke pour *Avolus*, etc. Les exemples gaulois du VI[e] s. que citent Thesaurus et Duchesne, plaident en faveur d'une telle explication, tandis que la citation de Schönfeld se rapporte à *Avila* seulement. Tous les exemples du suffixe *-ulus*, *-ula*, p. 182, sont latins (même *Momolus*, *Mumolus*, placé à tort parmi les noms germaniques; cf. REW, *s. v. Momo* et références; Longnon, *Pol. Irm.*, Intr., p. 257, *Momma:* Migliorini, *Dal nome proprio*, p. 241, *sior Momolo:* Dante Olivieri, *I cognomi della Venezia Euganea*, p. 138, *Mòmo*, *Mòmola*[1]). — *Iua* peut

[1] Les hypocoristiques d'un type qui se rapproche plus ou moins du type »Lallnamen» ne sont point nécessairement germaniques. R. von Planta, *Regesten von Vorarlberg* (dans *Quellen zur Geschichte Vorarlbergs u. Liechtensteins*, I, 1920), p. 100, fait remarquer à propos des »Kose-Reduplikationen»: »Ein *Dodo* z. B. kann je nach Ort, Zeit und Umgebung deutsch (freilich unklar Först. 412) oder romanisch, d. h. Kurzform von *Dominicus*, sein.» Le Pol. Wad. n'offre pas moins de 5 *Dodo*, 2 *Doda* + 1 *Dodila* et 1 *Dodolena*. Rapprochons ce fait de la constatation de l'auteur, p. 192, que *Dominicus* + *Dominica* offrent 45 attributions (17 + 28), soit 5,5 % du nombre total des attributions du Pol. Wad., et nous trouverons bien vraisemblable que *Dodo*, etc., remontent à *Dominicus*, *Dominica*, c.-à-d. qu'en dernière analyse, ce sont là des hypocoristiques d'origine romane. — M. Bergh, p. 106, semble

être une graphie mérovingienne pour le nom biblique *Eva*, fait observer M. Bergh, et il ne se prononce pas sur la question de savoir si autrement *Ivo*, *Iva* sont germaniques ou celtiques. Si l'on étudie les passages auxquels renvoie l'auteur, l'origine celtique devient pour le moins très probable. Parmi les patrons onomastiques, il ne faut pas seulement prendre en considération les *ss. Yves* allégués par Dom Baudot et d'autres, mais aussi *s. Ywi* (Baudot) du VII[e] siècle, Breton de naissance (cf. J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 68, *s. Ivy*), puisque son nom a pu être rapproché de *Ivo* — *Yves*. Les nombreux *Yve(s)* qui sont qualifiés de *Bretons* dans les rôles de taille parisiens indiquent la popularité persistante du nom parmi les Celtes. — *Marcarita* doit être identique au nom gréco-latin *Margarita:* les matériaux de l'auteur ne s'y opposent pas, tandis que le passage dans lequel M. Bergh discute une origine germanique, voire burgonde ou gothique, pour ingénieux et érudit qu'il soit, n'emporte pas la conviction. — C'est également au nombre des dénominations incertaines ou obscures que l'auteur range quelques noms de personne qu'il regarde, non sans réticence, comme formés sur le nom de la localité qu'habitent ou près de laquelle habitent ces personnages. Je ne vois pas d'autre explication pour ces noms, et je ne peux m'empêcher de la considérer comme une trouvaille. Elle s'applique aussi, ainsi que l'avance dubitativement M. Bergh, à deux autres noms, *Teodo* et *Nonilde*, qu'il avait interprétés différemment dans sa liste germanique. Autant que je sache, c'est la première fois qu'on ait rencontré en France des traces de cette appellation si abondamment documentée pour l'Italie par les belles recherches de M. Giandomenico Serra, p. ex. dans *Contributo toponomastico alla teoria della continuità nel medioevo delle comunità rurali romane e preromane dell'Italia superiore*, Cluj, 1931, pp. 45 ss.

Je ne veux pas quitter les listes de l'auteur sans rendre hommage aux belles études qu'il a consacrées au trésor onomastique gréco-romain; les latinistes aussi y trouveront beaucoup à glaner.

---

vouloir revendiquer une popularité particulière de ce nom pour le domaine provençal à l'époque du Pol. Wad. Le problème est digne d'une étude plus approfondie. Il n'est pas sans intérêt de constater, d'après R. von Planta, *op. cit.*, p. 89, que *Dominicus* et *Vigilius* étaient les deux noms le plus typiquement rhétiques vers les VII[e] et VIII[e] siècles (cf. *ibid.*, p. 26, et le renvoi à Jud, *Zur Gesch. der bündner-rom. Kirchenspr.*, p. 33, *s. v.* Druckfehler u. Berichtigungen).

Un dernier chapitre est intitulé Le système onomastique. Certains problèmes d'une portée générale y sont traités. Pour commencer, on constate que chaque personne ne porte qu'un seul nom, constatation à laquelle on doit s'attendre à cette époque. Nous avons déjà donné ci-dessus la répartition des noms de personne dans les groupes germaniques, hybrides et gréco-latins: de ces statistiques l'auteur tire les conclusions qu'il faut. Tandis que »dans les domaines de l'abbaye de Saint-Germain, les noms germaniques en usage au temps de Charlemagne étaient neuf fois plus nombreux que les noms romains», et que cette supériorité des noms germaniques est encore plus grande si l'on tient compte du nombre des attributions, c'est un état de choses bien différent qui vaut pour le Pol. Wad.: le total des noms germaniques est de 237, le total des attributions de 313, les noms gréco-latins sont au nombre de 200 avec un nombre d'attributions qui se monte à 429. Voilà les chiffres de l'auteur. S'il fallait apporter des corrections, ce serait plutôt à l'avantage du stock gréco-latin, mais les différences seraient sans doute insignifiantes. Une autre statistique relève un appauvrissement remarquable du trésor anthroponymique en comparaison avec les données du Pol. Irm. Évidemment, les chiffres du Pol. Wad. ne sont pas assez élevés pour permettre des conclusions trop absolues, mais la tendance est claire: les dix noms les plus fréquents offrent ensemble 130 attributions, soit 16% du nombre total de personnes nommées; *Dominicus* + *Dominica* viennent en tête avec 45 attr., soit 5,5%, *Ioannes*, *-is* + *Ioanna* + *Iuannia* suivent avec 25 attr., soit 3,1%, *Martinus* + *Martina* avec 23 attr., soit 2,8%, etc. Aucun fait analogue ne s'observe pour le Pol. Irm.: les noms les plus usités de ce polyptyque sont loin d'atteindre ½% du nombre total des personnes mentionnées. En Provence, l'appauvrissement et la vogue prépondérante de quelques noms favorisés semblent avoir commencé à une date remarquablement précoce.

La question épineuse de la survie du stock onomastique romain en dehors d'une influence chrétienne est abordée: Meyer-Lübke a nié une telle survie, M. Serra l'affirme, en s'appuyant avant tout sur des documents du Nord de l'Italie. M. Bergh a raison lorsqu'il déclare que nos connaissances de l'onomastique chrétienne sont trop imparfaites pour permettre de trancher définitivement la question: après une discussion intéressante, il formule la conclusion prudente que voici, conclusion à laquelle il faut souscrire sans réserves: »tous les noms (gréco-)latins du Pol. Wad. ne doivent pas leur survie au

christianisme; la persistance d'une tradition latine profane dans l'onomastique de la Provence du commencement du IX^e siècle est indubitable». Je suis beaucoup moins sûr qu'il ait raison de dire que »l'opinion de M.-L. est sans doute juste dans ses grandes lignes et pour une époque plus récente». L'auteur croit entrevoir les premiers débuts d'une généralisation des noms de saints, mais l'influence des saints locaux est plus faible et souvent nulle. La justesse de la dernière observation est hors de doute: elle confirme les résultats auxquels je suis arrivé dans plusieurs études, citées par M. Bergh, p. 196.

Les rapports de parenté entre les différents membres d'une famille sont quelquefois exprimés à l'aide des trois procédés bien connus: appellation, variation thématique, allitération, mais à un degré qui semble moindre que celui qu'on observe dans le Pol. Irm., fait qui appuie la théorie de l'origine germanique de ces procédés pour le domaine de la Gaule. Il y a aussi quelques cas curieux où la parenté s'exprime par une analogie dans la signification: *Magna* est la 2^e fille de *Maxima*, *Deidonus* et *Christidonus* sont frères, *Lubus* est le fils de *Ursius*.

Enfin, l'auteur tâche de faire la part des Goths, des Burgondes et des Francs dans l'onomastique du Pol. Wad. M. Gamillscheg a utilisé le traitement de la voyelle d'union pour attribuer un nom au gothique ou au burgonde; M. Bergh montre à l'évidence »la faiblesse des fondements sur lesquels M. Gamillscheg a édifié ses constructions». Tout le problème de la voyelle d'union des noms composés d'origine germanique est d'une complication extrême, et l'auteur nous le fait bien sentir, mais son raisonnement contribue à élucider la question. S'appuyant sur des critères onomastiques ou phonétiques, M. Bergh croit pouvoir attribuer 16 noms à l'influence des Goths et des Burgondes. L'espace me manque pour les discuter ici, mais je ne suis pas certain du bien-fondé de ces attributions. En tout cas, l'auteur lui-même admet que l'influence gothique ou burgonde est très faible. Cette influence, si influence il y a, est certainement encore plus insignifiante que ne le veut M. Bergh.

Le livre de M. Bergh nous apporte, nous l'avons vu, des matériaux nouveaux, importants et bien classés. Il en a tiré ce qu'une bonne méthode et un travail intelligent en peuvent tirer. C'est une étude qu'on consultera avec profit pour les nombreux et utiles renseignements qu'il nous offre, la forme agréable et claire sous laquelle ils sont présentés, les idées saines et intelligentes qui y sont exposées.

Karl Michaëlsson

E. Walberg, *Histoire de maistre Silon,* poème français inédit du XIV^e^ siècle. Reprinted from Studia neophilologica, XV, 1942 (A Philological Miscellany presented to Eilert Ekwall), p. 209–229. — *Le Chant du Roussigneul,* poème allégorique du XIV^e^ siècle. Extrait des Annales de l'Université de Lund, Nouv. Série, Sect. I, Vol. 37. Lund, C. W. K. Gleerup; Leipzig, O. Harrassowitz, 1942. 62 pages.

Peu après 1330, un anonyme, qui déclare n'être ni curé ni prêtre, mais qui était sans doute un ancien clerc, termina une vaste composition de quelque 14200 vers comprenant trente et un contes pieux. Il dédia ce *Tombel de Chartrose* au prieur Eustache et aux frères de la Fontaine Notre-Dame, ou Bourgfontaine, couvent de chartreux du diocèse de Soissons. La grande majorité des pièces dont se compose ce recueil sont inédites. M. Walberg, qui en annonce la publication intégrale et qui en a déjà tiré la matière d'une publication parue en 1909 (sur saint Simon de Crépy), vient d'en donner, dans le premier des mémoires indiqués ci-haut, un nouvel échantillon.

L'histoire de maistre Silon a pour modèle, l'auteur le dit lui-même, un sermon de Jacques de Vitry. Le motif se trouve aussi ailleurs, notamment dans la Légende dorée. En voici les traits essentiels. Le disciple d'un maître parisien appelé Silon (Serlon) apparaît à celui-ci dans le préau de l'Église Saint-Germain vêtu d'un manteau singulier, entièrement couvert de lettres. Le maître lui demandant ce que signifient le manteau et l'écriture dont il est couvert, le revenant, montrant l'église, lui répond que chaque lettre lui pèse plus lourd que s'il portait sur les épaules la tour qui est devant lui. Les lettres sont les sophismes qu'il avait passé sa vie à formuler pour en tirer vanité. »Je ne saurais te décrire, ajoute le défunt, le supplice que je supporte sous cette chappe, mais je pourrais t'en donner une idée en te passant une goutte de la sueur qui ruisselle de moi.» Le maître tendant la main pour recevoir la goutte brûlante, celle-ci lui traverse la paume. Assagi par cet enseignement, il quitte l'école de logique et se rend à l'ordre de Cîteaux où on le vit avec sa main percée *usque ad tempora nostra,* dit Jacques de Vitry, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XII^e^ siècle où le célèbre prédicateur termina ses études. Le remaniement en vers français, écrit avec facilité, est assez correct. Le texte établi par M. W. est, comme on pouvait s'y attendre, irréprochable. Il y a bien quelques passages qui paraissent cor-

rompus, mais je ne saurais y porter remède. C'est avec hésitation que je propose une correction au passage où est relatée la scène de la goutte brûlante:

Et le chaitif li degouta
En la paulme une sole goute,
Qui tantost passa parmy toute
Et d'oultre en oultre li perça,
Quar du lieu ou el aderça
El en art avant lié la piece
Comme le *rien* d'un portepiece,
Dont l'en perce soullers a las.

»Qu'est-ce que *le rien* d'un portepièce (alêne)?» demande bien à propos l'éditeur, et suggère, au lieu de *rien*, *rieu* qui pourrait avoir, en passant par 'canal', le sens de 'trou'. Jacques de Vitry a *foramen*. On peut considérer comme certain que *rien* est une corruption. Je proposerais de le corriger en *treu*, ce qui est facile à expliquer paléographiquement: *tr* > *ri*, *u* > *n*. Je lirais donc *Comme le treu d'un portepiece.*

Il aurait été utile d'ajouter au glossaire, sauf tous les noms propres, le verbe *conclure* qui au v. 73 a un sens spécial:

Quar elle (*la Mort*) fait telx sillogismes
Qui concluent par droite force.

'Car la Mort dispose de tels syllogismes que l'adversaire en est réduit à quia.'

Le *Chant du Roussigneul* est la traduction, en quatrains monorimes d'alexandrins, d'un poème latin, allégorique et mystique, souvent attribué à saint Bonaventure mais dont l'auteur qui en réalité est inconnu. M. W. imprime le modèle en regard de la traduction, ce qui en facilite beaucoup l'intelligence.

ARTHUR LÅNGFORS

Julia Bastin, *Trois "dits" du XIII^e siècle du manuscrit 9411—26 de la Bibliothèque royale de Belgique* (Revue belge de philologie et d'histoire, XX, 1941, p. 467—507).

Le manuscrit 9411—26 est un beau volume exécuté dans le nord de la France à l'extrême fin du XIII^e siècle. Il contient uniquement des poèmes moraux. Mlle Bastin en a tiré trois courtes pièces inédites qui toutes méritaient d'être publiées et

qu'elle commente avec compétence. La première, intitulée *Un dis de Nostre Dame* (voir mes *Incipit*, p. 356: *Sainte Marie, douce mere*) est un *unicum*. On peut y relever des réminiscences de la salutation angélique. La seconde est un *Dis des mesdisans* (*Incipit*, p. 86: *De parler ne me puis plus faindre*). Elle est farci de proverbes, presque tous bien connus, que l'auteur, »mestre Jehans», a insérés tantôt tels quels, tantôt en les modifiant selon les besoins de sa narration. Plusieurs se trouvent à la fin des sixains, sans que cependant l'auteur s'en soit fait une règle rigoureuse, comme c'est, p. ex., le cas de la *Descrission des relegions* attribuée[1] à Huon le Roi de Cambrai. J'ai quelques remarques complémentaires à faire à ce propos. Mais je les ferai concomitamment avec diverses observations d'un autre ordre, en suivant le texte. V. 7. (*Mas et*) *conclus* 'abattu' aurait mérité d'être relevé au glossaire. — 14. *Ki m'ont fet encuellir haïnne* 'qui m'ont fait prendre en haine'. L'expression, si elle n'est pas simplement fautive, présente une curieuse contamination. On dit normalement *coillir en hé, en haour, en haïne, en ire* (Godefroy, II, 392; Tobler-Lommatzsch, II, 539). Mais Godefroy (III, 125 , *s. v.* ENCUEILLIR) a un exemple de *encoillir a hé* (*Si t'ay enceully a hé*, dans *L'Ystoire du Chevalier au Signe*). Je me demande si, dans le *Dit du mesdisant*, il ne faut pas corriger *Ki m'ont fet cuellir en haïne*. Mlle B. a oublié de signaler *encuellir* au glossaire. — 25. *Ki mauvaise nouviele aporte Le cuer sen signour desconforte Et le met de joie en anui. N'est pas sages ki li enorte . . .* C'est la paraphrase d'un proverbe: *Trop tost vient qui male nouvele aporte* (Morawski, n° 2431). — 32. Le manuscrit porte, je suppose:[1] *Quant la boe a la robe frote* (: *lobe* : *bobe* : *robe* verbe), que l'éditeur corrige ainsi: *Quant la boe a froté la robe*. Je crois qu'il faut plutôt lire: *Quant la boe frote a la robe, Lors couvient k'elle le conchie*. — 76. *Li mauvés grate et si s'estorche*. Lire *s'escorche* et supprimer au glossaire *estorchier*

[1] Depuis que l'ai publiée (en 1913 et 1925) dans la collection de Classiques français du moyen âge, dirigée par M. Roques, M. L.-F. Flutre en a découvert, à Lyon, un nouveau manuscrit où elle est attribuée à Henri d'Andeli. Voir *Romania*, LII (1936), p. 5.

[2] L'éditeur n'indique pas toujours clairement à quoi correspondent exactement les variantes données en note. Il faudrait que les mots figurant en tête et à la fin de la variante fussent les mêmes qu'au passage envisagé du texte (à la condition, bien entendu, qu'il y ait identité) et que le premier mot de la variante, si celle-ci intéresse le début du vers, fût imprimé avec une majuscule, règle simple et utile qui facilite beaucoup le travail du critique et que l'éditeur n'a pas toujours observée.

'nettoyer'. Ici encore il y une allusion à un proverbe: *Trop grater cuist* (Morawski, n° 2426). — 89. *Les coses malement aquises Se deparrent* (probablement faute d'impression pour *departent*) *malement*. Proverbe: *Choses mal acquises sont mal espandues* (Morawski, n° 393). — 102. *Natte que natte*. Je ne crois pas que dans ce proverbe *natte* veuille dire 'naissance'. La variante, *Nache que nache*, fait plutôt penser à quelque engin "natté".

Le manuscrit de Bruxelles est, par son contenu, apparenté de près au manuscrit de Turin L. V. 32, détruit dans le désastreux incendie de 1904, d'autre part au célèbre manuscrit 837 de la Bibliothèque nationale. Le *Dit des mesdisans* se trouvait autrefois dans celui-ci, comme l'indique la réclame figurant au bas de la page qui est actuellement la dernière du recueil; la suite a disparu et avec elle la pièce en question. Comme base de la troisième pièce qu'elle publie, Mlle B. a pris le manuscrit de Bruxelles; les variantes sont celles du ms. 837. Ce poème aussi se trouvait dans le manuscrit disparu de Turin. C'est un *Dis des. vij. visces et et des. vij. viertus* (*Incipit*, p. 229: *Mundus, Caro, Demonia*) dont le sujet est, comme l'indique le titre, la bataille des vices et des vertus. Un élément important de la narration est constitué par l'idée des trois ennemis de l'homme, énoncés dans les vers latins mis en tête du poème français: le diable, le monde et notre propre chair, constellation qui n'est pas à proprement parler d'origine biblique mais a été créée par les théologiens médiévaux et qui a eu un succès durable puisque encore aujourd'hui, si je ne m'abuse, elle figure dans le catéchisme. Mlle B. fournit des renseignements pertinents sur ce thème et les autres qui s'enchevêtrent pour former la trame de ce poème allégorique écrit avec un certain talent. Voici quelques notes en marge du texte. V. 94. *Orghuis*, lire *Orghius*, qui est à *Orghieus* ce que *chius* est à *chieus*. — 149. La *varia lectio* se rapporte au v. 150. — 166. Il aurait été utile de dire que *Qui* a le sens de 'si l'on', de même au v. 171. — 205, faute d'impression pour 204. La variante de *P* (Paris) est à préférer, mais la différence est minime. — 222. Remplacer la virgule par un point.

Arthur Långfors

Eduard Mörike, *Unveröffentlichte Briefe,* mit Unterstützung der Deutschen Akademie herausgegeben von **Friedrich Seebass.** Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger, 1941. XVI und 544 Seiten 8°. Preis: Ganzleinen RM. 12.80.

Nachdem wir durch Gotthilf Renz im Jahre 1939 die 249 Briefe Mörikes an den Pfarrer Wilhelm Hartlaub, den »Urfreund», erhalten haben, legt Friedrich Seebass, einer unsrer besten Mörikekenner, einen stattlichen Band »Unveröffentlichter Briefe» vor, 337 an Zahl, dazu einen Anhang mit 26 Regesten. Er stattet sie mit einem reichen, hundert Seiten umfassenden Kommentar fleissig und zuverlässig aus und gibt ihnen ein gediegenes Geleitwort mit auf den Weg, in dem er ehrfürchtig hinter den Gewürdigten zurücktritt, dessen Werk und Wesen so nachhaltig auf ihn gewirkt haben und dessen Spuren er verehrend nachgegangen ist. Folgende Sätze dieses Geleitworts mögen für das Ganze sprechen: »Das herkömmliche, sich erst in neuester Zeit wandelnde Bild Mörikes wird durch eine aufmerksame Beschäftigung mit den hier bekannt werdenden Briefen eine bedeutsame Erweiterung und Vertiefung erfahren. Dass Mörike alles andere war als ein behaglicher Pfarrherr, der ab und zu aus der Idylle seines ländlichen Dorfes gemütvolle Verse für sich und die Seinen niederschrieb, dass hier ein unendlich schweres Schicksal bestanden werden musste, dass tiefe Zwiespältigkeit die Einheit seines Wesens und seine Schaffenskraft bedrohte, ganz abgesehen von der Krankheit, die man zu Unrecht nur als »Flucht» aus unbequemen Lebenspflichten auffasste — alles das geht aus Mörikes offenen Geständnissen an die Verwandten und Freunde auch in dieser neuen Briefsammlung hervor. Sie erschliesst uns sein eigentliches Wesen, das von dauernden Spannungen des Lichten und Dunklen, des Gesunden und Kranken, des kindlichen Übermuts und der abgrundtiefen Not erfüllt war.»

Da hinfort kaum noch neue Briefe Mörikes zu veröffentlichen sein werden, so darf man sagen, dass jetzt — mit Einschluss der schon früher veröffentlichten Briefe — sein Bild kaum noch neue Farben erhalten wird.

Freilich, der Lyriker und Idylliker beherrscht auch diese Briefe noch weithin. Wie macht es dem Dichter spürbar Vergnügen seinen Briefpartnern die kleinsten Züge des Alltagslebens plaudernd zu erzählen, oder sie auf Zeichnungen und beigefügten »Musterkärtchen» lebendig werden zu lassen. Wie

verweilt er behaglich schildernd bei solch erfreuendem Tun. Das Wetter, brennende Sonne oder die belebende Kühle schattenwärts gelegener Zimmer, Schnee und Nebel, zorniger Donner und zündender Blitz, der rinnende Regen und die zauberischen Brücken schöner Regenbogen — das alles wird gern gemalt und seine anfeuernde oder lähmende Wirkung auf des Dichters geistige Haltung und Leistung bewertet. Von Essen und Trinken ist verweilend mancherlei zu erfahren. Es ist schon nicht zu leugnen, der Lyriker und Idylliker meldet sich in den Briefen.

Aber dann ist auch das andere da, das Dunkle, Hintergründige, der Abgrund, aus dem Nacht heraufwölkt. Der von Krankheit geplagte Mensch, der zu keiner Ruhe kommt, der Umgetriebene, der — ein »Genie der Freundschaft» — zu den Frauen nur unsichere Wege findet, der Abseitige, Scheue, der doch immer wieder neu den Umgang der belebenden Menschen sucht und viele von ihnen durch Wort und Zuspruch beglückt. Da sind die Geldnöte eines sparsam und kärglich Lebenden, der in der Ausübung seines Amtes gehemmt ist und der nur kümmerliche Einnahmen von seinen Verlegern bezieht, da seine Werke nur langsam zögernd den Weg zu einem grösseren Leserkreis finden, obwohl Erlesene zu seinen Freunden zählen: Kerner, Uhland, Hebbel, Storm, Heyse.

Sehr aufschlussreich sind die Briefe an Karl Mayer, jenen erfolgreichen schwäbischen Lyriker, dessen Auflagenziffern die Mörikes weit übersteigen, dem Mörike warme aufrichtige Worte der Anerkennung, ja Bewunderung zollt, dessen Gedichte er gern auswendig im geselligen Kreis vortrug, — und der heute völlig vergessen ist. Diese Briefe sind das Dokument eines literargeschichtlichen Bewertungsirrtums von zuständiger Stelle und machen nachdenklich.

Zeitgenössische Kritik warf Mörike gelegentlich vor, dass nationale und politische Fragen ihn nicht interessierten. Die vorliegenden Briefe bestätigen es.

Welch kümmerliches Echo des Jahres 1848! Welche Echolosigkeit der Jahre 1864, 66,70/71! Gewiss, man darf die hier vorliegenden Briefe, die ja nur noch die Spätlese — eine sehr reiche freilich — darstellen, nicht für sich allein nehmen. Aber so viel wird doch deutlich, wie das vaterländisch grossdeutsche Geschehen bei Mörike am Rande steht. Wieviel leidenschaftlicher nimmt der ihm verwandte Adalbert Stifter in seinen Briefen Stellung zum politischen Geschehen, auf seine Weise freilich, aber doch als ein in den tiefsten Gründen seines Wesens erschütterter und aufgewühlter Teilnehmer.

Mörike, der grösste deutsche Lyriker nach Goethe und Hölderlin, der schwäbische Spintisierer und Märchenerzähler, der Idylliker des Cleversulzbacher Turmhahns und des Bodensees, der Bewunderer Mozarts, dem er das früheste, an Glanz und Schönheit bisher nicht erreichte literarische Denkmal errichtete, er bleibt, trotz schöpferischer Verbundenheit mit der Welt der Griechen, der schwäbische Einsiedler mit dem verwundeten Herzen, zugehörig dem »Volk der Denker und Dichter», beheimatet in der inneren Welt, die er um einige der edelsten Werte unvergänglich bereichert hat, ein Biedermeier voll dunkler Ahnungen, aber noch vor den Toren des Reiches stehend, die sich eben erst geöffnet hatten, als er leise schied. Die vorliegende Briefsammlung bestätigt es.

Dem Herausgeber ist herzlich zu danken für die Fülle zuverlässiger Aufklärung. Sein Kommentar ist ein reicher Spiegel schwäbischer Literatur- und Kulturgeschichte im 19. Jahrhundert. Dem Verlag und der Deutschen Akademie gebührt Dank für das unter den erschwerten Umständen der Zeit frohe Wagnis eines solchen Werkes und für dessen vorbildliche Ausstattung. Der Titel freilich erscheint nicht glücklich. Briefe, die veröffentlicht vorliegen, kann man nicht als unveröffentlichte bezeichnen. »Bisher unveröffentlichte Briefe» wäre unschön gewesen. »Neue Briefe von Eduard Mörike» kommt dem Sinn der Veröffentlichung am nächsten.

PHILIPP KRÄMER

Heinrich Wolfgang Seidel, *Fontane.* Die Dichter der Deutschen, vierte Folge, 5. Band. Stuttgart, Cotta-Verlag, 1940. Zweite Auflage 1941. 98 Seiten. Preis: RM. 1.50.

In der Reihe »Die Dichter der Deutschen» erscheinen seit vier Jahren alljährlich fünf Bändchen, die Abhandlungen lebender Dichter und Schriftsteller über solche der Vergangenheit vorlegen. Der Gedanke ist zweifellos fruchtbar.

Heinrich Wolfgang Seidel, Sohn des Leberecht Hühnchen-Verfassers Heinrich Seidel und Gatte von Ina Seidel, hat zu der Sammlung eine Arbeit über Theodor Fontane beigesteuert. Da Seidel selbst Verfasser von Romanen ist — am bekanntesten ist geworden »Krüsemann», ein Roman aus der Nachkriegszeit — so war er berufen, Fontane zu würdigen, diesen Meisterer-

zähler des vorigen Jahrhunderts, der von sich sagen durfte: »Das Lyrische ist sicherlich meine schwächste Seite.«

Seidel lässt mit wenigen Strichen das äussere Leben und das innerste Wesen Fontanes lebendig werden, dieses aus französisch-hugenottischen Wurzeln stammenden Menschen, dem Preussen mehr als Wahlheimat geworden ist, der in seinen »Wanderungen durch die Mark Brandenburg« die Leser gezwungen hat, märkisches Land, märkische Geschichte mit seinen Augen zu sehen, wie es Menzel mit seinen Bildern für die friederizianische Zeit getan hat, dessen Balladen eine Bildergallerie preussischer Geschichte darstellen, dessen »Joachim Hans von Ziethen« geradezu Volkslied geworden ist.

»Der alte Fontane« — kann man ihn sich überhaupt jung vorstellen? Zum Roman, seiner eigentlichen Gattung, ist er ja erst als Sechzigjähriger gekommen, um dann freilich Werk auf Werk in stattlicher Anzahl zu schaffen. Freilich liegt auf vielen seiner Romane schon Staub, aber »Vor dem Sturm« und »Effie Briest« sind in die Weltliteratur eingegangen. Der Bogen, den Fontane spannt, ist nicht gross. Aber in seiner kleinen, wenn auch mannigfachen und stofflich abwechslungsreichen Welt lebt ein grosser Reichtum verschiedenster Menschentypen, leben alle die Beamten und Förster, die Offiziere und Junker, die Musiker und Maler, die Handwerker und Bauern, leben die Frauen, die freilich nie in starker, eher in problematischer Liebe erscheinen, wie ihr Schöpfer nie ein leidenschaftlich Liebender gewesen ist.

Fontane bekennt von sich in sympathischer Selbsterkenntnis und klarer Bescheidung: »Ich beabsichtige nicht, zu erschüttern, kaum stark zu fesseln. Nur liebenswürdige Gestalten, die durch einen historischen Hintergrund gehoben werden, sollen den Leser unterhalten, womöglich schliesslich seine Liebe gewinnen, aber ohne allen Lärm und Eklat. Anregendes, heiteres, wenn's sein kann, geistvolles Geplauder, wie es hierzulande üblich ist, ist die Hauptsache an dem Buch« — gemeint ist »Vor dem Sturm«.

Das Abgeklärte, Reife, Versöhnliche im Wesen Fontanes, das in seine Werke eingegangen ist, das »heitere Darüberstehen« eines Philosophen, in dessen Tiefen doch auch dunkle Mächte ihr Wesen treiben, die er aber zu bändigen wusste, auf den die Worte über den alten Dubslaw im »Stechlin« passen: »Er hatte keine Feinde, weil er selbst keines Menschen Feind war« — dies alles macht Heinrich Wolfgang Seidel in seiner Studie, für die wir ihm Dank schulden, lebendig. Freilich wird auch deutlich

und schmerzlich sichtbar, wie weit wir heute entfernt sind von solch fontanescher Zuschauerschaft des Lebens, und es ist unwahrscheinlich, dass Fontanes Lebensphilosophie, die im Sowohl als Auch den Entscheidungen einfach ausweicht, also auch keine Fähigkeit zu wahrer Tragik in sich birgt, dem kämpferischen Menschen der Gegenwart Hilfe leisten kann. Fontane war näher dem Idyll als dem Drama. Dramatische Zeiten aber kennen das Idyll nur als Zwischenspiel.

Philipp Krämer

Eingesandte Literatur

Sven Andolf, Floovant, chanson de geste du XII^e^ siècle, publiée avec introduction, notes et glossaire. Thèse pour le doctorat. Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri-A.-B., 1941. CLXXXV-201 p.

Philipp August Becker, Beuve de Hantone. Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-hist. Klasse, 93. Band, 1941, 3. Heft. Leipzig, S. Hirzel. 74 S. Preis: RM. 2.80.

Åke Bergh, Études d'anthroponymie provençale, I: Les noms de personne du Polyptyque de Wadalde (a. 814). Thèse pour le doctorat. Göteborg, Elanders Boktryckeri Aktiebolag, 1941. 230 p. in-8 et 6 planches. Prix: cour. suéd. 7.—.

Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund, 1940—1941.

Cahiers Ferdinand de Saussure publiés par la Société genevoise de linguistique, n° 1, Genève, Librairie Georg, 1941, 104 p. in-8 avec un portrait de Saussure hors texte. Prix: 6 francs suisses. — Sous la direction de MM. Charles Bally et Alb. Sechehaye, les linguistes de Genève se groupaient, fin 1940, en une association: une année plus tard, la Société genevoise de linguistique, forte de 89 membres répartis dans le monde entier, commence la publication de son organe. Outre une vingtaine de pages consacrées aux origines de la société et aux sept premières séances (avec les résumés des communications, le procès-verbal des discussions, les statuts et la liste des membres), ce premier numéro comprend quatre articles de fond. M. Bally, à propos d'une étude de M. Lerch, établit à l'aide d'exemples empruntés au français les rapports entre *Intonation et syntaxe*. M. Henri

Frei (*Qu'est-ce qu'un dictionnaire de phrases?*) expose une nouvelle méthode d'enquête, qu'il a expérimentée d'abord en Extrême-Orient sur le chinois et sur le japonais, et qu'il compte étendre à nos langues. *L'Introduction à l'étude de l'interjection*, de M. Serge Karcevski, est un travail de linguistique générale basé sur les faits de la langue russe. Dans *Les classes de mots et l'imagination*, M. Sechehaye soutient contre la thèse logicienne de M. Brøndal »le point de vue biologique, c'est-à-dire sociologique et psychologique». Le fascicule se termine par les comptes rendus des publications présentées en séance; les plus importants sont signés de M. Bally.

Torsten Dahlberg, Studien über den Wortschatz Südhannovers. Erläuterungen zu Georg Schambachs Wörterbuch der Fürstentümer Göttingen und Grubenhagen. Mit 86 Karten. Lunds Universitets Årsskrift, N. F. Avd. 1, Bd. 37, Nr. 6. 121 S. Preis: Schw. Kr. 8.—.

John W. Draper, Macbeth, »Infirme of Purpose». Reprinted from Bulletin of the History of Medicine, Vol. X, No. 1, June, 1941, p. 16—26.

Études romanes de Lund, publiées par *Alf Lombard*, IV: *Börje Schlyter*, La Vie de Thomas Becket par *Beneit*, poème anglo-normand du XII[e] siècle, publié d'après tous les manuscrits. Lund, C. W. K. Gleerup; Copenhague, E. Munksgaard, 1941. VII—204 p. Prix: cour. suéd. 8.—.

Ursula Feyer, Deutsche Mundarten. Die Mundart des Dorfes Baden, Kreis Verden, grammatisch und phonetisch dargestellt, mit einer quantitativen Analyse der Vokale. Arbeiten aus dem Institut für Lautforschung an der Universität Berlin, hrsg. von *D. Westermann*, Nr. 7. 1941.

Göteborgs Högskolas Årsskrift, XLVII (1941), 2: *Johan Vising*, George Sands roman L'Homme de neige. 13 S. Preis: Schw. Kr. 1.50. — 5: *K. F. Sundén*, Linguistic Theory and the Essence of the Sentence. 42 S. Preis: Kr. 4.—. —24: *Gustaf Stern*, Old English ǣ in the earlier Text of Layamon. 31 S. Preis: Kr. 3.—. Göteborg, Wettergren & Kerber.

Sulo Haltsonen, Kirjallisuudentutkimuksesta ja kansatieteestä. Valvoja-Aika, 1941, N:o 8—9, S. 311—21.

L. L. Hammerich, Clamor, eine rechtsgeschichtliche Studie. Det Kgl. Danske Videnskabenes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser, XXIX, 1. København, E. Munksgaard, 1941. 207 S.

Yrjö Hirn, Goda vildar och ädla rövare i dikt och verklighet. Helsingfors, Holger Schildt, 1941. 348 S.

T. E. Karsten, Die alten nordischen und germanischen Völkerbeziehungen Finnlands im Lichte der neueren Forschung. Eine Übersicht der Hauptereignisse. Bidrag till kännedom af Finlands natur och folk, utgivna af Finska Vetenskaps-Societeten, H. 88, N:o 1. Helsingfors, 1941. 14 S. 8:o.

Pekka Katara, Die nationalsprachliche Entwicklung in Finnland. Das Reich und Nordeuropa. Schriftenreihe hrsg. von *A. Brackmann*, *H. Grellmann*, *W. Hoffmann*, *W. Koppe*, *J. Papritz*, *J. Paul*, *F. Rörig*, *O. Scheel* und *P. H. Seraphim*, Heft 1. Leipzig, S. Hirzel, 1941. 24 S. 8:o mit 1 Karte.

Eugen Lerch, Ço dit »so sagt man» (Roland 314 und 979). Overdruk uit Neophilologus. 6 S.

Eugen Lerch, Zum Gebrauch des Artikels, namentlich beim Abstraktum. Zeitschrift für romanische Philologie, LXI, S. 225—56.

Eugen Lerch, Das Rätsel des Wortes »Deutsch». Eine bedeutungsgeschichtliche Betrachtung. Aus Westermanns Monatsheften, 1941, Okt., Nr. 1022, S. 107—10.

Eugen Lerch, »Dans la ville» und »en ville». Sprachkunde, März 1936, S. 11—13. Berlin, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung.

Eugen Lerch, Ehrenrettung der Grammatik. Sprachkunde, 1939, Nr. 3, S. 1—4. Berlin, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung.

Eugen Lerch, Proklise oder Enklise der altfranzösischen Objektspronomina? Zeitschrift für romanische Philologie, LX, S. 417—501.

Eugen Lerch, Die Konsole und das Christentum. Estratto dall'Archivum Romanicum, XXIV (1940), p. 167—87.

Eugen Lerch, Die sprachliche Sexualisierung der Sachen. Aus Westermanns Monatsheften, 1940, Heft 1013, Jan., S. 286—7.

E. Lerch, Die sprachliche Unterscheidung zwischen Person, Sache und abstraktem Neutrum. Sonderdruck aus Archiv für die gesamte Psychologie, CVII (1940), S. 293—383, Leipzig, Akad. Verlagsges. Becker & Erler, 1940.

E. Lerch, Gibt es im Vulgärlateinischen oder im Rumänischen eine »Gelenkpartikel»? Zeitschrift für romanische Philologie, LX, S. 113—190.

E. Lerch, Die Ausdrücke für »rechts» und »links» und die religiösen Vorstellungen, Sprachkunde, 1940, Nr. 3/4 (Mai/Juli), S. 7—11.

Eugen Lerch, Hyperkorrekte Sprachformen. Sonderdruck aus

Archiv für die gesamte Psychologie 105 (1940), 432—477. Leipzig, Akademische Verlagsgesellschaft m. b. H.

Eugen Lerch, Zu »Epiphanius». Sonderabdruck aus Romanische Forschungen, Band 54, Heft 1, 1940, S. 50—60. Erlangen, Junge & Sohn.

Raphael Levy, Commentaire sur un vers de Gautier d'Aupais. Reprinted from PMLA, Vol. LIV, Nr. 3 (September, 1939), P. 629—36.

Kurt Lewent, A propos d'une récente édition de quelques poésies lyriques de Bertrand Carbonel. Extrait des Annales du Midi, LI (1939), p. 37—48. Toulouse, Éd. Privat.

Charles H. Livingston, Old French *belluré*. Reprinted from Modern Language Notes, LIV, 7, November, 1939, p. 506—9.

Charles H. Livingston, Old French *la* (*laa*); Modern French *layette*. Modern Language Notes, 1939, p. 582—85.

Charles H. Livingston, English *funk*. Reprinted from Modern Language Notes, LV, 4, April, 1940, p. 265—270.

Mitteilungen

Am Kant-Coppernicus-Tage ernannte die Philosophische Fakultät der Universität Königsberg den Universitätskanzler Professor Dr. *Hugo Suolahti* zu ihrem Ehrendoktor.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *Pekka Katara*, Zur Charakteristik einer hochdeutschen Plenarhandschrift. Sonderabzug aus »Bibel und deutsche Kultur» Bd. XI (1941), S. 304—19. – *Emil Öhmann*, Über die Pluralbildung von abstrakten Substantiven im Deutschen, in Beiträge zur Geschichte der deutchen Sprache und Literatur, 65. Band (1941), S. 134—52.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *Pekka Katara*, Die ursprünglich reduplizierenden Verba im Niederdeutschen, bespr. von A. van Loey in Revue belge de philologie et d'histoire, XX (1941), S. 648—9. — *A. Långfors*, Miracles de Gautier de Coinci, bespr. von Ch. Guerlin de Guer in Le Français moderne, VII, Heft 3.—*Holger Petersen Dyggve*, Moniot d'Arras et Moniot de Paris, bespr. von Maurice Wilmotte in Le Moyen Age, N. F., XI (1940), Nr. 1. – *Veikko Väänänen*, Le latin vulgaire dans les inscriptions pompéiennes, bespr. von Leumann in Vox Romanica, V (1940), Heft 1—2.

Newly Discovered Extracts of the Enseignements Trebor

in MS Emmanuel College, Cambridge, 1. 4. 31.

In a recent article[1], commenting on some of the contents of MS Emmanuel College, Cambridge, 1. 4. 31, which was written towards the middle of the fourteenth century, probably in Worcester, I came to suggest that a story which was told as an »example» in a didactic poem of the MS, and which in another, well-known version[2] is entitled *Du coveitous et de l'envieus*, was evidently taken from the *Enseignements Trebor*. Owing to the war conditions, I was not then able to check this conjecture by reference to the printed edition of the Enseignements.[3] Afterwards, a glance at this printed text not only confirmed my opinion, but it also showed that the whole of the poem was nothing but a compilation of passages from the Enseignements.

The Enseignements Trebor, comprising, in Miss Young's edition, altogether 2904 lines — for the greater part octosyllabic —, were written (according to their editress) at the extreme end of the twelfth, or at the very beginning of the thirteenth century, by a certain *Robert de Ho*. The name *Trebor* is simply an anagram of Robert.[4] In spite of its edifying contents this work hardly counts among the brighter stars in the literary firmament of the Middle Ages. It is little more than a mere

---

[1] See *Neuphil. Mitt.*, 1940, p. 127—135.

[2] By Jehan de Boves. Printed by Méon, *Fabliaux et contes*, I (1808), p. 91, and G. Raynaud, *Rec. général des fabliaux*, V, 211. For a third version, see Méon, IV, 386, and Raynaud, V, 201.

[3] See Mary-Vance Young, *Les Enseignements de Robert de Ho, dits Enseignements Trebor, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Paris et de Cheltenham*. Paris. 1901. See also the valuable review of this work by Gaston Paris, in *Romania*, 1903, p. 141—150.

[4] In this article I am not going to touch the question whether the piece is of continental or of Anglo-Norman origin.

collection of sober moral precepts[1], offered in the form of a father's advice to his son, and clearly written without inspiration. The story of Covetous and Envious is told in lines 619—724 of Young's edition, and it is also printed below (ll. 191—292). This is virtually the 22nd fable of *Avianus* retold, and it shows that although medieval hack writers can no longer interest us as teachers of morality, they were good tellers of burlesque tales.

The two MSS known to Miss Young were:

1) MS Bibl. Nat. 25408, fonds français (formerly MS Notre-Dame 273 *bis*), in Miss Young's edition and here referred to as *P*. It is dated 1267, and probably written in France. Numerous lacunae lessen its value, and it does not extend beyond l. 2623; yet it is on this text that Miss Young's edition is based.

2) MS Cheltenham, Phillipps 4156, referred to as *C*, written in the second half of the thirteenth century in an English hand,[2] gives a more complete text than P.

MS Emmanuel Coll. 1. 4. 31 (here referred to as *E*) contains the following passages of the printed edition (although not in the same order): 33—40, 77—84, 93—96, 99—102, 157—164, 215—222, 225—234, 257—272, 291—296, 353—362, 387—390, 441—446, 619—630, 631—636 (contracted into two lines), 637—724, 733—748[b], 1025—1032, 1083—1086, 1095—1098, 1203—1206, 1225—1228, 1233—1236, 1245—1250, 1379—1381, 1419—1422, 1447—1456, 1943—1946, 2374—2379, 2382—2389, 2398—2407, 2712—2715, 2734—2737, 2834—2841. Between ll. 744 and 745 E has four lines, of which the first two appear also

[1] Miss Young and Gaston Paris have called attention to the similarity between some passages of the Enseignements and Elie of Winchester's translation of *Disticha Catonis*. It is interesting to notice the form of line 167 of E: *Prenge de ta meiné cure*. In Elie it is practically in the same form (*Pren de ta maisnee cure*), while C reads: *Fiz, de ta meinee pernez cure*. The line is not in P.

[2] See Paul Meyer, in *Notices et extraits des manuscrits*, XXXIV, 1 (1891), p. 212.

in C. Ll. 73—74 and 307—308 of E are not in P or C; for ll. 73—74, however, cf. ll. 275—278 of the printed edition.

The E text is given, below, in full. Although it is inferior to the other two MSS, and marred by numerous corrupt readings, this text, used with judgment, might have made it easier for Miss Young to solve some textual puzzles, had she had access to it.

As to the relationship between the MSS, the readings of E generally come nearer to C than to P (see particularly lines E 11 = Y[1] 37; E 63 = Y 263; E 247 = Y 679; E 256 = Y 688; E 295 = Y 735; E 301 = Y 741). E also contains passages that are not in P, but there are, on the other hand, a few instances when P and E agree against C (see, for instance, E 210 = Y 642). But in all those cases where E agrees with the reading of either of the known MSS as against the other it generally comes near to what I should think is the original reading, and that is why I should refrain from saying that it is more closely related to one than to the other of the two.

Emmanuel College Cambridge MS 1. 4. 31 (ca. 1350)

Ki prodhome estre voldra (Y 2384) (*Fol. 114*)
Sanz travail pas ne serra.
Qui a honur se velt guier,
Countre eise l'estut efforcer
De tele chose fere sovent
Qui mult li greve durement. (Y 2389)

Enseignetz a tes amis (Y 33)
De totes terres et tutz pays
Sunt contrés al vaillanz.
Si de bien fere sunt sachanz,

[1] *Y*, which is used for Young, refers to the printed edition.

7 *sqq.* Fiz, ce te di cum tes amis: (Que) totes terres e touz païs Sunt contrees a bien vaillant S'il de bien fere est savant, Cum a peisun *Y*.

Com al pesson qui volt errer,
Ou que il venge en la meer,
Ceo est sa demeigne region,
Si la velt fere mansion. (Y 40)

Ne blamez tant tun amy (Y 77)
Mes que il eit deservi;
Que il se peine de amender
Ne repussez bien loier;
Ne nul ne loiez tant durement,
Si il de bien fere se repent,
Que tu nel pusses blamer bien.
Mesure veinke tretute rien. (Y 84)

Checun home est conu trop tard, (Y 93)
Ou seit bon ou seit de male part,
Car s'il est bon, ceo sache tu
Qu'il est trop tard dune(?) conu, (Y 96)
Et s'il est fel & de male part, (Y 99)
Il reest conu trop tart, (*Fol. 114°*)
Pur ceo qu'il vet trop deceivant
La bone gent par semblant. (Y 102)

Jeo tei dirrai mon purpens, (Y 157)
Quei mei semble la major sens,
Que home eit en sei descretion,
Et puis voille sevre resun,
Et que il sache amesurer
Et de teiser et de parler,
Et qu'il sache quant ad parlee,
Et quant respons lui est donee. (Y 164)

Il mei semble grant honor (Y 229)
Au vallet et a grant seignor

26 trop tart desconu *C;* Trop tart est de tei quoneü *P* — 28 reste *C* — 34 soffrir raisun *Y*.

Que il sache dreit deviser
De ceo qu'il orra recounter,
Et dounque le voille consentir
Mes qu'il ne soit a son pleisir, (Y 234)
Car mout melt plere li devereit (Y 225)
De estre vencu par dreit
Que il autre a tort venquisat,
Et sa volunté acomplisat. (Y 228)

Amez melz ceo que tu as (Y 215)
Et dunt tu ben certein serras
Que ceo que l'um te avera promis,
Ou si ceo nun, tu fra pis.
Et unquore ceo tei di
Que en promesse trop ne te affy,
Car tel promet assez sovent
Que de doner n'ad talent. (Y 222)

Quant tu plus riches serras (Y 257)
Et tu meillor poer averas,
En tun purpens deis egarder
Si que tu puisses endurer *(Fol. 115)*
Meschief, si il tei avent,
Car Deu qui l'un & l'autre tient
Ne fet pas tut dis ouelin
Le commencement et la fyn. (Y 264)

Mettetz ta vie en teu confort (Y 265)
Que tu ne crenges trop la mort,
Car ne vit pas joiusement
Qui crent la mort trop durement.
Et nepurquant iceo tei di
Que vous ne mettet en obli
Que tu murras al chief del tour,

52 Se tu nel faiz, t'en sera pis Y.

Com firent touz li ancessour, (Y 272)
Car la vie de chescun
Tret a autre mansion.

Si t'avient aschune perte (Y 291)
Pur quei checе en poverte,
En patience le deis suffrir,
Et si te doit ben sovenir
Que tu ne eus rien quant tu nasquis,
Eins estoietz de petite pris. (Y 296)

Ne seietz pas trop deshaitez, (Y 353)
Mes qui a tort seiez jugé,
Car poi gent serrunt lé
De ceo que autres unt engené. (Y 356)

Si aucon fud od tei medlé (Y 357)
Et tu li aies pardoné,
Ne querez jammés de ceo vengance
Mes que tu as bien puissance,
Ne del malfet mes ne l'apele,
Si del rechief nel renovele. (Y 362)

N'eiez ja si grant pesance (Y 387)
Que n'eiez bone esperance.
Bone esperance sanz guenchir
Ne (ne) ta (*sic*) lerra mie perir. (Y 390) (*Fol. 115v°*)
Tu deis de mestre & de seignur (Y 441)
Lour ire suffrer ou douçor,
Mes que il tei diont grant folie
Et grant tençon & vilenie.
A grant honur tei iert turné,
Et il aprés tei saverunt gree. (Y 446)

73—4 *For the sense, cf. Y 275—278.*

Une chose trus que vous dirrai: (Y 1025)
Tant as, tant vals, tant te amerai.
Et pur ceo le tei ai dit issi
Que tu entendes bien de fi
Que riche home ad assez des amis
Et povere home ad assez des enemis:
Quant soen aver trestut lui faut,
Qui einz li ama de lui ne chaut. (Y 1032)

Tu deis amis purchacer (Y 1083)
Ains que tu aies grand mestier,
Et sercher les pres & loinz,
Que tu les eies a bosoignes. (Y 1086)

Qui soen veil amy tient chier, (Y 1095)
Quant il le veit afebler,
Dunt poet le novel esperer
Alcun bien en lui trover. (Y 1098)

Jeo te commande, bel fiz, et pri (Y 1203)
Que ne guerpetz tun veil amy
Pur le novel recovere,
Que tu gueres n'as esprové. (Y 1206)

Ne feint amy ne seiet mie (Y 1225)
Vers celui qui en tei affye,
Car pecché serreit & vilté,
Et tu en serriet retté. (Y 1228)

E si te di unquore itant (Y 1233) (*Fol. 116*)
Que jeo ne sai nul mal si graunt
Com de l'enemy privé
En qui home se est mult fié. (Y 1236)

---

120 Qui est uncore a esprover *Y* — 130 Quanque tun cuer te set descrivre *Y* — 134 Ce que des ainz sout tis amis *Y*.

A ton amy ne devetz dire (Y 1245)
Quanque ton queor siet ne desire,
Car s'il avent que tun amy
Devinge puis tun enemi,
Dunque savereit ton enemi
Que avant meins sout tun amy. (Y 1250)

Quant en meillor pees serretz, (Y 1419)
De contrarie dunque vous gardetz,
Et quant averetz greignur distance,
Dunc esperez tost allegance. (Y 1422)

Ne est greignor pris ne bounté (Y 1447)
A conquerer grant herité
Que il n'est de garder le bien
Quant est conquis, ne dotetz rien,
Einz est greindre, si estre puet,
Et greignor peine i estuet
Du bien garder que purchacer,
Et plus estuet travaillier
Que l'um ne fet au deservir
Qui par honor se velt garir. (Y 1456)

Si ton bon amy t'ad meffet, (Y 1379)
Dunt en tun queor eietz desheit,
Si unques fist bien que te fut a gré
N'oblietz pas cele bounté. (Y 1382)

Si bien ne tei puet servir (Y 2712)
Ton amy, nel deis haïr,
Car mult estuet de amy suffrer
Qui lel amour voldra tenir. (Y 2715)

---

137 greinor barate *Y* — 138 Donc esperez aveir souate *Y* — 153 *sqq.* Fiz (cher), si ben te puet servir Ton ami, nel deis pas haïr, Kar molt estuet, *etc. C, omitted in P. The reading of E makes better sense, which need not mean that it is the more original.*

Bon amy fet tote rien. (Y 1943) (*Fol. 116v°*)
Si tu les troves gardetz le bien,
Car meinz le siet bien purchacer
Et pur petit relesser. (Y 1946)

Ne lessetz tes gaigneries, (Y 2398)
Ne tes bos, ne tes praieries,
Que tu ne regardes sovent.
Prou en averas, men escient,
Car qui regarde son desert,
Si il ne gaigne, rien ne pert. (Y 2403)

Prenge de ta meiné cure, (Y 2734)
Que chescun face sa dreiture,
Car autrement ton travail
Resemble nef sanz governail. (Y 2737)

Ne eiez de baret soign, (Y 2404)
Si tu ne faces par grant bosoign,
Car sil qui plus sovent barette
Plus sovent fet dunt se regrete. (Y 2407)

Si tu es de grant poer, (Y 2374)
Dunc te conten par grant saver,
Que tu par ta grand poesté
Ne mesprenges par volunté,
Car jeo ne le voil celer mie:
Desoutz force tapit folie, (Y 2379)
Que ja ne se movereit, (Y 2382)
Si force ne le mainteneit. (Y 2383)

E unquore te di apertement (Y 2834)
Que lealté est fundement

---

157 vaut tote rien Y — 178 Ne mes prenges.

De tuz les sens, iceo sachez,
Qui jeo te ai ore enseignez.
Car qui n'ad oue sei lëauté,
Ja n'eit il tant de autre bounté
Que ne seit pur ceo honie,
Si soule lëauté eit guerpie. (Y 2841)

Un ensample tei voil apprendre, (Y 619) (*Fol.117 v°*)
Alcun bien i purras entendre.
Ore escutetz ceste lesçun.
Jadis i furent dui compaignon:
Li un de deus fut envious,
Et l'autre fut mult coveitous.
Cil deus leverunt un matin
Et ensemble alerunt lur chemin.
Dans Jubiter qui fut lasus
Esgarda vers la terre jus
Et vit ces deus hommes errer.
Il commensa a purpenser (Y 630)
Que il homme voleit devenir } (Y 631—636)
Pur lur corages esprover. }
Les hommes qui si errerunt (Y 637)
Nulle garde ne se donerunt
Que il lur fut tiel espie.
Ja si est mis en lur compaignie. (Y 640)
Mult suefement les aresoune:
»Seignours, iretz vers Colonie?»
Cil li dient en lur respons:
»Oïl, sire, desques la irroms.»
— Et jeo ensemble od vous irrai
Et bone compaignie vous tendrai.»
Cil demandent: »Qui estes vous
Que issi voletz errer od nous?
N'avoms cure de compaignon,

207 fust itel e. *Y* — 208 La *Y*.

Si ne savom com cil ad a non (Y 650)
Et de quele terre il seit neez,
Et que prodoume l'eit engendrez.»
Cil lur dist en sa reison:
»Seignors, Jubiter ai noun.
Un dompnedeu sui de lasus,
Si m'engendra Dan Saturnus
De la deuesse Veneris.
Venu su ore en ceo païs. (*Fol. 117v°*)
Pur vos amours m'i plust turner,
Car jeo voil un doun doner: (Y 660)
L'un de vous avera sa demande
Que il requerra, ja n'iert si grande,
Et al teisant si ert dublee.
Itele faz la destinee.»
Li coveitous sei merveilla
De si fet dun, se purpensa
Que si il primer requerreit,
Soen compaignon le duble avereit,
Et il de ceo n'en *out cu*re,[1]
Car coveitus fut sanz mesure. (Y 670)
Et .....n resoune l'envious:
»Amy», fet il, »n'entendetz vous
Cum bon doun nous est doné?
Que fetetz vous? Quar demandetz
Quele chose vous est mestier.
Ne devetz mie longes targier,
Car qui soen prou vait purloignant,
Home le tendra a nonsachant.»
L'envious commensa a rire,
Quant il out tele chose dire. (Y 680)
»Mes tu,» fet il, »enceis requer,

[1] *There is a round blot in the middle of this opening, probably caused by a bit of fat that has got in between the leaves. The spot is illegible.* — 239 *Line spoiled by the blot mentioned above.* Ainz l'aresone l'envius *Y.*

Car jeo ne voil pas commencer
Pur fere gainer tei teisant
Plus que ne freie requerant.»
Li coveitus dunque li redit:
»Certes mout as le sen petit.
Tei que chaut que jeo prenge,
Quant jeo al tuen ne met chalenge?
A tun oés ore lui requer
Qu'il te doint quanque est mestier. (Y 690)
Et que puet de mei chaler
Que que jeo deie aprés aver?» (*Fol. 118*)
L'envious dunque lui respount
Par itele ire que a poi ne font:
»Mes tu, pur quei t'en voils retraire
De ceo que m'enseignetz a fere?
Mes faille ore tuit autresi,
De mei part ben le otri.»
Issi commencent a estriver
Li quels d'eus deust ainz rover. (Y 700)
L'un dest*reint* sa covetise,
Envie l'autre justise.
Mes a la parfin se purpensa
L'envious qu'il requerra,
Et a dit a soen compaignon:
»U jeo face mal ou noun,
Si jeo requer, quant tu l'orras,
Jeo qui que lee nient serras,
Et quant en saveras le parfin
N'iras ja al gain du vin. (Y 710)
»Sire,» fet il a dampnedeu,
»Ore vous dirrai qu'ei esgardé:
Ffaites mei un des oilz voler,
Et que del autre veie cler,

---

265 faille *written for* fai le — 276 lié *Y* — 278 Ja n'iras del preu au molin *Y*.

Car dunque deveroit mon compaignon
Les siens deus perdre par reson,
Solum iceo que vous deïstes,
Quant vous ceo doun nous promistes.»
Ffait Jubiter: »Ceo est verité,
Cest argument n'iert ja fausé.» (Y 720)
Ainz que fuissent le mot finee,
Li oil li est del chef volé,
Et al autre les deus volerent.
Issi tuz deus se damagerent. (Y 724)
Meint home unquore fet autresi (Y 733) (*Fol. 118 v°*)
Que, pur grever soen enemi,
Ffet de gré a sei damage
Pur descharger soen corage
Et pur fere seli greignor:
Vers lui soen queor est sanz amour.
Del autre part vous redi el
Que meint envious est itel
Que il het autre par sole envie,
Si il veit qu'il ad greignur baillie
De lui, ou s'il est meutz ametz
Et des autres plus honoretz; (Y 744)
Ja ne mefface a lui rien, } In C, not in Y.
Ffor soule en tant q'il eit bien }
Et qu'il puisse doner ou vendre, }
Et a soen oés eit que despendre; } Only in E.
Si le harra il pur soul itaunt (Y 745)
Et lui ert tut malvoilaunt.
Ore veietz com grand damage
Que envie destreint issi corage (Y 748)
Que le home het l'autre a graunt tort, (Y 748a)
Come si il eust soen parent mort. (Y 748b)

Tauno F. Salminen

306 entant.

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e et XIII^e siècles

XV[1]

Messire Pierre de Molins

1. Son œuvre.

Les chansons figurant dans la *Bibliographie des chansonniers français* de G. Raynaud sous le nom de *Pierre de Molins* sont au nombre de quatre. Les voici avec l'indication des auteurs qui se les disputent:

R. 14. *Quant foillissent li boskaige.*
Mesire Pieres de Molins, *T* et table de *M.*
Amauri de Craon, *C.*
Le vidame de Chartres, *K N P X* et le chansonnier de Mesmes [2].
Anonyme, *H O U V.*

R. 221. *Fine amours et bone esperance*
Me ramaine joie et chanter.
Mesire Pierre de Molins, *M.*
Gace Brulé, *C K N P X.*
Le châtelain de Couci, *a.*
Anonyme, *A L O R U V.*

R. 661 = 715. *Tant sai d'Amours que cil qui pluz l'emprant.*
Mesire Pieres de Molins, *A C M T a.*[3]

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65; t. XXXVII, 1936, p. 257; t. XLI, 1940, p. 12, 49, 118 et 157, t. XLII, 1941, p. 153 et t. XLIII, 1942, p. 7.

[2] C'est ainsi qu'on désigne un ancien manuscrit, aujourd'hui perdu, ayant appartenu à Henri de Mesmes, et dont s'est servi Claude Fauchet pour son aperçu de l'ancienne poésie française. Contenant des chansons de trouvères, il est apparenté de près au groupe formé par les manuscrits *K N P V X.* Voir pour plus de renseignements Mme Janet Girvan Espiner-Scott, *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet*, Paris, 1938, p. 264 ss.

[3] A vrai dire, les manuscrits *A* et *a*, apparentés de près, indiquent comme auteur de R. 661 = 715 ainsi que de la quatrième chanson, R. 1429, *Mesire Pieres de Molaines*, ce qui est une erreur: le second envoi de R. 1536 (voir ci-dessous, p. 71) prouve avec évidence que son véritable nom était *de Molins.*

Aubin de Sezanne, *K N P X.*
Anonyme, *O R.*
R. 1429. *Chanter me fait ce dont je criem morir.*
Mesire Pieres de Molins, *A C M T a.*
Gace Brulé, *N* et le chansonnier de Mesmes.
Anonyme, *H I K O U V X* et le manuscrit de Zagreb (*za*).[1]

Les témoignages des manuscrits *M* et *T*, généralement dignes de foi, créent une sérieuse présomption en faveur de Pierre de Molins: *M* lui attribue en effet les quatre chansons, *T* trois d'entre elles. Cette première impression est renforcée par la constatation que dans *M* et *T* nos chansons se suivent immédiatement dans le même ordre formant le groupe suivant:[2]

M T R. 14	*Quant foillissent li boskaige*
M T R. 1429	*Chanter me fait ce dont je criem morir*
M T R. 661 = 715	*Tant sai d'Amours que cil qui pluz l'emprant*
M R. 221	*Fine amours et bone esperance*

Un examen plus détaillé nous conduit à la même conclusion.

1) R. 14. — Étant donné la mauvaise réputation des attributions du manuscrit *C*, la candidature d'Amauri de Craon, proposée par ce manuscrit seul, ne pourrait être prise en considération. Contre *M T* (P. de Molins), les attributions de *K N P X* et du chansonnier de Mesmes (Vidame de Chartres), ne pèsent pas lourd; à ces cinq manuscrits se joint *V*, où la chanson, anonyme, se trouve dans un groupe de quatre pièces attribuées ailleurs au vidame de Chartres. Les six manuscrits en question (*K N P V X* + Mesmes), tous étroitement apparentés, ne fournissent qu'un seul témoignage. On ne peut pas tirer de conclusions de la place qu'occupe notre chanson dans *H* et *U*. Reste le manuscrit *O*. Dans *O*, où se trouvent nos quatre chansons, elles sont anonymes comme toutes les chansons de

[1] Voir pour ce manuscrit Mario Roques, *Le chansonnier français de Zagreb*, dans *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, 1928, p. 509 ss.

[2] Dans les manuscrits *A a*, appartenant à la même famille que *M T*, R. 1429 et R. 661 = 715 forment groupe, mais dans tous les autres cas nos chansons se trouvent toujours isolément.

ce recueil, mais, grâce au principe qui a guidé le rédacteur du manuscrit, il y a moyen de distinguer avec une quasi certitude celles qu'il a regardées comme composées par Thibaut de Champagne ou par Gace Brulé. En effet, le rédacteur, qui range les chansons dans l'ordre alphabétique d'après la lettre initiale du premier vers, a placé en tête de chaque groupe les chansons de Thibaut de Champagne, puis celles de Gace Brulé, s'il s'en trouve. Or, dans les groupes composés des chansons dont le premier vers commence par les initiales de nos quatre pièces (*c*, *f*, *q* et *t*), chacune de celles-ci occupe la première place après une ou plusieurs chansons de Thibaut de Champagne. Ainsi le copiste semble vouloir les attribuer toutes à Gace Brulé. Pour ce qui est de R.14, *O* nous présente ainsi comme un nouveau candidat Gace Brulé. Comme nous venons de le dire, *M* et *T*, apparentés de près, donnent leur voix à Pierre de Molins. Les quatre candidats ayant reçu une voix chacun, celle de *M T* l'emporte sur les autres.[1]

2) R. 1429. — *C*, en donnant sa voix à Pierre de Molins, vient ici appuyer l'attribution de la famille *M T A a*, ce qui signifie deux voix pour ce trouvère. Gace Brulé en reçoit une par l'attribution directe de *N* et du chansonnier de Mesmes ainsi que par l'attribution indirecte de *O V za*, appartenant à la même famille, où la place qu'y occupe la chanson désigne ce même auteur.[2] A ces manuscrits s'ajoute *I* qui, ayant placé notre chanson entre deux pièces attribuées ailleurs à Gace Brulé, semble indiquer celui-ci comme auteur. C'est ainsi que Gace Brulé a reçu deux voix tout comme Pierre de Molins. Nous donnons sans aucune hésitation la préférence au témoignage de *C M T A a*.

3) R. 661 = 715. — Ici, comme pour la pièce précédente, *C* d'une part et *M T A a* de l'autre appuient la candidature de

[1] A. Långfors, *Les chansons attribuées aux seigneurs de Craon* (dans *Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors*, VI, 1917, p. 43), est arrivé au même résultat.

[2] *H K U X* ne fournissent pas de renseignements à cet égard.

Pierre de Molins. Aubin de Sezanne, n'étant proposé que par le groupe *K N P X*, ne reçoit qu'une voix, de même que Gace Brulé (*O*). *R* ne fournit aucune indication à cet égard. Il s'ensuit que la chanson est assurée pour Pierre de Molins.

4) R. 221. — Cette fois il n'y a que *M* pour soutenir la cause de Pierre de Molins. Des autres manuscrits, *C* et *K N P X* (avec *O*, et *L*, appartenant à la même famille, qui offre la chanson, anonyme, au milieu d'une longue série de chansons de Gace Brulé) l'attribuent à Gace Brulé; le groupe *A R a* plaide pour le châtelain de Couci, *a* par attribution directe, *R* et *A* par la place qu'y occupe la chanson dans un groupe d'autres pièces de ce trouvère. De *V* et de *U* il n'y a aucun renseignement à tirer. De nouveau, nous sommes porté à donner raison à *M*. D'abord, la seconde voix que reçoit Gace Brulé par l'attribution du manuscrit *C* n'est pas un argument bien solide étant donné le caractère souvent fantaisiste de ses attributions. D'autre part, R. 221 faisant partie d'une série de quatre chansons attribuées à Pierre de Molins dont trois sont indubitablement de lui, il n'y a pas de raisons suffisantes pour lui refuser la quatrième.

2. *Identification de l'auteur.*

Avant de procéder à l'examen tendant à l'identification de notre trouvère, il y a lieu de revenir sur son nom. Nous avons déjà constaté (voir ci-dessus, p. 62, note 3) que son véritable nom était Pierre de Molins.[1] Il est en effet appelé *Pierre de Molins* dans *C*, *M* et *T*, ainsi qu'à la table de *M*, tandis que *A* et *a* l'appellent *Pierre de Molaines*. D'où vient cet autre nom? Est-il de pure fantaisie?

Le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* n'enregistre aucun Molaines; on n'y trouve qu'un Molaine (Loiret, arr.

[1] Paulin Paris (*Chansonniers*, dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXIII, 1856, p. 683) semble être le seul qui lui ait donné son vrai nom: *Pierre de Moulins*.

Orléans, cant. Jargeau, comm. Tigy) et un Moulaine (Meurthe-et-Moselle, arr. Briey, cant. Longwy, comm. Haucourt), les deux sans *s*. Mais l'existence d'une ancienne famille noble de Molaines est attestée. Du Cange (*Histoire de saint Louys*, etc., Paris, 1668, p. 396 et 397) en mentionne deux membres, *messire Pierre de Moleines* et son frère, *messire Colart de Moleines*, appartenant aux »Chevaliers de l'Hostel du Roy, pour la voye de Thunes», c'est-à-dire à ceux qui devaient aller avec saint Louis outre-mer en 1270. Des deux manuscrits *A* et *a*, apparentés de très près, *A* est le plus ancien. Comme ce manuscrit a été achevé, en 1278, par Jehan le Petit d'Amiens[1], on voudrait croire que c'est lui qui, ayant eu connaissance de l'existence des chevaliers de Moleines, ses contemporains, ou de leur famille, a inscrit de sa propre autorité le nom erroné.

Le grand nombre de localités portant le nom de Moulins (ou Les Moulins) rend impossible de localiser immédiatement notre auteur. Il faut donc examiner d'abord diverses notices historiques se référant à des localités ainsi nommées.

Paulin Paris (*l. c.*) croit que Pierre de Molins était un seigneur normand originaire de »la petite ville de Moulins, dans l'ancien bailliage d'Alençon — il pense évidemment à l'actuel Moulins-la-Marche[2] — qui a donné son nom à une des plus anciennes familles de Normandie.» Comme P. Paris ne nomme aucun membre de cette famille, nous ne pourrions nous prononcer sur cette hypothèse.

Il a existé une autre famille de Molins, en Mâconnais, dont le fief était Moulins, Saône-et-Loire, arr. Charolles, cant. Chauffeilles, comm. Châteauneuf. Cependant le plus ancien seigeur de ce lieu dont nous ayons trouvé mention, *Jehan seigneur de Molins*, n'apparaît pas avant 1478.[3]

Par contre on trouve, depuis une époque très ancienne, parmi

---

[1] Voir A. Jeanroy, *Bibliographie sommaire des chansonniers français du moyen âge*, Paris, 1918, p. 1.

[2] Moulins-la-Marche, Orne, arr. Mortagne, ch.-l. cant.

[3] Voir L. Lex, *Les fiefs du Mâconnais*, Mâcon, 1897, p. 30.

les bienfaiteurs de l'église d'Ourscamp[1], un *Pierre dit du Moulin* (Molinellus), de Noyon[2], chevalier, qui en 1142 fait don à cette église d'une maison avec verger et jardin, situés in vico du Mas-l'Évêque dans la proximité de Noyon, ainsi que de 18 muids de terre à Magny[3], tenues en fief de l'évêque de Thérouanne[4], avec l'autorisation d'Eudes de Dreslincourt[5] de qui il les tenait aussi en fief[6].

Reste un quatrième fief, Molins ou Moslins, Marne, arr. Épernay, cant. Avize. Dans un document d'environ 1173, énumérant les fiefs de la Champagne[7] on trouve, parmi les vassaux dont le domaine appartenait à la châtellenie de Vertus[8]: Petrus de Molendinis (*Molins*), ligius et III menses custodie. C'est le même *Pierres des Moulins*[9] qui figure dans un rôle de Henri I^er^ de Champagne (d'env. 1170) avec cette mention: »liges et III mois de garde; a Poncanci[10] la tierce part de la ville et sa meson des Moulins et seitiesme de winage de Vertuz que il vandi aus chanoines de la chapelle le conte.» Le *Pierre de Molins* nommé dans un acte de 1187 comme témoin d'une charte de Gui de Joinville, évêque de Châlons-

---

[1] Ursicampus (Urbs-Campus), Orcamp, abbaye cistercienne du diocèse de Noyon, fondée en 1129 (Mas Latrie, col. 1922), actuellement Ourscamps, Oise, arr. Compiègne, cant. Ribécourt, comm. Chiry-Ourscamps.

[2] Noyon, Oise, arr. Compiègne, ch.-l. cant.

[3] Magny, Oise, Compiègne, cant. Guiscard.

[4] Thérouanne, Pas-de-Calais, arr. Saint-Omer, cant. Aire.

[5] Dreslincourt, Oise, arr. Compiègne, cant. Ribécourt.

[6] Voir M. Peigné-Delacourt, *Histoire de l'Abbaye de Notre-Dame d'Ourscamp*, Amiens, 1876, p. 128.

[7] Voir A. Longnon, *Documents relatifs au Comté de Champagne et de Brie 1172 —1361*, t. I, *Les fiefs*, Paris, 1901, p. 66, n° 1834.

[8] Vertus, Marne, arr. Châlons-sur-Marne, ch.-l. cant.

[9] Voir A. Longnon, *Livre des Vassaux du comté de Champagne et de Brie 1172—1222 publié d'après le manuscrit unique des Archives de l'Empire*, Paris, 1869, p. 197, n° 2594.

[10] Pocancy, Marne, arr. Châlons-sur-Marne, cant. Vertus.

sur-Marne de 1164 à 1190[1], est probablement encore le même. Il y est dit parent de Milon de Cernon.[2]

Plus tard, sur une liste datant de 1210 à 1214 environ, figure Petrus de Molins, seigneur du même fief.[3] Nous croyons que ce n'est pas le même que son homonyme, attesté déjà vers 1170, mais qu'ici il s'agit du fils aîné de celui-ci. — Un document que A. Longnon[4] croit dater soit de 1181 soit d'une année quelconque entre 1214 et 1222, nomme un *Pierres de Molins*. Vu l'incertitude de la date, ce pourrait aussi bien être l'un que l'autre des deux Pierre déjà mentionnés.

Johannes de Molendinis (alias *de Moulins*), figurant sur une liste des vassaux du comte de Champagne datant d'entre 1222 et 1243[5], n'est pas qualifié seigneur de Molins, mais est, comme nous allons voir, déclaré lige d'autres fiefs. Est-ce un frère puîné du Pierre de Molins de la liste de 1210—1214? Il est mentionné en ces termes: »fecit hommagium ligium ex eo quod tenet apud Mareis[6] et ibidem prope, ex parte uxoris sue, in castellaria Pruvini[7]. Et tenet aliud feodum scilicet Coliniacum[8] in castellania Virtuti, scilicet quicquid pater uxoris dicti Joannis emit a domino Guillelmo de Alniseio[9], salva ligeitate comitis Sancti Pauli. Et, si tres habuerit heredes, duo eorum erunt ligii comitis Campanie de duobus feodis antedictis.» Nous croyons voir le fils de celui-ci dans »*Messires Pierres de Molins*, liges de sa terre des Marés avec les appartenan-

---

[1] Voir A. Longnon, *Livre des Vassaux*, etc., *Table*, p. 308, et Mas Latrie, col. 1407.

[2] Cernon, Marne, arr. Châlons-sur-Marne, cant. Écury-sur-Coole.

[3] A. Longnon, *Documents relatifs*, etc., t. I, p. 129, n° 3569.

[4] A. Longnon, *Livre des Vassaux*, etc., p. 203, n° 2660.

[5] A Longnon, *Documents relatifs*, etc., t. I, p. 166, n° 4139.

[6] Évidemment Les Marets, Seine-et-Marne, arr. Provins, cant. Villiers-Saint-Georges.

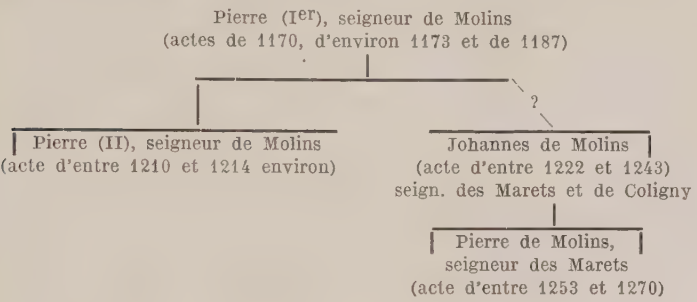
[7] Provins, Seine-et-Marne, ch.-l. arr.

[8] Coligny, Marne, arr. Châlons-sur-Marne, cant. Vertus.

[9] Évidemment Aulnizeux, Marne, arr. Châlons-sur-Marne, cant. Vertus.

ces», figurant sur la liste des vassaux de Thibaud V de Champagne, comte de 1253—1270[1].

Ces données nous permettent de dresser de la famille de Molins de la Marne la table suivante:



Avant de nous décider pour l'une ou l'autre des familles portant le nom de Molins, voyons si l'on ne pourrait pas, par l'examen des destinataires du trouvère, établir des présomptions sur la patrie de l'auteur lui-même.

R. 14 n'a pas d'envoi et celui de R. 221 ne contient pas de nom propre. R. 661 = 715 est adressée à *mon maistre*, tandis que R. 1429 est envoyée à *Noblet* et à *Gilet*.

Sur Gilet nous comptons revenir à une autre occasion. Le mystère qui a longtemps entouré Noblet s'est récemment dissipé.[2] Récapitulons ici les données principales. Après avoir, très probablement, pris part à la troisième croisade (1191), Noblet, c'est-à-dire Guillaume V de Garlande, s'était marié en 1193 à Alix de Châtillon-sur-Marne. Il combattit du côté de Philippe-Auguste contre Jean sans Terre et se trouva, en 1204, au siège de Rouen. En 1214 il se distingua à Bouvines. On retrouve son nom pour la dernière fois dans un acte de 1216, mais il y a lieu de supposer qu'il n'est mort qu'en 1219, après s'être croisé avec le prince Louis contre les Albigeois.

---

[1] A. Longnon, *Documents relatifs*, etc., t, I, p. 227, n° 5647.

[2] Voir notre article *Identification de Noblet, ami de Gace Brulé, de Conon de Béthune et de Pierre de Molins*, ici même, p. 7.

Les fiefs principaux de Guillaume V, Garlande et Livry[1], étaient situés dans le département actuel de Seine-et-Marne. Des quatre seigneuries de Molins entre lesquelles nous avons à choisir, il y en a deux, celles de la Sarthe et de Saône-et-Loire, qui sont trop éloignées du pays où vivait le seigneur de Livry pour permettre de supposer des relations très intimes entre les familles qui y avaient leur siège. Les deux autres familles de Molins étaient originaires l'une de l'Oise, l'autre de la Marne, départements limitrophes de celui de Seine-et-Marne. Comme cependant leurs seigneuries étaient situées à une distance à peu près égale des domaines de Guillaume de Garlande, on ne peut se décider immédiatement pour l'une ni pour l'autre. Mais il reste un moyen d'arriver à une solution probable.

Noblet (*alias* Guillaume de Garlande V) et Gilet ne sont pas les seuls amis de Pierre de Molins dont nous ayons connaissance. A eux s'ajoute le célèbre Gace Brulé. Si l'amitié de Gace Brulé et de Pierre de Molins n'a jamais été signalé auparavant, c'est que la chanson R. 1536 de Gace Brulé, que nous republions ci-après à l'*Appendice*, a toujours été éditée sans les envois. Le poète s'y adresse à *mon seignor Noblet* et à *mon seignor de Molins*.[2] Ces envois ne se trouvent que dans les manuscrits *I* et *U*. Aucun des éditeurs ne s'est servi du manuscrit *I*; cependant F. Fath[3] a bien utilisé le manuscrit *U*, et on ne voit pas pourquoi, dans son édition, il a omis les envois; peut-être lui ont-ils paru apocryphes. Les voici.

VI Chançons, va t'en tost et isnelement
Droit a Noblet, mon seignor, cui j'aim tant,
Si te fera par lo païs espandre. 43

---

[1] Garlande, Seine-et-Marne, arr. Melun, cant. Brie-Comte-Robert, comm. Réau; Livry, Seine-et-Marne, arr. et cant. Melun, comm. Livry.

[2] *Helisent* du troisième envoi est peut-être un personnage fictif. Il est bien entendu que cet envoi pourrait être apocryphe.

[3] Fritz Fath, *Die Lieder des Castellans von Coucy nach sämtlichen Handschriften kritisch bearbeitet*, Heidelberg, 1883 (diss.), p. 81.

VII Di mon seignor de Molins qu'il te chant,
Qui par amors est plus pales que cendre. 45

VIII Et si lor di que tant aim Helisent
Que toz sui siens por ardoir ou por pendre. 47

Cette chanson R. 1536 a été rangée par F. Fath parmi les pièces douteuses du châtelain de Couci, elle a été exclue par G. Huet de son édition de l'œuvre de Gace Brulé. Cependant elle est bien l'œuvre de celui-ci. Rien que la présence, parmi les destinataires, de Noblet le fait supposer. Nous allons voir que l'attribution des manuscrits ne fait que renforcer cette première impression.

Voici d'abord la liste des manuscrits ainsi que les attributions de ceux-ci:

R. 1536. *Molt ai esté longuement esbahiz.*
Guillaume de Viés Maisons, *C.*
Le chastelain de Couci, *K P X* et le chansonnier de Mesmes.
Gace Brulé, *M* et la table de *M.*
Anonyme, *ILOUV.*

Il n'y a pas lieu de tenir compte du témoignage isolé de *C.* Restent le châtelain de Couci et Gace Brulé. Les attributions de *M* étant en général plus sûres que celles du groupe *K P X* (+ le chansonnier de Mesmes), nous donnons sans hésitation la préférence à Gace Brulé. Sa candidature est appuyée, et par là même tout à fait assurée, par le témoignage du manuscrit *O*. Comme nous venons de le dire, dans ce manuscrit les pièces, toujours anonymes, sont rangées dans l'ordre alphabétique, d'après la lettre initiale du premier vers, et sous les différentes initiales règne un ordre rigoureux: dans chaque groupe sont placées en tête les chansons de Thibaut de Champagne, suivies immédiatement de celles de Gace Brulé, s'il s'en trouve. Dans la série de la lettre *m*, notre chanson R. 1536 suit immédiatement deux chansons de Thibaut de Champagne. Cette place appartenant à Gace Brulé, ce trouvère a donc reçu une voix supplémentaire qui s'ajoute à celle de *M*. C'est donc à bon droit que nous lui attribuons R. 1536.

Nous savons ainsi que Gace Brulé a été l'ami d'un seigneur de Molins, mais est-il sûr que celui-ci soit identique à notre Pierre de Molins? Il faut l'affirmer sans réserve. Le témoignage de R. 1429 nous a déjà permis de constater (voir ci-haut, p. 69) que Pierre de Molins et Noblet étaient amis, et du moment que Gace Brulé envoie une chanson, celle dont il a été question ci-haut, à ce même Noblet et à un seigneur de Molins, il est évident que celui-ci est identique à Pierre de Molins. Mais nous sommes à même d'en fournir une autre preuve encore.

La chanson R. 787 (publiée ci-dessous, p. 95) présente un envoi, resté inaperçu jusqu'ici et qui n'est venu jusqu'à nous que dans un état fragmentaire (ms. *H*). Le poète s'y adresse à un nommé *Peires amis:*

VII Peires amis, quel que mail que j'an traie,
Nule achoisun d'amer ne mi delaie.
. . . . . .
. 48

Regardons les manuscrits où se trouve la chanson R. 787 et leurs attributions:

R. 787. *Ne me sont pas achoison de chanter.*
Gace Brulé, *C K N P X.*
Maistre Guillaume le Vinier, *a.*
Anonyme, *H L O U V za.*

L'attribution à Gace Brulé des manuscrits *C K N P X* est encore appuyée par la place qu'occupe la chanson dans le manuscrit *O* où, dans le groupe des pièces rangées sous la lettre *n*, elle est précédée de deux chansons, la première de Thibaut de Champagne, la seconde (R. 653) de Gace Brulé. Elle est donc assurée pour Gace Brulé.[1] L'attribution aberrante du seul manuscrit *a* (Guillaume le Vinier) ne pourrait infirmer cette conclusion.

[1] Pour Gace Brulé parle aussi la rime (v. 23) *cuidier*: *er*, rime qui semble caractéristique de ce trouvère. Voir, dans l'édition de G. Huet, les chansons III, 20 (R. 1572), VI, 32 (R. 643), XXXVI, 32 (R. 1754) et XLIX, 17 (R. 801) où *cuider* rime avec *doner*, *amer*, etc.

C'est donc Gace Brulé qui envoie ici une chanson à son ami Pierre, qui ne pourrait être que son ami Pierre de Molins.

Revenons à la question de localisation. La découverte de l'amitié régnant entre Gace Brulé et Pierre de Molins a en effet beaucoup facilité notre choix entre les deux familles de Molins qu'il nous reste à examiner. Pierre, familier du trouvère champenois, appartenait donc à la famille de Molins du département de la Marne, en pleine Champagne, plutôt qu'à celle du département de l'Oise. Il faut regarder comme tout à fait probable que la patrie de notre trouvère était Molins ou Moslins, Marne, arr. Épernay, cant. Avize.

Pour identifier le poète Pierre de Molins, il suffit de jeter un coup d'œil sur la table généalogique de la p. 69. Contemporain et compagnon de Guillaume de Garlande V et de Gace Brulé, il est sans doute identique à Pierre II de Molins que nous avons vu figurer dans un rôle d'environ 1210. Comme son illustre confrère, il a évidemment exercé son art dès la fin du XII^{e} siècle et appartient ainsi au nombre des plus anciens trouvères. Il avait indubitablement du talent, ses chansons nous semblent sensiblement au-dessus de la moyenne.

Chansons de Pierre de Molins

I

Quant foillissent li boskaige

(Raynaud 14)

Manuscrits: *C*, fol. 111 r° (Brakelmann, *Archiv*, XLII, p. 351); *H*, fol. 228 v° b (fac-similé, p. p. G. Bertoni, *Archivum Romanicum*, I, 1917); *K*, p. 180 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *M*, fol. 43 r° a (fac-similé p. p. J. et L. Beck); *N*, fol. 85 v° b; *O*, fol. 107 v° a (fac-similé p. p. J. Beck); *P*, fol. 66 v° b; *T*, fol. 150 v°; *U*, fol. 165 r° (fac-similé p. p. la Société des anciens textes français); *V*, fol. 49 r° a; *X*, fol. 128 v° b. — La musique est notée dans *K N O P T V X*. Dans *M*, par suite de la disparition du feuillet où commençait la chanson R. 14 (il n'en reste que les

six derniers vers à peu près, v. 58—63 de notre texte), la musique qui a dû y être notée a disparu aussi.

Éditions: L. Lacour, *Chansons et saluts d'amour de Guillaume de Ferrières, dit le Vidame de Chartres*, 1859, p. 59; A. Långfors, *Les chansons attribuées aux seigneurs de Craon*, dans *Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors*, t. VI, 1917, p. 73; J. et L. Beck, *Le Manuscrit du Roi*, t. II, 1938, p. 184 (d'après *O*).

Versification: 7 *a* b *a* b *a* b *a* b b *a*. *Coblas doblas* (aige i; ise oir; oie ier). — Le tableau suivant fait voir la répartition des strophes:

	T	*M*	*C*	*U*	*H*	*K*	*NPVX*	*O*
I Quant ... boskaige	I	—	I	I	I	I	I	I
II Seur ... folaige	II	—	II	II	II	II	II	II
III Amors ... servise.....	III	—	—	III	III	III	III	III
IV Molt ... quise	IV	—	V	—	IV	—	IV	IV
V Douce ... moie	V	—	VI	—	—	V	V	—
VI Dame ... morroie	VI	VI	VII	—	—	—	—	VI
VII Mais ... losengier	VII	VII	IV	—	—	—	—	VII

Auteur: *Amaris de Creonne* selon *C*; *Li visdame de Chartres* selon *K N P X* et le chansonnier de Mesmes (voir ci-dessus, p. 62, note 2); *Mesire Pieres de Molins* d'après la table de *M* et le manuscrit *T*.

Graphie de *T*.

I Quant foillissent li boskaige,
Ke pré sont vert et flori,
Ke cil oisellon sauvaige
Chantent au dols tans seri,
Las! et je plaig mon damaige:
Quant plus chant et jeu et ri,
Mains ai joie en mon coraige,
Et si me muir por celi
Ki n'en daigne avoir merchi,
Si ne m'en tieg pas a saige.

I — 1 florissent *N V U* — 2 preis *U* — 3 Et cil *C U H K N V*; ozillons *U* — 4 a d. t. s. *C U* — 5 Et je plus p. *K N P V X*; mon malage *V* — 6 Ke plus *T*; Q. p. gieu et chant et ri *K N O P V X* — 7 Plus ai duel *K N P X*; Plus ai en mon cuer malage *V*; ens m. c. *T* — 8 K'ensi *C U*; Ensi *H O*; por celui *X* — 9 Ke *C*; Qui n'em puet *H*; Ki (Ke *U*) n'en (ne *N*) vuet a. m. *N O P X U* — 10 Se ne *C* (*les derniers vers des deux premiers couplets, v.* 10 *et* 20, *sont intervertis dans C*); ne m'en toing mie *O*; ne l'an t. *U*; ne me t. *V*.

II Seur tout conois mon folaige.
Moi ke chaut? Je sai de fi
K'Amors a tel signouraige
K'il le m'estuet faire ensi,
Si servirai mon eaige
(Ne sai se ja m'ert meri)
La belle, la prex, la saige
Pour qui j'ai soulas guerpi,
Dont fine Amors m'a traï,
Ki m'ochist en son homaige.

III Amors, en vostre servise
Me sui mis en noncaloir,
Si sai bien k'en nule guise
Ne m'en porroie movoir.
Ensi m'estuet a devise
Quanques vous volés voloir:
Mis sui en vostre franchise
Loiaument, sans decevoir;
Mais ne me puis perchevoir
Ke pitiés vos en soit prise.

II — 11 De tout *T*; Sors t. *C*; Seur touz *K N P V X*; Se je connois *H*; Par t. c. mon damage *O* — 12 Qui me vient ce sai de fi *O*; Se sachiez jel sai de fi *C U*; bien sai *H*; gel sai *K P X* — 13 Qu'amer a tel seignorie *V* — Ki le *T*; Si lou *U* — 15 S'en s. *C*; Servira en *U*; Je sofferai *H*; Se mis i ai *O* - 16 Tant k'elle ait de moi mercit *C U* — 18 P. cui ai *C*; *H omet* qui — 19 amor *C K P V X* — 20 Ains m'o. *C*; Si m'o. *U*; Qui me met *O*.

III *Ce couplet manque dans C. U ne donne que ces sept vers* (21, 22, 23, 29, 30 *et deux vers apocryphes*):

Amors en vostre servise 21
Ai esteit en nonchaloir
Et sachiez par nule guise 23
Ke ceu ke il se dist voir
Ke pitiés vous en fust prise 30
Et por lou reparsevoir 29
M'aveis mis en nonchaloir. 22

IV Molt ai en vous pitié quise,
Mais ainc ne l'i poi veoir
N'en celi ne l'avés mise
Ki tot le mont fet valoir.
Bien avés ma mort emprise,
Et quant plus mi desespoir
Plus mi truis en sa justise,
Si sai bien k'a estovoir
M'estuet morir ou savoir
Se joie m'en iert pramise.

— 21 servage *V* — 22 M'avez mis *H O U* — 23 Si savez qu'en *O*; Et sachiez par n. g. *U* — 24 Ne me p. *V* — 25 Por ce m'e. *O*; Ainz me couvient *K N P V X* — *H lit les v.* 25—26 *ainsi:*

Faire m'estuet a devise
Qanqe voet voz doz voloir.

— 27 servise *H* — 28 L. en bon espoir *O* — 29 Si ne p. apercevoir *O*; Et por lou reparsevoir *U*; apercevoir *V X* — *H omet le v.* 29 *et lit ainsi le v.* 30: Qe joie m'i soit tremise — 30 pitié *N*; fust prise *U*.

IV — *Ce couplet manque dans K et U.* — 31 M. ai p. en vous q. *O X*; ens vous *T*; en li *C* — 32 N'onques *O*; C'onques *N P V X*; Onques ne la pou avoir *C*; peuc *T*; voir *P X*; ne li poi noier *N* — 33 N'en cele *N X*; N'en celui *P*; S'en cele *V* — 34 Dont tous li mons doit voloir *C*; Qui t. m. doit vouloir *N*; Qui tot seit et doit v. *O*; set v. *P T*; set voloir *V X* — 35 enquise *C* - 36 desesperoit *T* — 37 justice *N V T* — *O lit les v.* 36—37 *ainsi:*

Quant je plus m'en desespoir,
Puis fu en vostre franchise.

— *Voici les v.* 37—38 *de C:*

Et plux amors me justice
Et bien voi c'a l'estevoir.

— *N P V X omettent les v.* 38—40, *mais N V X ajoutent entre les v.* 35—36 *ces trois vers:*

N'ele ne puet remanoir,
Car trop ai m'entente mise
En ce qui me fet doloir.

V Douce dolors est la moie,
Car tant en ai le mal chier
Ke tot le mont n'en prendroie
Sel me couvenist cangier.
K'ai je dit? Je ne porroie
Ne ja volenté n'en quier,
Et nonporquant tote voie
M'estuet penser et vellier,
Mais ne me puis eslongier
De li, se morir devoie.

VI Dame, voir, tous i morroie,
Car je ne vous os proier
S'en chantant ne vous disoie
Çou dont j'ai si grant mestier.
Belle a cui mes cuers s'otroie,
Tot mi penser desirier
Sont a vous, ou ke je soie;
Mais, por Dieu, tant vos requier
Ke me fesissiés quidier
K'a vostre amor ataindroie.

— *Le couplet* IV *se lit ainsi dans H:*

Molt ai en li pitié quise,
Onques ne la pou avoir.
Diex, s'en li ne l'avez mise
Qui tout le mont doit valoir,
Bien avez ma mort porquise,
Et qant plus me desespoir,
Adonc m'assaut et atise
Sa biautez et mon voir (*sic*)
Qui m'on (*sic*) mis a mon juïse.

V — *Ce couplet manque dans H, O et U* — 41 Douce dame de valour est la moie *V* — 42 Et tant *C* — 43 ne pr. *T* — 44 couvenoit *K N P V X*; laissier *C* — 45 Las qu'ai dit *V*; Dex qu'ai dit *K N P X*; K'est ceu deu *C* — 46 Ne je v. *V* — 47 ne por quant *K N P V X* — 48 Me fet p. *K N P V X*; pener et v. *T* — 49 Ne ne m'en p. e. *C*; m'en p. *K*.

VI — *Ce couplet ne se trouve que dans C O T et, mutilé* (*restent la seconde moitié du v.* 58 *et les v.* 59 *et* 60), *dans M.* — 52 Ke je *C*;

VII Mais li felon losengier
Aront fait maint destorbier
A ceaus cui Amors maistroie. 63

Remarques

I — 4. *Seri*, doux. — 10. »Je sais que je ne me conduis pas comme un homme raisonnable.»

II — 11. *Conoistre*, reconnaître. — 12. *De fi*, certainement. — 13. *Signouraige*, puissance. — 16. *Merir*, récompenser.

III — 24. *Soi movoir*, partir, s'éloigner. — 25. *A devise*, exactement. — 27. *Franchise*, puissance.

IV — 35. *Emprendre*, entreprendre, décider. — 37. *Justise*, pouvoir. — 38. *A estovoir*, nécessairement, forcément.

V — 47. *Tote voie*, toutefois, cependant.

VI — 56. *Desirier*, langoureux. Cf. Tobler-Lommatzsch, *s. v. desirrier*, adj.: *pencee desirriere*, etc.

VII — 62 *Destorbier*, trouble, ennui.

II

Chanter me fait ce dont je criem morir

(Raynaud 1429)

Manuscrits: *A*, fol. 159 v° b (fac-similé p.p. la Société des anciens textes français); *C*, fol. 42 r° (Brakelmann, *Archiv*, XLII, p. 256); *H*, fol. 222 r° b (fac-similé p.p. G. Bertoni, *Archivum Romanicum*, I, 1917); *I*, fol. 161 v° (*Archiv*, XCVII, p. 303); *K*, p. 376 b (fac-similé p.p. Aubry et Jeanroy); *M*, fol. 43 r° a (fac-similé p.p. J. et L. Beck); *N*, fol. 37 r° b; *O*, fol. 24 r° b (fac-similé p.p. J. Beck); *T*, fol. 151 r°; *U*, fol. 11 r° (fac-similé p.p. la Société des anc. teztes fr.); *V*, fol. 104 r° b; *X*, fol. 242 v° b;

Quant je *O* — 54 j'ai grignor m. *C O* — 55 La belle ou *C* — 56 Tuit mi celey desierrier *O* — 57 Sont de vos *O*; Sont en li *C* — *Les v.* 58—60 *manquent dans C* — 58 Soulement tant *O* — 59 feissiez *M O* — 60 S'a v. a. auanroie (*sic*) *O*.

VII — *Cet envoi se trouve dans C M O T* — 61 Maint felon et l. *O*; felons *T*.

a, fol. 22 v° (A. Keller, *Romvart*, 1844, p. 253); *za*, fol. 143 v° (fac-similé p. p. Mario Roques, *Le chansonnier français de Zagreb*, dans *Mélanges Jeanroy*, Paris, 1928, p. 509 ss.). La musique est notée dans *A K M N O T V X a*. Dans *U*, la musique est inscrite seulement pour le premier vers et pour les trois premiers mots du second.

Éditions: E. Mätzner, *Altfranzösische Lieder*, 1853, p. 6; Gédéon Huet, *Chansons de Gace Brulé*, 1902, p. 94. Un couplet, le cinquème, a été imprimé par Paul Meyer dans la *Romania*, XXXVI, p. 304, d'après le manuscrit de Rouen 533, fol. 114 b. Dans A. Jeanroy, *Chansons, jeux partis et refrains inédits du XIII^e siècle*, 1902, p. 11, se lit le premier envoi (ms. *H*).

Versification: 10 a *b* a *b* a *b b* a. *Coblas unissonans* (ir ee). — Les couplets IV et V sont intervertis dans *C*. Dans *H*, les couplets III—V sont mélangés: III présente les v. 17—20 et 29—32 du texte, IV les v. 25—28 et 37—40; V ne donne que les v. 33—36, mais la place a été laissée libre pour quatre vers. Les v. 21—24 sont omis. — La chanson R. 906 du roi de Navarre présente le même schéma métrique que R. 1429, mais a une autre mélodie, tandis que R. 1930 et R. 1932 imitent et la forme strophique et la mélodie de notre chanson (Hans Spanke, *Beziehungen zwischen romanischer und mittellateinischer Lyrik mit besonderer Berücksichtigung der Metrik und Musik*, 1936, dans *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philologisch-historische Klasse*, dritte Folge, Nr. 18, p. 48).

Auteur: *Me sires Pieres de Molaines* selon les manuscrits *A* et *a* (et la table de *a*); *Pierez de Mollins* selon *C*; *Me sire Piere* dans *M*, *Me sire Pieres de Molins* dans la table de *M*; *Gaces Brullez* d'après *N* et le chansonnier de Mesmes (voir ci-dessus, p. 62, note 2); *Me sire Pieres de Moelins* selon *T*.

Destinataires: *Noblet* dans *H*; *Noblet* et un *sire* dans *M T*; *Noblet* et *Gilet* dans *O*; *Noblet* et *Giles* dans le manuscrit de Zagreb (*za*).

Graphie de *M*.

I Chanter me fait ce dont je criem morir:
Loiaus amours et douce desirree,
Si me merveill conment puet avenir
Que ma mors est la rienz qu'ai pluz amee. 4

Tant ai douçour a mon mal soustenir:
Quant pis me fait Amors et mieuz m'agree.
Dex! verrai ja la pramesse averee
Dont fine Amours me deüst enrichir?

II Ma pramesse m'est tournee a faillir,
Esperance s'en est de moi alee;
S'einsi la pert, ne sai que devenir.
Ahi! dame, con dure dessevree,
Quant nul confort de vous ne puis oïr!
Bien est m'amors esprise et alumee;
Mout me poise quant vous dis ma pensee,
Quant par ce pert dont deüsse joïr.

I — 1 je *manque dans H*; je croi m. *za* — 2 Loial a. *A H O Va*; Loial amour et d. et d. *C K N*; Loial et amor et d. et d. *X* — 3 m'esmerveil *Aa*; m'en m. *T* — 4 Qui ma *A*; Quant ma (lai *I*) mort veult *C I U*; Que m'amour *a*; Que s'amors (s'amour V) *K N V X*; qui plus m'agree *A H M K N V X a za*; ke plus agree *T* — 5 T. ai (a *H*) dolour *A H a*; T. hai douz cuer *za*; a mes (me *H*) maus s. *H I U*; en mon m. s. *C*; en mon m. maintenir *K N O V X* – 6 Ke pis *A T a*; Kant plus me grieve a. *I U*; Q. plux m'ocist s'amor *C*; Q. plus m'ocit ades et plus i bee *H*; me fait adez *za*; et plus m'agree *C U K N O V X T za* — 7 venrai *A a*; v. je *C za*; v. je ja V;avree *za* –8 Donc *M*; fin a. *za*;amour *A C I K N O V X a*; me *est répété dans A*; me devoit *K N O V X*; me devroit *za*; enrechir *I U za*.

II — 9 La pr. *H K N O X V T za*; M'esperance *I*; tourne *Aa*; en f. *H*; au f. *K N V X* - 10 Qu'esperance *K N O V X za* — 11 le p. *A M Ta*; perc *A*; pers *U* - 12 A. amours *A M T Va*; He d. *I*; Oi d. *U*; con (si *H*) d. destinee *H K N O V X* — 13 Q. je de vos c. ne p. o. *C*; nuns c. *I*; ne p. de vos o. *H U*; ne p. de vous avoir *K N*; ne p. avoir *O V X za* — 14 Or est *CIU*; Dunc est *H*; B. est amors *T*; ma mort *C M*; m'amor anprise *I* — 15 Trop me repent *C I U*; Repentanz sui qant *H*; M. me p. ma dure destinee *za*; que v. dis *M T* — 16 Q. por ceu p. cant d. j. *I*; Q. por ceu perz ceu d. d. j. *U*; Q je pert ce *za*; por ce *O*; part dun d. j. *H*; d. d. enrichir *M T*; devroie j. *A K N O X a za*.

III Et non por quant ne se doit esbahir
De mal soufrir cil qui a servir bee,
Qu'assez aim mieuz ceste painne a sentir
C'un tout seul jour l'eüsse entroublïee,
Quant je recort souvent et a loisir
Sa grant biauté, fine et fresche esmeree,
Qui si m'ocit coiement a celee,
Et je chant, las! pour ma dolour couvrir.

IV Douce dame pour cui plaig et souspir,
La mieuz vaillanz qui soit de mere nee,
De vous ne vueill ne ne quier departir,
Quar pour vous ai toute joie oublïee.
Tant finement vous aim et vous desir
Que ja sanz mort n'en sera mais ostee
La granz amour qui m'est u cuer entree;
Ne sai se ja la me voudroiz merir.

III — 17 Et ne p. q. *A K N U V Xa*; ne s'en d. e. *Aa*; ne s'en (se *V za*) d. repentir *K N O V X za* — 18 Pour (De *Aa*) m. sentir *A K N O V Xa za*; De m. avoir *H*; cilz *I*; cil qi assez i bee *za* — 19 J'aim m. pour li *Aa*; M. aim ades c. p. soffrir *C I U*; Q'assez ameraiz lunge p. soffrir *H*; Assez (Q'assez *za*) vueil m. c. p. sousfrir *K N O V X za* — 20 l'eusse obliee *H*; entroblie *U* — *Les v.* 21—24 *manquent dans H* — 21 Que si souvent recort *K N O V X za*; Par maintes (mainte *U*) fois recors *C I U*; Tant boinement regart *Aa*; tot a l. *U* — 22 La *V*; et *manque dans T V za*; franche e. *K N V X*; meree *za* — 23 Ke *C X*; K'ensi *U* — 24 Et chans ades *C I U*; Et gieu et chant p. mon penser c. *K N O V X za*.

IV — 25 Belle d. *I U*; p. qoi p. *za* — 26 La plus vaillant (vaillanz *za*) *H K N O V X za*; La plus belle *I U* — 27 ne vueill ne qier ne doi partir *K N O za*; ne veul ne ne m'en quier partir *C*; ne quier ne voil ne doi partir *U*; ne kier ne ne doi departir *I*; ne kier ne plus (pus *a*) ne doi partir *Aa*; ne puis nuit ne jor departir *H*; ne v. a nul jour d. *V* — 28 Et p. *A H K N V Xa za*; Et p. ce ai *O*; par v. ai t. j. oublie *T* — 29 Si f. *U* — 30 Que sanz dolour ne s. *M T*; ostee *manque dans A*; ne puet estre celee *I U* — 31 La

V Onques ne seu amer a repentir,
Pour ce en ai mainte painne enduree,
Quar j'ai un cuer a Amours maintenir
Ferm et loial, douce dame honouree.
Or doinse Dex qu'il vous viegne a plaisir
Que vostre amour fine me soit dounee,
Qu'en la meillour doit bien estre trouvee
La granz pitiez dont mercis doit venir.

VI Par Deu, Noblet, la mercis comparee
Vaut mieuz assez et pluz est desirree
Que dons qui est donnez sanz deservir.

VII Par Dieu, Gilet, del mont la pluz loee
Endroit celi est vilainne prouvee
Cui mes cuers est dounez sanz revenir.

---

grant a. *K N V X*; La doce amors *H*; amours *A O Ta za*; La grant dolor (granz dolors *U*) *C I U*; ki (que *I*) el cuer (cors *U*) m'est e. *C I U H* — 32 Ne sai sel me v. m. *za*; le me *M A H K N Va*; ja ne me *T*; voudra *C O*.

V — *Ce couplet manque dans V* — 33 O. n'oisai a. en r. *U*; amors en r. *I*; et r. *C*; ne r. *O za*; a. a recelee *K N X* — 34 P. cen (ce *O*) avrai *K N O X za*; P. ceu si ai *C I*; S'en ai por tant *H* — 35 Que *I U K N O X*; Q'en hai *za*; amor *O T I U*; soustenir *M Ta* — 36 Fin *A C H I Ua za*; Franc *K N O X*; bele d. *K O X za*; ounere *A* — 37 Ce d. *T*; Or doign *K N O X za*; Pour dieu vos pri s'il (se *Aa*) vous vient a (en *U*) p. *A C H I Ua*; aveigne a p. *X* — 38 amors *H O T U za*; me fust d. *Aa* — 39 Car desormaix *C*; Et canque soit d. b. e. atornee *I U* — 40 grant *A H I K N Xa*; pitiet *I X*; merci *H I X*; La grant mercis d. pitiez d. v. *za*.

VI — *Cet envoi ne se trouve que dans M T H O za* — 41 merci *H* — 42 et e. p. d. *H*; et s'est p. savoree *O*; savoree *za* — 43 a repentir *M T*.

VII — *Cet envoi ne se trouve que dans M T O za* — 44 P. d. sire *M T*; Giles *za* — 45 Envers *O za* — 46 s. repentir *M*; Cui j'ai donney (Qe je donai *za*) mon cuer s. repentir *O za*.

Remarques

II — 9 »La promesse que j'ai eue était fallacieuse». — 12. *Dessevree*, séparation. — 14. *Esprendre*, s'allumer, s'enflammer.

III — 18. *Beer a*, aspirer, tendre à. — 22. *Esmeré*, fin, délicat, gracieux.

IV — 32. *Merir*, récompenser.

V — 33. »Mon amour n'a jamais été inconstant.»

VI — 41. *Comparer*, gagner, payer. — 43. *Deservir*, mériter.

III

Tant sai d'Amours que cil qui pluz l'emprant

(Raynaud 661 = 715)

Manuscrits: *A*, fol. 160 r° b (fac-similé p. p. la Société des anciens textes français); *C*, fol. 236 r° (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, p. 372); *K*, p. 255 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *M*, fol. 43 v° a (fac-similé p. p. J. et L. Beck); *N*, fol. 125 r° a; *O*, fol. 133 v° b (fac-similé p. p. J. Beck); *P*, fol. 81 v° b; *R*, fol. 128 v°; *T*, fol. 151 v°; *X*, fol. 172 r° b; *a*, fol. 23 r°. — La musique est notée dans tous les manuscrits sauf *C*.

Édition: A. Jeanroy et A. Långfors, *Chansons satiriques et bachiques*, 1921, p. 22.

Versification: a b a b *c* b *c* d d. *Coblas unissonans* (ant i age).

10 10 10 10 4 10 4 7 7

— La famille *K N P X* ne donne que deux couplets, dont l'un correspond au couplet I du texte qu'on va lire, tandis que l'autre se compose des cinq premiers vers du couplet II (v. 10—14) et des quatre derniers du couplet III (v. 24—27).

Auteur: *Me sires Pieres* selon *A* et *T*; *Li sirez Piere de Mollins* selon *C*; *Aubins de Sezane* d'après *K N P X*; *Me sire Piere de Molins* dans *M* et la table de *M*; *Mesire Pierres de Molaines* dans *a* et la table de ce manuscrit.

Destinataire: *Mon maistre.*

Graphie de *M*.

I Tant sai d'Amours que cil qui pluz l'emprant
Et mieuz la sert et pis li est meri.
De ce sui liez que ja la connoiz tant

Que je en ai mon pensé departi
Et mon corage.
Longement m'a deceü et trahi
Par mon folage,
Ne ja nus hom n'iert senez
Qui trop siut ses volentez.

II Ahi, Amours, de vostre faus samblant
Deceveour, dont tout le mont chasti,
Qui tant par est douz au conmencement,
Tant que fin cuer avez pris et saisi
En vostre homage;
Et quant il pluz vous criera merci
Pluz trueve outrage;
Pour ce sui de vous tournez,
Si n'en doi estre blasmez.

III Ce sachiez bien: qui en Amour s'atent
Ne puet avoir nul poieur anemi;
Pluz est crueus quant l'en mainz se desfent,
Ne het rienz tant com el fait son ami;
Bien est sauvage.

I — 1 cilz *R*; con cil *C K N P X*; d'a. c'est cil qui pis en prent *O* — 2 Et plus la s. *R*; Qui plus la s. *O*; et mains li e. m. *K N P X*; *le second* et *manque dans A* — 3 S'en sui mult l. *N P X*; Ce poise moi *K*; quant je la c. t. *A C K N P X* — 4 Par quoi j'en ai *A C O R a*; penser *C T*; mon penser amenri *K N P X* — 8 Ne ja mes hons *O*; Ne ja (Ne ja ne *N*) li hons *K N P X R*; nul hom *T*; hons *C*; n'iert amés *A a* — 9 Ke trop *A*; Ki trop i ait ces v. *C*; Qui bien s. *O*; Qui trop fait *R*.

II — 10 *K N P X omettent* Ahi; foll s. *T*; beau s. *O R* — 11 De decevoir d. *O*; De cel veoir d. *R*; Le tricheor d. *K N P X* — 12 Ke *C*; a c. *C*; Mult par estes (par en estes *N*) douce (douz *N*) *K N P X* — 13 fins cuers *O T*; franc cuer *R*; aiez pris (*X omet* pris) et s. *K N P X* — 14 *manque dans A a*; Et son h. *O R* — 15—18 *manquent dans K N P X* — 15 *C omet* vous; *R omet* plus — 16 trovera *O* — 17 seux je de *C*; de v. sevrez *M T* — 18 Se n'en doie *C*; ne d. *T*.

Ha! qui savroit les maus que j'en senti,
L'ire et la rage,
Ja ne seroit ses privez
S'il n'estoit pluz que dervez. 27

IV En Amours a mauveses teches cent,
Par coi cil a le poieur gieu parti
Qui aimme adés que cil qui se repent,
Ses joieus cuers vaut mieuz de cuer mari,
Qu'en lonc servage 32
Est qui aimme. Amours, je le vous di,
A tel usage
Que ja nus hom qui soit nez,
Por qu'il aint, n'iert bien amez. 36

V Toutes les rienz q'umilitez desfent
Et courtoisie et franchise autresi
Faites, Amours, jel sai certainnement,
Pour ç'ai a vous et vous a moi failli.
Mal seignorage 41
Fait mal servir; pour ce vous ai guerpi:
En mon damage
Perçui, si con vous savez,
Vos tres granz desloiautez. 45

III — 19-23 *manquent dans K N P X* — 19 Ce sai tres bien *T*; amours *A O H* — 20 Que ja n'avra *O R* — 21 q. on m. *A C O T*; q. el m. *R* — 22 rien *O*; com elle f. s. amin *C*; comme fait *A a R* — 24 Mes qui *K N P X*; Et quant s. *R*; Ha ke s. *C*; je senti *M T* — 25 Et la grant r. *K N P X*; Et la poinne et la r. *O*; Et l'ire et la r. *R* — 26 si pr. *C R*; vo (voz *K*) pr. *K N P X* — 27 S'il n'estuet *A*; desvez *K N O P X*.

IV *Ce couplet manque dans K N P X* — 28 Quant amors *O*; amour *R* — 29 Pour qoi *A a*; il a *R* — 30 cils *R*; s'en r. *T* — 31 Se j. c. *C M T*; Ses joianz c. *O* — 32 Ke l. s. *A* — 33 Est (Et *R*) qui aimme qu'amors est je le vos di *O R*; *M omet* le — 34 De t. u. *O* — 35 *manque dans a*; Que ja mais hons *O*; hons *C R*; né *A* — 36 Pour k'il aint bien n'ert a. *A a C*; Pour qu'il bien aint n'iert a. *R*; Qui aint ne sera a. *O*.

V — *Ce couplet manque dans K N P X* — 39 je sai *A a*; ce

VI Certes, Amours, ja maiz si finement
N'amera nus; pour ce n'en ai joï,
Tant vous trouvai orgueilleuse et tirant,
Sanz guerredon, onques pitié n'i vi.
Autre voiage
Sieurrai que vous, ce sachiez vous de fi,
Tout mon eage;
Quant de vous sui eschapez
Bien serai rois couronnez.

VII A mon maistre t'en va, chançons, di li,
Fai cest message
Que mençonges et vertez
M'ont fait Amours dire assez.

---

sai *O*; se iai *C* — 40 Por k'ai *T*; Pues c'ai *C*; Pour quoi ai vous et neis a moi failli *R* — 41 Ma s. *A* — 42 *A a omettent* Fait mal servir — 43 Ens m. d. *T*; Qu'en m. d. *R*; Quant m. d. *C*; Que m. d. *A a O* — 44 *R omet* vous — 45 Et vos (vo *A*) grans d. *A a C*; En voz granz d. *O R*.

VI — Ce couplet manque dans *A K N P X* — 46 bien f. *O* — 47 nuns por ce ne m'avoi ci *O*; ne m'ai joi *R* — 48 Trop v. tr. *R*; trova *O*; orguillous *C* — 49 n'onques *O* — 50 Qu'autre v. *O* — 51 Voudrai sivir *M*; Vaurai servir *T*; Suirrai (Saurai *C*) se saichiés de fi *C a*; Suigrai que vos bien le s. de fi *O* — 53 Q. je v. *O a*; Et q. je v. *R* — 54 B. seux fins rois c. *C R a*; B. sui fins cuers c. *O*.

VII — *Cet envoi ne se trouve que dans C M O T* — 55 chançon *O*; chanson a lui *C* — 57 veritez *O*.

Remarques

I — 1. *Emprendre*, s'engager dans. — 4. *Departir*, détourner. — 8. *Sené*, sensé, sage.

II — 11. *Deceveour*, trompeur; *chastier*, avertir, mettre en garde.

III — 20 et 29. *Poieur*, pire. — 26. *Privé*, intime. — 27. *Dervé*, fou.

IV — 28. *Teche*, qualité. — 29. *Gieu parti*, sort. — 30. *Adés*, toujours, constamment; *soi repentir*, se dédire, être inconstant. — 31. *Mari*, affligé.

VI — 50. *Voiage*, chemin, voie. — 51. *De fi*, certainement.

IV

Fine amours et bone esperance
Me ramainne joie et chanter

(Raynaud 221)

Manuscrits: *A*, fol. 153 v° a (fac-similé p. p. la Société des anciens textes français); *C*, fol. 81 r° (Brakelmann, *Archiv*, XLII, p. 307); *K*, p. 74 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *L*, fol. 54 v°; *M*, fol. 43 v° b (fac-similé p. p. J. et L. Beck); *N*, fol. 26 v° a; *O*, fol. 54 r° a (fac-similé p. p. J. Beck); *P*, fol. 14 v° a; *R*, fol. 37 r°; *U*, fol. 42 v° (fac-similé p. p. la Société des anc. textes fr.); *V*, fol. 114, r° b; *X*, fol. 55 v° a; *a*, fol. 12 r°. — Le ms. *a* n'a pas été à notre disposition. Dans tous les manuscrits sauf *C* la musique est notée.

Éditions: P. Tarbé, *Chansons de Thibault IV, comte de Champagne et de Brie, roi de Navarre*, 1851, p. 131; Fritz Fath, *Die Lieder des Castellans von Coucy nach sämtlichen Handschriften kritisch bearbeitet*, 1883, p. 79; Gédéon Huet, *Chansons de Gace Brulé*, 1902, p. 26.

Versification: 8 *a* b *a* b b *a* b *a*. Couplet I—III: ance er; IV—V: iere ent. Des deux couplets apocryphes, II *bis* présente les rimes *ance é*, III *bis* *ance er*. Voici la répartition des couplets:

		A M R O	*C U*	*L*	*K N P V X*
I	Fine . . . esperance	I	I	I	I
II	Ja . . . mesestance	II	II	II	II
II bis	Amors . . . franche	—	—	—	II bis
III	Douce . . . fiance	III	III	—	—
III bis	Dou Diex . . . samblance	—	—	IV	—
IV	Icele . . . ondiere	V	IV	V	IV
V	Toute . . . entiere	IV	V	III bis	V

Les manuscrits offrent en tout sept couplets, ce qui ferait une chanson d'une longueur inusitée. Mais, d'abord, II bis, qui se trouve uniquement dans le groupe *K N P V X*, est sûrement apocryphe. Au lieu de *ance er*, il présente les rimes *ance é*. En *ance*

rime *franche*, rime »picarde» peu probable chez un auteur champenois. Nous écartons donc le couplet II^{bis}. Puis, le couplet III^{bis} qui est seulement dans *L*, où il remplace III, est lui aussi très suspect. Il est placé à la fin de la pièce après un couplet rimant en *iere ant* et semble ajouté après coup. Nous ne l'avons pas non plus admis dans le texte. La pièce a peut-être été originairement composée en 3 + 3 strophes; la strophe qui manque était sans doute avant *Icele gent fole et ondiere.*

La chanson R. 221 a servi de modèle à deux chansons pieuses, R. 222 et R. 1179 (voir Edw. Järnström et Arthur Långfors, *Recueil de chansons pieuses du XIII^{e} siècle*, t. II, 1927, p. 142 et 149).

Auteur: *Gace Brulé* selon *C K N P X*; *Mesire Piere* selon *M*, *Mesire Pieres de Molins* d'après la table de ce manuscrit; *Li castelains de Couci* selon *a*.

Graphie de *M*.

I Fine amours et bone esperance
Me ramainne joie et chanter,
Se cele m'oste ire et pesance
Qui tant m'avra fait endurer,
C'ainc ne mi vout guerredonner.
Pour ce ai esmai et doutance,
Se loiautez de bien amer
U sa granz valours ne m'avance.

II Ja nel tenisse a mesestance
Qu'a ma dame m'estuet penser,
Se par aucune asseürance

I — 1 amor *A C K L N O P V X* — 2 Me fait en j. kanter *A R*; Mi rampone j. et ch. *O*; j. et sante *L* — 3 Se (Et *C*, Quant *L*) c. moustre *M C L*; m'oste de p. *A*; moustre de p. *R* — 4 Ke *C*; Qui tant (tanz *K X*) max m'a (mi *V*) f. e. *K N P V X*; Qui (Que *O*) m'en a f. e. *L O*; Qui t. m'a ja f. e. *R* — 5 Ainz *A K N P V X*; Onc *L*; Riens *R*; N'ains (Mais *O*) nel *C U O*; uuaut *A* — 6 Si en ai *C K L N P V X*; P. ceu m'a esmaie pesance *U*; P. cen *O* — 7 loiaute *K N P V X*; ou b. a. *C U* — 8 grant valour *R*; Ou (Et *O*) sa grant (grans *C*) pitié (pitiez *C O X*) *C K L N O P V X*.

I cuidasse merci trouver.
Maiz quant je pluz m'i doi fïer
Lors i retruis male vueillance
Si que je n'os a li parler,
Ainz me muir en itel soufrance.

III Douce dame en qui j'ai fiance
De ma grant joie recouvrer,
Membre vous qu'en longue atendance
Me porroit amours trop grever.
Je ne m'en puis reconforter,
Quar en vous est ma delivrance,
Dame, si vous en doit membrer
Selonc vostre douce samblance.

IV Icele gent fole et ondiere
Nous abaissent joie et jouvent,
Et fausse drue nouveliere
Qui cestui leisse et autre prent,
Si voit l'en avenir souvent
Que la pluz fole est la pluz fiere;
Pour ce va amours a noient,
Que pou trove on maiz qui l'ait chiere.

II — 9 Ja ne t. *M*; Pas nel t. *K N P V X*; A mi t. *L*; Ja n'i t. m. *O*; Ja nel truis a. m. *R* — 10 S'a ma d. *L*; Ce que a dame *R*; S'a li me convenist p. *K N P V X* — 11 seurance *X*; seurtance *C U*; Se je par nule seurtance *O* — 12 I cuidaisse *M*; N'i quidaisse *A*; Cuidasse en li m. tr. *K N P V X* — 13 je m'i doi pl. f. *R*; m'i cuit f. *O*; je i doi pl. baer *K N P X*; je pl. i doi baer V — 14 L. truis si m. v. *L*; L. i truis plux m. v. *C*; Plus i r. m.v. *O*; L. sui en sa m. v. *K N P V X* — 15 ose *M*; Que je n'ose a lui p. *L* — 16 en tele s. *K N P V X*; A. muir en itele s. *L*; Ainçois muir en itel (itele *A*, tei *R*) s. *A R U*; Ansois muir en iteil semblence *C*.

III — *Ce couplet manque dans K L N P V X* — 18 rechouuer *A* — 19 ke l. a. *A* — 20 Me puet a. tr. agrever *O* — 21 me p. r. *O*; Ne je ne m'an sai conforter *C U* — 22 Et en v. *O* — 23 se v. *A C U*.

IV — 25 Vilaine g. *K N P X*; Vilaine g. fole et mauvese *V*;

V Toute m'amour fine et entiere
Doins a ma dame ligement;
Ja pour ce s'el n'ot ma proiere
Ne l'amerai mainz loiaument,
Quar n'est pas amours autrement,
Puiz c'on vait avant et arriere.
Sa painne en trait legierement
Qui aimme d'amour nouveliere.

A cele g. f. et loudiere *A*; g. f. cuidiere *C*; genz f. et parliere *U*; Ce font la fausse gent parliere *L*; Et se la g. f. et legiere *R*; Ha fole gent de cuer legiere *O* — 26 joie souvent *V*; abaisse *O U*; Qui nos tolent *L* — 27 Et faucent dr. n. *C*; dr. coustumiere *K N P V X*; dr. qui doubliere *R* — 28 et cestui prent *K N O P V X*; et autrui prent *L*; Qui celui l. *C*; Est ceste laisse l'autre prent *R* — 29 v. on *A R O P V*; Se v. on *L*; Ceu v. on *C*; Sel v. on *U* — 30 fole et la *A*; Que la pl. fause *O* — 31 vont amours *M*; Et se met amour *L* — 32 truevon *K N P*; Poi trueve l'an *L O*; trueve l'on ki *C U*; Poi treuvon mais k'a droit l'ait ciere *A*; Pou treve on mais qui a droit l'ait ch. *R* — *Dans O les quatre derniers vers se suivent dans cet ordre*: 31, 32, 29, 30.

V — 33 ferme et e. *M*; fiere et e. *A* — 34 bonement *K N O P V X*; loiaulment *C U*; quitement *A R* — 35—36 *manquent dans U* — 35 Pour ce s'ele (celle *C L X*) *C K L N P V X*; se n'oit *R* — 36 Ne l'aim je pas *C K L N P V X*; finement *C O* — 37 Que n'est *O*; Ce n'est *K N P V X*; K'il n'est mie *C*; Car a. n'est pas a. *R*; amour *A*; Qu'il n'est amis a. *U*; C'est amour tournee a noiant *L* — 38 Puis qu'el va *L*; Puis qu'il va *O U*; Puis qu'ele vait a. (n'avant *V*) n'arriere *K N P V X*; Celle vait avant ou a. *C*; Puis c'om l'a et a. et a. *R* — 39 La p. *C U K L N P V X*; Les maus soffre l. *O*; en a l. *L* — 40 Ki a. drue n. *A*; Qui a. famme n. *R*; Qui prie dame n. *K N P V X*.

Voici les deux couplets apocryphes:

II *bis* (*K N P V X*)

Amors n'est pas loial (loiaus *X*) ne franche,
Bien le sai, si l'ai esprouvé,
Servie l'ai en esperance
De joie avoir, mes c'est passé;
Quant plus la serf, mains en ai gré.
Dont n'est ce trop grant mesestance?

Tele est amors, c'est verité (veritez *V*):
L'un met arriere, l'autre avance. 8

III*bis* (*L*)

Dou (*sic*) Diex, quant remir sa samblance,
Tretout le cuer mi fet tranbler,
Ne mi eul n'ont tant (*ms.* mi eut tant) de puissance
Qu'il osent (*ms.* osast) son cors regarder, 4
Ains les covient aillours torner
Si que n'i puis faire atendance;
Et quant li doi merci crier,
Lors me faut cuer et hardiance. 8

Remarques

IV—25. *Ondiere*, agitée comme l'onde. — 26. *Jouvent*, jeunesse, gaîté. — 27. *Drue*, amante; *nouveliere*, infidèle, inconstante.
V—38. »Si l'on va de l'une à l'autre».

Appendice

Deux chansons de Gace Brulé

I

Molt ai esté longuement esbahiz

(Raynaud 1536)

Manuscrits: *C*, fol. 144 v° (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, p. 248); *I*, fol. 161 r° a (*Archiv*, XCVII, p. 302); *K*, p. 97 b (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *L*, fol. 62 r°; *M*, fol. 33 r° b (fac-similé p. p. J. et L. Beck); *O*, fol. 81 v° b (fac-similé p. p. J. Beck); *P*, fol. 32 r° b; *U*, fol. 6 r° (fac-similé p. p. la Société des anc. textes fr.); *V*, fol. 76 r° a; *X*, fol. 70 r° b. — La musique est notée dans tous les manuscrits sauf *C* et *I*.

Éditions: de La Borde, *Essai sur la musique ancienne et moderne*, t. II (1780), p. 268; Fr. Michel, *Chansons du châtelain de Coucy, revues sur tous les manuscrits* (1830), p. 31; P. Tarbé, *Les chansonniers de Champagne aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*, 1850, p. 114 (d'après *C*); Fritz Fath, *Die Lieder des Castellans von Coucy nach sämtlichen Handschriften kritisch bearbeitet*, 1883, p. 81.

Versification: 10 a *b* a *b* c c c *b*. *Coblas unissonans* (iz endre ant). Voici l'ordre des strophes dans les manuscrits:

U I	*C O*	*M K L P V X*
I Molt ... esbahiz	I	I
II De tantes ... asailliz	II	III
III S'onques ... deservis	III	—
IV Ja mais ... asseviz	IV	II
V Ja mais ... oïz	V	—
VI Chançons ... isnelement	—	—
VII Di mon seignor ... chant	—	—
VIII Et ... Helisent	—	—

Auteur: *Messirez Willamez de Viés Maxon* selon *C*; *Li chastelains de Couci* selon *K P X* et le chansonnier de Mesmes; *Me sire Gasse* d'après *M* et la table de *M*.

Destinataires: *Mon seignor Noblet* et *mon seignor de Molins*.

Graphie de *U*.

I Molt ai esté longuement esbahiz
Que je n'osai chançon a faire emprendre,
Car de ma joie estoie departiz.
Or me refait Amors a li entendre,
C'une bialtez m'est venue devant
Qui me semont et prie que je chant,
Et je sui si siens quites ligement
Que tot me puet et engaigier et vandre.

II De tantes parz ai esté asailliz
Que je n'ai mais pooir de moi deffendre,
Ne je ne suis si forz ne si hardiz
Q'envers Amors osasse plus contendre.
Pués que de moi vuet faire son talant,

I — 1 lonc tans esbahiz *L* — 2 C'onques n'o. *M V*; C'onques ne soi *K L P X*; ch. f. n'e. *I*; *par suite d'une coupure dans M, ce qui était entre* n'osai *et* faire *a été enlevé* — 3 Ke *I*; Ke de ma j. m'iere d. *C*; *L omet* estoie — 4 amors ailleurs e. *V*; Lui *L*; Or me r. mai dame *I* — 5 Ke sa b. *C*; biauté *I K L P V*; davant *C* — 6 Que *I O*; Qui (Si *C*) me requiert *U C* — 7 Maix je seux siens si q. l. *C*; sui siens toz q. l. *U I*; siens liges quitement *K P V X M*; *P omet* si — 8 Que t. m'esteut et e. et v. *V*; Ke tost me p. et angignier et v. *I*; ou e. ou v. *C M*.

Donez m'i sui si debonairement
Que se ja mais contre li me deffant,
Face son droit, que bien lo me puet vandre.

III S'onques granz biens pot estre deservis
Por mal soffrir, bien doi merci atendre,
Mais g'en sui si grevez et affoiblis
K'a moi en puet li plus sages aprendre,
Et si en trais la plus bele a garant
Dont ja mais nus vos lise ne vos chant.
Mais je ne sai encor certeinement
Kel gueredon ele me voldra rendre.

IV Ja mais mes euz ne verrai asseviz
De regarder sa bele face tandre,
Ses blanches mains, ses doiz lons et traitiz
Qui font l'amor enbraser et esprendre,
Et ses bels braz et son cors bel et gent
Et son col blanc, son chief blont reluisant,

II — 9 De toutes p. *M*; Par t. foiz ai e. essailliz *O*; esteis a. *C*; Et s'ai esté (Je ai esté *V*) nuit et jor a. *K L P V X* — 10 Si que je n'ai (n'oi *V*) p. *M K L P V X* — 11 s. tant f. ne (et *U*) tant h. *U I*; Car (Que *K L*) je ne sui si preus *M K L P V X* — 12 oisasse *U*; Que vers a. o. point c. *O*; Ke vers a. m'ozaixe *I*; K'encontre a. m'osaise pl. deffendre *C*; Qu'envers (Que vers *M*) a. me peusse c. (contraindre *L*) *M K L P V X* — 13 *manque dans C*; puet f. *I*; *les deux premiers mots manquent dans M* — 14 Doné *K P X*; Soffrir m'estuet si d. *O*; *les mots avant* sui *manquent dans M* — 15 Ke se je maix envers li *C*; Car se nul jor envers li (lui *L*) *K L P V X*; Que (*lacune*) vers lui me d. *M* — 16 F. son boen *C*; F. san dr. *I*; F. en bon dr. que b. le me p. rendre *O*; car bien *K L P V X*; F. (*lacune*) b. le me p. v. *M*.

III — *Ce couplet ne se trouve que dans C I O U* — 17 grant b. *U*; puet e. *C*; dut e. *O* — 18 P. m. avoir *O*; doit *I* — 19 aflebis *I*; Car j'en s. si meuz et a. *O* — 20 Ke m. en p. uns pl. s. a. *C* — 21 guerant *C*; Si vos en trai *O* — 22 De cui nuns hons *I*; De coy (cui *O*) ja maix nuls v. l. ne ch. *C O* — 23 certenement *U*; *C omet* ne; M. ne sai pas *O* — 24 Kelle merite *C*.

Tote bealtez qui sor altre resplant,
Et la boiche qui tant bel ris seit rendre.

V Ja mais par moi ne fust mes chanz oïz
Por tant peüst mes cuers de dolor fendre,
Mais or se rest de grant joie esbaldiz,
Que fine Amors lo vuet a son oés prendre,
K'ele seit bien et conoist et entent
K'il n'en est nuls qui tant aint finement;
Mais se li plaist, por Deu si face tant
K'en ma dame face pitié dessandre.

VI Chançons, va t'en tost et isnelement
Droit a Noblet, mon seignor, cui j'aim tant,
Si te fera par lo païs espandre.

VII Di mon seignor de Molins qu'il te chant,
Qui par amors est plus pales que cendre.

IV — 25 mi huil ne fussent a. *O*; verroie *L*; assevir *I*; raplenis *M* — 26 la b. f. *M*; sa clere f. *U*; sa douce f. *O* — 27 m. et ses l. d. tr. *U*; ses l. d. et tr. *M* — 28 Ke *C*; Qui fait *M*; Qui font (fait *O*) l'amor (amor *O*) enflamer *U O*; Qui l'a. f. anflameir et anprendre *I* — 29 Ne si b. br. ne si gent cors vaillant *O*; et son col *K X*; son col blanc et g. *C I U* — 30 Ne son blanc col *O*; son chief blont et luisant *M O*; Et son bel chief lo poil bl. r. *C I U*; et son chief r. *L*; Et son biau col *M* — 31 *manque dans I*; biaulteit ke *C*; biauté *K L P*; biauté qui s. totes r. *V* — 32 Et lai bouchete qui t. biaus ris s. r. *I*; Et sa b. qui si biaus ris s. r. *M*; ke tant *C O*; sot r. *O*; Est mise en li qu'il (en lui que *L*) n'i a que reprendre (mesprendre *P*) *K L P V X*.

V — *Ce couplet ne se trouve que dans C I O U* — 33 por moy *C*; Ja m. nuns chanz par moi ne f. oïz *O*; por rien (riens *I*) *I U* — 35 M. or seroit *I*; M. or serai *O*; enbaudis *C* — 36 Kant f. amor *I*; Car f. amor *C*; Pour ce qu'amors *O* — 37 voit b. *O* — 38 K'il n'est amanz *U*; nuns ke *I*; est plus qui si a. leaument *O* — 39 M. (Et *O*) s'il li *I O*; se faice t. *C*.

VI — *Les envois se trouvent seulement dans I U* — 41 Chançon *I* — 43 aprendre *I*.

VII — 44 A *I*; Et *U*; que te ch. *I U* — 45 Ke por a. *I*.

VIII Et si lor di que tant aim Helisent
Que toz sui siens por ardoir ou por pendre. 47

Remarques

I — 2. *Emprendre*, entreprendre, commencer. — 3. *Departir*, séparer. — 4. *Entendre a*, s'occuper de. — 7. *Siens quites ligement*, son homme lige.

II — 12. *Contendre*, combattre, lutter. — 15—16 signifient peut-être: Si jamais j'agis contre la volonté d'Amour, il n'a qu'à faire de moi ce qu'il veut (cf. *son bon* de *C*), car il a le droit de me le faire payer cher.

III — 20. »Que le plus sage a à aprendre de moi», c'est-à-dire: j'ai tant souffert au service d'Amour que je le connais mieux que le plus sage.

IV — 25. *Assevi*, assouvi. — 27. *Traitiz*, bien fait. — 28. *Esprendre*, s'allumer, s'enflammer.

V — 35. *Soi esbaudir*, s'animer. — 36. *Prendre a son oés*, profiter de, se servir de.

VI — 43. *Espandre*, se répandre.

Notons que *vandre* (v. 8 et 16) et *rendre* (v. 24 et 32) se trouvent deux fois à la rime.

II

Ne me sont pas achoison de chanter.

(Raynaud 787)

Manuscrits: *C*, fol. 160 r° (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, p. 266); *H*, fol. 220 v° b (fac-similé p. p. G. Bertoni, *Archivum Romanicum*, I, 1917); *K*, p. 66 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *L*, fol. 52 r°; *N*, fol. 22 v° a; *O*, fol. 86 v° a (fac-similé p. p. J. Beck); *P*, fol. 8 v° b; *U*, fol. 98 v° (fac-similé p. p. la Société des anciens textes français); *V*, fol. 33 r° a; *X*, fol. 51 r° a; *a*, fol. 33 r°; *za*, fol. 137 v° (fac-similé p. p. Mario Roques, *Le chansonnier français de Zagreb*, dans *Mélanges Jeanroy*, 1928, p. 509 ss.). — La musique est notée dans *K L N O P X a. V* a des portées sans notes. Pour les variantes de *a* nous nous en tenons à l'édition de G. Huet.

Édition: Gédéon Huet, *Chansons de Gace Brulé*, 1902, p. 45. — Le premier couplet se lit dans le *Roman de la Violette* (voir D. L. Buffum, *Le Roman de la Violette ou de Gerart de Nevers*

VIII — 46 Et se *U*, Et ci *I*; Elisant *I*.

par Gerbert de Montreuil, 1928, v. 5790—5797, p. 231). Le premier envoi (ms. *H*) a été imprimé par A. Jeanroy dans *Chansons, jeux partis et refrains inédits du XIII^e siècle*, 1902, p. 9.

Versification: 10 a b a b *c c* a a. Dans les couplets I, III et V la rime *a* est en *er*, la rime *b* en *on*. Le premier envoi (VI) qui est de quatre vers, présente également la rime *a* en *er*. Le second envoi est incomplet des deux derniers vers. Dans les couplets pairs II et IV, les rimes *a* et *b* sont interverties (*on*, *er*). La rime *c* est partout la même (*aie* ou *oie*, sans distinction). Le tableau suivant fait voir la répartition des couplets:

	O a	*K L N P V X*	*U*	*C*	*H*	*za*
I Ne me ... chanter	I	I	I	I	I	I
II Et ... l'emprision	II	II	II	II	IV	IV
III Ja ... achever	III	III	III	IV	II	II
IV Biens ... compaignon	IV	IV	V	III	III	III
V Touz ... celer	V	—	IV	V	V	V
VI Fins ... diroie	VI	VI	—	—	VI	VI
VII Peires ... traie	—	—	—	—	VII	—

Dans *U*, le quatrième couplet ce compose des vers 13—16 et 25—28, et présente ainsi un mélange des couplets II et IV de notre texte. Des deux envois (VI et VII) le second, ne se trouvant que dans *H*, est incomplet de deux vers.

Auteur: *Mesire Gaces* selon *C P*, *Gaces Brullez* selon *K N X*; *a* indique *Maistre Willaume li Vinier*.

Destinataire: *Peires amis*.

Graphie de *O*.

I Ne me sont pas achoison de chanter
Prey ne vergier, plaisseïz ne boisson:
Quant ma dame le plait a comander,
N'i puis avoir plus avenant raison.
Por ce m'est bon que sa valor retraie,
Sa cortoisie et sa beauté veraie,
Dont Dex li vot si grant planté doner
Qu'il en estuet les autres oblïer.

I — 2 Prez *X*; Pres ne vregiers *L*; Pre ni v. *za* — 3 Mais ma d. *U*; li pl. *H* — 4 N'en p. *O*; Ne p. *H za*; Ni p. trover *K N P V X C U*; Ne p. trover *L* — 5 m'est bel *a*; Si (Se *L*) m'est moult bel *H K L N P V X za*; Car moult m'est boin c'a sa volor (*sic*) r. *U*;

II Et nonporquant, mout dout l'emprision
Qu'ai en mon cuer faite de li amer.

Maix moult m'est bel k'a son voloir r. *C* — 6 vraie *L*; et sa grant b. vraie *a* — 7 D. deus (*U omet* deus) li ait si gr. pl. doneit *C U* — 8 Qu'il l'en *O*; Qu'il i *a*; Qu'il en couvient *V U*; K'il m'en covient *C*; Qu'il l'en (Qu'il en *L za*) covint *H K L N P X za*.

Nous reproduisons ici le premier couplet inséré dans le Roman de la Violette, *dans la leçon de M. Buffum, avec les variantes qu'il donne. Pour les sigles* A B C D, *voir son édition, Introduction*, p. VII—IX.

5790 Ne mi sont pas ochoison de canter
Pres ne vergiés, plaseïs ne buisson;
Quant ma dame mi plaist a commander,
5793 N'i puis trouver plus loial ochoison, 4
Et molt m'est bon que sa valour retraie,
Sa grant biauté et sa coulour veraie,
Dont Dex li volt si grant plenté donner
5797 Que les autres m'en couvient oublïer. 8

Variantes: 5790 *B C D* me s. p. (*D* mie) — 5791 *B* Pré ne vergier; Pres ne vergiés *omis dans D* — 5792 mi *omis dans B*; *C* Q. a m. d. lui p.; *D* d. me p. — 5793 *C* Ne p. — 5794 *C* Moult est — 5795 *A B D* vraie, *C* b. s. c. la v. — 5797 *B* l'en; *C* a. en; *D* Q. toutes a. m. estuet o.

II — 9–12 *manquent dans U* — 9 li enprison *O*; l'enprisoner *a*; l'entreprison *K N P V X*; l'entrepreson *L*; la mesprison *za* — 10 Qu'a mon c. ai f. *O*; Q'em mun c. ai f. *H za*; *C omet* faite; fait don de li amer *a* — 11 Tout de voir sai *O*; Je sai *C*; Si sai *H za*; morrons *O*; i m. *K N P X*; que ambedui morrons *V*; c'ambedui m. *L* — 12 Mais je ne puis si *O*; M. ne d. nus *za*; sa b. m. *L* — 13 Decevanment autres *O*; Desvianmant *C*; De ceu me mant *U*; Decevanment q'a sun sens mi d. *H*; De ce vaut mieuz q'a sun sen mi d. *za*; De ce me vant (vaint *N*) qu'autre sens (maus *L*) *K L N P V X*; nel desvoie *V* — 14-16, *variantes de C, U* et *O*: 14 ke m'e. *C*; m'e. a. t. v. *U* — 15 K'a lor plaisir moi et mon c. tanront *C U* — 16 *O répète* par; departiront *C*; retorneront *U* — 14-16 *se lisent dans H et za:*

Qu'a sun plaisir moi et mon cuer tenroie,
Et se (s'a *za*) Deu plet ja (jan *H*) s'en departirun
Des (De *H*) maus d'amors, mais toz jorz amerun.

Bien sai de voir qu'anbedui en morron,
Mais nus ne doit si bele mort douter.
De ce me vant qu'autres senz me desvoie:
Tres granz amors qui m'enseingne tel voie
Qu'a mon voloir moi et mon cuer tendron,
Mais, par mon chief, ja n'en retorneron.

III Ja ne porrai ma grant joie achever,
Morir m'estuet en lieu de guierredon.
Soëf trait mal qui en cuide eschaper:
Beaus conforz est d'atendre garison.
Mais sanz espoir me tormente et esmaie
Iceste amors qui m'ocit et apaie.
Merci me fait en ma dame cuider
Tel que raisons n'oseroit creanter.

IV Biens et beautez sont en li compaignon,
Sens et valors les i fist assambler;
Et cil qui voit son cors et sa façon,
Quant plus a sens, plus i covient penser.
Quant ainz la vi, bien soi que j'en morroie:
Plus m'ocirroit, quant je plus la verroie,
Mis granz desirs par si bele achoison,
Dont ja n'avrai sanz joie reançon.

K L N P V X a donnent ici (14 *manque dans a*):

Et fine amor (amours *L*) qui m'ensaigne tel voie
Moi et mon cuer ensenble voirement (envoieront *a*)
Mes ja par Dieu (par Dieu ja *a*) ne s'en departiront.

III — 17 Ja ne vairai *C*; Ja n'an verai ma gr. j. eschiver *U*; Je ne quit mais ma gr. j. a. (enchiver *H*) *H za*; Je pourroie ma gr. j. eschiver *L* - 18 M. en cuit *H za* — 20 Biau confort *K N P V X*; d'a. gueridon *C* - 21 ne t. *C*; M. s. peor me confont e m'esmaie *za*; me confont *H*; et essaie *N* — 22 Icest *U*; amor *C U K L N P V X*; ke m'o. et rapaie *C*; e m'apaie *za* - 23 En ma d. penser *O a*; a ma da (*sic*) c. *U*; a ma d. c. *H za* — 24 Ce que r. me devroit otroier *H za*; Tez *K N P X*; raison ne savroit sous-haidier *L*.

IV — 25 compaignons *O*; biauté *K N P X*; Biautez et biens *L*

V Touz jors cuidai ceste dolor celer,
Que nou seüst la bele o le douz non,
N'el nou savra. Qui li doit donc conter
Quant nuns ne set m'angoisse se je non?
Dit ai que fox: ja nuns hons qui la voie
Si nices n'est que bien ne saiche et croie
Que j'aing cele que tant m'oez loer,
A ce qu'ele est bele et bone sanz per.

— 26 valour *K L N P V X U za* — 27 Et qui son cuer remire et sa f. *a*; Et quant plux voi *C*; Car cant regart *U*; Et qui plus voit *H za*; Quant je regart *K L N P V X*; son sens *X* — 28 sen *O*; pl. li c. p. *O a*; Q. pl. ai cuer pl. mi c. p. *C U*; Com pl. a cuer pl. li (i *za*) c. p. *H za*; Q. pl. ai sens melz mi (i *P*) c. p. *K N P V X*; Q. pl. i pens pl. mi c. p. *L* — 29-32 *manquent dans U* — 29 Q. je la vi *a C K L N P V X*; que je m. *a C K L N P V X*; bien sai *L*; que ja m. *H* — 30 *O omet le début du vers et ne donne que* plus la verroie; Ce m'o. *H* — 31 Mi grant desir *O a*; Li gr. d. *C*; Mon grant desir *H* — 32 sanz nule r. *O*; D. je n'a. s. j. a r. *C*; D. ge ne quier gerir s. r. *H* — 30–32 *se lisent ainsi dans K L N P V X*:

Plus m'ocirront amors quant la verroie (je l'avroie *L*)
Et si le font par si bele acheson
Que ja n'avrai (n'avroie *L*) joie sanz guerredon.

Le manuscrit za présente, v. 30—32, *cette variante:*

E morai bien se tost no la veroie
De grant desir par si belle ochaison
Don ge ne qier garrir sanz ranençon.

V — *Ce couplet manque dans K L N P V X* — 33 T. j. (Adés *C*) c. ma grant d. c. *C U* — 34 Que no *U*; s. ma dame *C U H za* — 35 Ne no s. *H*; Mes nol s. *za*; Ja nel (no *U*) *C U*; ke (qui *a*) li doie c. (aconter *U*) *C U a* — 36 Ke n. ne s. ma dolor *C*; Que n. ne sant les dous mals *U*; Qar n. no s. *H*; Car n. ne sent m'a. se moi non *za*; n'en sent l'a. *O*; se moi non *a* — 37 J'ai dit ke f. k'il n'est nuls ki *C*; J'a dit que f. *U*; que la v. *U*; hom *za* — 38 Se n. *O a U H za*; Tant n. est *C*; ki bien *O C za*; n'iert *H za*; n'ert *a*; et voie *O a* — 39 celi *C U H za a*; cui tant *H* — 40 bone et bele *O*; Por tant *C*; et s. p. *C*; Et ceu *U*.

VI Fins amorous, touz jors di et diroie
Nuns n'est amis qui contre Amor guerroie:
Puis qu'ele vuet dedans son cuer entrer,
Vers sa vertu ne puet sens foisoner.

VII Peires amis, quel que mail que j'an traie,
Nule achoisun d'amer ne mi delaie.
. . . . . .
. . . . . .

Remarques

I — 1, 31 et 46. *Achoison*, occasion, cause. — 2. *Plaisseïz*, parc, jardin entouré d'une haie. — 5. *Retraire*, dire, reconter.

II — 9. *Emprision*, entreprise. — 11. *Anbedui* est pour »moi et mon cœur». — 13. *Decevanment*, de façon trompeuse. Leçon incertaine: le passage est obscur et semble altéré. — 15. *Voloir*, volonté.

III — 17. *Achever*, obtenir. — 19. *Soëf*, facilement; *traire*, supporter. — 22. *Apaier*, apaiser. — 23. Voir pour la rime *cuider: creanter* ci-haut, p. 72, note 1 — 24. *Creanter*, garantir.

IV — 26. *Assambler*, réunir. — 32. *Reançon*, délivrance.

V — 33–36: »J'ai pensé que je cacherai toujours cette douleur pour que la belle ne le sût. Et elle ne le saura pas. Qui en effet doit la lui révéler puisque je suis seul à connaître mon angoisse.» — 34. *Nou = nel* (de même au v. 35). — 35. La leçon *doit donc conter* est dans *H O za. C a* ont *doie conter*, de même Huet; *U* a *doie aconter*. Ce subjonctif *doie* est bien étonnant: on n'en voit pas la fonction. Nous avons donc gardé la leçon de notre base *O*. — 38. *Nice*, sot. — 40. *A ce que*, vu que, parce que.

VI — 44 *Vertu*, puissance; *sens*, bon sens, raison; *foisoner* suffire, être fort.

VII — 46. *Delaier*, laisser échaper.

Holger Petersen Dyggve

VI — *Cet envoi ne se trouve pas dans C U* — 41 Fines amors *H za*; *H omet* joie; *L omet* di et diroie — 42 Qe n'et (n'est *za*) a. qui c. amors s'efroie *H za*; N'est pas a. *K L N P V X*; amors *K L X* — 43 i vaut dedinz *H*; fin cuer *H za K N P V X* — 44 Que sa v. nuns ne puet contrester *O*; V. sa merchi *a*; A sa raisun *H za*; faconer *za*.

VII — *Cet envoi ne se trouve que dans H; il est incomplet de la fin.*

Besprechungen

Rita Lejeune, *Histoire sommaire de la littérature wallonne.* Collection nationale, 9. Bruxelles, Office de Publicité, Anc. Établissements J. Lebègue et C[ie], Société coopérative, 1942. 117 p. in-8.

»Wallonie», terme moderne (il date seulement de 1858), sert à désigner la partie romane de la Belgique actuelle qui comprend les provinces de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg, ainsi que l'arrondissement de Nivelles dans le Brabant. Mais le wallon n'est pas parlé dans cette Wallonie tout entière: le Hainaut, de Tournai à Mons approximativement, appartient au dialecte picard; l'arrondissement de Virton, dans la province de Luxembourg, est gaumais (on appelle ainsi une variété du lorrain); il y a quelques villages champenois aux environs de Bouillon (prov. de Luxembourg). Les abords immédiats d'Arlon (même province) parlent un dialecte allemand. Par contre, en France, les cantons de Givet et de Fumay (Ardennes) sont wallons. Telle est l'acception savante du terme. Mais dans l'usage moderne, courant, il sert à désigner toute la population des provinces belges de langue romane. L'auteur d'une histoire de la littérature wallonne doit prendre position à ce double emploi du terme. Mme Lejeune, se conformant à la tradition, exclut, pour la période ancienne, la production de la Picardie française, sans poser la question de savoir si cette production d'expression picarde est née au delà ou en deçà des frontières de la »Wallonie» actuelle. Mais pour l'époque moderne, son *Histoire* englobe toutes les productions hennuyères.

Après quelques remarques préliminaires, l'auteur s'occupe de divers problèmes très débattus, relatifs à la patrie de certaines œuvres latines et de quelques-uns des plus anciens monuments de la langue française, attribués, sur des preuves plus ou moins solides, à la Wallonie. Je passe sur ces pages (chapitre premier et les pages initiales du chapitre II) pour présenter quelques observations sur des compositions datant des siècles où la production littéraire en langue vulgaire commence à foisonner.

P. 20 on lit, à propos de Lambert le Bègue, prêtre du diocèse de Liège, actif dès le troisième tiers du XII[e] siècle (il fut condamné par le concile de Venise en 1177): »L'influence de Lambert le Bègue se fit profondément sentir sur la littérature pieuse wallonne en cette fin du XII[e] siècle et au siècle suivant.

Plusieurs manuscrits nous ont légué un Psautier appelé Psautier de Lambert le Bègue, qui renferme des hymnes religieuses.[1] Un livre de prières, aujourd'hui à la Bibliothèque de La Haye, leur est apparenté.»[2] Mme L. n'a pas connu ce que j'ai écrit (*Romania*, LXII, 541) à la suite de l'article de M. Valkhoff, autrement elle n'aurait sans doute pas dit que le »livre de prières» de La Haye était »apparenté» aux manuscrits du »Psautier», puisque c'est précisément un des manuscrits de ce »Psautier». D'ailleurs, ce qu'on appelle couramment »Psautier» de Lambert le Bègue est, l'abbé Leroquais l'a démontré,[3] un psautier et un livre d'Heures combinés. P. 26, sous la rubrique *Les XIV^e^ et XV^e^ siècles*, Mme L. écrit: »Presque pas d'œuvres lyriques si on excepte celles d'André de Huy (XIV^e^ siècle) dont la langue n'offre pas beaucoup de caractéristiques wallonnes; restent quelques poésies religieuses sans grand intérêt», et elle renvoie à Fr.-J. Schirmer, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, XX, 321. Mais les poésies religieuses »sans grand intérêt» publiées par Schirmer sont précisément les hymnes religieuses du »Psautier» de ce Lambert le Bègue dont »l'influence se fit profondément sentir sur la littérature pieuse wallonne en cette fin du XII^e^ siècle.»

P. 31 Mme L. écrit: »De la seconde moitié du XV^e^ siècle (1462—1463) date enfin une Chronique[4] de l'abbaye de Floreffe [maison de l'ordre des Prémontrés, sur la Sambre, comté de Namur] rédigée par un moine de cette abbaye et qui est encore en partie inédite.»[5] Il aurait pu intéresser les lecteurs de Mme L. d'apprendre que j'ai découvert, dans un acrostiche, le nom de l'auteur de la Chronique, tout au moins son prénom (le surnom est incertain): il s'appelait Simon, peut-être Simon Fau.

A la même page 31 Mme L. s'occupe des Mystères et Moralités du manuscrit 617 de Chantilly publiés en 1920 par Gustave Cohen. Elle signale une note rectificative de E. Langlois[6] relative à la Nativité du manuscrit de Chantilly. Au même titre elle aurait pu signaler mon édition[7] du *Miroir de Vie et*

---

[1] Renvoi à Paul Meyer, *Romania*, XXIX (1900), p. 528, etc.

[2] Renvoi à M. Valkhoff, *Romania*, LXII (1936), p. 17.

[3] *Les livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, I (1927), p. 55—59.

[4] Lire: l'auteur de la Chronique l'a datée exactement de 1462 et 1463.

[5] Il ne suffisait pas, pour les extraits publiés, de renvoyer à Reiffenberg. Voir mon article dans *Romania*, LXV (1918), p. 268.

[6] *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1921, p. 179—186.

[7] *Romania*, XLVII (1921), p. 511, et L (1924), p. 14.

de Mort de Robert de L'Omme (1266) d'où l'auteur de la *Moralité des sept péchés mortels et des sept vertus* a tiré de longs passages essentiels. Cette Moralité n'est donc wallonne que dans un sens très restreint du terme.

Passant des Mystères et Moralités du XV^e^ siècle directement au XVII^e^, l'auteur de l'*Histoire sommaire* a dû exposer les raisons qui ont fait qu'il y a un vide de près de deux siècles avant qu'on arrive à la Renaissance des lettres wallonnes, Renaissance qu'inaugure modestement, en 1620, une *Ode* en dialecte liégeois dédiée à Mathieu Naveau, curé de Douai, mais Hesbignon de naissance et Liégeois d'éducation, qui venait d'obtenir le grade de docteur en théologie. Ce troisième chapitre est consacré au genre satirique (les pasquilles), au théâtre, à l'épopée burlesque, au genre lyrique. La satire dépasse rarement le cadre de la vie locale. Une pasquille liégeoise de 1683 sur un événement militaire important du temps, le siège de Vienne, est l'exception la plus notable à cette règle. Un quatrième et dernier chapitre conduit le lecteur jusqu'à nos jours et présente particulièrement les écrivains de premier plan: parmi les anciens, un pamphlétaire de la Révolution, le Père Marian de Saint-Antoine (de son nom civil Lambert-Barthélemi Thomas), l'élégiaque Charles-Nicolas Simonon (1774—1847), puis, parmi les contemporains, ou presque contemporains, le »prince« des poètes Joseph Vrindt (1855—1940), les dramaturges Édouard Remouchamps (né en 1836) et Henri Simon, enfin, parmi ceux de la dernière heure, le multiple et fécond Joseph Mignolet (né en 1893).

La satire, le vaudeville à couplets et la comédie burlesque, la chanson[1], voilà les genres originaux de cette littérature régionale qui abonde depuis le début du XIX^e^ siècle et qui reste toujours très vivante. (On regrette vivement l'absence d'une table des noms d'auteur.) Les pièces inspirées par le théâtre des grands centres littéraires offrent moins d'intérêt. Fait curieux, bien que compréhensible, dans un autre ordre d'idées: les Fables de La Fontaine ont provoqué de très nombreuses imitations.

Par son *Histoire sommaire* Mme Lejeune a rendu service à ceux qui désirent se familiariser avec la littérature régionale

[1] Mais les Noëls, genre caractéristique de la poésie wallonne, appartiennent tous à une époque plus ancienne. Voir le recueil de *Noëls wallons*, publié par M. Delbouille, et signalé brièvement ici même (XL, 1939, p. 233) par Jean de Dianoux.

de Belgique. Mais elle n'a peut-être pas assez pensé à ceux auxquels le dialecte wallon n'est pas suffisamment familier. Il aurait été utile de traduire, à tout le moins, non pas quelques-uns mais la presque totalité des titres des compositions mentionnées.[1]

Arthur Långfors

Hermann Hille, *Die Mundart des nördlichen Harzvorlandes, insbesondere des Huygebietes.* Forschungen zur Geschichte des Harzgebietes, hrsg. vom Harzverein für Geschichte und Altertumskunde, Bd. VII. Wernigerode 1939. In Kommission bei H. C. Huch in Quedlinburg. 127 S. 8° mit 2 Karten.

Diese aus der guten Hamburger Schule hervorgegangene Dissertation kann hier nur vom methodologischen und allgemein sprachgeschichtlichen Standpunkte aus betrachtet werden. Zu dem rein Stofflichen kann ich keine Stellung nehmen. Es sei jedoch bemerkt, dass der Verfasser aus dem Dorfe selbst stammt, dessen Sprache er darstellt.

Der Gegenstand der Untersuchung ist in der Hauptsache die Mundart des Dorfes Dingelstedt nebst einer Anzahl von anderen Dörfern, die ein einigermassen einheitliches sprachliches Gebiet bilden. Dieses Gebiet, das der Verfasser nach einem in der Mitte laufenden bewaldeten Höhenzug, dem Huy, als Huygebiet bezeichnet, liegt etwas westlich und nördlich einer Linie Oschersleben — Halberstadt — Wernigerode — Ilsenburg. Die Abgrenzung des Gebietes erfolgt hauptsächlich auf Grund lautlicher Kriterien: im Südosten wird die Entrundung der *ö, ü* im Huygebiete als Grenze angenommen, im Westen liefert die Diphthongierung der alten langen Vokale *î û û̂* das wichtigste Unterscheidungsmerkmal. Im Norden hat

[1] Voici la rectification de quelques menues erreurs. P. 21, n. 1. L'abréviation *mis.* est incompréhensible, il fallait imprimer au moins *misc.* (il s'agit du fonds Canonici Miscellanea de la Bibliothèque Bodléienne). P. 23, n. La farce du *Garçon et l'Aveugle* n'a pas été éditée par Edmond Faral mais par Mario Roques. P. 31. L'auteur du compte rendu des Mystères et Moralités s'appelait Ernest Langlois (et non F. Langlois). P. 57. Le haut de la page est à peu près inintelligible. Je suppose qu'une ligne a sauté à l'impression.

der Verfasser in Ermangelung lautlicher Kennzeichen aus praktischen Gründen eine rein geographische Grenze angesetzt, indem er das Gebiet auf dem sog. Grossen Bruchgraben enden lässt. Die Sprache des auf diese Weise umgrenzten Mittelgebietes wird nun unter ständiger Berücksichtigung der entrundenden östlichen und der diphthongierenden westlichen Randzone auf ihre Laut- und Formenlehre hin untersucht. Ausserdem werden auch die unflektierten Wörter: Adverbia, Präpositionen und Konjunktionen herangezogen, sowie einige Erscheinungen der Wortbildungslehre. Ein Anhang enthält eine geschichtliche und dialektgeographische Zusammenfassung und eine ausgezeichnete Kartenskizze über das betreffende Mundartengebiet (die in den Text aufgenommene Karte I ist dagegen nicht gleich übersichtlich). Die Darstellung schliesst mit einer Dialektprobe, mnd. und in je einer Ortsmundart (Huy-, Entrundungs- und Diphthongierungsgebiet). Der Text dazu ist der Halberstädter Bibel von 1522 entnommen (Matth. 18) und dann in die modernen Mundarten übersetzt worden.

Die Lautlehre wird durch einen gedrängten, aber sehr klaren und übersichtlichen phonetischen Bericht über die wesentlichsten Eigenheiten des Lautstandes des Huygebietes eingeleitet. Einen Vorteil sehe ich darin, dass der Verf. sich mit einer ziemlich einfachen Lautschrift begnügt hat. Dadurch lassen sich die durch andere Untersuchungen ermittelten Ergebnisse besser miteinander vergleichen, als es bei wechselnden Transkriptionen bisher oft der Fall war.

Auf den phonetischen Teil folgt eine eingehende geschichtliche Darstellung der Vokale und der Konsonanten. Ausser der Entwicklung der Einzellaute wird auch allgemeinen lautlichen Vorgängen wie dem Umlaut u. a., ebenso verschiedenen satzphonetischen Erscheinungen Aufmerksamkeit gewidmet. Das angefügte Belegmaterial ist in der Regel knapp, aber für eine Übersicht, auf die es dem Verf. ankommt, anscheinend ausreichend. Die Beispiele sind mit guter Einsicht meist unter den gebräuchlichsten und typischsten Wörtern ausgewählt, ein Verfahren, das auch seinerseits geeignet ist, ev. spätere Vergleichungen zu erleichtern.

In der Formenlehre wird nicht nur der vorhandene Bestand, durch geeignete Musterparadigmen veranschaulicht, festgestellt, sondern es werden auch mit dankenswerter Ausführlichkeit die Restformen, die Übergänge in andere Flexionskategorien, das Aussterben von alten und Auftauchen von neuen Formen behandelt. Auch hier wirkt das Material eher knapp als

umfangreich, dürfte jedoch genügen, um einen Einblick in die Entwicklungstendenzen der Biegung zu gestatten. Wie in der Lautlehre wird auch hier wiederholt auf den Einfluss des Hd. auf die Mundart aufmerksam gemacht.

Diese Frage, die ja den Nichtfachmann besonders interessiert, wird im Anhang nochmals betrachtet. Der Verf. äussert sich darüber (S. 103) folgendermassen: »Die nd. Ma., vielleicht gerade die unsrige, hat im Laufe der letzten drei Generationen eine ganz bedeutende Entwicklung durchgemacht, die im Wesentlichen durch die Zweisprachigkeit, als hd. Einfluss, zu erklären ist. Dabei handelt es sich keineswegs allein um das rein schriftsprachliche Hd., wie es der Mundartsprecher in der Schule lernt, in der Zeitung liest und neuerdings täglich im Rundfunk zu hören bekommt, sondern auch die hd. Sprache der Stadt ist Vorbild für viele Neuerungen . . .» Die grösste Einbusse durch den Einfluss des Hd. hat die Mundart wohl in ihrem Wortbestand erlitten. Der Verf. hat eine interessante Liste (ob eine erschöpfende?) von mehr oder weniger vollständigen Verhochdeutschungen zusammengestellt, von der folgende schriftsprachliche Eindringlinge in die Ma. erwähnt sein mögen: *Bier*, *vier* (wie überhaupt die Zahlwörter), *Berg*, *Werk*, *Zeitung*, *fluchen*, *Freund*, *Freundschaft*, *Gesellschaft*, *hoffen*, *Preis*, *Zahl*, *bezahlen*. Die Aussichten der Mundart, sich neben dem Hd. auf die Dauer zu behaupten, sind nach der Ansicht des Verfassers sehr gering.

Auf die Dialektgeographie des betreffenden Gebietes ist der Verfasser nicht näher eingegangen, und zwar weil das Gebiet ihm für diesen Zweck zu eng erschien. Er hat sich mit einigen zerstreuten Bemerkungen über die früheren Territorial- und Verkehrsgrenzen begnügt, die eigentlich nur angeführt werden, um zu zeigen, wo die speziell dialektgeographische Forschung einzusetzen hat. Vielleicht ist auch eine genauere Beschreibung der Mundartsprecher (ihrer sozialen Schichtung, ihrer Zahl usw.), die man jetzt vermisst, einer derartigen Untersuchung vorbehalten?

Pekka Katara

»*In alls gedultig*«, Briefe **Wilhelm Raabes** (1842—1910) im Auftrage der Familie Raabe herausgegeben von **Wilhelm Fehse.** Berlin, G. Grote'sche Verlagsbuchhandlung, 1940. XVI und 432 Seiten, mit 9 Bildtafeln. Preis Ganzleinen RM 8.50.

Liest man die 479 in diesem Band veröffentlichten Briefe Raabes, so kann man ihm selber nicht mehr recht geben, wenn er sich als einen schlechten Briefschreiber bezeichnet, es sei denn in dem Sinne, dass er nicht gern zur Feder griff, sondern lieber auch in dieser Form literarischer Verlautbarung jener Eremit geblieben wäre, als der er sich zeitlebens fühlte, jener scheue, in sich gekehrte Versunkene, als welcher er seinem »Abu Telfan« das Sinnwort vorausstellte: »Wenn ihr wüsstet, was ich weiss, würdet ihr wenig lachen und viel weinen.«

Vielmehr: Diese Briefe sind die noch lange mahnende Urkunde eines deutschen Schriftstellerschicksals im 19. Jahrhundert und werden von uns Kindern und Erben dieses Jahrhunderts mit mehr als literarhistorischer Neugierde gelesen. Wir lesen sie als an uns selber gerichtet und horchen auf.

Der Kreis der Menschen, an die durch ein halbes Jahrhundert gehend diese Briefe fortlaufend gerichtet sind, ist nicht eben gross. Verwandte, Freunde, Verleger, Schriftsteller werden bedacht. Das Ganze beherrschend stehen da die Briefe an Wilhelm Jensen und seine Frau Marie. Diese Dichter- und Familienfreundschaft hat fünf Jahrzehnte lang ungetrübt bestanden.

Aus den Briefen des jugendlichen Raabe weht uns zunächst erfrischend Hoffnungsfreude und Zuversicht an. Dies Leben scheint stetig und schnell aufwärts gehen zu sollen. Das Erstlingsbuch »Die Chronik der Sperlingsgasse« findet Beifall, »mehr als es verdient«. Westermanns Monatshefte stehen dem Dichter offen. »Ein Frühling« wird ins Holländische übersetzt, die Deutsche Schillerstiftung übersendet eine ermunternde Ehrengabe von 300 Reichstalern, verschiedene Verleger bewerben sich, den Schriftsold gegenseitig überbietend, um neue Bücher. Am 7. Mai 1864 kann der stolze Dreiunddreissigjährige aus Stuttgart an seine Mutter schreiben: »Das gute Einschlagen des »Hungerpastors« gereicht mir zu grosser Genugtuung, hier wird das Buch sehr eifrig gelesen und Janke (der Verleger des Buches) schreibt um einen neuen Roman und bietet mir unaufgefordert an, das Honorar zu erhöhen.«

Aber dann kommt plötzlich das grosse Halt. Die offizielle Kritik verschweigt Raabes Bücher. Es entsteht ein Hohlraum um ihn. Wie ein dunkles Leitmotiv geht es nun Jahr um Jahr durch Raabes Briefe, das deutsche Volk höre nur in einer kleinen Auslese freilich der Besten auf seine Stimme, die Kritik schweige ihn absichtlich tot, seine Bücher werden mehr geschätzt als gekauft.

Zwei Beispiele für viele: Zum 60. Geburtstag kommen aus allen Teilen des Reiches herzliche Grüsse dankbarer Verehrer. Raabe schreibt darüber am 18. September 1891 an Familie Jensen: »Zu meinem neulichen Übertritt ins Greisenalter sind mir so viele Liebeszeichen von Nah und Fern zugekommen, dass ich die alte Mutter Germania gar nicht wieder erkannt habe. Wenn alle diese Verehrer und Verehrerinnen meine Bücher k a u f e n, dann bin ich fein heraus! Da ich der Sache aber doch nicht traue, so habe ich gestern an Paul Heyse geschrieben, dass er sich nochmals für die tausend Mark alljährlich auf drei Jahre verwenden möge.«

Zehn Jahre später, kurz vor dem 70. Geburtstag, heisst es: »Leider kann ich nicht von den Ehren leben, die mir meine jetzt bald ein Halbjahrhundert umfassende Lebensarbeit zubringt, ich bin recht sehr auf den ganz gemeinen pekuniären Ertrag derselben angewiesen. Das deutsche Volk hat mich wahrlich nicht durch teilnahmsvolles Entgegenkommen verwöhnt und — der 8. September dieses Jahres wird nichts hieran ändern. Die Leute werden jetzt die »Raabenweisheit», von Hans von Wolzogen herausgegeben, v i e l l e i c h t sich kaufen, aber das »Horn von Wanza», das mir zu derselben Zeit, in zweiter Auflage nach zwanzig Jahren erschienen, noch keine 650 Mark in die Küche trägt, nicht.«

Als Raabe sich dem 80. Lebensjahr nähert, kann er noch erleben, wie zu dem Ruhm auch noch der äussere buchhändlerische Erfolg zu ihm auf dem Weg ist. Die Ernte hat er nicht mehr erlebt.

Über diese Erfahrungen schreibt Raabe bitter, doch nie erbittert, enttäuscht, aber nie verärgert oder entmutigt. Als die zeichnerisch begabte Marie Jensen ihn einmal während gemeinsam verbrachter Erholungstage konterfeit, schreibt er auf das Bildblatt (das unsrem Briefband beigegeben ist): »In alls gedultig, sins Alter 54 Jahr.«

Dies starke geduldige Beharren vor dem Dasein, die demütige Erfüllung eines Lebensauftrags, das ist der erhebende Gesamteindruck, den die Lesung von Raabes Briefen hinterlässt. Wir wachsen reich werdend durch die Begegnung mit

diesem kraftvollen, eigenwüchsigen Niederdeutschen, der bescheiden um seine Grenzen wusste und nicht mehr geben wollte, als er hatte, der die Gefahren des technischen Jahrhunderts sah, noch ehe es recht zu seiner vollen Wirkung gekommen war, der den Fortschrittsglauben der Gründerjahre durchschaute in seiner brüchigen Fragwürdigkeit und seine Stimme, seine damals unzeitgemässe Stimme erhob, unbekümmert darum, welches Echo ihr antworten möchte.

Man tut unrecht, ihn einen pessimistischen Humoristen zu nennen, um ihn literarisch zu etikettieren, weil er ein hartes Nein zu vielem seiner Zeit sprach. Was an Grossem geschah, dem hat er zugejubelt, als noch viele murrten und es nicht sahen. In Stuttgart, wo es ihn in der politisch leidenschaftlich erregten Atmosphäre etwas kostete, hat er 1866 Bismarck verehrt und dies Jahr als das glücklichste seines Lebens bezeichnet, weil er das Reich ersehnte. Aber den Naturalismus in der Literatur hat er abgelehnt und mit so klaren Gründen, dass seine Formulierung, die Improvisation eines Briefes, klassisch anmutet: »Eines will ich aber doch Ihnen schreiben, nämlich dass sehr viele dieser Bücher die Menschen z u m i r treiben müssen und werden. Aus der physiologischen, psychologischen, pathologischen, sozialen Abhandlung heraus wieder in das Gedicht, in die Dichtung; — aus der verdunkelten Krankenstube mit ihrem Eiter- und Typhusdunst, aus der Irrenhausatmosphäre und Beleuchtung in den Garten und das Haus der Kunst.» Nein, Raabe war kein Pessimist im Sinne der grundsätzlichen Lebensverneinung. In seinem Nein zum damaligen Heute stak schon das Ja von morgen. Und das Leben von morgen steht ja oft auf Seiten derer, die das von heute verneinen.

Wilhelm Fehse und der Familie Raabe sei gedankt für diesen wertvollen Briefband mit seiner schönen Einführung und den wertvollen knappen Erläuterungen zu heute nicht mehr unmittelbar verständlichen Anspielungen.

Philipp Krämer

Wilhelm Fehse, *Raabe und Jensen, Denkmal einer Lebensfreundschaft.* Berlin, G. Grote'sche Verlagsbuchhandlung, 1940. 182 Seiten. Preis: kartoniert RM 3.60.

Wilhelm Fehse, der den eben besprochenen Band der Briefe Raabes herausgegeben hat, legt auf Grund seiner eingehenden Kenntnis der Lebensläufe von Raabe und Jensen und in der

Hauptsache gestützt auf das reiche Briefmaterial diese dankenswerte Studie über das ein halbes Jahrhundert lang bewährte Freundschaftsverhältnis der beiden so entgegengesetzten Schicksale und Charaktere vor.

Jensen war Pessimist in bezug auf sich selbst und die Wirkungsdauer seines literarischen Werkes.

> Nur eins taucht hell nun auf: Es war ein Wahn,
> Des Lebens Arbeit ward umsonst getan.

Bei Raabe heisst es: »Es kommt in der Welt nichts um, auch nicht eine Träne, auch nicht ein Blutstropfen.«

Philipp Krämer

Josef Hofmiller, *Briefe,* ausgewählt und herausgegeben von **Hulda Hofmiller.** Erster Teil: 1891 bis 1921. Leipzig, ohne Jahr. 232 Seiten. Preis: Ganzleinen RM. 6.50. Zweiter Teil: 1922 bis 1933. 368 Seiten. Preis: Ganzleinen RM. 7.50. Karl Rauch Verlag, Dessau, 1941.

Josef Hofmillers Briefe stellen ein wertvolles Stück Zeitgeschichte der jüngsten Vergangenheit dar. Dieser feinsinnige Kopf beherrschte eine Form, die in Deutschland nicht eben zahlreiche Meister aufzuweisen hat: den Essay. Über Nietzsche und Emerson, über Catarina von Siena und Maeterlinck schrieb er ebenso kenntnisreich wie über Goethe oder Hans Thoma oder über seine bayrische Heimat, die er als eifriger Wanderer auf der Suche nach ihren historischen Schätzen entdeckerfroh durchstreifte.

In Hofmillers Briefen, wie sie ausgewählt seine Witwe in zwei Bänden vorlegt, spiegelt sich diese Arbeit an den Essays, an deren Entstehen wir gewissermassen handwerklich teilnehmen. In ihnen wird Hofmillers Entwicklung lebendig, wie er als junger Neuphilologe nach Genf und Paris zieht, erwächst seine Verbundenheit mit der Welt der Schule und ihren Kämpfen, bei denen er gesund konservativ seine Verwurzelung im Humanismus nie verleugnet, erleben wir seine Mitarbeit an den Süddeutschen Monatsheften und den Münchener Neuesten Nachrichten, an der Corona, am Kunstwart, blicken wir in die menschliche Sphäre Münchens und Rosenheims.

Wie leidenschaftlich nimmt dieser kraftvolle bajuvarische Bauernsohn teil am geistigen und politischen Leben der Zeit.

Seine Polemik bleibt immer sachlich wohlbegründet und vornehm, sie wird nie gehässig. Seine Gegner fürchten ihn.

Früh sieht er die Grenzen Nietzsches. Stefan George und sein Kreis vermögen ihn nicht zu blenden. Zu Thomas Mann steht er noch gespalten. Aber für Hans Grimm und Carossa setzt er sich ein, vor allem für Emil Strauss. Seine grosse Liebe: die Musik. Oft genug sind die Briefe durchsetzt von Notenbeispielen. Schwärmerisch verehrt er Mozart. Er liebt Pfitzner. Seinem jungen Sohn legt er einen Zettel ins Schlafzimmer, den dieser, aus München von seinem ersten Konzert zurückkehrend, vorfinden soll als Gute Nachtgruss. Der knappe Inhalt greift uns noch heute ans Herz, wie er dem Knaben damals ans Herz gegriffen hat, so dass er des Vaters Zettel als Vermächtnis verwahrte: Lieber Sohn! Du hast heute zum erstenmal Beethoven gehört! Gute Nacht! Dein Vater.

Hofmillers Briefe gehen an seine nächsten Angehörigen, vor allem an seine Frau, sie gehen an Josef Bernhart, den Historiker, an Korfiz Holm, den baltischen Romanschriftsteller und Direktor des Verlags Albert Langen, an Friedrich von der Leyen, den Literaturhistoriker, an Eduard Wechssler, den Romanisten, an Max Stefl, den Stifterforscher, an Ludwig Thoma, den Humoristen und Erzähler, an Max Rychner, den Herausgeber der Neuen Schweizer Rundschau, an Hermann Rinn, den Schriftleiter des Kunstwarts.

Wieviel Weisheit, blutvoll durchwirkt von Erfahrung, steckt in diesen Briefen, so etwa wenn er an Rychner schreibt: »Man ändert nicht ohne Risiko an einer Zeitschrift herum. Was einmal eingeführt ist, Grösse, Umfang, Erscheinungsweise, soll möglichst bleiben. In dem Punkt habe ich viel mit angesehen, viel vergeblich gewarnt, manches verhütet. Aber schliesslich steht und fällt eine Revue wie eine Festung mit dem Kommandeur. Und je weniger sich der Kommandeur drein reden lässt, desto besser. Ich bin vor allem gegen alle Konferenzen, Sitzungen oder wie man das Zeug nennen will.» Wie bedrückt ihn der geistige Verfall der Nachkriegszeit! Am 30. Juli 1929 schreibt Hofmiller an Julius Heyderhoff: »Als ich vor ein paar Tagen für einen älteren Freund, ehe ich aufs Land gehe, noch Lesefutter zusammenstellte, überkam mich ein peinliches Gefühl: die Kenntnis dieser schönen Dinge, die Liebe zu ihnen, wird mit der Generation, der wir angehören, dahingehen. Der Kreis der Leute, mit denen wir eine Sprache sprechen, wird immer kleiner. Was sich zur Zeit im deutschen Verlagswesen vollzieht, ist ein niederdrückender Verfall. Wieviele Bücher

werden nicht mehr neu aufgelegt und welche Bücher! Ich hoffe nur eines: dass der Charakter der Deutschen doch auch in diesem Punkte sich auf die Dauer gleich bleibt; dass in aller Stille eine neue Generation heranwächst, die die abgerissenen Fäden wieder anknüpft. Anzeichen sind bereits da. Nur hat diese Generation noch zu viel ums nackte Dasein zu kämpfen, als dass sie daran denken könnte, sich schon Bücher in grösserem Umfange anzuschaffen.»

Einmal schickt Hofmiller an seine Frau von einer Reise aus Urach mit einem Buch ein Gedicht, das verdient, hier mitgeteilt zu werden:

Das zu Urach Gehörige
sind die Gedichte von Mörike.
Ein Gedichtband ist wie ein Bukett:
wenn er bloss da liegt, ist er schon nett.
Am Bukett riecht man auch nicht immer,
sein blosses Dasein erhellt das Zimmer.
Und hat man den Band auch nicht gelesen —
Mörike ist im Zimmer gewesen!

Wenn Hofmiller Briefe schreibt, so hört man ihn sprechen. Es sind gesprochene Briefe. Und immer schimmert die Mundart durch. Das macht seine Briefe echt und hält sie frisch. Sie sind nicht mehr so umfangreich wie die Fontanes, aber sie plaudern ebenso lebendig. Er ist der ins Süddeutsche übersetzte Fontane.

Dem zweiten Band der Briefe ist ein Register beigefügt und ein Verzeichnis der wichtigsten Briefempfänger mit wertvollen Angaben über sie.

Sind noch mehr Briefe Hofmillers da? Man sollte sie uns nicht vorenthalten.

PHILIPP KRÄMER

Mitteilungen

E i n h e i m i s c h e V e r ö f f e n t l i c h u n g: Fransktsvenskt Lexikon, utgivet av *Holger Petersen Dyggve* under medverkan av Nils Sund. Helsingfors, Söderström & Co. V-363 S. 8:o.

Der Schwiegersohn als "Bekannter"

Die Rekonstruktion einer idg. Form für »Schwiegersohn, Tochtermann» hat den Sprachvergleichern schon viel Kopfzerbrechen bereitet, ohne dass man zu einem positiven Ergebnis gelangt ist. Bereits DELBRÜCK hielt es für wahrscheinlich, dass ai. *jā́mātar-*, av. *zāmātar-*, gr. *γαμβρός*, lat. *gener*, alb. *dandɛr*, *dɛndɛr*, lit. *žéntas* und slav. *zętь* etymologisch zusammengehören, konnte aber den Nachweis dafür nicht liefern und kam zum Schlusse, dass im Idg. »ein Wort für Eidam vorhanden gewesen zu sein scheint, die Form desselben sich aber nicht erschliessen lasse».[1] Fast ein halbes Jahrhundert später, nachdem zahlreiche Etymologen an dem Problem ihre Kräfte versucht hatten, lautete das Urteil MEILLETS nicht viel anders: ». . . le nom du »gendre» n'a pas de forme fixe en indo-européen. Mais il y a des formes qui semblent apparentées les unes aux autres, tout en différant dans le détail; dans ce nom qui n'appartenait pas au vocabulaire fondamental de l'aristocratie, il s'est produit toutes sortes d'étymologies populaires et d'adaptations».[2]

Fassen wir die bisher vorgebrachten Ansichten über die verschiedenen idg. Wörter für »Schwiegersohn» zusammen, so können wir zunächst eine vollkommene Übereinstimmung in bezug auf das Germanische (got. *mēgs* '*γαμβρός*', ahd. *eidum*, *eidim* 'gener', an. *mágr* 'Schwiegersohn, Schwager, Schwiegervater'), Armenische (*hor* 'Schwiegersohn') und Keltische (akorn. *doff* 'gener', ir. *cliamuin* 'id.') feststellen.[3] Alle diese Formen müssen von den übrigen idg. Bezeichnungen für »Schwiegersohn» getrennt werden.

---

[1] Die indogermanischen Verwandtschaftsnamen (Leipzig 1889), S. 158 u. 161.

[2] A. ERNOUT et A. MEILLET, Dictionnaire étymologique de la langue latine (Paris 1932), s. v. *gener*.

[3] Vgl. S. FEIST, Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen (Berlin 1913) S. 113; O. SCHRADER, Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde [2] (Berlin u. Leipzig 1929) II, 374.

Von diesen letzteren gehören am engsten zueinander ai. *jā́mātar-*' 1) Tochtermann, 2) Ehegatte' und av. *zāmātar-*, npers. *dāmād* 'Schwiegersohn'. Nach GÜNTERT[1] und HOFMANN[2] sind sie mittels des bei Verwandtschaftsnamen üblichen Formativs *-tar* zu ai. *jāmā-* 'Schwiegertochter' bzw. av. **zāmā-* (belegt ist av. *zāmaoya-* 'Bruder des Schwiegersohnes') gebildet worden, während v. BRADKE,[3] SCHRADER[4] und JOKL[5] Umformung eines ursprünglichen **jamitar* < idg. **ĝemətor* annehmen. Jedenfalls können also die arischen Formen auf die idg. Wurzel **ĝem-* 'heiraten' zurückgeführt werden (ai. *jāmā-* erklärt sich nicht aus **ĝn̥-mo-*, sondern aus **ĝēm-ā*).

Gr. *γαμβρός* 'Schwiegersohn, Schwager; Schwiegervater', äol. *γάμβρος* 'Bräutigam' wurde von E. HERMANN[6] als einzelsprachliche Ableitung von *γάμος* 'Heirat', *γαμέω* 'heiraten' betrachtet, was HOFMANN a. a. O. mit Recht ablehnt; *γαμβρός* < **γαμρός*[7] lässt sich leicht auf idg. **ĝ$_e$məros*, Wurzel **ĝem-* 'paaren, heiraten' zurückführen. Über sonstige unsichere Deutungsversuche vgl. É. BOISACQ, Dictionnaire étymologique de la langue grecque[8] (Heidelberg-Paris 1938) s. v.

Lat. *gener* 'Schwiegersohn'; auch 'Schwager' wird von HOFMANN a.a.O. als ein durch Anlehnung an *genus*, *genitor* und im Ausgang an sein Oppositum *socer* umgeformtes **ĝemeros* zu idg. **ĝem-* 'paaren, heiraten' erklärt, während es MEILLET

[1] Über Reimwortbildungen im Arischen und Altgriechischen (Heidelberg 1914), S. 105.

[2] Bei A. WALDE, Lateinisches etymologisches Wörterbuch[3] (Heidelberg 1938), s. v. *gener*.

[3] Indogermanische Forschungen 4, 87.

[4] Ibid. 17, 16 ff.

[5] Linguistisch-kulturgeschichtliche Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen (Berlin 1923), S. 46 ff.

[6] Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen 1918, S. 217 ff.

[7] Siehe F. SPECHT, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, begründet von A. KUHN 59, 96.

[8] Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen I² (Strassburg 1897), 364 und 405.

a.a.O., wie schon BRUGMANN[1], HERMANN a. a. O. u. a., als »Erzeuger« auf die idg. Wurzel **ĝen-* '(er)zeugen' zurückführen. — Die Form *genta* '*γαμβρός*', die man in einer Glosse gefunden zu haben glaubte und die z. B. WALDE-POKORNY[2] unter Zurückführung auf **gem-tā* mit den slavischen und der litauischen Form verknüpfte, existiert in Wirclichkeit nicht, sondern ist ein verderbtes *gener*, wie HERAEUS bei HOFMANN a. a. O. feststellt.

Alb. geg. *dąndɛr*, *dąndɛ̄r*, tosk. *dɛndɛr*, *dɛndɛ̄r* 'Bräutigam, Verlobter', geg. *dąndɛ̄r i špis* 'Schwiegersohn' wurde von G. MEYER[3] mit den baltischen und slavischen Formen identifiziert, was schon wegen der Verschiedenheit der Suffixe nicht angeht. BRUGMANN a. a. O. stellte es zu lat. *gener* und nahm an, dass alb. *-ndr-* aus *-nr-* entstanden sei. Nach der Ansicht JOKLS (siehe oben) geht aber aus gewissen albanischen Dialektformen hervor, dass die Lautfolge mit eingeschaltetem dentalem Verschlusslaut die ursprüngliche ist, und die albanischen Formen sind deshalb auf idg. **ĝenə-tr-* (∼ ai. *janitár-*, lat. *genitor*, gr. *γενετήρ* 'Erzeuger, Vater') zurückzuführen.

Von den slavischen Formen weisen die ältesten Belege: abg. *зѧтъ* (gen., dat. sg. *зѧти*) '*νυμφίος*, sponsus', aruss. *зять* (gen., dat. sg. *зяти*) 11. Jh. '*νυμφίος*', 12. Jh. '*γαμβρός*', atschech. 14. Jh. *zieth* (gen. sg. *zyety*) 'Schwiegersohn, Tochtermann' auf einen maskulinen *i*-Stamm **zętь*, während die modernen Formen russ., ukr. *зять*, weissruss. *зяць* 'Mann der Tochter; Mann der Schwester; Mann der Schwester des Mannes', poln. *zięć*, tschech. *zeť*, slovak. *zať*, slov. *zẹ̀t* 'Schwiegersohn', serbokroat. *zȅt*, bulg. *зетъ* 'Schwiegersohn, Schwestermann' einzelsprachlich zu *jo-* bzw. *o*-Stämmen umgebildet worden sind. Da im Slavischen idg. *-mt-* genau wie *-nt-* behandelt wird, kann urslav. **zętь* sowohl auf ein idg. **ĝḗntis* als auf ein idg. **ĝḗmtis* (der

---

[1] A. WALDE, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen herausgegeben von J. POKORNY (Berlin 1927—1932) I, 574.

[2] Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache (Strassburg 1891), S. 85.

serbokroat. und russ. Akzent weist auf einen ursprünglichen betonten Langdiphthong hin) zurückgeführt werden. Die weitaus meisten Etymologen ziehen die erstere Möglichkeit vor und stellen slav. **zętь* zu idg. **ĝen-* '(er)zeugen'; vgl. TRAUTMANN[1], PREOBRAŽENSKIJ[2], HOLUB[3], BRÜCKNER[4], HOFMANN a. a. O., MEILLET a. a. O. u. a. Dagegen führt es WALDE-POKORNY a. a. O. unter dem Ansatz **ĝem(e)-* 'heiraten' auf, und HOLUB schliesst sich ihm in der 2. Auflage seines Wörterbuches (im J. 1937) an.

Innerhalb des Baltischen begegnen wir aber Schwierigkeiten: während lit. *žéntas* 'Schwiegersohn, Schwager' bis auf den Stammauslaut genau dem slav. *zętь* entspricht, bietet das Lettische eine von einer ganz anderen Ablautsstufe abgeleitete Form *znuõts* 'Schwiegersohn, Schwager, Schwestermann', die in Personennamen schon 1540 belegt ist.[5] ENDZELIN erblickte allerdings in einem Ortsnamen des heute lettischen Gebietes den Reflex eines »kurischen» **zent-*, das dem lit. *žéntas* genau entspräche, aber die Existenz einer solchen Form lässt sich durch keine anderen Tatsachen erweisen und bleibt unsicher.[6] Ein altpreussisches Wort für »Schwiegersohn» ist leider nicht erhalten.

Wegen der Diskrepanz zwischen dem Lettischen und Litauischen und der vollkommenen Übereinstimmung der litauischen Form gerade mit den jüngeren slavischen (*o*-Stamm!) hielt BRÜCKNER[7] das lit. Wort für entlehnt, scheint aber später diese Behauptung aufgegeben zu haben.[8] Sonst wird lit.

---

[1] Baltisch-Slavisches Wörterbuch (Göttingen 1923), 370.

[2] Этимологическій словарь русскаго языка (Moskau 1910—1916), 260.

[3] Stručný slovník etymologický jazyka československého (v Praze 1933), 281.

[4] Słownik etymologiczny języka polskiego (Kraków 1927). 653—654.

[5] Vgl. KIPARSKY, Die Kurenfrage (Helsinki 1939), S. 348.

[6] ibid., S. 389—390.

[7] Die slavischen Fremdwörter im Litauischen (Weimar 1877).

[8] Vgl. z. B. sein etymologisches Wörterbuch, siehe oben.

žéntas stets zusammen mit slav. *zętь* zitiert und auf dieselbe idg. Wurzel, also meist **ĝen-* '(er)zeugen' zurückgeführt. Eine Ausnahme bildet hierin WALDE-POKORNY a. a. O., der es ebenso wie slav. *zętь* auf idg. **ĝémə-tos* zurückführt. Er nimmt an, dass in dem gestossen intonierten lit. *žéntas -nt-* aus *-mt-* »gegenüber bewahrtem *-mt-* im schleifenden *šim̃tas*» entstanden sei. Dass dies nicht stimmt, erhellt aus lit. Formen wie *vémti* 'erbrechen', *lémti* 'bestimmen', *lémtas* 'sicher, gut (< bestimmt)', in denen ein altes *m* (vgl. lat. *vomere* und slav. *lomiti* 'brechen') vor *t* auch unter Stosston erhalten ist. Bekanntlich erhält sich idg. *m* im Baltischen sogar vor Gutturalen und Dentalen bis in die neueste Zeit.[1] — Für das lett. *znuõts* konnte man freilich beim besten Willen kein ursprüngliches *-m-* ansetzen, da ja hier *-n-* vor einem Vokal steht, und so trennt auch WALDE-POKORNY a. a. O. die lettische Form von der litauischen und den slavischen und stellt die erstere, wie schon lange üblich[2], mit gr. *γνωτός* 'Verwandter, Bruder' u. a. zur Wurzel **ĝen-* '(er)zeugen'.

Wie wir sehen, können von den lautlich einander mehr oder weniger ähnlichen idg. Benennungen für den »Schwiegersohn» die ai., av., gr. und mit gewissem Vorbehalt die lat. auf idg. **ĝem-* 'heiraten' zurückgeführt werden, die slavischen Formen sind zweideutig, d. h. sie können sowohl auf **ĝem-* wie auf **ĝen-* zurückgehen, und nur die baltischen und die albanischen setzen unbedingt ein **ĝen-* voraus, wobei ich allerdings hinzufügen muss, dass ich mir in bezug auf das Albanische kein selbständiges Urteil erlaube und nicht behaupten kann, dass die obenerwähnte Etymologie JOKLs unanfechtbar sei. Zu beachten ist dabei, dass mit Ausnahme des Baltischen in sämtlichen behandelten Sprachgruppen das Wort für »Schwiegersohn» die Nebenbedeutung »Bräutigam, Ehegatte» (= »Heirater») aufweist, die z. B. im Slavischen die ausge-

[1] Vgl. ENDZELIN, Извѣстія отдѣленія русскаго языка и словесности Императорской Академіи Наукъ XV (1910), 2, 198—213.

[2] Siehe J. ENDZELINS und K. MÜHLENBACHS Lettisch-deutsches Wörterbuch (Riga 1929—1932), s. v.; TRAUTMANN a. a. O.

sprochen ältere ist.[1] Im Baltischen fehlt sie m. W. ganz, dafür geben aber ältere lettische Wörterbücher an, dass man »in einigen Gegenden [Lettlands] den Bekannten *znuõts* anrede».[2]

Bekanntlich hat es im Idg. zwei ursprünglich vollständig homonyme Wurzeln gegeben: 1. **ĝen-* '(er)zeugen' und 2. **ĝen-* '(er)kennen', die sich in den Einzelsprachen differenziert haben, aber auch noch in den heutigen idg. Dialekten einander lautlich nahestehende Formen aufweisen, vgl. z. B. schwed. *kung* 'König' und *kunnig* 'kenntnisreich, geschickt'. Je weiter man in der Zeit zurückgeht, desto näher berühren sich die von beiden Wurzeln ausgegangenen Formen, vgl. z. B. got. *-kunds* 'herstammend' ~ *kunþs* 'bekannt', ai. *jñātí-* 'naher Blutsverwandter' ~ *jñāta-* 'bekannt', gr. *γνωτός* 'naher Blutsverwandter, Bruder' ~ *γνωτός* 'bekannt'. Die oft ausgesprochene Vermutung, dass diese Wurzeln ursprünglich identisch gewesen wären, lässt sich nicht erweisen.[3] Meillet glaubte, dass die einzelsprachliche Differenzierung der beiden Wurzeln auf den ihnen innewohnenden verschiedenen »Aktionsarten» beruhte: 2. **ĝen-* '(er)kennen' habe an sich eine »valeur non durative» gehabt und sich zur Bildung von Aoristen geeignet, die ja normalerweise die Form **ĝnē*, **ĝnō* haben (z. B. gr. *ἔγνω*, altkirchenslav. *позна* 'erkannte'), während 1. **ĝen-* '(er)zeugen' »sans avoir une valeur particulièrement durative, peu fournir un présent radical», so dass die Ablautsstufen **ĝenə-*, **ĝonə-* mehr zur Geltung kamen (z. B. gr. *ἐγένετο*, ai. *ajanata* 'wurde geboren', lat. *genuit*).[4] Dass diese Differenzierung jedenfalls

---

[1] Im Lat. ist die Bed. 'sponsus vel procus filiae' (vgl. Thesaurus linguae latinae s. v. *gener*) vielleicht sekundär.

[2] J. Endzelins u. K. Mühlenbachs Wb., a. a. O.

[3] Vgl. C. C. Uhlenbeck, Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch der altindischen Sprache (Amsterdam 1898), S. 96; derselbe, Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache[2] (Amsterdam 1900), S. 97; Schröder, Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur 43 (1918), 495; Meillet, Bulletin de la Société de linguistique de Paris, XXVII (1927), 55.

[4] Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes Études (Paris 1921), S. 172 ff.

sekundär ist, sah MEILLET selbst ein, denn sonst wären ja die oben erwähnten Homonyme wie gr. *γνωτός* unmöglich. Eine feststehende Tatsache ist jedenfalls, dass 1. **ĝen-* '(er)-zeugen', das nach MEILLET a. a. O. auch sonst weniger stabil gewesen ist als sein Homonym, aus dem Baltischen und Slavischen vollkommen eliminiert worden ist. Während aber MEILLET in diesem Artikel noch behauptete, dass »**genə-* »naître» n'est représenté en baltique d'aucune manière», glaubt er später[1], dass» lit. *žéntas* et v. sl. *zętь* (serbe *zèt*) sont de la même racine **ǵenə-*, **ǵnē* »engendrer», qui n'est pas autrement représentée en slave et en baltique». Als Grund für diese seine Meinungsänderung gibt MEILLET a. a. O. die Tatsache an, dass lett. *znuõts* dem gr. *γνωτός* 'Verwandter' und dem ai. *jñātiḥ* 'id.' entspricht, worauf man aber erwidern kann, dass lett. *znuõts* genau ebenso gut (und im Stammauslaut sogar noch besser!) dem gr. *γνωτός* und dem ai. *jñātáḥ* 'bekannt' entspreche.

Die Frage kann also folgendermassen formuliert werden: muss eine lautlich auf idg. **ĝen-* weisende Benennung des Schwiegersohnes unbedingt auf 1. **ĝen-* '(er)zeugen' zurückgehen oder kann sie auf 2. **ĝen-* '(er)kennen' zurückgeführt werden, d. h. muss der Schwiegersohn als »Verwandter» oder kann er auch als »Bekannter» betrachtet werden?

Der Altmeister der Slavistik MIKLOSICH scheint diese Frage im Sinne des »Bekannten» beantwortet zu haben, denn in seinem Wörterbuch[2] stehen die slavischen und baltischen Formen für »Schwiegersohn» allerdings ohne theoretische Begründung unter dem Ansatz *zen-* neben slav. *znati*, lit. *žinoti*, lett. *zināt* 'kennen, wissen' und gr. *γιγνώσκω*. Diese Zusammenstellung ist m. W. nirgends erörtert worden, nur BRÜCKNER sagt in seinem etymologischen Wörterbuch (siehe oben) kurz, dass poln. *zięć*, russ. *зять* u. a. einem ganz anderen Stamm als poln. *znać*, russ. *знать* u. a. 'wissen, kennen' angehören.

---

[1] A. ERNOUT et A. MEILLET, Dictionnaire étymologique de la langue latine (Paris 1932), s. v. *gener.*

[2] Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen (Wien 1886), S. 401.

Lautlich lässt sich gegen die Herleitung der baltischen Formen von 2. *ĝen- '(er)kennen' nichts einwenden. Lett. *znuõts* ist, wie gesagt, mit den beiden griechischen Homonymen (*γνωτός*) identisch und würde einem slavischen Part. perf. pass. **znatъ* von *znati* entsprechen, falls dieses ein altes **ō* gehabt hat, was allerdings nicht sicher ist; belegt ist freilich nur slav. *znanъ*, doch sind Schwankungen zwischen *-tъ* und *-nъ* beim Part. perf. pass. im Slavischen recht häufig: vgl. z. B. russ. *одѣтый* 'angekleidet' ~ tschech. *oděný* 'id.' — Lit. *žéntas* < **ĝenətos* verhält sich zu lit. *(pa)žìntas* 'bekannt' (nach Walde-Pokorny a. a. O. < **ĝ$_e$n[ə]tòs*) wie lit. *žénklas* 'Zeichen' (nach Trautmann a. a. O. < idg. **ĝenətlo-*) zu lit. žemaitisch *žìnklas* 'Zeichen' < idg. **ĝ$_e$n[ə]tlo-*.

Die slavischen Formen sind, wie gesagt, lautlich zweideutig. Für ihre Zurückführung auf idg. **ĝem-* 'heiraten' spricht erstens die unbedingt ältere Bedeutung 'Bräutigam', zweitens die Tatsache, dass im Slav. von der Wurzel 2. **ĝen-* '(er)kennen' sonst nur die Ablautsstufe **ĝnō-* (**ĝnā-* ?) belegt ist, während im Baltischen davon verschiedene Ablautsstufen vorliegen.

Es bleibt nur noch die semasiologische Seite übrig. Leitet man die Bezeichnung für den Schwiegersohn von 1. **ĝen-* '(er)zeugen' ab, so betrachtet man ihn als eine Art »Prinz-Gemahl», was natürlich nur in sohnlosen Familien möglich ist, die in alten Zeiten, wo man noch keine Einschränkung der Kinderzahl kannte, sicher in einer verschwindenden Minderzahl waren. Es ist nicht gerade wahrscheinlich, dass eine solche nur sporadisch anwendbare Bezeichnung sich allgemein geltend gemacht hätte. Am ehesten denkbar wäre noch die Bedeutungsentwicklung 'verwandt' > 'verschwägert', die in einigen romanischen Sprachen vorliegt, wo z. B. it. *cognato*, span. *cuñado*, rum. *cumnat* 'Schwager' auf lat. *cognatus* 'Blutsverwandter' zurückgehen. — Die vom Standpunkte der normalen Familie logischste Bezeichnung des Schwiegersohnes ist der »Heirater», der seine Braut w e g f ü h r t (vgl. die idg. Benennungen für den Ehegatten, die mit **u̯edh-* 'führen', *in matrimonium ducere*, zusammenhängen). Nach der Heirat dauerte

gewöhnlich der Verkehr zwischen dem jungen Ehepaar und dem Elternhause fort, und es ist durchaus denkbar, dass der Schwiegersohn, der ja kein B l u t s verwandter war, dabei als der beste unter den Bekannten, der B e k a n n t e par excellence betrachtet wurde. Dass eine solche Ansicht bestanden und in der Sprache eine Spur hinterlassen hat, beweist das Mordwinische, wo »wissen, kennen, erkennen» *sodams* und »der Schwiegersohn» *sodamo* heisst.[1] Diese Bezeichnung ist ganz unzweifelhaft eine Neuerung, denn das Mordwinische kennt daneben auch ein anderes Wort für »Schwiegersohn»: *ov*, das ein Erbstück aus der finnisch-ugrischen Ursprache ist und dem finn. *vävy*, lapp. *vivva*, tscher. *βeŋe*, ostj. *u̯èŋ*, ung. *vő* 'Schwiegersohn' entspricht.[2] Allerdings kommt die Bezeichnung des Schwiegersohnes als »Bekannten» in anderen finnisch-ugrischen Sprachen m. W. nicht vor. Es gibt aber sowohl in den idg. als auch in den finn.-ugr. Sprachen Beispiele dafür, dass ein Wort, dass ursprünglich einen »Gast, Fremden, Ankömmling, Besucher» bedeutete, zur Bezeichnung der (ihre eigenen Eltern besuchenden) Schwiegertochter werden kann.[3]

V. Kiparsky

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles XVI[4]

Le comte de la Marche

Trois pièces lyriques, deux chansons d'amour et une pastourelle, figurent dans les manuscrits sous le nom du comte de la

[1] H. Paasonen, Mordwinische Chrestomathie (Helsingfors 1909), Glossar, Nr. 912.

[2] Vgl. Nyelvtudományi közlemények XLIV (1915—1917), 397.

[3] Vgl. Kalima, Finnisch-ugrische Forschungen XXVI (1939—1940), 211—214.

[4] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65; t. XXXVII, 1936, p. 257; t. XLI, 1940, p. 12, 49, 118 et 157; t. XLII, 1941, p. 153 et t. XLIII, 1942, p. 7 et 62.

Marche. Elles n'apparaissent que dans les trois manuscrits étroitement apparentés *K*, *N* et *X* où elles forment un groupe identique:

R. 1462 *Puis que d'Amors m'estuet les maus souffrir*
R. 2046 *L'autrier chevauchoie seus.*
R. 1613 *Tout autresi com li rubiz.*

La première a été imprimée dans des éditions aujourd'hui peu accessibles: par Laborde en 1780, par Auguis (qui ne fait que copier Laborde) en 1824. La seconde est comprise dans le recueil de *Romanzen und Pastourellen* de Bartsch (1870). La troisième est inédite. Il semble justifié de les soumettre à un examen renouvelé.

Deux questions se posent immédiatement. D'abord: qui est le comte de la Marche trouvère? Puis: comment faut-il expliquer le fait que ces pièces manquent dans les recueils manuscrits les plus célèbres, notamment dans le Chansonnier du Roi (*M*) où, vu le grand nom de l'auteur, on s'attendrait à les trouver dans la section réservée aux grands seigneurs poètes? Cherchons d'abord à répondre à la première question.

Les anciens comtes de la Marche

Dès le milieu du X^e^ siècle le comté de la Marche[1] appartenait aux Aldebert. En 1177 Aldebert V, le dernier comte de la Marche de cette ancienne maison, qui ne laissa qu'une fille, le vendit à Henri II, roi d'Angleterre[2]. Après avoir ensuite passé aux mains de Richard Cœur de Lion, le comté fut saisi en 1199, à la mort de celui-ci, par Hugues IX seigneur de Lusignan. C'est parmi les comtes de la Marche issus de la maison de Lusignan qu'il faut chercher l'auteur de nos trois chansons.

La petite ville de Lusignan[3] (autrefois *Luzignen*, *Lezignem*,

[1] La Marche, ancien pays de France, limitrophe du Poitou et du Berry.

[2] Voir Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, Paris, 1889, col. 1617—1618.

[3] Lusignan, Vienne, arr. Poitiers, ch.-l. cant.

en latin Luciniacum, Lucignanum) a donné son nom à une des maisons les plus illustres de France. Ses seigneurs, vassaux des comtes de Poitou et par suite des rois d'Angleterre, portaient *burelé d'argent et d'azur de dix pièces, à un lion de gueules, armé et lampassé d'or, brochant sur le tout* et, en cimier, *Mélusine* ou la femme-serpent, figure fabuleuse que les romans de chevalerie et les légendes de Poitou représentent comme aïeule et protectrice de la maison de Lusignan.[1]

L'origine de la famille de Lusignan remonte à la plus haute antiquité.[2] Le plus ancien seigneur connu de cette localité est Hugues I^er^, dit *le Veneur*, vivant au IX^e^ siècle. Son fils et successeur, Hugues II, dit *le Cher* ou *le Bien-Aimé*, passe pour avoir fait construire le fameux château seigneurial de Lusignan qui devait subsister jusqu'au jour où, après quatre mois de siège, il fut pris, en 1575, sur les calvinistes par le duc de Montpensier et rasé de fond en comble. »Ainsi fut détruit, dit Brantôme, ce château si ancien et si admirable, qu'on pouvait dire que c'était la plus belle marque de forteresse antique et la plus noble décoration vieille de toute la France.»[3] La seigneurie, passant de père en fils, échut vers 1152 à Hugues VIII, dit *le Brun* et *le Vieux*, marié à Bourgogne de Rancon, fille de Geoffroi de Rancon[4] seigneur de Taillebourg[5]. De leur sept

---

[1] Ce nom a été expliqué comme une anagramme de *Lusignem;* selon d'autres, il dériverait de l'expression *mère des Lusignan*, devenue, par corruption, *mère Lusigne*, *merlusine* et enfin *mélusine*. Tout ceci est peu convaincant. – Pour tout ce qui regarde la fable de Mélusine, nous renvoyons à Leo Hoffrichter, *Die ältesten französischen Bearbeitungen der Melusinensage*, Halle, 1928.

[2] Pour ce qui suit nous avons utilisé notamment Léopold Delisle, *Mémoire sur une lettre adressée à la reine Blanche par un habitant de la Rochelle* (dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, quatrième série, t. II, 1856, p. 537 ss.); Mas Latrie, *o. c.*, col. 1618—1619 et 1630–1631; Ernest Lavisse, *Histoire de France* t. III, 1 (par Achille Luchaire), et t. III, 2 (par Ch.-V. Langlois).

[3] Voir *Nouvelle Biographie générale* t. 32, Paris, 1860.

[4] Rancon, Haute-Vienne, arr. Bellac, cant. Châteauponsac.

[5] Taillebourg, Charente-Inférieure, arr. St-Jean-d'Angély, cant. St-Savinien.

enfants mâles, cinq au moins ont su se faire valoir. Le fils aîné, Hugues IX, fut le premier comte de la Marche de la maison de Lusignan; Geoffroy *à la grant dent*, seigneur de Vouvant [1], fut comte de Jaffa; le troisième, Amaury, seigneur de Chypre en 1194, premier roi de Chypre en 1197, fut roi de Jérusalem en 1198 et mourut en 1205; Guy, le quatrième, fut roi de Jérusalem en 1186, en 1192 seigneur de Chypre et mourut en 1194; [2] Raoul d'Exoudun [3], le cinquième fils, fut comte d'Eu [4] en 1186 par son mariage avec Alix, sœur et héritière de Raoul I[er] comte d'Eu, et décéda en 1219 à Melle [5] en Poitou, entre le 28 avril et le 17 mai.[6]

Hugues IX.

Hugues IX fut seigneur de Lusignan en 1165, à la mort de son père. En vassal du roi d'Angleterre, il suivit (1190) Richard Cœur de Lion en Terre-Sainte. Profitant d'une occasion favorable se présentant après la mort de Richard, il s'empara en 1199 [7] du comté de la Marche, sur lequel il prétendait avoir des droits.[8] Par des actes inconsidérés et provocants, Jean sans Terre, son nouveau suzerain, se fit bientôt de lui un ennemi acharné: il enleva à son fils aîné sa fiancée [9], Isabelle d'An-

[1] Vouvant, Vendée, arr. Fontenay-le-Comte, cant. La Châtaigneraie.

[2] Voir Mas Latrie, col. 1779.

[3] Exoudun, Deux-Sèvres, arr. Melle, cant. La Mothe-St-Héraye.

[4] Eu, Seine-Inférieure, arr. Dieppe, ch.-l. cant.

[5] Melle, Deux-Sèvres, ch.-l. arr.

[6] Mas Latrie, col. 1595.

[7] L. Delisle s'est trompé en indiquant, pour cet événement, la date de 1190 (voir Mas Latrie, col. 1618, note 2).

[8] Ces »droits» se reposaient évidemment, pour une grande partie, sur la parenté qui unissait sa femme, Mathilde d'Angoulême, et les Aldebert, anciens seigneurs du comté de la Marche (voir Mas Latrie, col. 1537).

[9] L. Delisle a tort en prétendant (*o. c.*, p. 537 et 539) qu'Isabelle d'Angoulême était fiancée à Hugues IX lui-même. D'abord

goulême, se saisit du château de Moncontour[1], ancienne possession des Lusignan, et dépouilla au surplus son frère, Raoul d'Exoudun, de la place de Neufchâtel-en-Brai[2]. La suite de ces actes et d'autres semblables encore ne se firent pas attendre: l'enlèvement d'Isabelle avait eu lieu entre mai et août de l'année 1200, le 30 août Jean l'avait épousée à Chinon, et presque aussitôt après éclata la guerre avec les barons poitevins. L'état de guerre ayant duré pendant quatorze années environ, les Lusignan furent vaincus et réduits à se mettre à la discrétion de Jean sans Terre. Le 25 mai 1214, Hugues IX et ses frères Geoffroi de Lusignan et Raoul, comte d'Eu, jurèrent fidélité au roi anglais. Pour sceller leur réconciliation, la fille du roi, Jeanne, très jeune encore, fut fiancée à Hugues, fils aîné du comte de la Marche.

Mort de Hugues IX.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la dernière époque de sa vie. Les bénédictins (notamment le P. Anselme) rapportent erronément la mort de Hugues IX à l'année 1208. Ils l'ont fait, dit L. Delisle (*o. c.*, p. 538, note 2), sans doute sur la foi d'un acte relatif à la manière dont l'évêque de Poitiers, à la mort d'un comte de la Marche, voulait se mettre en possession du château de Lusignan. Suivant plusieurs copies, cet acte serait de l'année 1208, mais la mention du pontificat de Clément V et les autres synchronismes prouvent qu'au lieu de 1208, il faut lire 1308.

Les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* (t. II, 1784, p. 382) font faire à Hugues IX, en 1206, le voyage en Terre-Sainte. Étant tombé, soit sur la route, soit dans le pays, entre les mains des Sarrasins qui le firent prisonnier, il se racheta et

celui-ci avait à l'époque en question (en 1200) environ soixante ans, tandis qu'Isabelle, étant née en 1185, n'en avait que quinze; puis, il était marié dès »avant 1190» à Mathilde d'Angoulême qui, morte au plus tôt en 1233, lui survécut longtemps.

[1] Moncontour (-de-Poitou), Vienne, arr. Loudun, ch.-l. cant.

[2] Neufchâtel (-en-Bray), Seine-Inférieure, ch.-l. arr.

revint en France pour aller se faire religieux grammontain au monastère de l'Écluse [1] qu'il avait fondé et où il mourut dans un âge fort avancé. L. Delisle (p. 537) dit à propos du passage cité que l'expédition et la retraite de Hugues IX sont des faits controuvés et que la mention s'en est probablement rencontrée dans une de ces pièces fausses qui remplissaient les archives de l'ordre de Grammont.

Restent les indications de L. Delisle: Hugues IX, s'étant rendu en 1218 en croisade à Damiette en Égypte, y est mort l'année suivante (1219). Nous venons de voir (ci-haut, p. 124, notes 7 et 9) qu'en deux cas déjà les assertions de cet érudit se sont montrées inexactes. Nous croyons qu'il y a lieu de soupçonner ici une troisième erreur de détail. Né vers 1140 — on sait que son frère cadet, Gui de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, le troisième fils de Hugues VIII, naquit vers 1144 —, Hugues IX avait à sa mort en 1219 environ soixante-dix-neuf ans. On dirait que c'est là un âge bien avancé pour aller en croisade. A la rigueur on pourrait s'imaginer qu'un vieillard âgé de près de quatre-vingts ans aurait voulu finir ses jours en accomplissant un acte de grande piété, mais il se pourrait aussi que cette fois ce soient les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* qui ont raison en faisant mourir Hugues IX en France, dans un âge avancé, et son fils aîné Hugues (X) partir en croisade en 1218, se trouver au siège de Damiette l'année suivante et ensuite revenir sain et sauf en France. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu de révoquer en doute la justesse de la date même de 1219.

Hugues X.

Hugues IX avait épousé, avant 1190, Mathilde d'Angoulême, fille de Wulgrin Taillefer III, comte d'Angoulême. Elle vivait encore en 1233 (même peut-être aussi tard qu'en 1239). C'est leur fils Hugues X qui succéda en 1219 dans la seigneurie de Lusignan et le comté de la Marche.

[1] Probablement L'Écluse, Haute-Vienne, arr. Bellac, cant. Saint-Sulpice-les-Feuilles, comm. Arnac-la-Poste.

Ce grand seigneur, né »avant 1190», mena une vie fort mouvementée. Il prit une part très active dans les hostilités qui éclatèrent en 1200 contre le roi anglais et fut fait prisonnier, en 1202, après la défaite de Mirebeau. Nous venons de voir qu'en 1214, après la soumission, Jean sans Terre lui avait promis sa fille Jeanne. Ce mariage ne devait cependant jamais s'accomplir: ce fut la mère de Jeanne, Isabelle d'Angoulême, fille d'Adémar d'Angoulême et d'Alix de Courtenay[1], son ancienne fiancée, la veuve de Jean sans Terre, qu'il épousa au mois d'avril ou de mai 1220. Une lettre d'Isabelle à son fils Henri III nous apprend les raisons qui l'ont déterminée à conclure ce mariage. Elle y insiste sur l'isolement dans lequel se trouvait Hugues X après la mort des comtes de la Marche et d'Eu, son père et son oncle, morts tous les deux en 1219, sur le jeune âge de la princesse Jeanne et sur la nécessité d'empêcher, avant tout, le comte de s'unir à une Française. Henri III, qui ne trouva rien à redire à ce projet, voulut cependant qu'on lui remît la personne et la dot de Jeanne. La question de la restitution de la dot provoqua, entre le roi d'Angleterre et le comte de la Marche, des hostilités et des procédures qui ne se terminèrent qu'en 1226. Hugues X, qui avait servi déjà Philippe-Auguste, lequel, en 1222, avait envoyé au secours d'Amauri de Montfort 200 chevaliers et 10,000 hommes de pied sous les ordres de l'archevêque de Bourges et du comte de la Marche, se rangea en 1223, dès l'avènement de Louis VIII, ouvertement au parti de celui-ci. Il aida le roi à briser la résistance en Poitou, dont la noblesse se détacha, l'année suivante, d'Henri III. L'argent français y semble avoir joué un rôle important. »Le roi s'en alla en Poitou, dit Philippe Mousket, avec le comte de la Marche: maint écrin, maint tonneau plein de deniers il menait avec lui, pour mieux terminer la guerre.» Mais lorsque Louis VIII, deux ans plus tard (1226), reprit la croisade contre les Albigeois, Hugues X commençait à se lasser de l'alliance française, et après la mort de ce monarque (8 novembre 1226), il se révolta, dans l'hiver 1226—1227, contre Saint-Louis. Contraint à se soumettre, il

[1] Mas Latrie, col. 1537.

obtint par le traité de Vendôme (16 mars 1227) des terres et des revenus considérables à condicion qu'il s'engagerait à servir le roi français envers et contre tous. Pour attacher plus intimement encore le comte à la cause française, un mariage entre le fils aîné de celui-ci et Isabelle, la sœur de Saint-Louis, fut projeté. Suivirent des années relativement calmes, mais l'an 1241 fit de nouveau époque dans la vie de Hugues X. Dans cette année, le prince Alphonse de France, frère de Saint-Louis, ayant atteint ses vingt et un ans, fut investi des comtés de Poitou et d'Auvergne qui, dans le testament de Louis VIII, lui avaient été réservés en apanage. Après les fêtes splendides qui furent données à cette occasion à Saumur où le comte de la Marche, en futur vassal du jeune prince, eut l'honneur de manger à la table même du roi, on mena le comte Alphonse à Poitiers pour y recevoir l'hommage de ses vassaux. Cédant à la nécessité, malgré la répugnance qu'il éprouvait à prêter hommage à un jeune homme de terres qui appartenaient naguère au patrimoine des princes anglais, auxquels il était si intimement lié surtout à cause de sa femme, l'ex-reine d'Angleterre, Hugues se rendit, accompagné de celle-ci, à Poitiers où il se soumit aux cérémonies de l'hommage et consentit à faire des restitutions en Aunis. A leur voyage de retour, Louis IX et sa cour furent même hébergés dans le château de Lusignan.

Une lettre confidentielle adressée par un agent à la reine-mère Blanche de Castille (entre juillet et décembre 1241) nous renseigne sur ce qui arriva immédiatement après le passage de la cour à Lusignan. Nous en citons ici le passage suivant:[1]

> La dame de la Marche a fait enlever du château, dans sa fureur, les draps et les coffres, les matelas, les sièges, les vases, jusqu'à une image de la Vierge et aux ornements de la chapelle, qu'elle ordonna de transporter à Angoulême. A cette vue, le comte, affligé, lui demande des explications, d'un ton humble et soumis, et lui dit qu'elle pouvait acheter d'aussi beaux meubles à An-

[1] Ce rapport en langue latine a été publié par L. Delisle, *o. c.*, p. 525 ss. Nous donnons notre extrait d'après la traduction française dans Lavisse, *o. c.*, t. III, 2, p. 54.

goulême, si elle voulait. »Hors de ma présence, lui dit-elle, vous qui avez fait honneur à ceux qui vous déshéritent; je ne vous verrai plus désormais!» A Angoulême, elle lui ferma sa porte, pendant trois jours; puis, en pleurant: »Homme indigne, n'avez-vous pas vu, à Poitiers, où j'ai dû attendre trois jours pour faire ma cour à votre roi et à votre reine, n'avez-vous pas vu qu'au moment où je parus devant eux, dans la chambre, le roi était assis d'un côté du lit et la reine de l'autre, avec la comtesse de Chartres et sa sœur l'abbesse (de Fontevrault), et qu'ils ne m'ont même pas invitée à m'asseoir, pour m'avilir devant tout le monde? Car c'était m'avilir que de me laisser là comme une servante, debout, à la vue de tout ce peuple, devant eux; et ni à mon entrée, ni à ma sortie, ils ne se sont levés si peu que ce fût, par mépris pour moi comme pour vous. . . La douleur et la colère, plus encore que la perte de cette terre dont ils nous ont dépouillés, me tueront si, Dieu aidant, ils n'ont à s'en repentir et ne perdent de leur . . .» A ces paroles et devant ces larmes, le comte, bon comme vous savez, fut très ému, et dit: »Madame, ordonnez, je ferai tout ce que je pourrai, sachez-le bien. — Eh bien oui, dit-elle, sinon, jamais plus vous ne coucherez avec moi.» Et il jura avec force qu'il ferait sa volonté.

Ainsi l'on entrevoit l'origine de la vaste ligue qui allait se former contre le roi de France. Le comte de la Marche eut d'abord une conférence à Parthenai avec tous les barons du Poitou. De là ils se rendirent à Angoulême pour se concerter avec la comtesse offensée. Ensuite les Poitevins s'entendirent avec les Anglo-Gascons, et le mouvement s'étendit bientôt à toute la région du Sud-Ouest et du Sud. Le comte de Toulouse s'y joignit ainsi que le roi d'Aragon, seigneur de Montpellier, et bien entendu, Henri III d'Angleterre, le beau-fils même du comte de la Marche. Comme les événements le montreront, cette coalition fut moins redoutable toutefois en réalité qu'en apparence.

Les préparatifs ayant été achevés, Hugues de Lusignan choisit pour la rupture officielle le jour de Noël 1241. Le comte Alphonse tenant sa cour ce jour-là à Poitiers, il le défia en présence de toute l'assemblée et rétracta d'une manière outrageante l'hommage qu'il avait prêté six mois plus tôt. Saint-Louis ne laissa pas impunie l'injure faite à son frère. En avril

1242 il arrive dans le Poitou, ravage les terres des Lusignan et prend leurs meilleures places. Et, après la retraite de Taillebourg (21 juillet)[1] et la bataille de Saintes (22 juillet), où le roi d'Angleterre prit la fuite, les Poitevins se soumirent. Le comte de la Marche et sa femme implorèrent »à genoux, en pleurant», la clémence du roi (26 juillet), et celui-ci, en recevant leur soumission (1er août), leur imposa d'assez dures conditions. Hugues X eut aussi l'humiliation d'être contraint de porter lui-même les armes contre son allié de naguère, Raimond VII de Toulouse, qui fut réduit (janvier 1243) à conclure la paix.

Au mois de mars 1243, Hugues partagea, avec l'approbation d'Alphonse de Poitiers, ses États entre ses enfants. On sait qu'il prit la croix en 1245, mais on ignore si vraiment il alla en Terre-Sainte. Il fit des testaments datés du 1er et du 8 août 1248 et était encore en vie le 13 novembre de la même année. Sa femme Isabelle était morte en 1246. De leurs nombreux enfants, cinq fils et quatre filles, nous n'avons à considérer ici que le fils aîné, Hugues XI, successeur de son père.

Hugues XI.

Hugues XI de Lusignan, dit *le Brun*, fut comte d'Angoulême depuis 1246, après la mort de sa mère, et seigneur de Lusignan et comte de la Marche au plus tard dès le début de 1249. En novembre 1246 un grand nombre de barons de la France du Nord et de l'Ouest ayant conclu un pacte d'association et de défense mutuelle contre les prétentions du clergé, Hugues de Lusignan fut élu membre d'un comité permanent de quatre membres, les autres étant Hugues, duc de Bourgogne, Pierre Mauclerc et Hugues de Châtillon, comte de Saint-Pol. Cette ligue anticléricale n'eut cependant pas de longue vie: elle existait encore au printemps de 1247, puis on la perd de vue. Voici les autres dates connues de sa vie. Il fit hommage à

[1] Hugues X et sa femme sont nommés dans la chanson R. 1835 sur l'affaire de Taillebourg (voir notre travail *Moniot d'Arras et Moniot de Paris, trouvères du XIIIe siècle*, Helsinki, 1938, p. 141 ss.

Alphonse, comte de Poitiers, du vivant de son père, le 13 novembre 1248. Le 15 janvier 1249, Henri III d'Angleterre, son frère utérin, lui assigna une rente de 400 marcs d'argent. Par une transaction du 24 juin 1249, Hugues XI, comte de la Marche, s'engagea à servir le comte de Poitiers à la croisade avec une compagnie de onze chevaliers. L'ayant suivi en Égypte, il y trouva la mort en 1250. Dans une charte datée de Saint-Jean d'Acre, le comte Alphonse s'exprime en des termes reconnaissants sur les services que lui avait rendus le défunt. Hugues XI avait été fiancé, en 1225, avec la fille du comte Raimond VII de Toulouse, projet de mariage qui ne fut pas réalisé, le roi Louis VIII et le légat du pape s'y opposant. Une autre alliance projetée avec Isabelle, sœur de Saint-Louis, dont nous avons parlé plus haut, n'eut pas lieu non plus. Il épousa enfin Yolande, fille de Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, et de sa première femme Alix de Thouars, qui lui apporta en dot le comté de Penthièvre et survécut à son mari, probablement jusqu'en 1266. De leurs enfants, deux fils et quatre filles, seul l'aîné, Hugues, nous occupera ici.

Hugues XII.

Hugues XII, qui succéda à son père comme seigneur de Lusignan, comte de la Marche et d'Angoulême, était encore mineur à la mort de celui-ci. Sa mère Yolande de Dreux gouverna pour lui jusqu'en 1256 où il atteignit l'âge de majorité. Cependant ce ne fut sans doute pas avant le mois de septembre 1257 que le comte de Poitiers reçut l'hommage de Hugues XII. Celui-ci se fit connaître pour ses violences contre l'évêque et le clergé d'Angoulême et figure souvent dans les *Olim*, anciens registres du parlement de Paris. Suivant l'exemple des autres grands seigneurs du royaume, Hugues XII se croisa pour suivre Saint-Louis à la croisade de Tunis, en 1270. Il était au nombre de ceux qui n'en revinrent pas. Sa femme (dès 1257, au plus tard) Jeanne de Fougères[1], seul enfant et héritière de

[1] Fougères, Ille-et-Vilaine, ch.-l. arr. — Voir Mas Latrie, col. 1606 et 1618.

Raoul III, baron de Fougères, et de sa femme Isabelle de Craon, fit son testament le 28 mai 1269, mais vécut encore plusieurs années. Elle donna à son mari deux fils, Hugues, l'aîné, et Guiard ou Gui, et quatre filles, parmi lesquelles Yolande, femme de Hélie Ridel, seigneur de Pons.[1]

Les derniers titulaires du comté de la Marche.

Hugues XIII, fils aîné de Hugues XII, qui n'avait pas atteint sa majorité en 1270, succéda à son père sous la tutelle de sa mère, Jeanne de Fougères. La comtesse douairière était habile administratrice: ainsi elle fit annuler par le parlement, en 1271, les entreprises du sénéchal de Périgord qui, au nom du roi, avait pris possession du château d'Angoulême. Hugues XIII épousa en août 1276 Béatrix, fille de Hugues IV duc de Bourgogne, et de sa seconde femme Béatrix, fille de Thibaut IV comte de Champagne et roi de Navarre. En 1285, il fit la campagne d'Aragon. N'ayant pas d'enfants de sa femme, pour assurer la succession, Hugues institua en 1283 pour héritier son frère Guiard. Par suite de l'attitude anglophile de celui-ci, il le déshérita en 1297 au profit de Geoffroi de Lusignan, son cousin. En 1302, il fit un codicille en faveur de sa sœur Yolande.[2]

Après la mort de Hugues XIII vers le 1er novembre 1302, Guiard, bien que déshérité par son frère, se mit en possession du comté de la Marche. Le 1er juillet 1304 le parlement, approuvant ses arguments, déclara qu'il resterait en saisine. Il mourut peu avant le 28 novembre 1308, ayant par son testament, daté du 22 septembre 1304, nommé son héritière Yolande, sa sœur aînée. Cependant Philippe le Bel jugea opportun de réunir à la couronne les deux comtés de la Marche et d'Angoulême, ce qu'il obtint en traitant, en 1308 et 1309, avec Yolande, qui conserva pour tout le reste de sa vie l'usufruit de ces comtés, et avec divers parents de Hugues XIII, dont il racheta les droits.

[1] Pons, Charente-Inférieure, arr. Saintes, ch.-l. cant.

[2] Voir l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 384.

Table généalogique des comtes de la Marche de la maison de Lusignan

Hugues VIII, dit *le Bon* et *le Vieux*,
seigneur de Lusignan depuis env. 1152; mort en 1165
ép. Bourgogne de Rancon

I — Hugues IX, seigneur de Lusignan en 1165,
comte de la Marche dep. 1199; mort en 1219
ép. (avant 1190) Mathilde d'Angoulême
qui vivait encore en 1233

II — Hugues X, seign. de Lusignan et comte de la Marche dep. 1219;
mort à la fin de 1248 ou au début de 1249
ép. en 1220 Isabelle d'Angoulême,
veuve de Jean sans Terre; morte en 1246

III — Hugues XI, comte d'Angoulême depuis 1246,
seign. de Lusignan et comte de la Marche dès le début de 1249
au plus tard; mort en Égypte en 1250
ép. Yolande de Bretagne

IV — Hugues XII, seigneur de Lusignan, comte de la Marche
et d'Angoulême; majeur en 1256; mort en Tunis en 1270
ép. (dès 1257) Jeanne de Fougères

V — Hugues XIII, seign. de Lusignan, comte de la Marche et d'Angoulême; majeur en 1276; mort en 1302; ép. en 1276 Béatrix de Bourgogne; ils n'eurent pas d'enfants

Guiard de Lusignan, comte de la Marche et d'Angoulême en 1302; mort en 1308

Yolande de Lusignan, héritière en 1308 de son frère Guiard; se dessaisit des deux comtés qui furent réunis à la couronne (1308—1309)

Nous venons de passer en revue les comtes de la Marche de la maison de Lusignan. Qui d'entre eux est le poète? D'abord on peut éliminer, sans hésitation aucune, Hugues IX qui, né vers 1140, appartient à une époque trop ancienne. Il en est évidemment de même de Hugues X. Actif comme homme politique et guerrier en 1200, il était sans doute né vers 1180 au plus tard (nos sources disent: avant 1190). Ainsi son activité poétique supposée se situerait entre 1200 et 1215 à peu près, date trop reculée, semble-t-il, pour nos chansons où l'on chercherait en vain des traits indiquant une certaine ancienneté.[1]

[1] Il faut noter l'enjambement des couplets III et IV de la chanson R. 1462. Les plus anciens chansonniers ne pratiquent pas ces sortes d'enjambement.

D'autre part, Hugues XIII, devenu majeur en 1276, ne saurait être pris en considération, vivant à une époque où, dans l'éducation des jeunes gens nobles, l'art de trouver est délaissé pour n'être exercé, pendant quelque temps encore, que par des poètes de métier. Le même raisonnement exclut son frère Guiard de Lusignan. Il nous reste donc, comme candidats éventuels, Hugues XI et Hugues XII. Il paraît impossible de se décider avec certitude pour l'un ou pour l'autre. Contre Hugues XI et en faveur de son fils aîné Hugues XII (majeur en 1256) parle le fait — et ici nous revenons à la seconde question posée au début de cet article — que la grande collection d'œuvres des trouvères de haute noblesse, admise dans le manuscrit *M* et rédigée probablement avant 1260, ne contient pas de chansons du comte de la Marche. Vers cette époque, Hugues XI, s'il était poète, ayant exercé son activité poétique vraisemblablement dès 1240 environ, aurait eu le temps d'être connu comme trouvère et, vu son haut rang, aurait dû avoir sa place assurée dans la collection, tandis que, pour ce qui est de Hugues XII, n'étant majeur qu'en 1256, le silence s'explique de lui-même.

I

Puis que d'Amors m'estuet les maus souffrir

(Raynaud 1462)

Manuscrits: *K*, p. 288 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *N*, fol. 140 r° a; *X*, fol. 176 r° a. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

Editions: de La Borde, *Essai sur la musique ancienne et moderne*, t. II, 1780, p. 204; P. R. Auguis, *Les Poètes françois depuis le XII^e siècle*, t. II, 1824, p. 40.

Versification: 10 a b a b b *c c*. *Coblas singulars* (I ir er ie; II i ai ie; IV is ant ie; V i ai ie). Le couplet III est corrompu, présentant un nouveau schéma: a b a b a *c c* (is er ie), où pourtant la deuxième rime *a* est en *ir* au lieu de *is*. La rime *c* est partout la même (ie). Le poète fait rimer *er* et *ier* (v. 5 *recouvrier: penser;*

v. 16 *herbergier: grever*), trait dialectal caractéristique du domaine de sud-ouest. La rime *a* du couplet II est approximative (i: ui).

Auteur: *Le comte de la Marche*, attribution des trois manuscrits et du chansonnier dit de Mesmes (voir Janet Girvan Espiner-Scott, *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet*, Paris, 1938, p. 264 ss.).

Graphie de *N*.

I Puis que d'Amors m'estuet les maus souffrir,
Merveilles est com les puis endurer:
Car ensi sui du tout a son plesir
Que nuit ne jor ne puis aillors penser. 4
Mon cuer li ai lessié sanz recouvrier,
Et s'il revient, failli a a m'aïe.
Por ce li pri, por Deu, qu'el ne m'ocie. 7

II Douce dame, quant je primes vos vi,
Toz esbahiz le salu oubliai;
N'est merveille se esperduz i fui,
Car a mon cuer pas ne me conseillai. 11
Vos l'avïez, onc puis nel recouvrai:
Tant li fustes de bele conpaignie
Qu'ainc puis ne veut entrer en ma baillie. 14

III Et puis qu'en vos a son repaire pris,
N'a pas failli a soi bien herbergier,
Car vos avez pooir de garantir
Contre touz ceus qui le voudront grever; 18
Deseur toutes avez et los et pris,
Et si estes de biauté si garnie
Que riens ne faut en vos, ma douce amie, 21

I — 5 recouvrer *K X* — 7 q'il ne m'o. *K*; qu'el ne l'o. *X*.

II — 10 merveilles *K X*; se e. i fu *X*; se je m'en esbahi *K* — 11 m'en c. *K X* — 14 Qu'ainz p. e. ne vout *K X*; entre *N*.

III — 17 povoir *K* — 19 Et si avez seur toutes lox et pris *K* — 20 S'estes dame de b. si g. *K*.

IV Fors que pitiez, dont trop sui esbahiz,
Si que j'en sui a mesese mout grant,
Car a nul jor, si conme il m'est avis,
Ne poi avoir de vos un biau senblant;
Ne sai por quoi, c'onques en mon vivant
Ne fis vers vos ne mal ne felonie,
Ne en penser n'en dire vilanie.

V Douce dame, quant de vos departi,
Touz effreez d'illecques m'en alai,
Si c'oncques puis, por verté le vos di,
Ne poi savoir quele part je tornai.
He las! qui set de moi que devendrai?
Tant ai au cuer d'angoisse et de haschie
Que je morrai se pitié ne m'aïe.

Remarques

I — 3. *Plesir*, pouvoir, discrétion. — 5. *Sanz recouvrier*, sans retour, sans appel.

II — 11. *Soi conseillier a*, demander conseil à, consulter.

IV — 25. *Un biau senblant*, un accueil aimable.

V — 34. *Haschie*, peine, tourment.

II

L'autrier chevauchoie seus

(Raynaud 2046)

Manuscrits: *K*, p. 289 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *N*, fol. 140 v° a; *X*, fol. 176 v° b. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

Éditions: J. Brakelmann, *Die Pastourelle in der nord- und südfranzösischen Poesie*, dans *Jahrbuch für romanische und eng-*

IV — 27 folonie *N* — 28 Nen en pense *N*; vilainie *X*.

V — 31 vous le di *K*; puis *manque dans X* — 35 pities *X*.

lische Literatur, t. IX, 1868, p. 320; Karl Bartsch, *Altfranzösische Romanzen und Pastourellen*, 1870, p. 229.

Versification: a *b* a *b* a a *b*. Les couplets I et II présentent

7 5 7 5 7 7 5

les rimes *os ee*, les couplets III—VII *er ee*. La rime *b* est donc partout la même. La rime *a* du couplet I est représentée par *sous: buissons: joious: amors*, qui ne riment pas exactement. Le poète confond, comme dans la chanson I (voir ci-haut, p. 134), *er* et *ier* à la rime; ainsi la rime *a* des couplets III—VII est tantôt en *er*, tantôt en *ier*.

Auteur: *Le comte de la Marche*, selon les trois manuscrits. Graphie de *N*.

I L'autrier chevauchoie seus
Par une contree.
En un pré lez .ij. buissons
Trouvai qui m'agree,
Pastorele au cuer joieus
Qui chantoit: »A voz, Amors,
Me sui je donee.»

II Je ne fui pas coroços
Quant l'oi esgardee,
Ainz en fui plus amoros
Que d'autre riens nee
Et li dis: »Biau fin cuer douz,
Je sui ça venuz pour vos,
N'en soiez iree.»

III Lors la pris a regarder,
Fresche coloree,
Si la conmenz a prier:
»Douce savoree,
Vos avez mon cuer entier,
Ne me voilliez elloignier,
Trop vos ai amee.»

I — 5 pastore *K N X*; au cue j. *X* — 6 Qui disoit *K*.
II — 10 plus corajous *X* — 13 v. a vos *N*; venu *K*.
III — 20 Ne vous v. e. *N*.

IV Quant me vit vers li aler,
Si s'est sus levee
Et conmença a crier
Con chose esfreee:
»Biau sire, lessiez m'ester,
Car a vos ne vueil joer,
Mes cuers aillors bee.

V Sire, sachiez sanz douter
Je sui assenee
Au plus vaillant bacheler
De ceste contree
Et il m'aime sanz fauser:
Se il vos voit ci ester,
Tost avrez mellee.»

VI Quant vi que mon biau parler
Et ma demoree
M'a tout torné a chufler,
Mout me desagree,
Ne n'ot en moi qu'aïrer.
Lors m'en pris a retorner,
Se l'ai adossee.

VII Ele conmence a huchier
A grant alenee:
»Par Deu, sire chevalier,
Quis avez la bee.
Mout vos doit on pou prisier,
Quant sanz prendre un douz besier
Vos sui echapee.»

IV — 23 El *K* — 25 esfree *K N X* — 26 me ester *X* — 27 Car a vos n'ai que parler *K*.

V — *Ce couplet manque dans K* — 31 bachelier *X* — 35 Vos a. m. *K N*.

VI — 37 Ne ma d. *N* — 39 Trop me d. *K X* — 40 e moi que a. *X*.

VII — 43 a crier *X* — 44 A haute a. *X* — 46 poi *X*.

Remarques

III — 18. *Savoré*, doux, charmant.

IV — 25. *Chose*, personne, créature. — 28. *Beer*, aspirer.

V — 30. *Assener*, destiner.

VI — 37. *Demoree*, séjour, arrêt. — 38. *Chufler*, moquerie, raillerie, risée. — 40. *Aïrer*, colère, irritation. — 42. *Adosser*, abandonner, quitter.

VII — 44. *A grant alenee*, à haute voix. — 46. *Bee*, vaine attente, faux espoir, déception.

III

Tout autresi com li rubiz

(Raynaud 1613)

Manuscrits: *K*, p. 290 a (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *N*, fol. 140 v° b; *X*, fol. 177 r° a. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

Versification: La forme strophique de cette chanson est entièrement irrégulière. Les couplets I et II présentent le schéma suivant: a b a b *c c* d d, avec les rimes *is or eille er*. La rime *c*
8 8 8 8 8 10 10 10
est inexacte au couplet I (*bele* : *pareille*). Ces couplets seuls s'accordent avec la musique notée. Les couplets III et IV ont un autre schéma, les vers étant de dix syllabes avec cette disposition des rimes: 10 a b a b b b *c c* (III ui a ie; IV i a ie). Le couplet V présente une troisième variante: 10 *a* b *a* b *a a a* b (ie oir). L'envoi (VI) est de quatre vers décasyllabiques: 10 *a a a a* (ie). Il est difficile de s'imaginer que la forme actuelle de cette chanson représente celle de l'original. Il s'agit sans doute d'un remaniement, plutôt peut-être d'un conglomérat d'extraits de plusieurs chansons où seuls les couplets I et II seraient authentiques.

Auteur: *Le comte de la Marche*, attribution des trois manuscrits et de celui de Mesmes.

Graphie de *N*.

I Tout autresi com li rubiz
Est de toutes pierres meillor,
Ausi estes vos, ce m'est vis,

Sor toutes dames mireor
Et de tot le mont la plus bele,
Car je ne sai pas hui vostre pareille,
Tant i a biens que nes puis deviser.
Il n'est nus cuers qui les poïst penser.

II Quant je remir vostre biau vis,
Qui m'est el cuer et nuit et jor,
Adonc m'est il tres bien avis
Que n'ai mestier d'autre labor,
Car trop forment je me merveille
De la color tant fresche et tant vermeille.
Quant je plus pens a voz biens raconter,
Et meuz i truis qui me fet conforter.

III Douce dame, quant primes vos connui,
Trestout li cors et li cuers me trenbla.
Lors soi de voir et tres bien l'aperçui:
Ce fu amors qui ensi m'aluma,
Que nule chose autre ne me greva.
Et sachiez bien de voir, n'en doutez ja,
Que se defors ne vos faz conpaignie,
Gel faz el cuer, ce sachiez, sanz boisdie.

IV Or est ensi, dame, sachiez de fi,
Que ja mes cuers de vos ne partira,
Qu'il me senble qu'il ait tres bien choisi,
Et mout me plest quant a vos se dona.
Or, se Dex plest, tout adés s'i tendra,
Ne ja de vos servir ne recrerra,
Ainz ert toz jorz en vostre conpaignie,
Criant merci que ne li failliez mie.

I — 1 come *X* — 3 ce m'est avis *X* — 7 que je nes p. d. *X* — 8 peust *X*.

II — 11 Donc m'est il *X* — 13 je *manque dans K N X*.

III — 19 sai de voir *N* — 21 n. autre chose *X* — 24 el cuer s. vos sanz b. *N*.

V He, mesdisanz, li cors Deu vos maudie,
Et je si faz de trestout mon pouoir.
Tant m'avez fet ennui et felonie
Qu'encor m'en dueil et bien m'en doi doloir.
Mes tant me fi en sa grant seignorie
Et el grant bien dont je la sai garnie,
Que ja vers moi ne fera vilanie
Ne vers autre, ce puet on bien savoir.

VI Quant vos requier ne en chantant vos prie,
Je sai de voir que faiz haute folie,
Car ge sai bien qu'a moi n'aferist mie;
Mes tot franc cuer por proier s'umilie.

Remarques

I — 1. *Mireor*, modèle. — 7. *Deviser*, exposer, raconter.
III — 24. *Boisdie*, fraude, trahison.
IV — 30. *Recroire*, se lasser.

Holger Petersen Dyggve

Notes lexicographiques

Deuxième article [1]

Tu autem

Dans l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi* (Bulletin Ducange), XIV, 1 (1939), p. 37—39, M. Albert Henry a publié une note intitulée *Le tu autem.* L'auteur, qui prépare une étude d'ensemble sur Adenet le Roi, a une raison particulière de s'intéres-

IV — 25 Ore est *K X* — 28 *X omet* me.

V — 34 pooir *X* — 35 vilaniee *N*; vilainie *X* — 40 ce p. l'en b. s. *K*; ice sai je de voir *X*.

VI — *L'envoi ne se trouve que dans N* — 41 requieir *N*.

[1] Pour le premier article, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, XLI (1940), p. 97.

ser à cette locution: il l'a trouvée à la fin du roman de *Cléomadès*, mais dans un seul manuscrit, qui date approximativement du deuxième quart du XIV^e^ siècle: *Tout le* tu autem *m'en nomerent*. Les plus anciens exemples signalés auparavant étant du XV^e^ siècle (Coquillart et le *Mistere du Viel Testament*), M. Henry demande si l'on n'en connaît pas d'exemple antérieur même à celui qu'il vient de découvrir.

L'expression *tu autem* (*tu-autem*), considérée comme substantif masculin, n'est guère usitée aujourd'hui. Cependant elle figure dans tous les dictionnaires, même dans le Petit Larousse, elle y est même deux fois, d'abord dans le corps du dictionnaire, puis dans la »partie rose», où on lit cet exemple: »c'est là le tu-autem», c'est-à-dire le point essentiel, le difficile. En français moderne l'expression s'est donc employée avec l'article défini, comme, selon le témoignage du manuscrit de *Cléomadès*, au XIV^e^ siècle.

Sur la question de savoir comment ces deux mots, dont la traduction isolée n'offre aucun sens, sont parvenus à celui de point difficile, je dirai tout à l'heure mon opinion. Mais il convient de relever tout d'abord quatre exemples anciens de *tu autem*.

Le premier figure au dernier vers de la chanson de geste de *Girart de Rossillon*, telle qu'elle se lit dans le manuscrit Canonici 63 de la Bibliothèque Bodléienne.[1] Ce dernier vers n'a aucun rapport direct avec ce qui précède. C'est une simple formule finale:

> Qu'eu n'en dirai mais plus, trop en sui las. 10.000
> E se chare la tienz qui la diras,
> Asaz en poz conquere aver e dras.
> *Tu autem, Domine*, des ici en avant.

Dans les trois exemples suivants, *tu autem* apparaît toujours accompagné du verbe 'dire'. Mais l'article défini n'y est pas, pas plus que dans l'explicit du manuscrit Canonici de *Girart de*

[1] Éd. Wendelin Foerster, *Romanische Studien*, V (1880), p. 193.

Rossillon. Se trouvant tous dans les *Miracles*[1] de Gautier de Coinci (mort en 1236), ils sont probablement antérieurs à 1227.

1) Dans le long poème *De sainte Leocade, au tans que sainz Hyldefonsus estoit arcevesques de Tholete*[2], on lit ceci:

Celui qui l'aimme durement
A tost, ce sai seürement,
A Dieu servir adominé.
Se je *Tu autem, Domine,* 2264
A ce miracle dit avoie,
Plus briement outre m'en iroie.
Sermon ou trop a de delai
Heent souvent et clerc et lai. 2268
Seur prelaz ai trop delaié.

»Celui qui l'aime fortement (sainte Léocade), elle a tôt fait de l'amener à servir Dieu. Si j'avais mis le point final à ce miracle, je m'en serais tiré avec moins de mots. Un sermon qui avance trop lentement déplaît à tout le monde. Je me suis trop attardé à parler des prélats.»

2) *Comment sainte Leochade fu perdue et retrouvee*[3] se termine par ces quatre vers qui paraphrasent *Tu autem, Domine, miserere nobis*:

Toz a s'amor nos face tendre
Li piteus rois qui sa char tendre 880

[1] Pour deux des passages, je cite mon édition de *Miracles de Gautier de Coinci extraits du manuscrit de l'Ermitage* (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B XXXIV, 1937), pour le troisième, qui ne se trouve pas dans mon édition, le manuscrit *N* (Bibl. nat. fr. 25.532). J'ajoute les références à l'édition de l'abbé Poquet (1857) et le numéro donné aux différents miracles par Mme Arlette P. Ducrot-Granderye (*Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci*, dans les mêmes *Annales*, B XXV, 2, 1932).

[2] Ducrot-Granderye, n° 12—13. Manuscrit *N*, fol. 35 b. Dans cette pièce, dont certaines parties constituent une violente diatribe contre les prélats, l'abbé Poquet (voir notamment col. 105) a pratiqué de larges coupures.

[3] Ducrot-Granderye, n° 49. Je cite mon édition de *Miracles . . . de l'Ermitage*, p. 64—5. Poquet, col. 130, v. 879—82.

Por noz toz en croiz estendi.
Dites amen, *tu autem* di.

»Dites amen, moi je dis *tu autem*.»

3) Le second livre des Miracles se termine par un épilogue dont les vingt-deux derniers vers constituent une sorte de prologue à l'important poème moral *De la misere d'omme et de fame et de la doutance qu'on doit avoir de morir*.[1] Voici comment débute ce prologue:[2]

Quant issus sui et eschapez
Dou grant livre as grans clox chapez,
Ainz que cestui aie finé
Ne dit *Tu autem, Domine,* 172
A une epistre rimoier
Un peu me vueil esbanoier
Qui as plusors iert bone a lire.

»Sorti du grand livre de miracles, en latin, qui se trouve à Saint-Médard de Soissons, et avant d'avoir terminé ce livre-ci (mon second livre de miracles) et dit *Tu autem*, je veux me distraire un peu en rimant une épître *(de la misere d'omme et de fame)*.»

Les lexicographes, depuis La Curne de Sainte-Palaye jusqu'à Littré et Godefroy, ont relevé de nombreux exemples de *tu autem*. Otto Müller[3], auteur d'une excellente thèse, trop peu connue (M. Albert Henry ne semble pas l'avoir vue), en a signalé quelques autres. Je ne les répéterai pas tous ici. Mais j'ai classé quelques exemples anciens (jusqu'à Rabelais) pour voir dans

[1] Ducrot-Granderye, n° 82. Publié pour la première fois par moi (*Miracles . . . de l'Ermitage*, p. 207—92).

[2] Ducrot-Granderye, n° 81. Voir mon édition, p. 206. Poquet, col. 686, v. 169—75. L'abbé Poquet cite ce passage aussi dans son introduction, p. XXXVI, n. 3.

[3] *Das lateinische Einschiebsel in der französischen Literatur des Mittelalters*. Zurich, 1919. M. Müller (p. 150—1) signale sommairement, entre autres, l'explicit de *Girart de Rossillon* et les trois passages de Gautier de Coinci. Sur sa tentative d'explication, voir ci-après, p. 146, note 2.

quel entourage apparaît cette expression. Voici le résultat de cet examen.

1. *Tu autem, Domine* (sans verbe ni article). *G. de Rossillon.*

2. Dire (sans article) *tu autem, Domine.* Gautier de Coinci, passage 3).

3. Dire (sans article) *tu autem.* Le même, passage 2).

4. Dire (sans article) *tu autem, Domine,* à . . . Le même, passage 1).

5. Nommer tout le *tu autem* de . . . *Cléomadès.*

6. Dire tout le *tu autem:*

»Mon amy, voulez vous plus rien dire?
Respondit B.:
»Non, Monsieur, car je ay dit tout le *tu autem,* et n'en ay en rien varié, sur mon honneur.»
(*Pantagruel,* ch. XI; *Œuvres* de Rabelais, éd. Abel Lefranc, III, 144.)

7. Dire le *tu autem* de . . . :

Venez. Monseigneur le provost
Vous en dira le *tu autem.* 45.974

(*Mistere du Viel Testament,* éd. J. de Rothschild et E. Picot, VI, p. 72.)

8. Savoir tout le *tu autem*: »Si sçaurons tout le *tu autem*». (*Les sotz nouveaulx,* v. 98. *Rec. gén. des sotties,* éd. Emile Picot, II, p. 189.)

9. Savoir bien le *tu autem:*

Mais escoutez messire Maurice,
Tant il scet bien le *tu autem.*

(*La Farce du Badin,* dans Viollet Le Duc, *Anc. théâtre franc.,* I, p. 281.)

10. Savoir le *tu autem de . . . :*

Le pelerin
Ces enfans, qui devroient teter,
Veulent ils estre de la feste?

LA PELERINE

Vous voyez que chacun s'appreste
Pour en sçavoir le *tu autem.* 169

(*Farce du Pelerin et de la Pelerine*, dans *Rec. gén. des sotties*, III, p. 313.)

»Je y estois (dist Gargantua), et bien toust en sçaurez le *tu autem.*»

(*Gargantua*, chap. XIII, dans *Œuvres* de Rabelais, éd. Abel Lefranc, I, p. 134.)

Tu autem se combine donc toujours avec 'dire' (une fois 'nommer') ou 'savoir'. L'origine de l'expression est certaine: la présence du mot *Domine* (qui cependant ne figure que dans *Girart de Rossillon* et chez Gautier de Coinci) indique suffisamment qu'elle est d'origine ecclésiastique, soit liturgique. »*Tu autem, Domine, miserere nobis*, écrit Jean Plattard, commentateur de Rabelais [1], est un verset qui est repris en chœur, dans l'office, à la fin de chaque leçon de l'Écriture Sainte.» Du sens primitif de prière finale dérivent ceux de fin, conclusion, teneur entière, jusqu'au dernier mot (passage de *Gargantua*), mot de la fin, solution d'une difficulté et, par métonymie, la difficulté elle-même.[2] Mais cette dernière acception est relativement moderne: elle doit être postérieure à Rabelais.[3]

L'origine liturgique, qui est certaine, n'exclut pas la possibilité que l'usage qu'on en a fait dans l'argot des écoles ait contribué à la popularité de l'expression. Dans une note rédactionnelle épinglée au petit article de M. Albert Henry,

[1] *Œuvres*, éd. Abel Lefranc, I, p. 134, note 36.

[2] M. Otto Müller (*l. c.*, p. 151) propose une explication qui ne me paraît pas acceptable: ». . . Formel, die, ursprünglich überhaupt das Ende eines Gebets bildend, allmählich die Bedeutung des wichtigsten Teiles desselben bekommt, und schliesslich das Bedeutsamste oder schwierigste einer Sache überhaupt bedeutet.»

[3] M. Albert Henry (p. 37, note) s'étonne que La Fontaine (*La Coupe enchantée*, jouée en 1688, sc. 4) ait mis l'expression dans la bouche d'un fermier patoisant. Mais la phrase où elle se trouve (voir Littré) est du charabia, et destinée à produire un effet comique.

P. F[aider] signale que le premier livre du *De oratore* et l'*Orator*, de Cicéron, qui servaient dans l'enseignement rhétorique, se terminent l'un et l'autre sur l'apostrophe: *Tu autem, quoniam exiguis quibusdam finibus totum oratoris munus circumdedisti . . .* (*De or.*, I, 264); *Tu autem, velim, si tibi ea quae disputata sunt minus probantur . . .* (*Or.* 238). [Je ne connais un second article de M. Henry, *l. c.*, p. 107, que par une note de la *Romania*, LXVI, 284.]

ARTHUR LÅNGFORS

Besprechungen

La Vie de saint Nicolas, par Wace, poème religieux du XII[e] siècle publié d'après tous les manuscrits par **Einar Ronsjö.** (Études romanes de Lund, publiées par Alf Lombard, V). Lund, C. W. K. Gleerup; Copenhague, E. Munksgaard, 1942. 221 pages in-8. Prix: cour. suéd. 8: —.

Nicolas était né de parents riches et pieux dans la noble cité de Patras (45). Dès sa tendre enfance il était voué à la sainteté: déjà au berceau il jeûnait, ne prenant le sein qu'une fois par jour le mercredi et le vendredi. Ses parents morts, il hérita de leur bien. Terres, maisons, fiefs, il les vendit et distribua l'argent aux pauvres (80). Un homme riche naguère était tombé dans la misère au point de ne pouvoir subsister à moins de livrer ses trois filles à la *gaëlise* (prostitution). Par trois nuits consécutives Nicolas leur jette par la fenêtre une bourse d'argent, ce qui leur permettra de se marier (120).

Après avoir tout donné, Nicolas s'en va à Myre. Les évêques du pays sont réunis pour élire un nouvel archevêque, mais ne peuvent se mettre d'accord. Un ange du ciel ordonne à l'évêque qui préside aux débats de prendre celui qui le premier se présentera à l'église et qui s'appelle Nicolas. Celui-ci arrive en effet, reçoit l'anneau et la crosse et personne n'y trouve rien à redire (156).

L'hôtesse qui l'avait hébergé la veille, en apprenant l'élection de Nicolas en a une telle joie qu'elle sort précipitamment pour se joindre à la foule qui se réunit dans l'église. Mais dans sa hâte elle avait laissé sans surveillance son enfant qu'elle était en train de baigner dans un chaudron de terre (dans ce temps-là, ajoute le poète, les chaudrons étaient faits en terre,

on les appelait *pan*[1]). Le feu allumé sous le chaudron grandit, l'eau se met à bouillir et l'enfant »au corps tendre et nu», resté seul, joue avec les bulles . . . La messe finie, la mère, effrayée de son oubli, court en se lamentant à la maison où elle trouve son enfant sain et sauf dans l'eau qui bout. La nouvelle du miracle se répand dans le peuple (192).

Le saint guérit un enfant possédé du diable (212). Il ressuscite trois clercs qu'avait tués un *ostelier* pour les voler (222). Il sauve des marins en péril de mer qui l'appellent en aide (268).

Au moment d'une famine arrivent au port des vaisseaux étrangers chargés de blé. Saint Nicolas demande au marins d'en céder aux nécessiteux du pays. Les marins refusent: le blé appartient à l'empereur Constantin, il a été mesuré à l'embarquement, à Alexandrie, et ils doivent livrer la même quantité au destinataire. Nicolas leur dit: »Cédez-nous cent mesures seulement sur chaque cargaison, et à l'arrivée vous retrouverez votre mesure.» Les marins acceptent ce marché insolite. Le miracle s'accomplit: la cargaison première était intacte (325).

Nicolas brise une statue de Diane. Pour se venger, la déesse se déguise en religieuse et remet à des marins se rendant à l'église de saint Nicolas une huile inflammable (appelée *mediacon*) destinée à brûler l'église. Le plan diabolique est déjoué (444).

Trois comtes injustement accusés sont sauvés (600). Avant de mourir, le saint guérit une femme (620).

Saint Nicolas meurt (630). Une huile miraculeuse jaillit de son tombeau, elle cesse de couler aussitôt que son successeur est exilé, mais reprend dès le retour de celui-ci (650).

Les païens pillent une ville chrétienne. L'un d'eux trouve une image représentant saint Nicolas. Un prisonnier chrétien

---

[1] Cf. anc. angl. *panne*, suéd. *panna*. — La variante de *B* est *par*. M. Ronsjö rappelle à ce propos le celtique p a r i u m »chaudron» et renvoie à Meyer-Lübke, REW nº 6246, qu'il cite un peu trop sommairement. M.-L. signale *par* en provençal, mais il signale *per* en lyonnais (et dans trois dialectes italiens). M.-L. doit être complété ici par un renvoi à A. Thomas, *Romania*, XXXIV (1905), p. 193, n. 3, où on lit: ». . . p a r i u m, mot gaulois conservé par les anciens textes lyonnais (cf. l'art. PEIR de Nizier du Puitspelu) . . .» M. Ronsjö continue: »Godefroy relève *pair* »chaudron» seulement au XIVe siècle.» Voyons Godefroy (V, 695b): »PAIR, s. m., chaudron: I. grant pair (Déc. 1350, *Dépenses de l'expédition contre le château de Nervieu*, ap. A. Vachez, *Notice sur la destruction du château de Nervieu*, p. 13.) Or Nervieux est précisément dans le département du Rhône, arr. Lyon, cant. Limonest, comm. Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

lui apprend qu'elle possède des vertus miraculeuses. Le païen, qui est changeur ou douanier (*tolnoier*), emporte l'image chez lui et en fait la gardienne de son trésor. Le trésor est volé mais restitué par l'intervention du saint à la garde de qui il avait été confié. Le païen se convertit (715).[1]

Un chrétien emprunte de l'argent à un juif et lui donne comme gage une image du saint. Plus tard, il nie sa dette et est prêt à jurer sur l'image qu'il avait déjà restitué la somme prêtée. Il cache l'argent dans un bâton creux qu'il prie le juif de tenir pendant le serment, puis le reprend et s'en va. Chemin faisant il est pris d'un besoin irrésistible de dormir, s'assoupit au milieu de la route et est écrasé par un fourgon. Son bâton se brise et les pièces de monnaie qu'il contenait roulent sur le sol. Le juif arrive sur les lieux, comprend que le saint a voulu châtier le chrétien parjure. Après avoir vu ressusciter le mort, il se convertit avec toute sa maison (804).

Un homme vivant outre-mer fait faire une coupe précieuse pour l'offrir à saint Nicolas. Mais le travail du joaillier terminé, il la trouve si belle qu'il veut la garder pour lui-même et en fait faire une autre, moins précieuse, pour le saint. Accompagné de sa femme et de son fils unique, il s'embarque pour aller présenter son offrande à saint Nicolas. Mais en cours de route l'enfant tombe à l'eau et, avec la belle coupe, disparaît dans les flots. Désespoir des parents. Arrivés au port, ils se rendent à l'église et déposent leur offrande sur l'autel. Mais par trois fois elle est rejetée par une force mystérieuse, et chaque fois plus loin. L'homme comprend, appelle les clercs et se confesse. Ayant reçu l'absolution, il voit entrer le fils qu'il croyait perdu, mais que le saint avait eu sous sa garde. La première coupe, également sauvée, est acceptée par l'autel (927).

Un homme riche, Getro, et sa femme Euphrosyne n'ont pas d'enfant. A force de prier saint Nicolas, il leur vient un fils. Ils l'appellent Dieudonné. Mais l'enfant est enlevé par les païens et mis à servir un roi barbare qui le maltraite. Saint Nicolas le libère et le reconduit chez les parents en reconnaissance de leur piété (1075).

Un marchand veut faire ses dévotions auprès du saint. Chemin faisant, il descend dans une auberge dont le patron, pour le voler, le tue, le coupe en morceaux et le cache dans un saloir. Saint Nicolas arrive sous l'apparence d'un chevalier et ressuscite le mort. En apprenant le miracle, l'*oste* se convertit (1155).

[1] C'est le sujet du *Jeu de saint Nicolas* de Jehan Bodel.

Un homme de Lombardie est un fidèle de saint Nicolas. Un jour il va à la messe en compagnie de sa femme, leur enfant restant seul à la maison. Le diable, déguisé en pénitent, vient demander l'aumône à l'enfant et, au moment où celui-ci lui apporte du pain, l'étrangle. Le saint entend les lamentations des parents revenus de la messe. Habillé en pèlerin, il ressuscite l'enfant (1350).

Un seigneur désire obtenir une relique du saint. Dans l'huile qui coule de son tombeau il trouve en effet une dent et veut l'emporter. Mais, la nuit, Nicolas lui apparaît et le lui défend: il ne veut pas que son corps soit dispersé. Le lendemain, à son réveil, il ne retrouve plus la dent (1480).

Un paralytique est conduit à l'église de saint Nicolas, dans le temps où celui-ci était encore en vie. Nicolas lui rend l'usage de ses membres en l'oignant de l'huile d'une lampe (1511). Peu de temps après ce miracle, le saint guérit un possédé en faisant sur lui le signe de la croix (1542). Ici finit le livre que fit, en traduisant exactement du latin en *romanz*, maître Wace pour Robert fils de Tiout, qui aimait beaucoup saint Nicolas (1550).

C'est sur la foi de ce dernier passage, mal interprété, que maître Wace a été gratifié du nom de Robert, erreur qui apparaît encore aujourd'hui dans des livres dus à des auteurs qui ne sont pas des professionnels. Il y a cent ans exactement que G. Mancel et G.-S. Trebutien[1] en ont cependant fait justice, voici en quels termes d'une fine et courtoise ironie:

»On s'accorde généralement à reconnaître que ce fut Huet[2] qui imposa à notre poëte le prénom de Robert; mais il semble que c'est par suite d'une méprise, assez excusable du reste, puisque M. Daunou lui-même l'a commise dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XVII. Wace termine la Vie de saint Nicolas en disant qu'il l'a composée à la demande de Robert, fils de Tiout:[3]

A l'oes Robert le fitz Tiout
Qui saint Nicholas mult amout.

---

[1] G. Mancel et G.-S. Trebutien, *L'Établissement de la fête de la Conception Notre-Dame, dite la fête aux Normands, par Wace.* Caen, 1842, p. VII.

[2] [Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, *Origines de Caen*, Rouen, 1702 et 1706.]

[3] Suivant M. de La Rue, *Essais sur les Bardes*, etc., t. II, p. 178, il y avait à Caen, au XII[e] siècle, une famille distinguée qui portait ce nom. (Note des éditeurs).

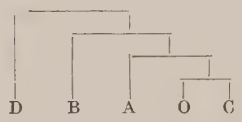
»Il paraît prouvé aujourd'hui que le célèbre évêque d'Avranches, au lieu de »Robert le Fitz Tiout», avait lu *Robert le fit tout*, c'est-à-dire, composa toute cette œuvre; et, chose étrange! cette erreur a été conservée et reproduite successivement par ceux-là même qui l'ont signalée, sans en reconnaître l'origine. MM. Brial, Pluquet, Raynouard, Jubinal, après avoir combattu le prénom donné par Huet à Wace, n'en continuent pas moins à l'appeler Robert. Il n'est pas jusqu'à l'abbé de La Rue qui ne soit tombé dans la même contradiction, bien qu'il ait essayé de prouver en commençant sa notice, qu'il s'appelait Richard, et non Robert . . .»

Pour ses recherches tendant à déterminer le modèle latin de Wace, M. Ronsjö a pu profiter de deux études parues toutes les deux en 1921. Mais il a beaucoup développé les résultats obtenus par K. Fissen et Ida del Valle de Paz. Il est certain que la source principale de Wace est la *Vita* de Jean Diacre (par l'intermédiaire de deux rédactions du X^e^ siècle) et, pour les événements relatifs à la translation de la dépouille de saint Nicolas, la *Translatio* de Jean archidiacre de Bari, qui écrivait en 1088 ou peu après. Il y a cependant six miracles qui ne se rencontrent pas dans ces deux sources. Mais M. R. a constaté que dès le XI^e^ siècle »le juif et le chrétien» se trouve ajouté au texte de Jean Diacre. Il en est de même de »la coupe», mais pour ce récit le ms. latin 5290 de la Bibl. nat.[1] (XII^e^ s.) offre une forme qui se rapproche beaucoup plus de celle de Wace, de même pour »le marchand assassiné» qui est dans le même et dans d'autres mss. latins dès le XII^e^ s., donc exécutés du vivant de Wace. Le conte »des trois clercs», qui plus qu'aucun autre a contribué à la popularité de saint Nicolas, ne se trouve dans aucun texte latin en prose antérieur à Wace. Mais, sans parler des nombreuses allusions anciennes qui y sont faites, il est dans le drame latin du manuscrit de Hildesheim, qui est de la fin du XI^e^ ou du début du XII^e^ siècle. Il n'y a aucune raison de recourir, comme l'ont fait les prédécesseurs de M. Ronsjö, à la légende orale pour expliquer leur présence dans le poème de Wace. M. R. est dans le vrai, semble-t-il, lorsqu'il suppose un modèle littéraire aussi pour les légendes pour lesquelles on ne peut pas prouver matériellement l'existence d'un modèle latin antérieur à Wace (»le chaudron», »l'enfant étranglé»).

La Vie de saint Nicolas a été conservée dans cinq manuscrits. Il en existe trois éditions antérieures à celle de M. R.

[1] Le texte de »la coupe» du ms. latin 5290, d'une correction médiocre, est imprimé en appendice, p. 211—12.

Voici l'énumération des manuscrits et des éditions. 1) *B* = B. N. fr. 902 (XIII[e] s., fin). Ce ms. a servi de base à Laborderie et Monmerqué (1834), qui ont donné, sommairement, les variantes de *A* (Arsenal). Il a été publié diplomatiquement par Mme Mary Sinclair Crawford (1924). M. Ronsjö lui aussi s'en sert comme base. 2) *D* = Oxford, Bodléienne, Douce 270 (début du XIII[e] siècle). C'est la base de Delius (1850), qui donne les variantes de *O* (Oxford, Digby). 3) *A* = Paris, Arsenal 3516, remaniement picard de 1267—8. 4) *O* = Oxford, Bodléienne, 1687, anc. Digby 86 (entre 1272 et 1283). 5) *C* = Cambridge, Trinity Coll. B. 14. 39 (XIII[e] siècle), qui n'avait encore été utilisé par aucun éditeur. Voici comment M. R., après avoir déclaré, sans doute avec raison, qu'ils ont été contaminés, classe ces manuscrits (p. 64):



Mis devant la tâche de choisir la base de son édition, M. R. élimine à tour de rôle (*C*, très corrompu, ne pouvant en aucun cas entrer en ligne de compte) *A*, *D*, et *O* parce que contaminés, *A* en outre parce que remaniement picard. Reste *B* qui, selon lui (p. 65), a »conservé mieux que les autres la leçon de l'original qui n'a presque jamais été sciemment altéré par le copiste.» La base ainsi choisie, l'éditeur la suit chaque fois que sa leçon semble admissible, même quand les autres manuscrits lui opposent une leçon commune (p. 108). Lorsque M. R. se voit dans la nécessité de corriger *B*, il a, en règle générale, recours à *O*, qui »paraît être le moins altéré des manuscrits après *B*.»

Je n'ai aucune objection grave à faire contre la méthode de l'éditeur et je n'entrerai pas dans une discussion de détail qui me demanderait de longs développements. Mais je ferai remarquer au nouvel éditeur qu'il aurait notablement facilité la tâche du critique s'il avait donné en regard du texte établi par lui le texte diplomatique d'un manuscrit secondaire dont il reconnaît lui-même la valeur: soit celui de *O* soit celui de *A*. Ce dernier manuscrit, que je connais depuis longtemps [1], donne, comme je

[1] Voir mon édition du *Regret Nostre Dame*, par Huon le Roi de Cambrai (1907), p. XXIV.

viens de dire, une transcription en dialecte picard, transcription faite sans doute avec peu de soin. Néanmoins il ne serait pas sans intérêt de voir comment il rend le récit du poète normand. Une autre remarque, d'ordre purement technique celle-là. Comme la plupart des éditeurs débutants, M. R. ne réussit pas toujours à présenter les variantes d'une manière immédiatement intelligible. Souvent une »faute» est organiquement liée à une autre et porte ainsi sur plusieurs vers. Il ne suffit donc pas d'en signaler les variantes sous le numéro du vers en question, il faut que l'appareil critique donne le contexte organique qui constitue la leçon s'écartant de celle de la base. En cherchant bien on trouverait de nombreux passages où M. R. a péché contre cette règle.

Les considérations linguistiques de l'éditeur sont parfois un peu vagues. »Il y a diérèse de *eu* dans le nom propre *Eüfrosine*» (p. 73). Il fallait ajouter que c'est la règle pour les noms contenant l'élément grec *eu-* (*Eüstache*, *Eüsebe*, etc.). Cf. Paul Meyer, *Romania*, XXXVI, p. 22; *La Vie de saint Quentin*, par Huon le Roi de Cambrai, p. p. A. Långfors et W. Söderhjelm, p. 61, note du v. 2085. — Dans l'étude sur la langue du manuscrit base (*B*), on lit sous la rubrique Voyelles atones (p. 103): »En position atone, *a* se transforme quelquefois en *e*: *segrestain* 1427, *seveit* 489, *ercevescé* 130.» L'auteur met ainsi sur le même plan trois phénomènes foncièrement différents. *Ercevescé* présente l'alternance bien connue *ar*, *er*. L'*e* dans *segrestain* est courant et n'offre aucun intérêt au point de vue du dialecte (le latinisme *sacrestain* est rare au moyen âge). Dire que *a* s'est ici transformé en *e* est aussi peu exact que si on disait que *a* s'est transformé en *ou* dans *soucrestain*, variante du même mot. Reste la seule forme intéressante, à la condition qu'elle existe: *seveit* ('savait'). Mais existe-t-elle? M. R. n'a sans doute pas cherché ailleurs. — *Leïnz* (: *renz*) 502 est une forme parfaitement attestée et M. R. a bien fait de la garder. Mais il fallait signaler que l'auteur avait sûrement écrit *renz* ('rends'): *leenz*.

Voici quelques remarques, de peu d'importance, sur le texte et le commentaire de cette édition méritoire. 112. Remplacer le point d'exclamation par une virgule. — 114. *Et tes filles done a seignur*. Il aurait été utile de signaler au glossaire que *seignur* signifie ici mari. — 120. *Conreeez* est dû à l'éditeur. Son manuscrit base a *conreez* (fém.), qui pouvait rester: c'est bien ainsi qu'écrivent à peu près tous les copistes du moyen âge: ils répugnent aux trois *e*.

Plurant et merciant li distrent 266
Comfeitement par sa pité
Lur aveit en le mer aidé.
Seint Nicholas lur respondi:
»Nïent jo mes Deus vus guarri.
Graces en rendez Jesu Crist . . .«

La réponse du saint est calquée sur le début du Ps. 113: »Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam, super misericordia tua et veritate tua.» — 340 et 343. *Devesces*, imprimer *deuesces*. Voir Godefroy, IX, 286[c] et 379[c], et Tobler-Lommatzsch, II, 1920. — 352. Supprimer le point, ce qui suit est une proposition subordonnée (sans *que*). — 379. Supprimer la virgule, la construction est celle-ci: *une moiller qui de vesteüre et de façon semblout de religion*, 'qui par son habit et ses façons ressemblait à une religieuse'. — 509. *Si les contes ne fais delivrer*. Ce vers, dont le début est identique à celui du v. 501 (*Si les contes, dit il, ne renz*), est trop long (rien aux Notes). Mais il est correct dans *D* (*Se ces trois ne fais delivrer*) et *A* (*Va, fai les contes delivrer*).[1] — 565. *De benfait ad l'en le col freit*. C'est un proverbe (Morawski, n° 463). — 662, var. de *O*. Il aurait peut-être valu la peine de dire que *chaitif eisoun* est pour *chaitiveisoun* 'captivité'. — 739. *La vint terme de l'aver rendre*. La bonne leçon est évidemment dans *OC*: *Ja vint . . .* - 740. Ajouter deux points à la fin. — 850. *Fi* est une faute d'impression pour *fu*. — 871. Ajouter la virgule indispensable. — 900. Le vers est trop long (rien aux Notes). — Les v. 1073 et 1442 sont trop courts, le v. 1131 est trop long (rien aux Notes).

Sur plusieurs points d'intérêt technique, sur lesquels on est arrivé, péniblement, à s'entendre, M. Ronsjö se montre réfractaire. Il y a quarante ans (c'était, si j'ai bonne mémoire, à propos d'*Aucassin et Nicolette*) Wendelin Foerster déclarait déjà qu'il convenait de mettre une virgule devant le *si* (s i c) copulatif. M. R. met tantôt un point (192, 252, 390, 756, 942, 966), tantôt il omet tout signe de ponctuation (108, 798). On est convenu, également, de séparer *en* (i n d e) du verbe qui suit. M. R. persiste cependant à imprimer *enporta* 664, *enportat* 1054, *enporterai* 981, *enporteras* 1470, *enmenat* 1053. Il n'y a aucune raison d'imprimer *enpres* 1293, *apres* 1294, etc., au lieu de *enprés*, *aprés*. L'emploi de l'accent est capricieux par ailleurs aussi, de même celui du tréma (p. ex. *liez* 521, imprimer *lïez*). — P. 9, l. 10. *Regensburg*, lire *Ratisbonne*.

Arthur Långfors

[1] Correct aussi dans la base (*B*): *ne fais aler*.

R. Ekblom, *Die Herkunft des Namens La Gaule.* Reprinted from Studia Neophilologica, a Journal of Germanic and Romanic Philology, Vol. XV, Nos. 1—2 (Uppsala 1942).

Pour le profane, le nom latin *Gallia* et le français *la Gaule* semblent identiques. Mais ce n'est là qu'une illusion. Si paradoxal que cela paraisse, le nom français n'a rien à voir avec le latin: il est incontestablement d'origine germanique. Cependant une forme germanique correspondant exactement au nom français n'avait pas été trouvée. D'habitude on rattache *Gaule* au pluriel *Walha*, qu'une des célèbres gloses de Cassel traduit par »Romani». Mais phonétiquement *-alh-* ne pourrait donner *-aul-*.

Dans son article, M. Ekblom propose une autre explication, très ingénieuse: le point de départ serait le vieux haut allemand *Walholant* 'Gallia', attesté dans un manuscrit fameux du IX^{e} siècle, le »Wessobrunner Handschrift». Empruntée par le galloroman, cette forme serait passée par **gwal^{u}lã* > **g^{w}aɬlɒ* > **gaʊ̯lə* > *gaol^{ə}* à *gōl* (Gaule). Cette étymologie présente, elle aussi, des difficultés phonétiques. Il s'agit d'abord d'expliquer l'amuissement des deux consonnes finales, dont il n'aurait subsisté en galloroman que la nasalisation de la voyelle de la syllabe finale. En rappelant le fait connu que le latin vulgaire éliminait de très bonne heure les *-m* et même les *-nt* finales, M. Ekblom invoque une évolution analogue en polonais, la seule langue littéraire slave qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes voyelles nasales: polonais *stoję* 'je suis debout' (< **stojõm*) est encore prononcé *stójæ* et *stojæ^{m}* au théâtre, tandis que dans la prononciation quotidienne il a abouti à *stójæ*. M. Ekblom suppose que la prononciation galloromane de l'époque mérovingienne comportait des variations analogues.

La chute de l'*u* bref (issu de l' *o* germanique) entre les deux *l* s'explique comme dans l'ancien français *(h)ule* 'je hurle' < u l u l o. Dès lors il s'agit de savoir si un *l* se trouvant après la chute de l'*u* entre une voyelle et un autre *l*, a pu subir le même traitement qu'un *l* entre une voyelle et une consonne quelconque, c'est-à-dire si le groupe *-all-* était susceptible de passer à *-aɬl-* > *-aul-* > *-aol-* > *-ǭl-*. Fautes d'exemples français concluants, M. Ekblom recourt aux langues slaves qui, comme le serbocroate ou le polonais dialectal, vocalisent le *l* (*ł*) dans des conditions similaires. En effet, le polonais présente des formes verbales comme *peɬli* 'ils sarclaient' et *meɬli* 'il mou-

laient', prononcées dans les dialectes occidentaux *pæu̯li*, *mæu̯li*, ce qui prouve qu'une telle évolution ne se heurte pas à des obstacles d'ordre physiologique. M. Ekblom l'admet non seulement pour le nom géographique mais aussi pour l'appellatif homonyme *gaule* < **walulam* (gotique *walus*, vieux frison *walu-* 'bâton') et pour le français *saule* < **sal*[*h*]*ulam* (vieux haut allemand *sal*[*a*]*ha*, anglosaxon *sealh* 'saule').

V. Kiparsky

Breve fra og til **Rasmus Rask,** udgivet med Støtte af Rask-Ørsted Fondet ved **Louis Hjelmslev.** København, Ejnar Munksgaard, 1941. 2 vol., XIII + 457 et IX + 402 pages grand in-8.

En commémoration du centenaire de la mort du grand linguiste danois Rasmus Rask (décédé en 1832) parut, par les soins de M. Louis Hjelmslev, en trois volumes s'échelonnant de 1932 à 1935, un choix de ses œuvres (*Udvalgte Afhandlinger*). Le même éditeur s'est chargé de la publication des lettres échangées entre Rask et ses correspondants. Des 1062 numéros que comprend cette correspondance, seul un choix de 308 lettres est publié in extenso, mais de toutes les lettres l'éditeur donne (II, 273—392) un résumé succinct et clair. Aux deux volumes de textes se joindra sous peu un troisième, réservé aux notices biographiques et aux autres commentaires nécessaires.

Les lettres personnelles de Rask, tout en contribuant à nous donner une image plus vivante de la personnalité si modeste et honnête de leur auteur, fournissent en même temps un complément essentiel à son œuvre de linguiste. Elles révèlent aussi la place dominante que tenaient dans les préoccupations de Rask les anciennes langues nordiques et mettent en relief son activité comme pionnier des études finnoises et finno-ougriennes. Pas moins de 61 numéros (selon la liste de M. Hjelmslev) sont soit des lettres adressées par Rask à des Finlandais, soit des réponses de ceux-ci. Voici comment elles se répartissent entre ses correspondants finlandais:

Lettre n°	262.	A. I. Arwidsson	à Rask,	6/2 1818
	473.	»	» »	12/6 1823
	549.	»	» »	10/8 1824
	541.	Rask	à A. I. Arwidsson,	9/7 1824

Lettre n° 276. E. G. Ehrström à Rask, 18/3 1818
282. » » » (entre avril et octobre) 1818
329. E. G. Ehrström à Rask, 15/10 1818
291. G. Renvall » » 30/5 1818
299. » » » 20/6 »
314. » » » 19/8 »
319. » » » 23/9 »
328. » » » 14/10 »
330. » » » 15/10 »
335. » » » 30/10 »
338. » » » 14/11 »
343 a. » » » 16/12 »
346. » » » 2/1 1819
355. » » » 6/2 »
365. » » » 10/3 »
373. » » » 24/4 »
296. R. v. Becker » » 13/6 1818
304. » » » 10/7 »
389. » » » 9/7 1819
363. Jac. Judén » » 5/3 1819
371. A. J. Sjögren à Rask, 19/4 1819
499. » » » 21/11 1823
518. » » » 9/3 1824
540. » » » 12/6 »
869. » » » 22/10 1829
903. » » » 17/5 1830
905. » » » 4/6 »
924. » » » 14/10 »
935. » » » 1/2 1831
936. » » » 8/2 »
956. » » » 18/5 »
981. » » » 5/10 »
988. » » » 25/12 »
374. Rask à A. J. Sjögren, 25/4 1819
921. » » » » 10/9 1830
395. A. J. Hipping à Rask, 1/9 1819
399. » » » 19/10 »
404. » » » 24/10 »
407. » » » 20/11 »
410. » » » 11/12 »
413. » » » 25/12 »
417. » » » 26/1 1820

Lettre n°	524.	A. J. Hipping à Rask,	18/7 1824
	570.	C. A. Gottlund à Rask,	23/10 1824
	607.	» » »	20/6 1825
	914.	Rask à C. A. Gottlund,	8/8 1830
	813.	F. W. Pipping à Rask,	17/10 1828
	840.	» » »	27/4 1829
	846.	» » »	29/5 »
	901.	» » »	11/5 1830
	836.	Rask à F. W. Pipping,	24/3 1829
	843.	» » »	23/5 »
	822.	J. F. Stichaeus à Rask,	5/1 »
	1001.	W. Hougberg à Rask,	12/5 1832
	1010.	» » »	29/6 »
	1011.	E. G. Melartin à Rask,	3/7 »
	1025.	Rask à l'Université impériale Alexandre à Helsingfors et à F. W. Pipping	18/8 1832

Sur les 61 numéros de cette liste, il n'y a donc que sept dont Rask soit l'auteur. Qu'est devenu pour le reste son apport à la correspondance? Il faut vivement espérer qu'on retrouvera encore des pièces autographes de Rask dans quelque vieille liasse de papiers de famille.

Cette liste, établie sur celle de l'éditeur, comporte cependant une lacune. Voici dans quelles conditions s'est produite cette omission.

Dans une lettre du 11 mai 1830 (n° 901), F. W. Pipping, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque de l'Université de Helsingfors, avait annoncé à Rask qu'il venait de lui envoyer deux exemplaires du dictionnaire finnois de G. Renvall, l'un étant destiné à la Bibliothèque universitaire de Copenhague, l'autre à Rask personnellement. Dans une lettre adressée à l'»Université impériale», du 2 juin 1831 (n° 959), Rask en accuse réception et prie Pipping de transmettre ses remerciements à l'»Université impériale». Il ajoute qu'il enverra quelques petites publications pour apporter une modeste contribution à l'augmentation du dépôt de la »bibliothèque de l'Université impériale», qu'on verra bientôt — c'est le vœu qu'il forme — redevenue riche et bien installée.

M. Hjelmslev ne s'est pas demandé quelle était la bibliothèque universitaire qui avait besoin d'être enrichie et dignement logée, puisqu'il enregistre cette lettre sous l'adresse de la bibliothèque de l'Université de Saint-Pétersbourg. Comme

Rask s'adresse à Pipping et que, trois ans auparavant, au début de septembre 1827, un incendie avait réduit en cendres les sept huitièmes de la ville d'Åbo (ce qui fut la cause directe du transfert de l'Université à Helsingfors) et, du même coup, détruit à peu près complètement la bibliothèque de la vieille Université d'Åbo, il est évident que Rask entend précisément la bibliothèque de l'Université impériale Alexandre de Helsingfors.

Cette lettre, qui est donc à ajouter à celles de la liste dressée ci-dessus, est cependant restée inachevée et n'a jamais été expédiée. Sa mission a été accomplie, quelque quatorze mois plus tard, par la lettre du 18 août 1832 (n° 1025), d'un contenu à peu près identique.

On peut relever une autre petite erreur de M. Hjelmslev. A. J. Sjögren, qui avait des relations avec un certain comte Tolstoï à Saint-Pétersbourg, promet, dans une lettre du 17 mai 1830 (n° 903), d'envoyer à Rask, pour le compte de la Bibliothèque royale, un colis contenant un exemplaire de tous les catalogues de la très précieuse bibliothèque du comte Tolstoï. Rask, qui a reçu les catalogues, se trompe sur le sens de la lettre de Sjögren. Il croit qu'on le charge de choisir, parmi les livres figurant dans les catalogues, un certain nombre dont on ferait don à la Bibliothèque de Copenhague à laquelle Rask était préposé. Mais ne voulant paraître ni indiscret ni indifférent, il propose, dans une lettre adressée à Sjögren le 10 septembre 1830 (n° 921), de laisser au comte Tolstoï lui-même le choix des livres dont il voudrait bien se dessaisir. La réponse de Sjögren, datée du 14 octobre 1830 (n° 924), tire Rask de son erreur: le don était constitué des catalogues eux-mêmes. Le savant finlandais s'est évidemment exprimé d'une manière peu claire, puisque, à en juger d'après le court résumé donné par M. Hjelmslev de la lettre du 17 mai 1830, lui aussi l'a mal comprise: »[Sjögren] sender kataloger over grev Tolstojs bibliotek med tilbud om gave heraf til det kgl. bibliotek.»[1]

[1] Voici enfin quelques menues corrections. Les lettres nos 836, 843 et 1025 ne se trouvent pas, comme l'indique l'éditeur, à la bibliothèque de l'Université de Helsingfors, mais aux Archives de l'État, dans la même ville, collection F. W. Pipping. Cette source est donc à ajouter (II, p. 400) à la liste des résidences des lettres écrites par Rask ou lui adressées. — T. I, p. 415, ligne 28, lire *i mon af* (non *i won af*); p. 417, ligne 18, ajouter une virgule après *litet*; de même, p. 418, ligne 13, après *studia*. T. II, p. 71, ligne 22, lire *för ett år sedan vart jag* (non *for ett år sedan varit jag*); *ib.*, ligne 23,

En réunissant et en publiant ces lettres de Rask, M. Hjelmslev s'est acquis la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des questions de linguistique qui y sont abordées. L'intérêt qu'elles offrent comme documents humains ressortira, nous n'en doutons pas, de la biographie du grand linguiste que M. Hjelmslev est sur le point d'achever et qu'on attend avec une vive impatience.

HOLGER PETERSEN DYGGVE

Mitteilungen

Ausländische Besprechungen einheimischer Veröffentlichungen: *Pekka Katara*, Die ursprünglich reduplizierenden Verba im Niederdeutschen, bespr. von A. G. van Hamel in Neophilologus, 1942, S. 154. — *Holger Petersen Dyggve*, Le manuscrit français 1708 de la Bibliothèque nationale, bespr. von G. Lozinski in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LXIII (1942), Sp. 42—3. — *Ole Reuter*, Some Notes on the Origin of the Relative Combination *the which*, bespr. von Gerd Mann in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXX (1941), S. 56—7. — *Veikko Väänänen*, Le latin vulgaire des inscriptions pompéeiennes, bespr. von André Labhart in Zeitschrift für romanische Philologie, LXI (1941), S. 355—60.

---

lire *förvist från universitetet i Åbo* (*från* est tombé); *ib.*, ligne 25, lire *ni kallar er bekant* (non *ni fallor er bekant*); p. 321, ligne 3, lire *utredande* (non *utretande*); p. 323, ligne 5 d'en bas, lire *Turun Wiikko-Sanomat* (non *Purun*, etc.).

Das Futurum des zu Erwartenden im Französischen und im Deutschen

I. Neufranzösische Beispiele. — II. Ältere französische Beispiele. — III. Die Herkunft des französischen Typus aus der Bibel. — IV. Andere französische Typen des Futurums der Erzählung. — V. Die Typen des Deutschen. — VI. Zur Terminologie. — VII. Zum Futurgebrauch im Englischen.

I. Neufranzösische Beispiele

In einem bemerkenswerten Aufsatz (»*Children will play*»; Neuphilol. Mitt. 1938, S. 166 ff) hat Hans Marchand gezeigt, dass durch das Futurum dieses englischen Satzes eine immanente Eigenschaft des Subjekts, etwas Habituelles, dem Subjekt essentiell Zugehöriges ausgedrückt wird, kurz das, was seinem Charakter nach zu *erwarten* ist. Ich glaube daher, man könnte statt der von Marchand gewählten Termini »Absolutivus» oder »gnomisches Futurum» (»gnomisch-affektischer Absolutivus») den einfacheren Terminus »Futurum des zu Erwartenden» gebrauchen. Diese Bezeichnung habe ich selbst gebraucht,[1] und zwar nicht in bezug auf englische Beispiele, sondern in bezug auf französische und deutsche.

Für das Französische hat Marchand die Existenz eines solchen Futurums ausdrücklich bestritten, jedoch, wie wir sogleich sehen werden, mit Unrecht. (Es ist stets riskant, irgendeiner Sprache die Existenz einer bestimmten Wendung abzusprechen, sogar dann, wenn es sich um die Muttersprache des Forschers handelt. Das Vorkommen des »Futurums des zu Erwartenden» im Deutschen ist mir von zahlreichen gebildeten Deutschen bestritten worden. Erst recht aber ist Vorsicht geboten, wenn es sich um eine fremde Sprache handelt; alsdann sollten mindestens zuvor die Grammatiken der betreffenden Sprache konsultiert werden). Marchand schreibt S. 179: »Wir sahen, dass es im Französischen nicht zu der Ausbildung einer absoluten Kategorie kam». Wie aber ver-

[1] Hist. frz. Syntax I 29 (1925), II 429 (1929) und Französische Sprache und Wesensart S. 269 (1933).

hält es sich mit folgendem Beispiel aus H. Taine, *Nouveaux Essais de Critique* . . . (13e éd., p. 110, Aufsatz über Racine, geschrieben 1858)? Taine schreibt dort vom *esprit français:*

> Cet esprit *circule* entre ces deux extrêmes et les *rapproche*, il *sait* expliquer . . . ; il *est* capable de . . ; il n'*avance* que pas à pas; . . . Il n'*est* ni érudit ni peintre; il ne *retirera* de chaque objet que quelque idée sommaire accessible à tous; il *laissera* glisser hors de ces prises le pêle-mêle des menus détails; il n'*apercevra* point la multitude des circonstances particulières . . . D'autre part, il n'*est* ni métaphysicien ni artiste; il *laissera* les Grecs et les Allemands sonder la nature intime de l'objet; il n'en *prendra* qu'une idée courante.

Wie mir scheint, drückt das Futurum hier das aus, was nach der Natur des Subjekts (des *esprit français*) zu *erwarten* ist — ganz wie in *Children will play.* Es wechselt mit dem Präsens — wie das Marchand an verschiedenen seiner Beispiele gezeigt hat (vor allem an den Beispielen aus der Vulgata; s. unten).

Oder Sainte-Beuve (*Caus. Lundi* I, 450) spricht von Chateaubriands Eitelkeit; Chateaubriand sei

> une personnalité qui . . . a des étonnements, des attendrissements sur elle-même et sur ses propres fortunes; qui, à chaque chance humaine qui lui arrive, se dit: »Cela n'arrive qu'à moi!», qui, dans ses dépits enfin, *trouvera* des jactances, des vanteries burlesques . . . à un endroit, par exemple, . . . il *dira*: »Si Napoléon en avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi.»

Die Futura schildern die Handlungen Chateaubriands als etwas, das nach seinem Charakter zu erwarten ist.[1]

---

[1] Sehr häufig scheint dieser Gebrauch im Französischen nicht zu sein. Das Beispiel steht in der Göttinger Diss. 1904 von Ancus Martius, *Zur Lehre von der Verwendung des Futurs im Alt- und Neufranzösischen* nur in einer Fussnote, und zwar in dem Abschnitt »Futurum als historisches Tempus» (S. 55), wo sonst anders geartete Fälle behandelt sind (z. B. ». . . le général Védel qui fait